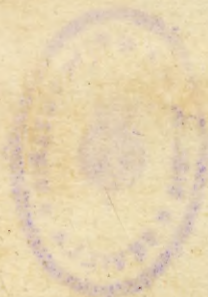








47=7.62=8



Ind 213
n 29

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME TRENTE-QUATRIEME.





HISTOIRE
G E N E R A L E
DES VOYAGES,
ou
NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES
PAR MER ET PAR TERRE,
Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes
Langues de toutes les Nations connues :
C O N T E N A N T
CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE ;
DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES
PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :
AVEC LES MŒURS DES HABITANS,
LA RELIGION , LES USAGES , ARTS , SCIENCES ,
COMMERCE , MANUFACTURES , &c.
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET
d'Histoire & de Géographie moderne , qui représente
l'état actuel de toutes les Nations :
E N R I C H I
DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.
TOME TRENTE-QUATRIÈME.



A P A R I S,
Chez **DIDOT**, Libraire, Quai des Augustins,
à la Bible d'or.

M. DCC. LI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



THE
NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 N. 5TH ST. NEW YORK, N. Y.

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891

1891



HISTOIRE

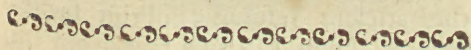
GENERALE

DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XV^e Siecle

SECONDE PARTIE.

LIVRE SECOND.



SECOND VOYAGE

DE TACHARD,

AUX INDES ORIENTALES.



EST dans l'Auteur même INTRODUCT.
qu'il faut chercher le détail
de tous les préparatifs qui
regardent ce second voyage.

Il semble que Mr *De-la-Loubere*, qui
partit sur la même Flotte, avec Mr
De - Ceberet, tous deux revêtus de la
qualité d'Envoyés du Roi à la Cour

Tome XXXIV.

A

INTRODUCT.
Ce que c'est
que la Rela-
tion de De-la-
Loubere.

de Siam, & qui a publié une relation fort étendue de ce Royaume (1), se soit reposé du Journal de la route & du récit des événemens sur l'exactitude & la fidélité du Pere Tachard. Il s'est borné aux qualités du pays & aux usages des Habitans, sans s'arrêter à d'autres particularités de sa navigation que la date du départ & du retour. Aussi n'entrera-t-il dans ce recueil que pour servir à la description générale du Royaume de Siam, à laquelle il s'est uniquement attaché.

Motifs du
second Voya-
ge du Pere
Tachard.

Il est favo-
risé du Roi.

Le Pere Tachard, qui n'étoit revenu en France que pour demander au Roi, de la part du Roi de Siam, douze Mathématiciens Jesuites, obtint facilement de Louis XIV une faveur qui lui parut interesser également la gloire de son regne, le progrès des sciences & l'honneur de la Religion. Ce Monarque donna ordre au Pere De-la-Chaise, d'écrire de sa part aux Supérieurs de chaque Province, que les Jesuites ont en France, pour leur demander des sujets.

» Jamais, suivant les termes de l'Au-
» teur, les emplois les plus éclatans &
» les plus relevés n'ont eu tant de pré-
» tendans, & n'ont fait tant de jaloux.

(1) Deux Volumes in 12, à Amsterdam 1714, chez David Mortier.

De plus de cent cinquante Jesuites qui s'offrirent, on en choisit quatorze, dont la vertu & les talens étoient à l'épreuve: distinction si glorieuse, qu'elle m'oblige de les faire connoître par leurs noms. On en comptoit quatre de la Province de France; les Peres *Le-Royer, De-Beze, Thionville & Dolu*: quatre de la Province de Guienne; les Peres *Richaud, Colusson, Bouchet, & Comilh*: deux de la Province de Toulouze; les Peres *D'Espagnac & De-Saint-Martin*: deux de la Province de Champagne; les Peres *Le-Blanc & Du-Chaz*: deux de la Province de Lyon; les Peres *De-Rochette & De-la-Breuille* (2).

TACHARD.
II Voyage.
Introduction.

Noms de
quatorze Ma-
thématiciens
Jesuites.

Cette troupe d'Apôtres fut appelée d'abord à Paris, pour s'y perfectionner dans leurs connoissances Mathématiques par un commerce assidu avec Messieurs de l'Académie des Sciences. Les instrumens leur furent fournis par la libéralité du Roi, qui leur accorda une audience particuliere, avec des marques de la plus haute faveur, & des Lettres pour le Roi de Siam. Ils se rendirent ensuite à Brest, où l'impatience de voler à la gloire de leur état, leur fit trouver les retardemens fort longs. Mais les Ambassadeurs Siamois, qui devoient par-

(2.) Second Voyage du Pere Tachard, page 3.

TACHARD.
II Voyage.
Introduction.

tir avec eux, les deux Envoyés du Roi, un Corps considérable de Troupes que Sa Majesté envoyoit au Roi de Siam, & toutes les caisses qui contenoient les présens de la Cour, & ceux de la Compagnie des Indes, ne furent pas si-tôt rassemblés. L'Auteur remarque d'avance que d'un grand nombre de ballots, qui vinrent les uns par mer, & d'autres par terre; les derniers, soit qu'ils eussent été mal emballés, ou que les charrettes eussent versé, arriverent à Siam en si mauvais état, qu'il n'y restoit presque rien d'entier: sur-tout les miroirs, les pendules, les ouvrages d'ambre, les tables de marbre, les glaces, les étoffes même & les tapisseries furent si considérablement endommagées, que la perte monta à près de quarante mille livres. Le Pere De-la-Chaise, pour témoigner sa reconnoissance au Roi de Siam, qui lui avoit fait présent d'un Crucifix d'or sur une croix de Tambac, envoyoit à ce Prince une nouvelle machine de *Romer*, qui lui parut très agréable (3).

État de la
Flotte desti-
née au Voya-
ge de Siam.

La Flotte destinée à conduire les Ambassadeurs Siamois & les Mathématiciens, étoit composée de six Vaisseaux. On ne peut se dispenser ici d'entrer dans les vûes de l'Auteur, qui s'est cru obli-

(3) *Ibid.* p. 9.

gè de faire honneur aux principaux Officiers de cette escadre en conservant leurs noms à la posterité.

TACHARD.
II Voyage.
Introduction.

Le premier Vaisseau, nommé *Le-Gaillard*, de cinquante pieces de canon & de cent cinquante hommes d'équipage, étoit monté par Mr De-Vaudricour, qui avoit commandé celui de l'Ambassadeur au premier voyage, & dont l'autorité s'étendoit sur toute la Flotte. Il avoit sous lui Mr *De-St-Clair*, Capitaine de Fregate legere; Mr *De-la-Lere*, Lieutenant; Mrs *De-Chamoreau*, *De-Joucous*, & *De-Lonbas*, Enseignes. Mr *Des-Forges*, Général des Troupes qu'on envoyoit au Royaume de Siam, s'embarqua sur ce premier Vaisseau, avec ses enfans & Mrs *De-la-Salle*, Commissaires des Troupes & de la Marine; *De-Beauchamp*, Major de la premiere Place; *Le-Brun*, Thrésorier, *Du-Lari*, Enseigne & Commandant des Bombardiers. Les Ambassadeurs Siamois y entrerent aussi, avec Mr l'Abbé *De-Lyonne*, nommé Evêque de Rosalie, & Vicaire Apostolique du St Siege; les Peres *De-Beze*, *Le-Blanc*, *Comilh*, & l'Auteur, qui se crut fort honoré, dit-il, d'être plus immédiatement que les autres sous la conduite de ce Prelat (4).

(4) Ibid. p. 13.

TACHARD.
II Voyage.
Introduction.

Le second Vaisseau de la Flotte étoit l'*Oiseau*, qui avoit déjà fait le voyage avec Mr De-Chaumont. Il étoit monté de quarante six pieces d'artillerie, & commandé par Mr *Du-Quêne*, qui avoit sous lui Mrs *De-Tivas* & *De-Fretteville*. Mr De-la-Loubere & Mr *De-Cerberet*, Envoyés de S. M. à la Cour de Siam; Mr *Du-Bruan*, Lieutenant Général sous Mr Des-Forges, prirent place dans le Vaisseau, avec les Peres Richard, Le-Royer, D'Espagnac & Dolu.

Le troisieme étoit une flute nommée *La-Loire*, de vingt quatre pieces de canon, commandée par Mr *De-Joyeux*, qui avoit Mr De-Bremes pour Lieutenant, & Mr *De-Questilly* pour Enseigne, les Peres Du-Chez, Thionville & Colusson.

Le quatrieme étoit une autre flute, nommée *La-Normande*, commandée par Mr De-Courcelles, qui avoit sous lui Mrs Du-Terre & De-Marchefolre. Ce bâtiment portoit trois Missionnaires, dont Mr Morlot étoit le Chef.

Le cinquieme nommé *Le-Dromadaire*, flute beaucoup plus grande que les autres, étoit commandé par Mr D'Andennes, qui avoit sous lui Mrs *De-Marcilly* & *De-Beauchamp*. Les Peres

De-Rochette, De-la-Breuille, De-Saint-Martin & Bouchet y furent placés.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

La *Maligne*, cette même Fregatte qui avoit fait le premier voyage, étoit le sixieme Vaisseau; mais ne venant que pour soulager l'équipage, il ne l'accompagna que jusqu'au Cap (5).

ON leva l'ancre un Samedi, 1 de Mars 1687, à sept heures du matin. Le vent étoit si favorable, que malgré la pesanteur des Flutes, & quoique la saison fût avancée, on partit avec l'esperance d'arriver cette année aux Indes. L'Auteur fait une peinture édifiante du bon ordre & de la piété qui regnerent sur la Flotte. Les Jesuites distribués dans chaque vaisseau ne se bornèrent pas au maintien de la Religion & des bonnes mœurs. Ils établirent des Conférences, où l'on apprenoit les Elemens d'Euclide, la Geometrie & la Navigation (6). Ils ne passerent à la vûe d'aucune Isle, sans en confirmer la position par de nouvelles experiences. Après avoir doublé les Canaries, on fut emporté par les courans & les vents contraires vers les côtes d'Afrique. Le calme ayant succédé à plusieurs orages, on délibéra si l'on ne prendroit pas des ra-

Départ de
Brest.

Les Jesuites
font regner
la piété & les
sciences sur la
Flotte.

(5) Pages 2 & 3.

(6) Page 16.

8 HISTOIRE GENERALE

TACHARD.
II Voyage.
1687.

fraîchiffemens aux Isles du Cap-Verd ; d'autant plus qu'on étoit incertain si les Hollandois , à la vûe d'une si grosse escadre , lui permettroient d'en prendre au Cap de Bonne-Esperance. Mais Vaudricour craignit de perdre un tems précieux en s'engageant dans ces Isles ; & s'arrêtant au dessein de continuer la route , il ordonna seulement aux Capitaines de menager leur eau & leurs vivres.

Isle de la
Palme , célèbre par le
massacre de
quarante Je-
suites.

On passa près de l'Isle de la Palme ,
» si recommandable aux Jesuites , sui-
» vant la remarque de l'Auteur , par le
» massacre que les Calvinistes y avoient
» fait cent ans auparavant , de quarante
» Missionnaires de leur Compagnie qui
» alloient prêcher la foi Catholique au
» Bresil. On y trouva les vents alifés ,
à la faveur desquels toute l'Escadre passa
le tropique du Cancer le 22 de Mars.
L'Auteur qu'on ne suit dans le cours de
sa navigation que pour recueillir toutes
ses remarques , observe ici que ces vents
prennent toujours de l'Est au Nord dans
la partie Septentrionale , & au contraire
de l'Est au Sud dans la partie meridionale : Phenomene surprenant , & qui
embarrasse beaucoup les Naturalistes.
Dans un si grand nombre de Mathématiciens dont les lumieres ne cherchent

Diverses
explications
des vents ali-
fés.

qu'à s'exercer, la modestie & la charité n'empêchoient pas que les opinions ne fussent partagées. Les uns jugeoient que les vents alises n'étoient gueres que les vents impetueux de l'Ouest & du Nord, qui renvoyés par les terres de l'Europe vers l'Ouest & le Sud, à mesure qu'ils approchent des climats un peu chauds, se rarefient & s'affoiblissent sensiblement; tandis qu'au contraire, dans la partie Meridionale, les vents d'Ouest & de Sud, soufflant avec la même violence contre les terres d'Afrique, en sont repoussés vers l'Ouest & le Nord, & que s'approchant des chaleurs de la ligne, ils diminuent peu à peu, & se perdent tout-à-fait vers la ligne même. C'est par cette raison, disoient-ils, qu'à cinq ou six degrés au de-çà & au de-là, il n'y a presque jamais de vent réglé, & qu'on n'avance que par des tourbillons & des tempêtes, qui se dissipent aussi promptement qu'ils s'élevent. Les autres donnoient une explication fort differente: ils prétendoient que les ardesntes chaleurs de la ligne attiroient ces vents des deux Poles, où les exhalaisons & les vapeurs qui sont la matiere des vents, étant plus fortes & plus fréquentes, en causent de plus violens & de plus durables, & que ces vents en-

TACHARD.
II Voyage.
1687.

suite, ou plutôt ces exhalaisons, sont attirés vers la Zone, & affoiblies par l'extrême chaleur (7).

Quoiqu'il en soit, conclut l'Auteur, ces vents sont extrêmement agréables & commodes. La mer est paisible, lorsqu'ils soufflent; & les Vaisseaux font quelquefois cinquante ou soixante lieues par jour sans le moindre mouvement. On croiroit voyager dans un bateau, sur une riviere unie, & le vent ne paroît servir qu'à temperer l'air. En passant la ligne, un des Mathématiciens eut la curiosité de vérifier le degré de chaleur. Il avoit un Thermometre ouvert par le bas, qu'il avoit mis à Brest sur le soixantieme degré pour le temperé, & qui étoit au soixante & dixieme lorsqu'on s'étoit embarqué. Il baissa, dans les chaleurs de la ligne jusqu'au dix-septieme: ce qui fera connoître de combien la chaleur de la ligne excède la plus grande de France (8).

Remarques
astronomi-
ques des
Jesuites.

Les Mathématiciens remarquerent avec une nouvelle exactitude, les Constellations du Sud (9).

(7) Page 22.

(8) Page 25.

(9) L'Auteur, après avoir regretté, que les Peres, qui étoient passés à la Chine, n'eussent pas laissé leurs

observations & leur Carte, qui auroient servi à faire une nouvelle Carte, plus exacte qu'on n'en avoit jamais eu, rapporte ce qui se passa dans cette occa-

Le célèbre Cassini avoit averti les Peres, avant leur départ, qu'il y auroit une Eclipsé de soleil, l'onzième de Mai, & qu'elle seroit même totale aux Isles du Cap-Verd & en Guinée. On ne s'étoit pas mis en peine de la calculer pendant le voyage, parce qu'on esperoit d'être alors à la hauteur du Cap de Bonne-Esperance, où l'on ne croyoit pas que l'Eclipsé fût sensible. Il paroïssoit que la latitude de la lune y devoit être trop australe. Cependant les Ambassadeurs Siamois, dont la curiosité pour ces Phe-

TACHARD.

II Voyage.

1687.

Eclipsé du
Soleil obser-
vée dans un
lieu où l'on
ne croyoit pas
qu'elle pût être
vue.

sion. Le Pere Comilh prit, avec la machine parallaéique, la déclinaison & l'ascension droite de plusieurs Etoiles vers le Pole du Sud. Comme toutes les Etoiles sont très mal marquées, ou ne le sont pas, dans les globes & dans les Cartes du Ciel qui ont paru jusqu'à présent; il en fit une, qu'il esperoit pouvoir servir à reformer le globe céleste du Pere Coronelli. Il apprit à faire peu de cas de la situation où les Etoiles ont été placées par les Uranographes précédens à l'égard de la partie Meridionale du Sud, qui ne cède pas, par le nombre; ni par la beauté de ses Etoiles à la partie Septentrionale. Il trouva qu'il falloit reformer le grand nuage, &

encore plus le petit. La croisée, l'abeille, le triangle, le centaure, le caméléon, la grue, la voie lactée sont mal marquées, ou l'on y a omis des Etoiles. Pour le Navire Argo, la moitié des plus belles Etoiles qui le composent ne sont pas même marquées dans les Cartes célestes. Outre tous ces défauts, il y a encore beaucoup d'Etoiles qu'on voit de France, qui n'ont pas été tout-à-fait mises à leur place, parce qu'on les voit toujours dans un trop grand éloignement & trop proche de l'horizon. Le Pere Richaud, qui étoit dans un autre Vaisseau, tâcha aussi de placer mieux quatre ou cinq Constellations. Pages 25 & 26.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

nomenes va jusqu'à la superstition, prirent les Jesuites de la calculer pour l'amour d'eux. Le Pere Comilh eut cette complaisance, quoique fort incommode du voyage. Son travail lui devint d'autant plus agréable, que malgré l'opinion qu'on en avoit eue, il trouva, par son opération, qu'en effet le corps du soleil paroîtroit considérablement éclipsé, vers la hauteur de vingt trois degrés, & à trois cens cinquante huit degrés de longitude, où l'on croyoit être actuellement. L'expérience verifia ses calculs, le jour même de l'Eclipse, qui fut observée aussi soigneusement qu'il fut possible dans le mouvement continuel du Navire. Les Ambassadeurs Siamois en conçurent une haute estime pour l'astronomie Européenne; & les Pilotes se confirmèrent dans l'estime de leur longitude, qui se trouva fort juste, par l'arrivée de la Flotte au Cap de Bonne-Esperance (10).

(10) L'Auteur s'attache d'autant plus à ce recit, que les plus habiles Jesuites étoient persuadés qu'on ne pourroit pas voir l'Eclipse. Elle nous parut, dit-il, le 11 de Mai, à la hauteur de vingt trois degrés Sud, & aux trois cens cinquante sept degrés de longitude, comptée de

l'Isle de Fer. Le commencement fut à huit heures, environ cinquante huit minutes du matin. Le milieu fut à dix heures & la fin sur les onze heures. Le corps du soleil parut couvert de cinq doigts; & quoique la latitude de la lune fût alors effectivement australe, l'apparence étoit

Les maladies causant beaucoup de ravage sur toute la Flotte, on ne put découvrir sans une joie fort vive les montagnes du Cap, qui se firent voir le 10 de Juin, à la distance de quatre lieues. On ne comptoit pas moins de trois cens malades, dont vingt neuf étoient déjà morts. Une si fâcheuse extrémité demandoit de prompts secours; & l'on continuoit de craindre néanmoins de ne pas trouver le Gouverneur Hollandois disposé à les accorder. C'étoit le même Vandestel, dont les Jesuites avoient éprouvé la politesse au voyage précédent. Le doute qu'on avoit de ses dispositions fut bien-tôt dissipé, en apprenant qu'il offroit aux François, tous les rafraîchissemens dont ils avoient besoin. Mais sur l'article des malades, il pria honnêtement Mr De-Vaudricour de se mettre à sa place, & de considérer s'il pouvoit laisser descendre à terre une multitude d'Etrangers, dont on avouoit que le nombre montoit à trois cens. Il demanda qu'on se réduisît d'abord à n'en envoyer que soixante, auxquels on feroit succéder le même nombre lorsque les premiers feroient retar-

TACHARD.

II Voyage.

1687.

On arrive au
Cap. Malades
sur la Flotte.

Honnêteté

du Gouver-
neur Hollan-
dois.

boréale. Ainsi la lune nous la plus proche de l'horizon. Pages 29 & précédentes.
éclipsa la partie du soleil
la plus basse, c'est-à-dire

TACHARD.
II Voyage.
1687.

blis. Quoique ce procédé parût raisonnable & fort honnête, la nécessité de venoit si pressante, qu'après avoir redoublé les prières, en représentant la parfaite intelligence qui regnoit alors entre la France & la Hollande, les quinze Jesuites s'offrirent pour ôtages. Cette offre, proposée par le Pere Tachard, fit tant d'impression sur Vandredestel, que non seulement il accorda la permission de mettre tous les malades sur terre, mais qu'il offrit même ses Chirurgiens pour en prendre soin avec ceux de la Flotte. Cette disposition se soutint constamment à l'égard des quinze Jesuites & de tous les François (11).

Eclaircissement sur une particularité curieuse.

On avoit recommandé aux Peres de s'éclaircir d'une particularité curieuse qui regardoit la montagne de la Table où Mr Thevenot prétendoit, quoiqu'il sur le témoignage d'autrui, que la mer avoit autrefois passé, & qu'on trouvoit beaucoup de coquillages. Deux Jesuites entreprirent de découvrir la vérité de cette remarque. Leur esperance étoit aussi de trouver des plantes extraordinaires sur cette célèbre montagne; sans compter qu'ils vouloient lever la Carte du Pays, qu'elle domine de tous côtés.

Deux Jesui-

» Nous nous mêmes en chemin, écrit

(11) Pages 45. & précédentes.

„ le Pere De-Beze (12), le Pere Le-
 „ Blanc & moi, avec deux de nos gens.
 „ Quelques - autres avoient tenté sans
 „ succès la même entreprise. Du pied
 „ de la montagne, nous vîmes une
 „ grande quantité d'eau qui tombe de
 „ plusieurs endroits, comme en casca-
 „ de, le long du roc, dont la hauteur
 „ est fort escarpée. Toutes ces eaux ra-
 „ massées formeroient une rivière con-
 „ sidérable, mais la plûpart vont se
 „ perdre en terre au pied de la monta-
 „ gne; & le reste se réunit en deux au-
 „ tres gros ruisseaux qui font tourner
 „ des moulins, près des habitations
 „ Hollandoises. Elles n'ont pas d'autre
 „ origine que les nuages (13), qui ren-
 „ contrant dans leur passage le sommet
 „ de cette haute montagne, fort échauf-
 „ fée des rayons du soleil, se résolvent
 „ en eau & tombent ainsi de tous côtés.
 „ Il y auroit les plus belles observations
 „ du monde à faire là-dessus. En appro-
 „ chant de la hauteur, nous entendîmes
 „ un grand bruit de singes, qui en font
 „ leur retraite; & qui faisoient rouler
 „ du haut en bas d'assez grosses pierres,

(12) Dans une Lettre que l'Auteur rapporte.

(13) Voyez d'autres explications dans la Relation de
 Kolben, au Tome XVIII de ce Recueil.

TACHARD.

II Voyage.

1687.

» dont le choc retentissoit entre les ro-
 » chers.

» Notre guide , qui n'étoit jamais
 » monté si haut , en fut fort surpris , &
 » me dit qu'il y avoit sur la montagne
 » des animaux plus gros que des Lions ,
 » qui devoient les hommes. Je m'ap-
 » perçus bien-tôt que c'étoit la peur &
 » la fatigue qui le faisoient parler. Je
 » l'encourageai , & nous continuâmes
 » notre route avec une difficulté extrê-
 » me. Nous vîmes bien-tôt quantité de
 » singes qui bordoient le haut de la
 » montagne ; mais ils disparurent lors-
 » qu'ils nous virent monter vers eux ,
 » & nous ne trouvâmes que leurs vesti-
 » ges.

» Le sommet de la montagne est une
 » grande esplanade , d'environ une lieue
 » de tour , presque toute de roc , &
 » fort unie , excepté qu'elle se creuse un
 » peu dans le milieu , qui offre une
 » belle source , formée apparemment
 » par d'autres eaux qui viennent des
 » endroits de l'esplanade les plus élevés.
 » Nous vîmes aussi quantité de plantes
 » odoriferantes , qui croissent entre les
 » rochers. Mais je ne trouvai rien de
 » plus beau que les vûes de cette mon-
 » tagne , que je fis dessiner. D'un côté ,
 » on voit la Baie du Cap & toute la

» Rade ; de l'autre , les mers du Sud ;
 » du troisieme , le faux Cap , grande
 » Isle qui au milieu ; & du quatrieme ,
 » le continent de l'Afrique , où les Hol-
 » landois ont diverses Habitations. Je
 » fis creuser la terre , pour satisfaire la cu-
 » riosité de Mr Thevenot. Elle est fort
 » noire , & remplie d'un mélange de sable
 » & de petites pierres blanches.

TACHARD.
 II Voyage.
 1687.

Dans une conférence que les Jesuites eurent avec Mr Vandestel , il leur parla de quelques plantes curieuses , qu'il avoit découvertes dans ses voyages , & dont il leur fit voir un Recueil. Il leur permit d'en faire dessiner plusieurs , dont le Pere Tachard donne les figures (14).

Plantes curieuses que l'Auteur fait dessiner.

(14) En partant de Brest , ce Pere avoit reçu une lettre d'une personne fort sçavante , qui lui recommandoit de s'instruire au Cap de Bonne-Esperance si les flux & les reflux des mers arrivoient aux mêmes tems qu'en France , & si elles étoient aussi réglées. Il prit des informations du Gouverneur , & de deux Pilotes Hollandois , qui l'assurèrent qu'elles arrivoient à la Rade du Cap aussi regulierement que dans les Ports de l'Europe dont la situation est la même. L'Auteur ne parle que

de la Rade du Cap , parce que du côté du Sud les mers sont moins réglées. Elles changent tellement , que lorsque le vent de Nord y souffle , on n'y remarque presque point de reflux ; & lorsque le vent du Sud regne , la mer monte à une hauteur prodigieuse & ne descend point. La raison de cela , dit-il , se prend de l'opposition des terres , & de la vaste étendue de ces mers vers le Sud : ce qui fait que lorsque le vent vient du midi , la mer , qui vient de ce même Pôle avec beaucoup

TACHARD.
II Voyage.
1687.
Changement
dans les vents
reglés.

Service que
les François
rendent aux
Hollandois
du Cap.

Les Hollandois ayant observé que depuis quelques années les saisons étoient fort avancées, & que les vents qui souffloient en certains tems réglés dans ces mers commençoient à se faire sentir beaucoup plutôt, Vandestel avoit reçu ordre du Général de Batavia de faire partir aussi plutôt qu'à l'ordinaire les Vaisseaux Hollandois qui reviendroient des Indes. Cet avis porta Vaudricour à presser le rembarquement de ses malades, dans la crainte de perdre la saison & le voyage. La Frégate La-Maligne, qui n'étoit venue de Brest que dans la vûe de soulager les autres Bâtimens, fut renvoyée en France, pour y porter la nouvelle de l'arrivée au Cap, & du bon accueil que la Flotte y avoit reçu du Gouverneur. Mais la veille de l'embarquement, les François eurent l'occasion de marquer une partie de leur reconnoissance aux Habitans du Cap. Le feu prit pendant la nuit au milieu de la Bourgade. Vandestel, inquiet entre tant d'Etrangers, quoiqu'il n'eût sujet d'attendre que de la bonne foi & des remerciemens, agit en homme sage, prit de justes précautions & borda de sol-

d'impétuosité, sans être que très peu. Pages 51 & 52.
arrêtée nulle part jusqu'au
Cap, ne peut descendre

» dans les murailles du Fort. » Je ne sçais,
 » dit l'Auteur, quels furent ses premiers
 » sentimens à la vûe des flammes ; mais
 » s'ils ne furent pas favorables aux Fran-
 » çois, il en dut changer bien-tôt, lors-
 » qu'il les vit accourir en grand nom-
 » bre, & prêter si heureusement leur
 » secours aux Habitans, qu'ayant éteint
 » le feu, ils sauverent l'habitation Hol-
 » landoise, dont toutes les maisons ne
 » sont couvertes que de joncs ou de
 » paille (15).

TACHARÉ.
 II. Voyage.
 1687.

On remit à la voile, le Dimanche 29
 de Juin, après avoir appris, par expé-
 rience, que des deux passages par lesquels
 on peut sortir de la Rade du Cap, celui
 qui est entre la pointe du Lion & la tête
 de la Baleine est rempli de roches dan-
 gereuses ; & que le parti le plus sûr,
 du-moins lorsque le tems est un peu
 douteux, est de prendre par l'autre, en
 laissant l'Isle Robin sur la gauche & la
 terre ferme sur la droite. L'Escadre Fran-
 çoise eut beaucoup à souffrir de vents
 du Nord - Ouest, jusqu'au 18 de Juil-
 let, qu'ayant rencontré, à trente six
 degrés cinquante trois minutes de lon-
 gitude, quantité de goëfmon & de
 trombes semblables à celles du Cap,
 avec différentes sortes d'oiseaux, on se

Route de la
 Flotte.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

jugea proche de l'Isle d'Amsterdam ; c'est-à-dire , à plus de mille lieues du Cap. De-là on dressa la route un peu plus au Nord , parce qu'on avoit toujours gouverné droit à l'Est , pour se conserver les vents favorables & se garantir des calmes (16).

(16) L'Auteur joint ici une observation , qu'il no mme de la dernière conséquence , sur la déclinaison de la Boussole ; preuve , dit-il , la plus infallible qu'il ait trouvée pour la longitude. Cette variation fut observée par les Pilotes de l'Escadre , avec leurs boussoles , au Cap , huit degrés trente minutes Nord-Ouest. Les Mathématiciens l'avoient trouvée huit degrés quarante minutes Nord-Ouest , avec un anneau astronomique de Chapotor , placé sur la ligne meridienne , qu'ils avoient tirée assez exactement dans le Pavillon où ils étoient logés. Cette même déclinaison fut trouvée par les Pilotes après être sortis de la Rade du Cap , à huit lieues des terres en haute mer , le 28 de Juin , au coucher du soleil. Le 3 de Juillet , étant à huit degrés trente huit minutes de latitude , & à quarante cinq de longitude , on observa la variation au lever du soleil , qui fut de quinze degrés

Nord-Ouest. L'Auteur remarque que les bonnes Cartes marines mettent le Cap à trente sept degrés de longitude ou environ. Ainsi , ils en étoient éloignés de huit degrés depuis leur départ ; & la variation avoit augmenté de six degrés & demie. Elle augmenta ainsi à proportion qu'ils avançaient vers l'Est , jusqu'à vingt cinq degrés Nord-Ouest. C'est la plus grande déclinaison qu'ils aient remarquée. Ils la remarquerent deux fois de suite ; le 14 de Juillet au coucher du soleil , & le 15 à son lever , avec toute l'exactitude qu'on y peut apporter sur mer. Les Pilotes assuroient qu'ils étoient par leur point à trente sept degrés dix neuf minutes de latitude australe , & à soixante & quinze degrés de longitude. Dès ce même jour , après avoir fait vingt deux lieues , la variation observée ne se trouva au coucher du soleil que de vingt quatre degrés trente minutes Nord-Ouest. Ainsi , décroissant toujours

Dans la navigation du Cap jusqu'à Batavia, les maladies enleverent quantité de soldats. Le Pere De-Rochette, Jesuite, de la Province de Riom, ne résista pas non plus à la violence du mal. Il mourut d'une fièvre maligne, auprès des malades qu'il servoit. Le mauvais tems ayant dispersé plusieurs Vaisseaux de la Flotte, celui de De. Joyeux fut le premier qu'on rencontra, vers dix huit degrés huit minutes de latitude du Sud, à cent quinze degrés quarante minutes de longitude. Ce Capitaine & ses Pilotes jugerent qu'on étoit environ de soixante-dix lieues plus près de l'Isle de Java, que ne se l'imaginoient les autres. » Il ne fut pas crû, non plus que les marques que l'Auteur avoit faites dans la Relation précédente, par lesquelles il faisoit voir que cette Isle est plus occidentale de soixante lieues qu'elle ne l'est sur les Cartes marines, qui sont encore plus justes que les Cartes géographiques. Quelques unes de celles-ci marquent l'Isle de Java à cent quarante ou quarante cinq degrés de

TACHARD.
II Voyage.
1687.

Mort du Pere Rochette
& d'un grand nombre de
soldats François.

Erreur des
Cartes marines,
& géographiques.

avec quelque proportion, tandis qu'on s'approchoit de l'Isle de Java, enfin à onze degrés de latitude du Sud, & à douze degrés de longitude, qui est à peu près la situation de cette Isle, on ne trouva que deux degrés trente minutes de variation Nord-Ouest. Pages 65 & 66.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

» longitude ; & les Mathématiciens Je-
» suites ont constamment remarqué
» qu'elle est située au cent vingt-huitie-
» me degré ; ce qui entraîne une prod-
» gieuse difference (17).

On arriva le 25 d'Août à la Rade de Bantam , après avoir commencé dès le 16 à découvrir la terre de Java. Vaudricour avoit nommé ce lieu pour le rendez-vous des Vaisseaux qui pourroient s'écarter. Il y reçut , par une Barque de Pêcheurs , une lettre de Du-Quesne , qui en étoit parti quelques jours auparavant , & qui avertissoit les Vaisseaux qui arriveroient après le sien , qu'ayant fait demander des rafraîchissemens à la ville , on lui avoit répondu qu'il n'y en avoit point à Bantam , & que pour en trouver il falloit se rendre à Batavia. Il ajoutoit que prenant en effet cette route , il se hâteroit ensuite de suivre celle de Siam , dans la crainte de perdre la saison s'il attendoit plus long-tems.

Reception
des François
à Batavia.

- Vaudricour fit gouverner aussi - tôt vers Batavia , dont les vents contraires l'éloignerent pendant huit jours. Mais ayant enfin mouillé dans la Rade , il ne répondit point à neuf coups de canon , dont il fut salué en arrivant par le Vaisseau de Du-Quesne ; de peur que les

Hollandois ne crussent qu'il saluoit leur Pavillon (18). Il se souvenoit de la difficulté que le Général avoit faite, au voyage précédent, de rendre coup pour coup aux Vaisseaux du Roi.

L'expérience apprit bien-tôt que cette conduite avoit été sage. A peine eut-on laissé tomber l'ancre, qu'un Officier de l'Oiseau vint informer Vaudricour qu'il avoit peu de faveur à se promettre des Hollandois. Deux Jesuites de ce vaisseau étant descendus à terre, pour saluer le Général, avoient été reçus civilement. Ils avoient même obtenu la permission de faire débarquer leurs quarts de cercle, avec les autres instrumens nécessaires, qui avoient été transportés dans le jardin du Général Spelman, dont on a vû la description dans la relation précédente. Ils devoient y être logés, pour se reposer des fatigues de la mer. Mais Du-Quefne, qui descendit aussi le lendemain, leur manda qu'ils feroient fort bien de rembarquer leurs instrumens, & de revenir à bord, où il les alloit joindre. Il leur marquoit les raisons qui le portoient à leur donner ce conseil. Aussi ne balancerent-ils pas à l'y suivre. Mais comme il étoit tard, & que la chaloupe étoit pressée de sortir avant

TACHARD.
II Voyage.
1687.

Pourquoi
les Hollan-
dois reçoivent mal les
François.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

qu'on fermât les portes de la ville, ils ne purent prendre leurs pendules, qu'ils avoient déjà montées dans une salle qui devoit leur servir d'observatoire (19). Du-Quesne leur apprit à bord que le Général avoit changé de disposition, sur les remontrances de quelques personnes, qui lui avoient représenté les desordres qu'on pouvoit craindre dans la ville, si l'on y voyoit des Jésuites, & la peine qu'on auroit à retenir le peuple irrité, depuis les nouvelles qu'on avoit reçues de France par la dernière flotte Hollandoise. En un mot, on n'ignoroit point à Batavia que les Protestans avoient été traités en France avec quelque rigueur.

L'Escadre
presse son dé-
part.

Ce fut apparemment la même raison qui fit naître des embarras insurmontables pour le salut. Vaudricour prit le parti de le refuser au Fort, parce qu'on fit difficulté de lui rendre coup pour coup. Cependant, après avoir obtenu des vivres, il ne fut pas fâché de se voir engagé par cet incident à presser son départ. La saison étoit avancée; & divers bruits répandus à Batavia lui avoient fait juger que ses troupes pouvoient être nécessaires au Roi de Siam. On étoit déjà informé de la fameuse

Revolte des Macassars, dont le Chevalier De-Fourbin fait un recit dans ses Memoires. Celui que le Pere Tachard joint ici à sa relation, & qu'il obtint dans la suite d'un Ingenieur François nommé De-la Mare, que le Chevalier De-Chaumont avoit laissé à Siam en 1685, ne paroît pas écrit avec moins d'intelligence & de soin. Mais les digressions de cette nature n'appartenant point au dessein de ce recueil, un Lecteur curieux peut consulter les sources qu'on vient de nommer (20).

TACHARD.
II Voyages
1687.
Revolte des
Macassars à
Siam.

Il ne manquoit à l'Escadre Française, que la Normande, un de ses Navires, dont elle attendit inutilement l'arrivée jusqu'au 7 de Septembre; & l'ancre ne fut pas levée sans quelque inquietude pour le sort de ce bâtiment.

On a déjà remarqué, au premier voyage de l'Auteur, que la navigation de Batavia à Siam est également dangereuse & pénible. On trouve en divers endroits de ces mers, tant d'Iles, de rochers & de bas-fonds, qu'on n'y peut voguer qu'à petites voiles, & toujours la sonde à la main; sur-tout dans le détroit de Banca, formé par une Ile de ce nom qu'on laisse à la droite, &

(20) Second Voyage du Pere Tachard, pages 82 & suivantes.

TACHARD.

II Voyage.

1687.

L'Auteur est
détaché pour
précéder l'Es-
cadre.

par celle de Sumatra qu'on laisse à gauche. Le 15, après avoir passé ce fâcheux détroit, on prit le parti de détacher l'Oiseau, avec ordre de se rendre en diligence à Siam, & de faire préparer des logemens pour les malades. L'Auteur passa sur ce Vaisseau, pour aller disposer tout ce qui étoit nécessaire à la reception des autres bâtimens, dans un lieu où son retour étoit attendu.

Aussi-tôt qu'il fut embarqué, Du-Quefne força de voiles, pour faire diligence. Mais le vent étoit si foible, qu'il n'arriva que plusieurs jours après, à la vue de *Pulo-Timon*, une des Isles Malaïes. Du-Quefne appréhendant de manquer d'eau, résolut d'envoyer la Chaloupe pour en faire quelques tonneaux. Il n'y avoit personne à bord qui connût le mouillage. L'Auteur entra dans la Chaloupe, avec *Tivas* Enseigne du Vaisseau, qui la conduisoit. Ils côtoyerent long-temps les rivages de l'Isle. Enfin ils trouverent une petite riviere fort claire, qui se perdoit dans la mer. Etant descendus en cet endroit, i's découvrirent quelques cabanes à demi ruinées, des terres incultes aux environs, des bois fort épais, & quelques bananiers dispersés. Deux Insulaires, qui virent venir les François droit à

Il descend
dans la Cha-
loupe à Pulo-
Timon.

Ce qu'il y
voit.

eux, se jetterent dans un canot, & avancerent en cotoyant le rivage, vers une assez grande anse, que l'Auteur prit pour le véritable mouillage. En effet, les deux Malais, qui avoient fui d'abord de toutes leurs forces, voyant qu'on ne les poursuivoit pas, & qu'on les appelloit même du rivage, revinrent à la Chaloupe, & firent entendre qu'il falloit aller plus loin au Nord pour trouver l'habitation des Malaies, où ils ajoutèrent qu'un Vaisseau Hollandois étoit actuellement à l'ancre. On leur fit signe d'aller devant, & qu'on étoit disposé à les suivre. Un petit couteau qu'on leur offrit, & dont ils parurent faire beaucoup de cas, acheva de les déterminer. A peine la Chaloupe eut-elle fait un quart de lieue à leur suite, que Du-quesne fâché de perdre le vent, qui étoit favorable, lui donna le signal d'un coup de canon pour le rappeler à bord. L'Auteur voyoit déjà le Navire Hollandois dans la rade & quelques maisons des plus exposées. Cependant il fallut obéir, & renoncer à l'espérance de trouver des rafraîchissemens, dont le besoin commençoit à se faire sentir vivement sur le Vaisseau.

Il est rappel-
lé sans avoir
pû prendre
des rafraî-
chissemens.

Vaudricour fut plus heureux dans la même Isle. Les Officiers qu'il y en-

TACHARD.

II Voyage.

1687.

voya dans les Chaloupes assurerent Tachard que l'eau étoit excellente , & très facile à faire. Il ajoute qu'en ayant goûté lui-même , il n'en avoit jamais bu de meilleure ni de plus belle , & que Vaudricour en conserva jusqu'à Brest , où elle se trouva aussi bonne que celle de nos meilleures fontaines. Mais les vivres étoient alors d'une cherté extraordinaire à Pulo-Timon , quoiqu'ils y soient ordinairement en abondance (21).

Le 21 de Septembre , les gens de l'Oiseau reconnurent la pointe de *Pattane* , qui est un Royaume particulier , relevant du Roi de Siam ; & le 27 ils mouillèrent heureusement au terme.

Quelques lettres , des Jesuites que le Pere Tachard avoit laissés à Siam dans le dessein de passer à la Chine , l'instruisirent , en arrivant , du succès de leur voyage. Il les reçut presqu'en descendant au rivage , des mains du Pere Maldonat , qui faisoit sa résidence à Siam. La liaison qu'elles ont avec son propre voyage , dont on peut dire même qu'elles font une partie essentielle , & la difficulté de les placer dans un lieu plus convenable , m'oblige d'interrom-

pre ici le Journal de l'Auteur, pour faire place, du moins, à l'extrait de celle qui appartient à ce Recueil par son titre & par sa matiere.

TACHARD.
II Voyage.
1687.



V O Y A G E

DU PERE DE - FONTENAY ,

De Siam à la Chine (22).

FONTENAY.
1686.
Départ de
Siam. Le Pere
Le - Comte y
est retenu.

LE Vaisseau Siamois qui devoit porter ce Mathématicien Missionnaire & ses compagnons n'ayant été prêt que le 2 de Juillet 1686 , ils partirent de Siam , le soir , dans un balon du Seigneur Constance , pour arriver le lendemain à Bancok , où ils ne passerent qu'une nuit. Ils y quitterent à regret le Pere Le-Comte , destiné comme eux à la Chine , mais retenu à Siam jusqu'à l'arrivée des Peres qu'on attendoit de France. Le jour suivant , ils se rendirent à la Barre de Siam , trois lieues au de-là de l'embouchure de la riviere (23). Ils y trou-

(22) Pages 127 & suivantes

(23) Fontenay observe que presque toutes les Cartes marines , qu'il avoit vûes , mettent la Barre de Siam à treize degrés quarante cinq minutes de latitude Septentrionale ; & que cependant , si l'on en juge

par la hauteur du Pole qu'il avoit trouvée pour Louvo , qui est de quatorze degrés quarante deux minutes , cinquante secondes , & par celle de la Ville de Siam , que le Pere Thomas a trouvée de quatorze degrés dix huit minutes , il faut que celle qu'on donne

verent douze bâtimens prêts à faire voile, les uns à la Chine & au Japon, les autres à Manille. Comme la saison étoit avancée, le Capitaine qui étoit chargé de la conduite des Mathématiciens, se hâta de partir sans avoir achevé sa charge, & mit à la voile le 10 de Juillet.

FONTENAY,
1686.

Le chemin de Siam à Macao est de gagner d'abord certaines montagnes, éloignées d'environ trente lieues de la Barre, vers le Sud-Sud-Ouest. Les Portugais les nomment *Penchos*, c'est-à-dire, *Peignes*; apparemment parce que les pointes de ces montagnes paroissent rangées & ferrées dans une même ligne, comme les dents d'un peigne. On tourne de-là vers le Sud-Est, ensuite vers l'Est, pour aller à Pulo-Ubi & Pulo-Condor, Isles du Royaume de Camboye. On cotoye toute la Chine, d'où l'on tire droit à Sancian, Isle célèbre par la Mort de St François Xavier, & la première des isles de Macao, laissant l'Isle de Hainau à la gauche; de sorte que pour faire le voyage on a

Chemin de
Siam à Macao.

communément à la Barre soit un peu moins grande: car de l'embouchure de la rivière jusqu'à la ville de Siam, on compte pour le moins trente lieues par

eau; & quoique la rivière tourne beaucoup, ce n'est pas jusqu'à faire croire qu'il n'y ait que dix lieues en droiture de l'une à l'autre.

FONTENAY.
1686.

besoin de deux fortes de vents, les uns qui menent au Sud-Sud-Ouest, les autres à l'Est. Ceux qui regnent pendant les mois de Mai, de Juin & de Juillet, non seulement à Siam, mais aussi dans toutes ces Mers, depuis Batavia & Malaca jusqu'au Japon, sont les vents d'Ouest & Sud-Ouest, avec lesquels on va fort bien vers la Chine dans cette saison : mais il est difficile d'aller aux Penchos avec les mêmes vents. Il faut continuellement louvoyer, & l'on n'y emploie guere moins de quinze jours, à moins que les *saumatres*, c'est-à-dire, les vents d'orage ne précipitent la course du Vaisseau. Cette route fut extrêmement ennuyeuse pour les Mathématiciens, qui n'eurent pas d'autre amusement que la pêche d'un poisson, nommé *Bagre*, dont cette mer est remplie. Il ne ressemble pas mal à nos rougets ; mais il est un peu plus grand. On en prenoit incessamment avec la ligne ; & quand il étoit pris, il jettoit un cri qui ne pouvoit venir que de l'air exprimé par ses ouies ; car l'Auteur ne lui trouva pas de poulmons (24).

Poisson
nommé Ba-
gre.

Le Vaisseau
des Jesuites
échoué.

Après avoir fait vingt quatre lieues jusqu'au quatorze, en luttant contre la violence des vents & des flots, l'ennui

ne tarda point à se changer en crainte, dans le pressant danger où la force des vagues mit le Vaisseau. Le Capitaine, qui étoit un homme sage, n'espérant pas de résister aux coups de mer, entre quantité d'écueils, fit tourner le cap à la terre. Il se jeta heureusement entre une Isle & une pointe nommée Cossomet, où il mouilla sur trois brasses & demie, dans un endroit qui rompoit un peu la marée. Mais le vent, qui dura toute la nuit, rompit le calme sur les deux heures du matin. A la pointe du jour, lorsqu'on crut pouvoir lever l'ancre, pour avancer un peu sous l'Isle voisine, le Vaisseau échoua, dans ce mouvement, sur un fond de sable, sans cesser de recevoir de grandes secousses. La Chaloupe, qu'on auroit dû mettre d'abord en mer pour sonder les chemins, y fut mise alors: elle alla se saisir d'un *Mirou*, nom d'une barque Siamoise, qu'on voyoit à l'abri sous l'Isle, & qu'on amena par force, pour soulager le Vaisseau. Il se remit un peu; & le Pilote ayant fait mettre la voile du *Beaupré*, acheva de le tirer, mais d'une manière qui l'ébranloit beaucoup, & qui faisoit craindre aux Mathématiciens qu'il ne s'ouvrît en deux. Ils se mirent dans le *Mirou*, avec l'espérance de ga-

Danger auquel ils sont exposés.

FONTENAY.
1686.

gner la terre. Vaine ressource. Le vent les repoussoit du rivage. Ils furent obligés de mouiller le soir à la moitié du chemin, & de passer dans cet état une nuit très pénible. Le matin, ils se trouverent à plus d'une lieue & demie du Vaisseau, sans pouvoir y retourner, parce que le vent en venoit. Cependant, ils manquoient de vivres : leur nombre étoit de huit personnes ; quatre Jesuites, avec leur valet ; un Matelot du bord, qui leur servoit d'interprete, & deux Portugais de Macao, qui ayant perdu leur Vaisseau l'année précédente, avoient pris cette occasion pour retourner à la Chine. Le Patron du Mirou, qui étoit Chinois, ne connoissoit point de riviere voisine, ni d'autre retraite que l'Isle, dont il n'étoit plus le maître de se rapprocher. Dans un si cruel embarras, l'interprete assura les Mathématiciens que douze à quinze lieues plus bas il y avoit une ville nommée *Chantaboun*, capitale d'une Province dont le Gouverneur avoit des galeres armées de vingt cinq hommes, avec laquelle on pouvoit arriver en peu de jours à la barre de Siam en suivant les côtes ; que cet Officier étoit obligé de secourir ceux que le mauvais temps faisoit relâcher sur ses Terres, & qu'appre-

tant que les Peres étoient honorés de la protection du Roi & du Seigneur Constance, son zele s'animeroit pour les servir (25).

Ils sçavoient déjà que la ville de Chantaboun n'étoit pas éloignée, & que le Gouverneur de cette côte avoit la commission dont on leur parloit. D'ailleurs ils se flatterent, en prenant cette voie, de pouvoir trouver encore quelques-uns des vaisseaux qui faisoient voile aux Isles de Macao. L'habileté de leur Patron les fit entrer le soir dans la riviere de Chantaboun, qui est large & bordée d'arbres, mais avec peu de profondeur. Elle reçoit quantité de ruisseaux, qui s'y rendent du milieu des bois, ou qui descendent des montagnes voisines. Le Mirou trouva tant de difficulté à monter, que l'Auteur & le Pere Gerbillon prirent le parti de se mettre dans un petit Balon, pour s'avancer plus promptement vers la ville (26).

Chantaboun est situé au pied d'une de ces grandes montagnes, qui forment une longue chaîne du septentrion au midi, & qui séparent le Royaume de Siam de celui de Camboye. Du côté

Description
de Chanta-
boun.

(25) Pages 139 & précédentes.

(26) Page 139.

FONTENAY.
1686.

par lequel on y fit entrer les deux Jé-
suites , la ville étoit fermée d'une en-
ceinte de vieilles planches , plus pro-
pres à se défendre des bêtes sauvages ,
qu'à l'assurer contre une attaque régu-
liere. Après avoir marché plus d'un
quart d'heure , & presque toujours dans
l'herbe jusqu'aux genoux , ils arrive-
rent enfin à la maison du Gouverneur.
Un de ses domestiques leur fit dire ,
par leur interprete , d'attendre dans la
salle du Conseil. Cette salle consistoit
dans un toit de feuilles de roseaux ,
soutenu par des piliers de bois aux
quatre coins & au milieu : le plancher
étoit élevé d'environ cinq pieds au-
dessus du rez-de-chaussée , & l'on y
montoit par une piece de bois un peu
inclinée. Ils attendirent près d'un heu-
re , que le Conseil s'assemblât , avec
le Gouverneur , qui étoit Malai &
Mahométan.

Quelle rou-
te on annon-
ce aux Ma-
thématiciens.

Tachard lui exposa le besoin qu'ils
avoient de son secours , & les raisons
qu'ils avoient de l'esperer. Il répondit
que ses galeres n'étoient point à Chan-
taboun ; & qu'en étant même fort
éloignées , le secours ne pouvoit être
prompt : mais qu'il pouvoit les envoyer
par terre , au travers des bois , en
danger à la vérité d'être tués par les

Eléphants, & dévorés des Tigres; & que la marche feroit de quatorze jours, pour gagner un village d'où l'on comptoit encore une journée jusqu'à Bancocck. Cette proposition les satisfisoit d'autant moins, qu'ils ne vouloient pas laisser derrière eux ce qu'ils avoient apporté sur le Vaisseau. Cependant le Gouverneur leur ayant offert à souper, ils accepterent cette offre, parce qu'ils n'avoient pas mangé depuis le matin. On leur envoya du riz, cinq ou six concombres cruds, & quelques figues, qu'ils furent obligés d'abandonner à leurs rameurs affamés. Ainsi l'esperance qu'ils avoient eu de satisfaire leur appetit, se réduisit à manger un morceau de pain sec, qu'ils avoient apporté du Mirou. On les fit coucher ensuite dans un coin de la salle du Conseil, sur une natte qu'on y avoit étendue; & près d'une troupe de Talapoins qui passerent toute la nuit à chanter, pour un mort qui devoit être brûlé deux jours après (27).

Comment
ils sont traités à Chantaboun.

Le Gouverneur s'étant fait expliquer pendant la nuit, comment ils avoient été traités à la Cour de Siam, parut plus disposé le lendemain à les obliger. Un accident contribua beaucoup à le

FONTENAY.
1686.

Etonnement
d'un Gouver-
neur Siamois
à la vûe d'une
montre.

confirmer dans ces sentimens. Le Pere Gerbillon tira de sa poche une montre à reveil , pour voir quelle heure il étoit. Ce spectacle frappa la curiosité du Gouverneur , qui n'avoit jamais rien vu d'approchant : on lui expliqua l'usage d'un instrument si merveilleux. Il prit plaisir à le faire sonner plusieurs fois. Les deux Jesuites augmentèrent sa joie , en lui promettant une montre semblable à celle qu'il admiroit , s'il les faisoit arriver à la Barre dans six jours. Il s'engagea du moins à les rendre dans trois jours sur leur Vaisseau , où ils prendroient eux-mêmes leurs mesures pour arriver à la Barre. Dans la confiance qu'ils eurent à sa parole , ils partirent sur le champ , pour aller prendre les deux autres Peres & les deux Portugais qu'ils avoient laissés à la Barre. L'Auteur avoue néanmoins qu'en quittant le Mirou , il sentoit au fond du cœur une tristesse secrete , qui sembloit l'avertir qu'il y avoit de l'imprudence à se fier aux promesses d'un Mahométan & d'un Malai (28). Mais forcé par la nécessité , il retourna le soir à la ville avec ses compagnons.

' Promesses
qu'il exécute
mal.

Le Gouverneur les fit entrer dans son Palais , qui étoit bâti de simples Bam-

bous , fans aucun ornement. Il leur accorda un balon & cinq rameurs , qui devoient les conduire au Vailfeau. Il les affura qu'il y feroit plutô qu'eux , pour examiner l'état de ce Bâtiment , au fort duquel il témoignoît prendre beaucoup d'intérêt , depuis qu'il avoit appris que le Seigneur Conftance y avoit quelques marchandifes. Il leur fit donner des vivres pour fix jours. Enfin , il leur recommanda de ne pas maltraiter leurs rameurs , s'ils ne vouloient s'expofer à leur voir prendre la fuite ; comme il étoit arrivé dans le même cas à quelques Portugais.

Après l'avoir remercié de fes foins , & lui avoir promis d'en rendre témoignage à Mr Conftance , les Jefuites fortirent de Chantaboun pour commencer leur voyage. L'Auteur avertiffant ici (29) qu'il a des circonftances intéreffantes à raconter , & le principal agrément d'un Journal de Voyage confiftant en effet dans ces détails , fur-tout lorsqu'ils peuvent fervir à l'instruction , c'eft prefque dans fes propres termes qu'on va préfenter cette partie de fon recit.

» Premièrement , depuis la maifon
» du Gouverneur jufqu'à la riviere ,

(29) Page 144.

PONTENAY.
1686.

Fâcheux
voyage.

Il eft rap-
porté dans les
termes de
l'Auteur.

FONTENAY.

1686

» nous fumes obligés de marcher nus
 » pieds , l'espace d'une demi-heure ,
 » parce que la pluie , qui étoit tombée
 » la nuit en abondance , avoit couvert
 » les chemins de boue. En second lieu ,
 » lorsque nous fumes arrivés à notre
 » Balon , nos rameurs se trouverent
 » ivres. Ils n'avancerent presque point
 » le reste du jour ; & vers six heures
 » du soir , après avoir fait seulement
 » trois ou quatre lieues , ils nous mi-
 » rent à terre dans un lieu défriché,
 » sous prétexte d'avoir besoin de cuire
 » leur riz. On y voyoit plusieurs Bu-
 » fles , qui passoient tranquillement ,
 » & quelques habitations éloignées d'un
 » quart de lieue. Les rameurs firent
 » encore deux lieues ; après quoi , soit
 » qu'ils fussent las du travail , ou que
 » le danger fût aussi réel qu'ils se le
 » figuroient , ils nous avertirent qu'on
 » alloit entrer dans un endroit de la
 » riviere où elle n'étoit qu'un ruisseau
 » de dix ou douze pieds de largeur ,
 » & presque sans eau , dans lequel on
 » ne pouvoit s'engager pendant la nuit
 » sans être exposés à l'attaque des Ti-
 » gres. Nous passames donc route la
 » nuit assis , & pressés comme nous
 » étions dans notre Balon , où aperi-
 » tesse du lieu , la chaleur , & une

Les Jesuites
 menacés des
 Tigres.

nuée de ces mouchérons, qu'on ap-
pelle cousins en France & mosquites
aux Indes, nous empêcherent de fer-
mer l'œil.

Le 21 au matin, nous passames en
effet par un canal fort étroit; & vers
le commencement de la nuit, après
avoir long-tems tourné dans les bois,
nous arrivames à l'embouchure d'une
riviere. La plupart de nous, fatigués
du Balon, aimerent mieux passer la
nuit à terre, sur le sable. Nos rameurs
faisoient de temps en temps des feux,
pour éloigner les Tigres. Ils nous di-
rent le lendemain qu'il falloit entrer
dans la mer avec notre Balon, & co-
loyer la terre pendant tout le jour,
pour trouver une autre riviere qui
nous meneroit à notre route. Comme
le vent étoit toujours le même, la
mer extrêmement grosse, & notre
Balon si foible qu'un seul de nous
ne pouvoit s'y remuer, ni changer
de côté sans l'exposer à tourner; nous
leur représentames le danger de leur
proposition. Ils le voyoient clairement
eux-mêmes; & la résolution qu'ils
prirent fut de nous mener par une
autre route, en nous faisant croire
que deux ou trois journées nous
rendroient à notre Vaisseau, quoique

Ils refusent
d'aller en mer
avec leur Ba-
lon.

FONTENAY.
1686.

Pourquoi les
Villages sont
au milieu des
bois.

» nous en fussions éloignés de douze.
» Le soir, nous arrivâmes à un village
» nommé *Lampari*, qui est au milieu
» des bois. Il y a quantité de ces ha-
» bitations sauvages dans le Royaume;
» & les Siamois s'y retirent des villes
» de la campagne, aimant mieux dé-
» fricher un peu de terre & la cultiver
» en liberté parmi les bêtes féroces,
» dans l'épaisseur des bois, que de vivre
» proche des villes dans un esclavage
» continuel & mal-traités de leurs maî-
» tres. Ce n'est pas que dans la plupart
» de ces lieux ils n'obéissent aux Gou-
» verneurs voisins; mais la crainte
» qu'on a qu'ils ne s'éloignent encore
» davantage fait qu'on les traite avec
» plus de modération (30).

» Nous passâmes la nuit dans ce vil-
» lage; & nos conducteurs, qui s'y trou-
» voient bien, avoient dessein de s'y
» arrêter le lendemain; lorsque les Of-
» ficiers du Gouverneur arriverent heur-
» reusement, & nous apprirent qu'il
» alloit lui-même au Vaisseau, pour en
» faire son rapport à la Cour. Quoique
» nos guides fussent déjà ivres, cette
» nouvelle fit plus d'impression sur eux
» que nos exhortations. Ils prirent nos
» hardes sur le dos, & se mirent en

» marche vers un autre village , éloigné
 » de quatre lieues. Nous les suivîmes
 » à pied , le baton à la main. Il falloit
 » marcher par les bois , où les occa-
 » sions de souffrir ne nous manquèrent
 » pas. Mais nous apprîmes en même
 » temps que ce n'est pas une chose bien
 » difficile d'aller pieds nuds parmi les
 » cailloux , quand on se propose la
 » gloire de Dieu dans ce genre de
 » vie (31).

» Nous arrivâmes dans ce village ,
 » qui se nomme *Sambay* , à une heure
 » après midi. On nous mena dans une
 » espèce de Pagode , où nous étions
 » du moins à couvert de la pluie. Nous
 » jugeâmes qu'on faisoit en ce lieu des
 » sacrifices au diable ; car il s'y trou-
 » voit de petites bougies à demi
 » brûlées , des figures d'Éléphants , de
 » Tigres , de Rhinoceros , & de ces
 » Poissons de mer , qui s'appellent Es-
 » padons. Nous renversâmes les bou-
 » gies & toutes ces figures , pour rendre
 » nos adorations au vrai Dieu sur les
 » ruines d'un culte opposé au sien.

» Le chemin que nous avions fait
 » le matin nous fit demeurer le reste du
 » jour à *Sambay* , pour nous délasser un
 » peu. Nous remarquâmes , autour de

(31) *Ibidem*.

ONTENAY.
1686.

Les Four-
mies Siamoi-
ses font leurs
nids sur des
arbres.

» ce village , quantité de perdrix , qui
» voloient en troupes. Nous avions vu
» dans les forêts une infinité de paons
» & de singes. Les fourmis , qui font
» en Europe leurs petits magasins sous
» terre , & qui s'y retirent en hyver ,
» ont ici leur retraite & leurs provisions
» au sommet des arbres , pour se ga-
» rantir des inondations qui couvrent
» la terre pendant cinq ou six mois de
» l'année. Nous vîmes leurs nids , bien
» fermés & maçonnés contre la pluie ,
» qui pendoient de l'extrémité des
» branches. C'est à quoi se bornerent
» nos remarques , dans un pays qui
» n'offre que d'affreuses solitudes , &
» dans un tems où nous n'étions pas for-
» més à faire des observations phi-
» losophiques (32).

Le Gouver-
neur se trou-
ve à la ren-
contre des Je-
suites.

» Nous partîmes de Sambah le jour
» suivant , dans un Balon plus grand &
» plus commode que le premier , &
» nous allâmes jusqu'à la mer. Le Gouver-
neur y étant arrivé presque aussitôt ,
» nous lui fîmes connoître que
» nous étions mécontents de nos ra-
» meurs , qui n'avançoient point , &
» qui s'enivroient continuellement. Je
» croyois qu'il les alloit battre , & dans
» cette idée je me préparois à demander

grace pour eux : mais il me répondit gravement qu'en sa présence ils ne s'enivroient point, & que s'ils le faisoient hors de-là ce n'étoit pas sa faute. Il parla de notre chemin, qui étoit, nous dit-il, de nous mettre sur mer, comme on nous l'avoit proposé deux jours auparavant. Notre Balon étoit un peu meilleur ; & nous avions l'exemple d'un petit Balon qui venoit d'arriver par la même route. Mais on n'ajoutoit pas que les Siamois s'exposent aisément à ces voyages, & que leur Balon venant à se remplir d'eau, ils en sont quittes pour le vuider à force de bras ou pour se sauver sur la côte. En effet, nous n'eumes pas avancé deux cens pas dans la mer, que les flots s'étant élevés furieusement pensèrent engloutir notre Balon ; & nous nous crumes trop heureux de pouvoir retourner au rivage. Je dis au Gouverneur, qui avoit été témoin de notre danger, que je le remerciois très humblement des peines qu'il prenoit pour nous renvoyer à notre Vaisseau ; mais que s'il n'avoit pas d'autre moyen à nous offrir, je préférerois de demeurer à Sambay, en attendant des nouvelles du Seigneur Constance, à qui j'allois écrire. Il me répondit

Danger aux
quel ils sont
exposés,

FONTENAY.
1686.

Ils renon-
cent cette an-
née au Voya-
ge de la Chi-
ne.

Ils revien-
nent à Sam-
bay.

» qu'il étoit en mon pouvoir d'écrire
» contre lui, quoique je lui dussé la
» justice de reconnoître qu'il s'étoit mis
» en marche pour nous obliger. Je l'as-
» surai que nous n'étions pas venus au
» Indes pour nuire à personne; beau-
» coup moins à un homme tel que lui
» qui s'étoit acquis au contraire de
» droits sur notre reconnoissance: mais
» aussi, qu'ayant perdu l'espérance d'ar-
» river cette année à la Chine, rien ne
» nous pressoit de retourner à Siam, &
» que nous ne pensions plus qu'à nous
» y rendre avec sûreté: que le Roi
» qui nous avoit honorés de tant de fa-
» veurs, nous enverroit indubitable-
» ment une de ses galeres, & que j'ai-
» mois mieux attendre cette voie que
» de nous exposer à celles qu'il nous
» offroit, qui étoient toutes périlleuses.
» Il voulut nous ramener à Chantabour.
» Mais je le priai seulement de nous
» faire trouver une maison à Sambay.
» & de nous donner un homme de
» main, qui pût répondre de nous au
» Roi. Il nous accorda civilement son
» Secrétaire, dont l'air & les manières
» nous revenoient assez. Ainsi nous pri-
» mes le chemin de Sambay.

» Ce village répondit mal à nos es-
» perances. On y manquoit de tout; &

" nous ne pumes y trouver, pendant
 " plus de deux jours, des vivres pour
 " nos rameurs & pour nous. Le Secre-
 " taire nous proposa de marcher à pied
 " le long du rivage; pendant que d'au-
 " tres Siamois, qu'il offroit de faire
 " venir, conduiroient notre Balon par
 " mer. Nous suivimes son conseil. Ce
 " voyage fut assez doux, à la nourriture
 " près, qui n'étoit quelquefois qu'un
 " peu de riz cuit à l'eau. Une grosse
 " pluie nous prit le second jour. Elle
 " dura fort long-tems, & nous en fu-
 " mes si mouillés, que nous tremblions
 " de froid au milieu de la Zone tor-
 " ride. Nous ne pouvions, ni changer
 " d'habits, parce que notre bagage
 " étoit resté dans le vaisseau, ni faire
 " du feu avec du bois mouillé. Le
 " quatrième jour, nous fimes le plus
 " affreux de tous les voyages, marchant
 " au travers des bois, & dans une boue
 " fort épaisse jusqu'au dessus du genoux.
 " Nous rencontrions souvent des épines
 " qui nous piquoient douloureusement,
 " & des sangsues qui nous faisoient
 " la guerre. Le Soleil, qui avoit com-
 " mencé à reparoître, nous incommo-
 " doit aussi beaucoup: & pour comble
 " de peine, il falloit suivre nos gui-
 " des, que la peur des bêtes sauvages,

MONTENAY.

1686.

» dont ces bois sont remplies , faisoit
 » courir fort vite. Le Pere De-Vis-
 » delou , qui n'étoit pas le plus fort
 » de notre caravanne , résistoit le mieux
 » à cette fatigue. Pour moi , je me
 » trouvai bientôt si abbatu , que les
 » forces me manquerent après avoir fait
 » trois lieues. Nous ne laissames pas
 » d'arriver au terme , qui étoit un vil-
 » lage nommé *Pessay* , où nous demeur-
 » rames le reste du jour (32).

Un de leurs
 guides avoit
 été Talapoin.

» Nos guides nous quitterent dans
 » ce lieu , & nous remirent entre les
 » mains d'autres Siamois , que le Gour-
 » verneur avoit nommés pour achever
 » de nous conduire. Quelque argent ,
 » que nous leur donnâmes en recevant
 » leurs adieux , fit aller leur joie jus-
 » qu'au transport. Un d'eux avoit été
 » vingt ans Talapoin , & s'étoit retiré
 » des Pagodes , pour avoir , disoit-il ,
 » la liberté de boire du vin. Mais il en
 » abusoit par des excès continuels. Le
 » Pere Gerbillon & le Pere Bouvet cour-
 » cherent cette nuit dans la salle des
 » Talapoins , qui n'étoit qu'un toit
 » couvert de roseaux , & soutenu par
 » des piliers , où le vent pénétoit de
 » toutes parts. Le Pere De-Visdelou &
 » moi , nous allâmes dans une de leurs

„ maisons, & nous y fumes plus à cou-
 „ vert. En y entrant, nous trouvames
 „ un de ces Moines idolatres, qui fai-
 „ soit sa priere devant la pagode, c'est-
 „ à-dire, devant une petite statue, po-
 „ sée sur une table fort haute. Il chan-
 „ toit, sans faire la moindre pause, &
 „ remuoit son éventail avec tant d'ac-
 „ tion qu'on l'eût pris pour un possédé.
 „ Lorsqu'il eut achevé de prier, je lui
 „ fis signe de demeurer quelques mo-
 „ mens avec nous; & je lui dis, par la
 „ bouche de notre interprete, que nous
 „ étions des Religieux de l'Europe,
 „ venus depuis six ou sept mois: que
 „ nous en sçavions les usages & les
 „ sciences; que si la curiosité lui faisoit
 „ souhaiter d'en apprendre quelque
 „ chose, nous le satisferions avec joie;
 „ mais que nous lui demandions des
 „ éclaircissemens sur quelques points
 „ que nous avions à lui proposer. Il
 „ nous répondit assez civilement que
 „ nous pouvions l'interroger.

„ Je le priai de nous expliquer quel-
 „ ques paroles de sa priere. Après quan-
 „ tité de questions & de réponses, il
 „ me fit entendre qu'il y demandoit du
 „ mérite. Je fis quelques raisonnemens
 „ sur son explication, auxquels il parut
 „ ne rien comprendre, quoiqu'ils fus-

Explications
 que l'Auteur
 tire d'un Ta-
 bleau.

FONTENAY.

1686.

„ sent très clairs ; & sans vouloir s'in-
 „ former des choses de l'Europe , il
 „ prit congé de nous. En se retirant , il
 „ alluma un cierge devant son idole.
 „ Nous le fimes éteindre en sa présence ,
 „ sous prétexte que la lumière pouvoit
 „ nous empêcher de dormir. Trois au-
 „ tres Talapoins vinrent le lendemain
 „ avant le commencement du jour , &
 „ se mirent à chanter devant l'idole ,
 „ avec une modestie extraordinaire.
 „ Peut-être notre présence les excitoit
 „ elle à faire paroître ce respect. Ils
 „ étoient assis à terre , les mains join-
 „ tes , un peu élevées ; & pendant près
 „ d'une demi-heure , ils ne cessèrent pas
 „ de psalmodier ensemble , sans détour-
 „ ner leurs regards de la Pagode (34).

Les Jesuites
 retrouvent le
 Gouverneur.

„ Après deux autres jours de chemin
 „ que nous fimes sans incommodité ,
 „ nous arrivâmes à la Baye de Casso-
 „ met , où nous étions attendus par le
 „ Gouverneur , qui nous y avoit fait
 „ préparer un petit lieu couvert , pour
 „ passer la nuit. Nous lui racontâmes
 „ une partie des peines que nous avions
 „ essuyées. Elles nous avoient ôté le desir
 „ d'aller plus loin par le chemin de terre ,
 „ sur-tout depuis qu'il ne nous restoit au-
 „ cune espérance de joindre les Navires

„ qui faisoient voile à Macao. On ne
 „ manqua pas dans la conversation de
 „ rappeler l'horloge à ressort, qui avoit
 „ causé tant d'admiration au Gouver-
 „ neur. Je repondis que s'il nous eût
 „ fait mener jusqu'à la Barre, au tems
 „ que nous avions marqué, je lui au-
 „ rois fait un present deux fois plus con-
 „ siderable. Cependant, pour ne pas
 „ laisser ses soins sans recompense, &
 „ pour l'engager à secourir une autre
 „ fois les Missionnaires que de pareils
 „ accidens pouvoient faire tomber sur
 „ ses côtes, je lui envoyai du bord, une
 „ tasse d'argent & quelques curiosités
 „ de l'Europe, qu'il reçut avec plaisir.

Baye de
 Cassomet,

„ La Baye de Cassomet s'avance près
 „ d'une lieue & demie dans les terres.
 „ Elle est renfermée, du côté de la mer,
 „ par une Isle qui la met à couvert
 „ des vents depuis le Sud jusqu'à l'Ouest.
 „ On y trouve par-tout près de deux
 „ brasses d'eau, à l'exception de son en-
 „ trée & du long de l'Isle, où elle en a
 „ trois ou quatre (35). C'éroit pour n'a-
 „ voir pas connu ces sondes, que nous
 „ avions eu le malheur d'y échouer. On
 „ découvrit enfin cet abri, après avoir
 „ envoyé la chaloupe sonder de tous cô-
 „ tés, & le Vaisseau s'y étoit retiré le

FONTENAY.
1686.

Ils y retrou-
vent leur
Vaisseau.

» 18 de Juillet. Nous l'y trouvâmes, en
» arrivant le premier jour d'Août. Le
» Capitaine, les Officiers, & tous les
» gens de l'équipage, qui nous avoient
» vûs aller à la dérive, nous reçurent
» avec les témoignages d'une vive joie
» Notre absence & nos embarras avoient
» duré dix huit jours.

On travailla sans relâche à reparer
le Vaisseau, qui se trouva plus mauvais
encore qu'on ne se l'étoit figuré. Les
Mathématiciens furent avertis, le
d'Août, qu'on avoit vû le matin un
Comete vers le Sud - Est, & qu'il
avoit paru d'abord avec une queue lon-
gue, éparse & médiocrement éclairée.
On employa une lunette de deux pie-
& demie à l'observer, jusqu'au 26, qu'il
cessa de l'apercevoir, & que sa tra-
jectoire parut la mener droit au Soleil (36)

L'Auteur ajoute, sur la Baye de C
fomet, qu'elle est assez poissonneuse.
L'Isle, qui couvroit le Vaisseau,
une grande forêt sans habitation.
On trouva sur le rivage, quantité d'objets
très attachés aux rochers, des pierres
de ponce, & de l'eau douce, qui couloit
sur un sable très fin. Tous ces objets
remarque Fontenay, qui sont des

(36) Ces observations ont été communiquées à l'Académie des Sciences.

dans le Royaume de Siam, feroient habités en Europe. Le voisinage de la mer, & le grand nombre de rivières qui coupent de tous côtés les forêts, porteroient l'abondance dans les Villes: mais, pour s'épargner un peu de travail, on consent ici que la plus grande partie du Royaume demeure inhabitée (37).

Après s'être arrêtés dans la Baye de Cassomet jusqu'au 1 de Septembre, les Missionnaires, forcés de renoncer pour cette année au voyage de la Chine, retournerent à Siam, pour y attendre le retour de la saison; & le Pere De-Fontenay partant alors pour la Chine, avoit laissé à Bankock les Lettres & les Relations qui furent remises au Pere Tachard.

FONTENAY.

1686.

Le Pays de Siam est desert, & pour-quoi.

Ils retour-
nent à Siam.

Suite du II Voyage de Tachard.

CE fut le 27 du mois de Septembre, que Du-Quesne mouilla l'ancre à l'embouchure du *Menam*. Tachard, chargé des instructions de Messieurs les Envoyés, se mit dans un Balon avec le Pere d'Espagnac, qui parloit fort bien la langue Portugaise, & un Gentilhomme de Mr De-la-Loubere, qui portoit une Lettre au Seigneur Constance de la part de ce Ministre. Il étoit

TACHARD.

II Voyage.

1687.

Le Pere Tachard est envoyé à la Cour de Siam.

TACHARD.
H Voyage.
1687.

accompagné aussi d'un Mandarin, que les Ambassadeurs Siamois envoyoi-
ent à la Cour pour annoncer leur arrivée. Quoique ce Mandarin ne fût pas des plus considérables du Royaume, il étoit du Palais; & l'honneur qu'il avoit de paroître quelquefois devant le Roi, lui fit recevoir de grands honneurs sur sa route.

Marque singulière de respect pour le Roi.

» Je n'omettrai pas, dit l'Auteur,
» une circonstance assez particulière,
» qui fera connoître une partie du caractère & de l'éducation des Siamois.
» Tandis que notre Mandarin recevoit les respects des habitans de la première Tabanque, je m'informai en langue du pays, de la santé du Roi de Siam. A cette demande, chacun regarda son voisin, comme étonné de ma demande, & personne ne me fit de réponse. Je crus manquer à la prononciation ou à l'idiome propre des gens de Cour. Je m'expliquai en Portugais par un interprete: mais je ne pus rien tirer du Gouverneur, ni d'aucun de ses Officiers. A peine osoient-ils prononcer entr'eux, & fort secrettement, le nom de Roi. Quand je fus arrivé à Louvo, je racontai à Mr Constance l'embarras où je m'étois trouvé, en demandant des nouvelles du Roi de Siam, sans avoir

„ pû obtenir la moindre réponse : j'a-
 „ joutai que le trouble de ceux auxquels
 „ je m'étois adressé & la peine qu'ils
 „ avoient eu à me répondre, m'avoient
 „ causé beaucoup d'inquietude, dans la
 „ crainte qu'il ne fût arrivé à la Cour
 „ quelque changement considérable. Il
 „ me répondit qu'on avoit été fort éton-
 „ né de mes questions, parce qu'elles
 „ étoient contraires à l'usage des Sia-
 „ mois, auxquels il est si peu permis de
 „ s'informer de la santé du Roi leur
 „ Maître, que la plupart ne sçavent pas
 „ même son nom propre, & que ceux
 „ qui le sçavent n'oseroient le pronon-
 „ cer : qu'il n'appartient qu'aux Man-
 „ darins du premier ordre de prononcer
 „ un nom qu'ils regardent comme une
 „ chose sacrée & mystérieuse; que tout
 „ ce qui se passe au dedans du Palais est
 „ un secret impénétrable aux Officiers
 „ du dehors, & qu'il est rigoureuse-
 „ ment défendu de rendre public ce
 „ qui n'est connu que des personnes
 „ attachées au service du Roi dans l'in-
 „ térieur du Palais; que la maniere de
 „ demander ce que je voulois sçavoir,
 „ étoit de m'informer du Gouverneur
 „ si la Cour étoit toujours la même, &
 „ si depuis un certain tems il n'étoit
 „ rien arrivé d'extraordinaire au Palais

On ne peut
 s'informer de
 la santé du
 Roi.

Comment
 on demande
 des nouvel-
 les.

TACHARD.
II Voyage.
1667.

» ou dans le Royaume : qu'alors si l'on
» m'avoit répondu qu'il n'étoit arrivé
» aucun changement , c'eût été m'as-
» surer que le Roi & ses Ministres
» étoient en parfaite santé ; mais qu'au
» contraire si la face du Gouvernement
» eût été changée par quelque révolu-
» tion , on n'eût pas fait difficulté d'en
» parler , parce qu'après la mort des Rois
» de Siam , tout le monde indifférem-
» ment peut apprendre & prononcer
» leur nom (38).

Occum-surina , tel étoit le nom du Mandarin qui accompagnoit le Pere Tachard , ne se lassoit pas des honneurs qu'il recevoit. Les François , qui en étoient fort ennuyés , le pressoient de hâter sa marche : mais outre qu'il n'étoit pas naturellement fort vif , les loix du Royaume l'obligeoient d'instruire la Cour de son approche , & des principaux articles de sa commission. Il dépêcha un Exprès à Louvo avec un gros livre en Siamois , qui contenoit le nom du vaisseau dans lequel il étoit venu , celui du Capitaine qui le commandoit , le nombre des soldats , des matelots , des canons , ceux qui étoient descendus à terre & qui alloient à Siam , &

Formalités
des Ministres
à l'égard de
la Cour.

leurs affaires , autant qu'il avoit pû s'en instruire.

TACHARD.

II Voyage.

1687.

Changemens
arrivés depuis
le premier
voyage.

En arrivant à *Bancock* , l'Auteur trouva beaucoup de changement dans cette ville. L'ancien Gouverneur en étoit parti. Le Chevalier De-Fourbin , qui devoit prendre sa place , étoit retourné en France après la défaite des *Macassars*. Un vieux Capitaine Portugais avoit succédé au Gouverneur *Beuregard* , qui étoit allé , par ordre du Roi de *Siam* , à *Tenasserim* , pour apaiser les troubles qui s'y étoient élevés entre les Anglois & les *Siamois*. Ce nouveau Commandant de *Bancock* , que l'Auteur avoit connu à *Siam* , avant son départ , s'empressa beaucoup de fournir des vivres au Vaisseau François , & traita fort civilement *Tachard*. Il lui fournit un Balon léger & commode , pour achever le reste du voyage ; & il dépêcha un courier au Seigneur *Constance* , pour l'instruire de l'arrivée de la Flotte (39).

Après avoir passé quelques jours à *Bancock* , l'Auteur se rendit à *Siam* , où il ne trouva pas la Cour , qui étoit alors à *Louvo*. Il écrivit le lendemain au Seigneur *Constance* , pour lui de-

L'Auteur
rend à *Siam*
& veut se ren-
dre à *Louvo*.

(39) Pages 126 & 166. Voyez ci-dessous la description.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

mander ses ordres. Mais l'impatience qu'il avoit d'exécuter ceux de la Cour de France, lui fit prendre ensuite un Balon vers le midi, pour se rendre lui-même à Louvo. Il n'en étoit qu'à une lieue, le lendemain sur les huit heures, lorsqu'un Officier du Roi de Siam, qui descendoit en diligence dans son Balon, aborda le sien & lui remit un ordre du Roi, qu'il se fit interpréter par Occum-furina, dont il étoit accompagné. Ce Mandarin lui dit que l'Express étoit du Seigneur Constance, qui défendoit qu'aucun Balon amenât des Européens à Louvo, parce qu'ayant appris que les Envoyés de France étoient arrivés, il descendoit lui-même pour aller au devant d'eux jusqu'à Siam. Aussi-tôt que les rameurs Siamois eurent appris le commandement du Ministre, ils ne voulurent plus donner un coup de rame. Le Gentilhomme François que les Envoyés avoient fait partir avec l'Auteur, chagrin de se voir arrêté si près du terme, sans pouvoir s'acquitter de sa commission, feignit de mettre la main à l'épée, pour obliger les rameurs à faire leur devoir. Intimidés par ses menaces & par celles d'Occum, ils se jetterent dans l'eau & gagnèrent le rivage. Quelques payfans d'une bour-

Pourquoi il
est arrêté en
chemin.

Il est abandonné de tous
ses Rameurs.

gade voisiné, ayant apperçu la fuite des rameurs, prirent aussi l'épouvante & donnerent l'alarme à tous les habitants; &, dans un moment le bourg se trouva aussi desert que le Balon. Deux interpretes Siamois, que l'Auteur avoit pris à Siam, étoient demeurés avec lui. Il les envoya chercher les fuyards, avec promesse de ne pas les insulter, & de ne rien faire contre les ordres du Roi. Ils revinrent insensiblement, l'un après l'autre. Après les avoir un peu rassurés, Tachard leur representa qu'il alloit trouver le Ministre, pour lui porter des nouvelles agréables; qu'ils augmenteroient sa joie, s'ils contribuoiént, par leur diligence, à les lui faire sçavoir plutôt. Ils l'écouloient d'un air respectueux, mais sans pouvoir se résoudre à ramer. A la vue de chaque Balon, qui descendoit la riviere, ils levoient brusquement leurs rames, & se mettoient en posture de défense: leur embarras fut terminé par la vûe d'une foule de Balons, qui annoncerent que le Seigneur Constance n'étoit pas loin (40).

Aussi-tôt que ce Ministre eut apperçu l'Auteur, il fit ramer vers lui pour le prendre, avec toutes les marques

Il tâche en-
vain de les
rassurer.

Accueil que
le Seigneur
Constance
fait à l'Au-
teur.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

En quoi con-
sistoient les
principales
instructions
des En-
voyés Fran-
çois.

d'une tendresse extraordinaire. Il le fit entrer avec lui dans un grand Balon couvert, où ils demeurèrent seuls le reste du jour & la nuit suivante. Dans cet entretien, les instructions des Envoyés François furent examinées, & le Seigneur Constance en forma un mémoire pour le Roi son Maître. Il paroît qu'outre les vûes générales d'amitié & de commerce, les principaux articles se réduisoient à demander une protection particuliere pour la Religion; deux places fortes, Bancok & Merguy, pour la garnison des troupes Françaises; & la permission de conduire en France douze jeunes gens, fils des principaux Mandarins du Royaume de Siam, pour y être élevés au College de Louis le Grand (41).

Le mémoire du Ministre fut porté au Roi de Siam, qui le fit lire dans son Conseil, où il fut approuvé sans la moindre opposition. Dès le lendemain, Sa Majesté envoya ses ordres au Seigneur Constance, avec un plein pouvoir d'agir en son nom & de ne rien ménager pour l'honneur & la satisfaction des François. Une réponse si fa-

(41) Tachard n'explique pas nettement le fond des instructions, & La Loubere ne le fait pas mieux con-

noître dans la Relation : mais on le recueille aisément de leur recit.

avorable, & les préparatifs que le Ministre fit aussi-tôt pour aller jusqu'à Bangkok au devant des Envoyés, causèrent à l'Auteur la plus vive satisfaction qu'il eût jamais ressentie. Il partit de Siam à deux heures du matin, pour aller porter cette heureuse nouvelle au Vaisseau. Il n'employa qu'un jour & demie à s'y rendre. Des bruits fâcheux, qu'on avoit fait courir à Batavia sur la situation de la Cour de Siam & sur les dispositions du Roi, avoient allarmé l'Escadre Françoisse. Le départ mystérieux de l'Auteur, & la lenteur de son retour, avoient encore augmenté ces soupçons. Ils devoient être extrêmement vifs à bord de l'Oiseau, puisque dans son absence les autres Jesuites avoient fait des prieres publiques, accompagnées des exercices de pieté les plus solennelles, pour demander la benediction du Ciel sur leur entreprise. „ Aussi ne vit-on pas plutôt paroître „ l'Auteur, qu'on marqua une impatience extrême d'apprendre les nouvelles qu'il apportoit. On étoit prêt de se mettre à table, on avoit déjà servi : mais les Envoyés souhaiterent d'être instruits sur le champ du succès de la negociation. Après en avoir entendu en général les principales

Quels avoient été les soupçons & les inquiétudes des François.

TACHARD.
Il Voyage.
1687.

Leur joie de
les voir dissi-
pés.

Traité con-
clu avec les
Envoyés.

» circonstances, de la bouche de l'Au-
» teur, ils voulurent en lire les particu-
» larités dans la lettre du Seigneur
» Constance, qui ne leur laissa rien à
» désirer. Un dénouement si favorable
» fut bientôt repandu dans le Vais-
»seau. Chacun s'empressa d'en faire
» des félicitations à l'Auteur : mais sa
» modestie lui fit tout attribuer au ca-
» ractere noble & généreux du Roi de
» Siam (42).

Constance avoit formé le projet d'un
traité avantageux aux deux Couronnes,
qu'il souhaitoit de voir signé avant l'in-
troduction des Troupes Françoises dans
les places qu'on a nommées. L'Auteur
fut obligé de faire quelques voyages,
pour la facilité des explications, parce
que les Envoyés avoient ordre de la
Cour de France de ne pas débarquer,
avant les Troupes, & que la bienséan-
ce, autant que les loix Siamoisés, ne per-
mettoit pas au Seigneur Constance de
les aller trouver jusques dans les Vais-
seaux. Enfin ce Ministre ayant chargé
Tachard de leur porter les principaux
points du traité, dans un mémoire
signé de sa main, ils choisirent ceux
qui leur furent agréables, & ce fut sur
leur choix que le traité fut conclu. Le

Roi de Siam leur avoit envoyé deux Mandarins, pour sçavoir d'eux-mêmes quel jour ils vouloient descendre au rivage, & pour offrir à Des-Farges, Commandant des Troupes, les Balons qui devoient conduire sa milice à Bankock : mais ils avoient ordre de ne faire ces propositions qu'après que le traité seroit signé. Ainsi l'on ne fut pas plutôt d'accord, que les deux Mandarins, qui avoient gardé l'*incognito* sur le Vaisseau, rendirent leur visite de cérémonie aux Envoyés, & leur demandèrent leurs intentions de la part du Roi (43).

On n'avoit point encore eu de nouvelles du reste de l'Escadre. Mais elle arriva heureusement le 8 d'Octobre, c'est-à-dire, presque au moment que le traité fut conclu. Elle étoit remplie de malades. Les rafraîchissemens qu'on avoit fait préparer en abondance se trouverent prêts à son arrivée ; & tout le monde en fut pourvu si libéralement, que pendant le séjour qu'on fit dans cette Rade, les Matelots & les Soldats eurent à discretion de la volaille, des canards, des bœufs & des porcs (44).

Arrivée du
gros de l'Escar-
dre à la Bar-
re de Siam.

(43) Page 185.

(44) Page 186.

TACHARD.

Il Voyage.

1687.

Retour des
Ambassa-
deurs Sia-
mois, &
formalités
qui les re-
gardent.

A peine l'Escadre eût-elle mouillé, que les Ambassadeurs Siamois, impatientiens d'aller rendre compte de leur négociation, demandèrent d'être mis à terre. Ils partirent dès le lendemain, au bruit des décharges du canon, qu'on tira de tous les Vaisseaux. Ils se rendirent d'abord auprès du Seigneur Constance, pour sçavoir de lui quand ils auroient l'honneur de paroître devant le Roi; car, avant que d'avoir expliqué à leur Souverain tout ce qu'ils avoient fait en Europe, il ne leur étoit pas permis de retourner dans leurs familles, sans une permission expresse qui ne s'accorde pas facilement. Les Ambassadeurs de Siam observent religieusement cette coutume, non seulement quand ils arrivent à Siam, au retour de leur Ambassade, mais lorsqu'ils doivent partir de leur pays pour se rendre dans une Cour étrangère. Aussi-tôt que le Roi leur a donné ses premiers ordres, ils ne peuvent plus entrer dans leurs maisons sous aucun prétexte. De même, en arrivant dans les Cours où ils sont envoyés, il ne leur est pas permis d'assister aux cérémonies ni aux assemblées publiques, avant qu'ils aient reçu l'audience du Prince. Ceux qui revenoient sur l'Escadre avoient

observé cet usage en France (45).

Lorsqu'ils virent leur Ministre, ils se prosternerent à ses pieds, en lui demandant s'ils avoient eu le bonheur de contenter Sa Majesté & son Excellence.

Après leur avoir témoigné en général ce qu'ils pensoient de ce qu'ils avoient vû, & sur-tout du Monarque auquel ils avoient eu l'honneur d'être envoyés ;

” Ils repondirent, suivant les expressions de l'Auteur, qu'ils avoient vû

” des Anges, non pas des hommes ; &

” que la France n'étoit pas un Royaume, mais un monde. Ils étallèrent

” me, d'un air touché, la grandeur,

” ensuite, la po'itesse des François :

” mais ils ne purent retenir leur larmes,

” quand ils parlerent de la personne

” du Roi, dont ils firent le portrait avec

” tant d'esprit, que Mr Constance avoua

” qu'il n'avoit rien entendu de plus splendide (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

” rituel (46). “ Le premier Ambassa-

TACHARD.

II Voyage.

1687. J

Recit qu'ils
font de leur
Ambassade
au Seigneur
Constance.

Le Roi fait
lire leur Jour-
nal.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

res, la lecture de sa Relation. Les deux furent employés auprès des Envoyés François, pour reconnoître, par leur empressement à les bien traiter, les civilités qu'ils avoient reçues eux-mêmes en France.

Les trou-
pes Françoi-
ses prennent
possession de
Bancoek.

Le 18 d'Octobre, Des-Farges, à la tête de toutes les Troupes, s'embarqua dans les chaloupes de l'armée, pour aller rendre à l'embouchure de la rivière d'où les Balons du Roi de Siam devoient le transporter à Bancoek avec les Officiers. On mit les soldats sur des demi-galeres. L'Auteur, qui avoit pris le de-
vant la veille, avoit informé Mr. Con-
stance de tout ce qui s'étoit passé, et
lui remettant les écrits dont on l'avoit
chargé. Il trouva ce Ministre à l'embou-
chure de la rivière, où il étoit venu
l'attendre, & où il avoit passé deux jours
entièrs, dans une extrême impatience
d'apprendre le succès de cette négocia-
tion. Il en parut fort satisfait; & pour
commencer l'exécution, il remonta à
Bancoek, accompagné du Pere Tachard.
On l'y reçut le lendemain, au bruit de
canon de la Forteresse. Des-Farges y ar-
riva presque aussitôt, avec une partie
des Troupes & des Officiers. Le reste
n'ayant pas tardé à suivre, toute la gar-
nison Portugaise & Siamoise se mit sous

les armes, & reçut ordre du Seigneur Constance, au nom du Roi, de reconnoître Mr Des-Farges pour Général & pour Gouverneur de la Place, & de lui obéir comme au Roi même (47).

Ce sage Ministre, qui avoit résolu de mettre des François à la tête des Compagnies Siamoisés, demanda au Général quelques jeunes Officiers, & plusieurs Gentilshommes qui étoient dans les Compagnies Françoises : il les nomma Capitaines, Lieutenans, & Enseignes de chaque Compagnie, composée d'environ cent hommes. Fretteville, Enseigne d'un Vaisseau que le Seigneur Constance avoit demandé de la part du Roi du Siam, reçut le titre de Colonel de ces Troupes, & leur fit faire aussitôt l'exercice à la maniere de France. Elles l'avoient appris de quelques Officiers du premier voyage, qui étoient restés à Siam. On fut surpris de les y voir réussir avec une merveilleuse exactitude. Mouvemens, évolutions, décharges, tout fut exécuté avec une justesse qu'on eût louée dans de vieux soldats Européens. Le Ministre fit donner à chaque soldat un *Tical*; c'est-à-dire quarante sous : & la paye des Officiers fut réglée sur le même pied que celle des François.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

On donne
des Officiers
François aux
troupes Siamoisés.

TACHARD.

II Voyage.

1687.

Le Ministre
vilité inco-
gnito les En-
voyés.

Le débarquement des Envoyés, qui succeda immédiatement, forma un autre spectacle à Bancoek. Mais ayant été obligés de passer la nuit dans la première Tabanque, le Seigneur Constant prit la résolution de les y aller voir incognito. Comme il partit le soir, il étoit près de neuf heures lorsqu'il entra dans la Tabanque. Il s'étoit fait accompagner de l'Auteur & de quelques Officiers François. En descendant sur la rive Tachard se hâta d'aller avertir les Envoyés que le Ministre de Siam n'avoit pu résister à l'empressement de les voir cette nuit. Ils étoient prêts à se coucher : mais ayant repris aussitôt leurs habits, ils s'avancerent pour le recevoir. Dans cette entrevûe, qui fut d'environ deux heures, on ne parla que de choses indifférentes, & la séparation se fit avec de grands témoignages d'estime & d'amitié mutuelle.

Ils le visitent
de même &
souperent avec
lui.

Sa magnifi-
cence.

En arrivant à Siam, où le Ministre étoit retourné, les Envoyés marquerent la même ardeur pour le voir. Ils souperent avec lui, & cette familiarité ne lui causa point d'embarras, quoiqu'il s'attendît peu. Sa table étant soir & matin de trente ou quarante couverts, on la servit sans y rien augmenter. Cependant la bonne chère qu'on y faisoit,

sur-tout l'abondance & la variété des vins qui s'y buvoient comme en Europe, surprit extrêmement les Envoyés. Mr Ceberet avoit eu peine à croire ceux qui lui racontotent que le Seigneur Constance dépensoit, chaque année, plus de dix ou douze mille écus en vin. Mais après s'être instruit par ses yeux, dans le séjour qu'il fit à Siam, il avoua plus d'une fois à l'Auteur qu'il ne l'en croyoit pas quitte pour quatorze mille (48). Ce n'étoit pas seulement par la dépense de sa table, qu'il vivoit avec beaucoup de noblesse. Le Roi lui ayant permis d'entretenir des Gardes, pour la sûreté de sa personne, il prit vingt-quatre Européens, qui veilloient sans cesse à sa conservation, & qui l'accompagnoient dans tous ses voyages.

Quelques jours après, les Envoyés reçurent la visite de toutes les Nations orientales qui étoient à Siam, dont les principaux vinrent les complimenter l'un après l'autre. Messieurs les Evêques de Metellopolis & de Rosalie s'y rendirent aussi avec leurs Missionnaires. Ensuite ils y envoyèrent les Ecoliers de leur Collège, qui les haranguèrent en diverses Langues. Leur nombre s'étoit augmenté, depuis que le Seigneur

Complimens
faits aux En-
voyés.

TACHARD.

II Voyage.

1687.

Constance avoit pris le dessein de former un revenu fixe pour leur entretien. Il donnoit annuellement quinze cents écus au Collège, outre les habits qu'il fournissoit aux Ecoliers, & des ornements pour l'Eglise (49).

Leur première audience.

Le Roi de Siam avoit quitté Louvo avec peine, dans la meilleure saison de la chasse, & n'étoit descendu à Siam que pour donner audience aux Envoyés. Ils y reçurent les mêmes honneurs qu'il avoit faits au Chevalier De-Chaumont avec cette seule différence que Mr De la-Loubere, qui portoit la parole, parloit toujours découvert. Le Roi voulut que l'Auteur accompagnât les Envoyés, & qu'il entrât immédiatement après eux dans la salle d'audience. Après la cérémonie, ce Prince se rendit dans un autre endroit du Palais, où il devoit recevoir Des-Farges & les Officiers Français. Tachard reçut ordre de s'y trouver aussi. Le Roi parut à la porte du pont-levis, qu'on avoit baissé. Il étoit assis dans un fauteuil couvert de lamé d'or, & porté sur les épaules de huit Mandarins. Dans cet état, il s'avancoit sur le pont, avec douze gardes, armés de lances & richement vêtus, dont les quatre premiers, qui étoient entre lui

Audience des Officiers militaires.

& les François, tournoient le visage vers lui; apparemment pour être plus en état de recevoir & d'exécuter ses ordres au moindre signe. Aussi-tôt qu'il eut apperçu Des-Farges, qui lui fit de loin une très profonde révérence, avec tous les Officiers qui l'accompagnoient, gens choisis, remarque l'Auteur, bien-faits & mis fort proprement; il lui fit dire de s'approcher, parce qu'il vouloit avoir la satisfaction de voir les François de près. Des-Farges répondit à l'honneur de ce Prince, avec beaucoup de présence d'esprit; "qu'il remercioit très humblement Sa Majesté en son propre nom, & au nom de tous ses Officiers, de l'honneur qu'elle leur faisoit; qu'il osoit l'assurer qu'il n'y en avoit pas un qui ne s'efforçât, aussi-bien que lui, de mériter par ses services & au péril même de sa vie, une faveur si particulière. Sa bonne mine, son air ouvert & ses manieres naturelles plurent beaucoup au Roi de Siam (50).

Reponse
du Général
François.

Aussi-tôt que ce Prince se fut retiré, on servit, dans un petit bois, sur le bord des fossés de la dernière enceinte du Palais. Les arbres, qui composoient une espece de cabinet, étoient fort

Repas donné
aux Envoyés.

TACHARD.

II Voyage.

1687.

hauts & d'une belle verdure. Quoiqu'ils fussent très épais, on ne laissa pas de tendre, d'un côté à l'autre, des toiles élevées, pour empêcher l'incommode du Soleil. Ceberet, s'étant trouvé atteint d'une fâcheuse colique, fut obligé de se retirer avant la fin du repas. Ainsi La-Loubere reçut seul les honneurs qu'on lui rendit en sortant du Palais. Les Mandarins l'accompagnèrent avec leurs Balons d'Etat, jusqu'à l'entrée de la ville, où il trouva un Elephant richement orné, qui le porta suivi d'une grande foule de Mandarins aussi montés sur des Elephants, jusqu'à l'Hôtel qu'on avoit préparé pour sa demeure (51).

Ils se rendent à Louvo.

La chasse ayant rappelé le Roi Louvo, les Envoyés partirent quelques temps après pour cette ville. Le Seigneur Constance, dont l'attention s'étendoit à tout, voulut les prévenir quelques jours, pour donner ses ordres. Il leur fit préparer une très belle maison, qu'il avoit fait bâtir depuis des ans. Elle étoit superbement meublée & si spacieuse, qu'elle pouvoit contenir plus de trente Officiers dans des appartemens fort commodes, & quarante ou cinquante valets. Des-Farges

que le Roi vouloit retenir plus longtemps à la Cour, eut une maison séparée. Ce Général s'étoit proposé de tenir table ouverte, mais le Seigneur Constance le fit prier de n'en avoir pas d'autre que la sienne, dans la crainte que les Officiers ne fussent trop partagés. Les Jesuites mêmes, qui avoient reçu ordre de suivre aussi la Cour à Louvo, furent logés dans un Palais bâti à la Persane, que l'Ambassadeur de Perse avoit habité avec toute sa suite. Ils s'étoient déjà plaints à Siam, de la richesse des meubles qu'on avoit mis dans leur maison, & leur modestie fit redoubler ici leurs plaintes. Mais Constance leur dit, de la part du Roi, qu'ils devoient faire moins d'attention à leurs personnes & à leur état, qu'à la dignité d'un grand Monarque, qui vouloit marquer combien il étoit sensible à l'amitié du Roi leur Maître. En effet, on ne laissa rien manquer à l'abondance & à la commodité, dans tout ce qui eut rapport aux François. Dans une petite maison proche du Palais des Jesuites, on logea quelques artistes qu'ils avoient amenés de France, pour dessiner & peindre au naturel les plantes & les animaux curieux, & pour raccommoder les instrumens de mathématique. C'é-

Magnifiques
logemens de
Louvo.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

Description
de la Salle
d'audience.

toit le même lieu où le Pere De-Fontenay & ses Compagnons avoient logé l'année précédente, avant leur second départ pour la Chine (52).

Aussi-tôt que les Envoyés furent arrivés à Louvo, ils firent demander une audience particuliere, dont l'Auteur a cru devoir rapporter quelques circonstances. La salle d'audience du Palais de Louvo est entourée de grandes glaces que le Roi de Siam a fait venir de France. Les entredeux, qui joignent les compartimens, sont de même nature, à l'exception de quelques-uns qui sont d'or bruni; ce qui offre dans chaque miroir opposé une perspective nouvelle & très agréable. Sa longueur est de quatorze ou quinze pas geometriques, & sa largeur de sept à huit, trente ou trente cinq pieds de hauteur. Il y a des portes d'espace en espace, quelques-uns des endroits qui n'étoient pas garnis, mais depuis l'arrivée des dernières pieces, on y travailloit ardemment, & l'ouvrage devoit être bien-tôt fini. Cette salle

(52) Page 206. On peut voir une partie de ces dessins dans un livre intitulé Observations physiques & mathématiques pour servir à l'Histoire naturelle & à la perfection de l'Astronomie & de la géographie,

imprimé en 1683, par Martin, au soleil d'or, sous les soins du Pere Gouye, enrichi de sçavantes observations de Messieurs de la Hire, & du me Pere Gouye.

la plus curieuse qu'on connoisse dans tous les Palais de l'Orient. Le thrône y est tout couvert de lames d'or, en figures rondes, dont la moitié sont d'environ six à sept pieds dans la salle, vis-à-vis la plus grande porte, qui donne sur une cour. Le sommet s'élève en dome, jusqu'au lambris; mais le siege du Roi n'a pas plus de quinze à seize pieds de haut. Il a cinq ou six marches, qui lui servent comme de base; car on n'y peut monter que par derriere, hors de la salle. L'architecture est agréable, quoique peu reguliere. On y voit plusieurs sortes de fleurs en relief. A chaque côté sont trois parasols à plusieurs étages, de la même matiere que le thrône, dont les deux plus proches touchent presque au plancher, & les autres diminuent par degrés en formant un demi-cercle. Ces ornemens, regardés ensemble, paroissent dans une symmétrie qui surprend d'abord & qui plaît (53).

Les Envoyés étoient encore dans une cour, hors de cette salle, lorsqu'ils aperçurent le Roi de Siam qui les attendoit sur son thrône. Ils lui firent aussitôt une profonde révérence, à laquelle ce Prince répondit par une inclination de corps assez basse. Ils en firent une se-

Seconde Audience des Envoyés.

TACHARD.
H Voyage.
1687.

conde en entrant dans la salle, où l'on monte par un escalier de sept ou huit marches; & une troisième, près de leurs sieges, avant que de commencer leur compliment (54).

Chapelle de
Louvo & sa
beauté.

Le Seigneur Constance avoit fait bâtir à Louvo une magnifique Chapelle, qui n'a pas la plus parfaite régularité de l'architecture, parce qu'étant sans Architectes, il n'avoit consulté que son propre goût. Mais l'Auteur y trouve peu de défauts. Le marbre, si précieux si peu connu, & si estimé dans les Indes, n'y est pas épargné. De quelque côté qu'on y jette les yeux, depuis le sommet jusqu'aux fondemens, on ne voit que des peintures, qui représentent les principaux mystères de l'ancien & du nouveau Testament. Elles ne sont pas exquises, mais les couleurs sont surprenantes; & le peintre, qui étoit Japonois de nation, » a fait comme nous, pour employer les termes de l'Auteur, que si les beaux Arts étoient aussi cultivés aux Indes qu'en Europe, les Peintres Indiens & Chinois ne céderoient peut-être en rien aux plus habiles Maîtres de l'Europe. » Le tabernacle, auquel on travailloit continuellement, devoit être d'argent massif.

Les ornemens ecclésiastiques sont sans broderie, mais la matière en est extrêmement riche. Le toit de la Chapelle est triple, à la manière des Pagodes, & couvert du métal blanc qu'on nomme *Calin*. Une balustrade à hauteur d'appui en environne le corps, & la sépare des deux maisons que le Seigneur Constant s'étoit fait bâtir à Louvo. C'est une précaution que les Siamois observent toujours, & par laquelle ils prétendent marquer leur vénération pour les lieux sacrés, en les séparant de tous les autres édifices qui servent à l'usage des hommes. Au devant de la porte qui répond à la rue, est une assez grande cour, en forme d'amphithéâtre, où l'on monte par douze ou quinze marches, au milieu de laquelle s'élève une grande croix de pierre, qui devoit être dorée. L'Auteur admire, avec raison, que dans une des principales villes de la plus superstitieuse nation de l'Orient, où le Roi fait sa résidence ordinaire, & qui est si dévouée à l'idolâtrie qu'on n'y voit que des pagodes & des maisons de Talapoins, les enseignes du Christianisme ayent été arborées avec tant d'éclat (55).

TACHARD.

II Voyage.

1687.

Les Jesuites
visitent les
mines d'or &
d'argent de
Siam.

Essai du mi-
neral en Fran-
ce.

Pendant que le Roi de Siam com-
bloit les François de caresses & de pre-
sents, & qu'il leur procuroit tous les
amusemens du pays, trois Jesuites ayant
appris que ce Prince faisoit travailler
à quelques mines d'or & d'argent, eu-
rent la curiosité de les aller voir, pour
en rendre compte, suivant leurs in-
structions, à Messieurs de l'Academie
Royale des Sciences. Le Sieur *Vincent*
François de nation, à qui le Roi de
Siam avoit donné mille écus, pour
l'encourager à la recherche de ces mi-
nieres, les y mena lui-même, & leur
fit voir une partie de ses travaux. Ils en
rapporterent quelques pieces de minerai
ral, qui avoient la plus belle appa-
rence du monde. Mais comme les mines
dont on espere le plus ne répondent
pas toujours à l'idée qu'on s'en forme
on prit le parti d'envoyer cette matiere
en France pour en faire l'essai. Le Roi
de Siam s'étoit persuadé depuis long-
temps que son pays étoit fertile en
mines, parce qu'outre les apparences
favorables, le Royaume étant parfai-
tement antipode au Perou, le Soleil
doit produire les mêmes effets. Quoique
jugement qu'on doit porter sur
cette idée, l'Auteur, à son retour, fut
chargé, par le Roi de Siam, de qu-

rante six petites caisses pleines de ce minéral, avec ordre de prier le Roi de France de les faire éprouver. Mais, en publiant sa relation, il ignoroit encore quelle opinion les Artistes en avoient conçu (56).

Les mêmes Peres avoient dessein de visiter deux mines d'Aiman, que le Pere De-Fontenay avoit eu la curiosité de voir, il y avoit quatre ou cinq mois, c'est-à-dire, avant son départ pour la Chine. Mais le temps étant trop court, parce que l'escadre devoit bien-tôt retourner en France, l'Auteur a cru devoir suppléer à leurs observations par celles qu'il a trouvées dans une lettre du Pere De-Fontenay au Pere Verjus, dattée à Louvo le 12 Mai 1681 (57).

TACHARD.
II Voyage.
1687.

Deux mines
d'Aiman.

(56) Page 229.

(57) Page 233. Le point est assez important pour mériter l'attention du Lecteur. Il étoit question, dans les vûes des Mathématiciens Jesuites, de travailler à la résolution de cet important problème. Si la variation de l'Aiman est causée par l'attraction inégale des parties aimantées du globe terrestre. Ils espéroient que faisant plusieurs observations, à mesure qu'ils approcheroient de cette mine, qui, suivant le rapport qu'on leur en

avoit fait, devoit avoir assez de force pour produire des effets sensibles à vingt ou trente lieues à la ronde, ils remarqueroient des changemens dans la variation, qui ne pouvant être attribués qu'à la différente disposition où l'on seroit à l'égard de ses poles donneroient lieu de conclure universellement, que toutes les irrégularités de la variation viennent de quelque principe semblable. Ils jugeoient aussi, que si l'on pouvoit une fois vérifier ce point, on

TACHARD.
II Voyage.
1687.

Les instrumens , dont les Mathématiciens se servirent , furent un grand anneau astronomique & un petit demi-cercle , qui leur avoient donné à Louvo quatre degrés quarante cinq minutes de variation Nord-Ouest. Mais c'est dans les termes du Pere Fontenay , qu'il faut représenter les circonstances de ce curieux voyage.

Les Mathématiciens visitent les mines d'Aïman. Leur route.

Iacbourie.

» Nous partimes de Louvo , le 18
» de Janvier , avec Mr De-la-Marre ,
» Ingénieur François , que le Roi de
» Siam envoyoit pour tracer quelques
» fortifications. Nous primes la voie de
» la rivière , que nous remontames
» jusqu'à *Inebourie* , petite bourgade

rendroit un service essentiel au Public , en le déchargeant du soin superflu de faire des observations pour chercher un période réglé de variations , qui suivant toutes les apparences ne se trouve pas dans la nature. Car soit que la vertu magnetique, qui produiroit cet effet, soit repandue dans tout le corps de la terre, qui par conséquent doit être considéré dans cette opinion, comme un grand Aïman, soit que cette vertu reside dans les seules mines d'Aïman, qui paroissent sur la surface de la terre ou qui sont cachées dans son sein , il est constant que la variation , par une nécessi-

té absolue, suivra toutes les irrégularités qui naissent des différentes altérations que les parties de la terre, ou, si l'on veut, les parties de l'Aïman dont elle est remplie, reçoivent en différens temps : de sorte qu'il y auroit de la témérité à vouloir renfermer dans un système réglé des effets dont les causes seroient si inégales & si incertaines. Les Astrologues réussiroient bien plutôt à prédire l'avenir sur la disposition des astres, dont après tout, les combinaisons sont bornées, & les révolutions assujetties à des règles constantes. Page 234.

" remarquable par la réunion qui s'y
 " fait de trois grands chemins, qui me-
 " nent aux Royaumes de Pegu, de
 " Laos & de Camboye. Nous y arri-
 " vames le 19 après midi. Tandis que
 " Mr De-la-Mare choisissoit un lieu
 " propre, pour y tracer un fort de cam-
 " pagne, de cinquante toises de côté
 " extérieur, nous nous occupames à
 " prendre la variation; ce que nous fi-
 " mes plusieurs fois; & toutes nos ob-
 " servations donnerent, constamment,
 " au moins sept degrés trente minutes
 " au Nord-Ouest. L'aiguille du petit
 " demi-cercle en marquoit un peu d'a-
 " vantage; mais cet excès pouvoit s'at-
 " tribuer à ce que nous ne pouvions
 " placer sa boussole parallèlement à
 " celle de l'anneau, parce qu'on ne
 " pouvoit la détacher comme il eût
 " été nécessaire. Aussi, dans la suite,
 " ne nous servimes-nous plus que de
 " l'anneau.

" Le 20 au matin, nous commen-
 " çames par prendre la largeur du Me-
 " nam (58), vis-à-vis du grand chemin
 " de Camboye, où le fort devoit être
 " bâti. Nous mesurames un côté de
 " quarante cinq toises, qui nous donna
 " un angle de soixante cinq degrés vingt

Fort bâti
 par Mr De-
 Mare.

(58) Nom de la Rivière qui passe à Siam.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

» quatre minutes, &, pour la largeur
» de la riviere, quatre-vingt dix huit
» toises & un quart. Ensuite, nous
» montames sur nos Elephans, pour
» aller visiter la place où le Roi de Siam
» vouloit faire une forteresse de trois
» cens toises de long sur deux cens de
» large, pour l'opposer aux irruptions
» des Camboyens, des Laos & des Pe-
» guans. Nous trouvames dans ce lieu,
» qui est à l'Est-quart-Sud-Est d'Ine-
» bourie, éloigné d'environ deux mille
» toises, neuf degrés de variation au
» Nord-Ouest. Ce fut là que nous vi-
» mes, pour la premiere fois, des coro-
» niers, des ouatiers, & des poivriers.

» A peine fumes-nous de retour, que
» nous pensames à nous rembarquer,
» pour aller à la mine. Nous partimes
» à cinq heures du soir. On nous avoit
» avertis de prendre garde aux croco-
» diles, qui sont en grand nombre dans
» cette partie de la riviere. En effet, le
» lendemain vingt un, sur les sept
» heures du matin, dans l'espace d'une
» petite lieue, un peu au dessus d'un
» petit village nommé *Talat - Caou*,
» nous découvrions à chaque pas les ves-
» tiges encore frais, que ces animaux
» avoient laissés sur la boue, & les mar-
» ques de leurs ongles imprimées sur

Talat-Caou.

la terre, le long de laquelle ils s'é-
toient coulés pour se jeter dans les
roseaux qui bordent la rivière (59).

TACHARD.
II Voyage.
1687.

A dix heures, nous mîmes pied à
terre dans un village nommé *Ban-*
Kiebiane, où nous ne trouvâmes au-
cune variation. Sur les trois heures
après midi, nous arrivâmes à *Tchai-*
natbourie, autre village, qui, suivant
le témoignage des Siamois, étoit
autrefois une ville considérable & ca-
pitale d'un Royaume. Aujourd'hui,
c'est une habitation de deux ou trois
mille âmes. Sa situation est très agréa-
ble au bord du Menam, qui est fort
large & peu profond dans cet endroit.
Nous en mesurâmes la largeur avec
un demi-cercle, & nous la trouvâmes
de plus de cent soixante toises. La va-
riation étoit au moins de quarante au
Nord-Ouest. Une montagne, nommée
Caou-lem, derrière laquelle est la mine
d'Aïman, nous restoit au Nord-Est-
quart-d'Est un peu au Nord.

Ban Kiebia-
ne.

Tchainat-
bourie.

Le 22, nous prîmes la voie de
terre, pour nous rendre dans un vil-
lage, qui est à six ou sept mille toises
de *Tchainatbourie*, droit au Nord. Il
est situé entre deux montagnes, au
pied de celle qu'on nomme *Caou-*

TACHARD.

II Voyage.

1687.

Ban-Keiai.

Lac de Lon-
péon.

Ban-Soan.

Fonderie Sia-
moise, & ma-
niere d'y tra-
vailler.

» *Keiai*, d'où il a pris le nom de *Ban*
» *Keiai*. Nous y trouvâmes cinquante
» degrés trente minutes de variation.
» De-là, tirant au Nord-Est environ six
» mille toises, nous allâmes coucher à
» *Lozpeen*, petit village de douze ou
» treize maisons sur le Lac de même
» nom. Ce Lac a deux cens *san* de long,
» suivant les Siamois ; ce qui revient à
» quatre mille de leurs toises, qui sont
» un peu plus petites que les nôtres.
» On y trouve du poisson & des cro-
» codiles. Autrefois il avoit une ville
» sur ses bords, que les Siamois re-
» présentent comme la Capitale d'un
» Royaume qu'ils ont conquis. On
» voit encore quelque reste de ses
» remparts (60).

» Le 23, après avoir fait six ou sept
» mille toises de chemin vers l'Orient,
» nous arrivâmes au village de *Ban*
» *Soan*, composé de dix ou douze
» maisons. Ses environs sont pleins de
» mines de fer. On y voit une méchante
» forge, où chaque habitant est obligé
» de fondre tous les ans, un pic, c'est-
» à-dire, cent vingt cinq livres de fer
» pour le Roi. Toute la forge consistoit
» en deux ou trois fourneaux qu'ils rem-
» plissent. Ensuite ils couvrent le char-

» bon de la mine , & le charbon venant
» peu à peu à se reduire en cendre , la
» mine se trouve au fond dans une
» espece de boule. Les soufflets dont ils
» se servent sont assez singuliers. Ce
» sont deux cylindres de bois creusé ,
» de sept à huit pouces de diametre.
» Chaque cylindre à son piston de bois ,
» entouré d'une piece de toile roulée ,
» qui est attachée au bois du piston
» avec de petites cordes. Un homme
» seul , élevé sur un petit banc , s'il
» en est besoin , prend un de ces pistons
» de chaque main , par un long man-
» che , pour les baisser & les élever
» l'un après l'autre. Le piston qu'il élève
» laisse entrer l'air , parce que le haut
» du cylindre est un peu plus large
» que le bas. Le même , quand on le
» baisse , le pousse avec force dans
» un canal de Bambou , qui aboutit
» au fourneau. Nous trouvames , près
» de ce village , quatre degrés de va-
» riation au Nord-Ouest. De là , nous
» allames coucher dans les bois , à trois
» mille toises de la mine ou environ ,
» au pied d'une montagne faite en pain
» de sucre , que cette raison a fait nom-
» mer *Caou-lun*. La variation y étoit de
» deux degrés au Nord-Ouest (61).

(61) Pages 239 & précédentes.

TACHARD.
 Il Voyage.
 1687.
 Mine d'Ai-
 man & sa si-
 tuation.

» Le 24, nous partimes de grand
 » matin, pour aller à la mine. Elle est
 » à l'Orient d'une assez haute monta-
 » gne, nommée *Caou-Petquedec*, dont
 » elle est si proche, qu'elle y paroît
 » comme attachée. Elle paroît divisée en
 » deux roches, qui apparemment sont
 » unies sous terre. La grande, dans sa
 » plus grande longueur, qui s'étend de
 » l'Orient à l'Occident, peut avoir
 » vingt quatre ou vingt cinq pas geo-
 » métriques, & quatre ou cinq de lar-
 » geur, du midi au septentrion. Dans
 » sa plus grande hauteur, elle a neuf ou
 » dix pieds. La petite, qui est au Nord
 » de la grande, dont elle n'est éloignée
 » que de sept à huit pieds, a trois toises
 » de long, peu de hauteur & de lar-
 » geur. Elle est d'un aiman bien plus
 » vif que l'autre. Elle attiroit avec une
 » force extraordinaire, les instrumens
 » de fer dont on se servoit. On fit tous
 » les efforts possibles pour en détacher,
 » mais sans succès; parce que les in-
 » strumens de fer, qui étoient fort mal
 » trempés, s'étoient aussi-tôt rebou-
 » chés. On fut obligé de s'attacher à la
 » grande, dont on eut beaucoup de
 » peine à rompre quelques morceaux,
 » qui avoient de la saillie, & qui don-
 » noient de la prise au marteau. Cepen-

Effet de
 l'Aiman sur
 les instru-
 mens de fer.

„dant on en tira quelques bonnes pie-
 „ces, & nous ne doutames point qu'il
 „ne s'en trouvât d'excellentes si l'on
 „fouilloit un peu avant dans la mine.
 „Autant qu'on en put juger par les mor-
 „ceaux de fer qu'on y appliquoit, les
 „poles de la mine regardoient le midi &
 „le nord, car on n'en put rien con-
 „noître par la bouffole, dont l'aiguille
 „s'affoloit aussi-tôt qu'elle en étoit ap-
 „prochée.

„ Nos observations (62) furent faites
 „avec précipitation. La disette de vi-
 „vres, & le voisinage des bêtes ferores
 „nous obligèrent de nous retirer au-
 „plus vite, pour regagner *Lonpeen*,
 „où nous trouvames au retour six de-
 „grés de variation au Nord-Ouest.
 „Mais nous eumes quelque sujet de
 „croire que la mine avoit altéré l'ai-

Variations
 observées
 près de la
 mine d'Ai-
 man.

(62) Voici ce qu'on ob-
 serva touchant la varia-
 tion. La premiere observa-
 tion se fit à l'Ouest-Nord-
 Ouest de la grosse roche,
 à dix pas géométriques de
 distance; si cependant la
 mine ne s'étend pas fort
 loin sous terre. On y trou-
 va dix degrés de variation
 au Nord-Ouest. Au Nord
 de la même roche, vers le
 milieu, à trois ou quatre
 pas, on ne trouva aucune
 variation. A l'Est - Nord-

Est de la roche, à douze
 pas géométriques de di-
 stance, on trouva plus de
 quatre-vingt degrés de va-
 riation au Nord-Est: &
 quatre ou cinq pas plus à
 l'Est, la variation se trou-
 va diminuée de plus de
 trente degrés. A l'Est-Sud-
 Est de la roche, à la mê-
 me distance, qu'aupara-
 vant, on ne trouva que
 quarante degrés de varia-
 tion au Nord-Est. Pages
 240 & précédentes.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

» guille; car en repassant à *Ban-Keiai*;
» nous trouvames deux degrés de varia-
» tion moins qu'on n'y avoit trouvé la
» premiere fois.

Observa-
tions des Ma-
thématiciens
sur le Pais
qu'ils traverserent.

Le reste du voyage n'eut rien de remarquable. Les Mathématiciens observerent seulement que le pays par lequel ils avoient passé, seroit un des plus beau pays du monde, s'il étoit entre les mains d'une nation qui sçût profiter de ses avantages. Le Menam, depuis Tchainatbourie jusqu'à son embouchure, c'est-à-dire, l'espace de quatre-vingt ou cent lieues marines, promene ses eaux dans une plaine la plus unie & la plus fertile qu'on puisse se représenter. Ses rives sont agréables & fort bien peuplées. Mais si l'on s'en écarte d'une lieue, on entre dans des deserts, où l'on voyage avec autant d'incommodité que de danger. Tout y manque; & lorsqu'on arrive à quelque village, il faut penser à se bâtir une loge, pour y passer la nuit à couvert sur la terre nue. Près de la mine, les Mathématiciens furent obligés de camper au milieu des bois, & de mettre le feu, suivant l'usage du pays, aux grandes herbes seches dont la plaine voisine étoit remplie, pour donner la chasse aux bêtes ferores, qui sortent de leurs

forts pendant la nuit. Un Mandarin prudent se fit dresser une cabane entre les branches d'un arbre. On ne laissa pas d'entendre quatre Tigres qui vinrent jeter des cris lugubres au-tour du petit camp, & qui ne se retirèrent qu'après avoir été effrayés par quelque coup de fusil (63).

Tachard s'étend avec reconnoissance sur les faveurs que le Roi de Siam avoit accordées depuis peu au Christianisme. Outre le College de Messieurs des Missions étrangères, qui avoit pris le nom de *Constantinien*, parce qu'il avoit été bâti à la sollicitation du Seigneur Constantine, pour y élever les enfans étrangers, on avoit élevé une fort jolie maison, avec une Eglise, aux Jesuites Portugais, & une fort belle Eglise aux Dominiquains de la même nation. Les ordres étoient donnés pour bâtir, à Siam, un College aux Jesuites François, où la jeunesse du Royaume devoit être élevée. Celui de Louvo étoit fort avancé, & d'une agréable structure. Le Roi même avoit la bonté d'y aller quelquefois pour en presser les travaux. L'Auteur le repréente „ comme la plus belle maison & la mieux

College Constantinien à Siam.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

Faveur sans
exemple ac-
cordée aux
Jésuites Fran-
çois.

» entendue qui soit dans les Indes (64).
A l'égard de l'Eglise, il pria le Seigneur
Constance d'attendre, pour en jeter
les fondemens, jusqu'à son retour d'un
second voyage qu'il devoit faire en
France, dans le dessein d'amener à Siam
quelque bon Architecte qui prît la di-
rection de cet ouvrage. Avant son dé-
part, le Roi, par une faveur dont on
n'avoit pas vû d'exemple pendant son
regne, donna aux Jésuites Siamois des
Lettres Patentes qu'il fit approuver par
son Conseil, non seulement pour leur
assurer la propriété du College de Lou-
vo, mais pour y attacher cent personnes
à leur service. La formule de ces Lettres
est curieuse. Elles ne sont autorisées que
du Sceau du Roi, parce que les Rois de
Siam ne signent jamais de leur main au-
cune de leurs dépêches. Tachard qui
pris soin de les traduire, garantit la
fidélité de sa traduction.

SOUPA, MACEDOU, PCOUTH, THA-
SACRAT, l'an 2231, &c. *Il y a ici
douze ou treize lignes de termes Balies
qui sont les titres que le Roi de Siam
donne assez souvent, & que l'Auteur omet.*

Patente du Roi de Siam. » Nous étant transportés à Sour-
souan-ka, Oya Vitchaigen (*) nous

(64) Page 254.

* Nom Siamois du Seigneur Constance.

”a très humblement supplié de lui ac-
”corder un emplacement au même en-
”droit pour les Peres François de la
”Compagnie de Jesus , & d’ordonner
”qu’on y bâtit une Eglise , une maison
”& un Observatoire, & qu’on leur don-
”nât cent personnes pour les servir.
”Ainsi nous avons donné nos ordres
”à *Ocpa* , *Sima* , *Ofor* , de tenir la
”main à leur entiere & absolue exé-
”cution , conformément à la très hum-
”ble remontrance d’Oya Vitchaigen
”en faveur de ces Peres. Nous voulons
”que les cent personnes que nous leur
”donnons , avec leurs enfans & leur
”postérité à venir les servent à jamais ,
”& faisons deffense à toute personne de
”quelque qualité ou condition qu’elle
”puisse être , de retirer ces cent hom-
”mes & leurs descendans du service où
”nous les avons engagé. Que si quel-
”qu’un , de quelque autorité ou con-
”dition qu’il puisse être , ose contreve-
”nir à nos ordres , (*Place du Sceau*) ,
”Nous les déclarons maudits de Dieu &
”de nous , & condamnés à un châtiment
”éternel dans les enfers , sans esperance
”d’en être jamais délivrés par aucun
”secours divin ou humain.

”Par ordre exprès de Sa Majesté ,
”ces presentes Lettres ont été scellées

FACHARD.
II Voyage.
1687.

» du Sceau royal au commencement &
» au milieu de cet acte, contenant vingt
» cinq lignes écrites sur du papier du
» Japon.

Prieres
des Tala-
pains pour
le Roi.

Pour faire sceller cette Patente &
les Lettres que le Roi envoyoit en
Europe, l'Auteur se rendit avec le Sei-
gneur Constance dans un appartement
intérieur du Palais, où l'on garde les
Sceaux du Roi de Siam. Avant que d'y
entrer, ils passerent sous les fenêtres
de celui du Roi, où l'Auteur remarqua
deux choses. Comme il entendoit diver-
ses voix, qui chantoient dans une Pa-
gode qui joignoit l'appartement royal,
il demanda ce qu'elles signifioient. On
lui repondit que c'étoit des Talapains,
qui prioient Dieu suivant l'usage pour
la santé du Roi, & qu'il y avoit un
nombre réglé de ces Religieux, entre-
tenu par le Roi, pour exercer regulie-
rement cet office. En repassant au même
endroit, il entendit la voix d'un hom-
me qui lisoit dans la chambre du Roi.
Il apprit que chaque jour, ce Prince,
avant que de se reposer, se faisoit lire
diverses Histoires de son Royaume &
des autres Etats voisins, qu'il avoit fait
ramasser avec beaucoup de soin & de
dépense (65).

lecture que
ce Prince se
faisoit faire.

Lorsqu'il fut entré dans la salle où l'on garde les Sceaux, le Mandarin qui en est chargé prit respectueusement une grande cassette, dans laquelle ils sont renfermés. Aussi-tôt on entendit des tambours & des instrumens, pour avertir tout le monde de se tenir dans une posture décente; & les Sceaux furent portés en cérémonie dans la salle d'audience. Les tambours & les trompettes s'arrêtèrent à la porte, sans discontinuer leurs fanfares. Constance & l'Auteur étant entrés, avec celui qui portoit la cassette, trouverent plusieurs Mandarins qui attendoient les Sceaux, & qui les saluerent d'abord par une profonde inclination. Ensuite Constance s'approcha du thrône, où l'on avoit déposé la cassette. Il en tira les Sceaux, & les imprima sur les lettres. Les fanfares redoublèrent après cette operation, & les Sceaux furent rapportés avec la même cérémonie (66).

Le temps que les Envoyés de France passerent à Siam fut employé en fêtes, dont la description seroit inutile après l'idée qu'on en a dû prendre dans la premiere relation. Ceberet, chargé de faire un voyage à la côte de Coromandel pour la Compagnie des Indes, de-

TACHARD.
II Voyage.
1687.
Cérimonies
des Sceaux.

Depart
des Envoyés
François.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

manda son audience de congé, & partit comblé d'honneurs & de caresses. La-Loubere, moins pressé par ses commissions, mais fort ennuyé de l'air de Siam, qui ne lui avoit pas laissé presque un moment de santé, pensa bien-tôt aussi à profiter de la saison pour son départ. Il obtint ses dernières audiences.

Raison qui
fait retourner
l'Auteur en
France.

L'Auteur, qui devoit retourner en France au College de Louis le Grand, fut appelé plusieurs fois au Palais, & reçut plus familièrement mille nouveaux témoignages de l'affection du Roi pour la France & pour sa Compagnie. Il donne une haute idée des présents (67) que ce Monarque envoya au Roi de France, mais sans nous apprendre de quoi ils étoient composés. Il parle seulement de trois Elephans, qui étoient pour les trois jeunes Princes, fils de Mr le Dauphin, & de deux Rhinoceros.

Retour de
l'Auteur en
France.

Après avoir pris congé de tous les Jesuites qu'il laissoit à Siam, sans nous donner d'autres lumieres sur leur sort, il partit de Louvo, sur les sept heures du soir, avec le Seigneur Constance, qui voulut l'accompagner jusqu'à la Barre, pour achever quelques dépêches

(67) Ceux qui furent faits aux seuls Envoyés, montoient à deux mille pistoles.

qu'il envoyoit en France. Il paroît qu'avec la commission de mener les enfans Siamois, & de servir comme de guide à trois Mandarins, » qui devoient accompagner les Lettres du Roi, l'Auteur étoit chargé de plusieurs commissions particulieres, aux Cours de France & de Rome, & qu'il avoit même été revêtu, dans sa dernière audience, de la qualité de Ministre Plénipotentiaire du Roi de Siam. La manière dont il prit congé de ce Prince, mérite d'être remarquée. » Je le remerciai, dit-il, de l'honneur extraordinaire qu'il me faisoit, auquel j'étois aussi sensible que ma profession me le pouvoit permettre ; ajoutant que je ne sçavois si Sa Majesté faisoit reflexion qu'elle m'envoyoit, en Europe, porter de si agréables nouvelles aux deux plus grands Potentats de l'Univers, dans le même tems & au même moment (68) que Dieu avoit fait annoncer au monde la plus importante & la plus précieuse nouvelle qui y eût jamais été portée. Sa Majesté eut la curiosité d'apprendre un événement si extraordinaire ; ce qui me donna occasion de lui expliquer le mystere de la naissance de J. C. prê-

TACHARD.
II Voyage,
1687.

Ses Com-
missions.

Ce qu'il dit
au Roi de
Siam en le
quittant.

(68) On étoit aux Fêtes de Noël.

TACHARD.
II Voyage.
1687.

» ché par les Anges aux Pasteurs, &
» ensuite par une nouvelle étoile à trois
» Rois de l'Orient. Le Roi témoigna
» prendre un fort grand plaisir à ce
» long recit. Après l'avoir entendu, il
» me répondit en ces propres termes :
» Je suis bien aise, mon Pere, que
» toutes ces choses si merveilleuses se
» soient rencontrées sans que nous les
» ayons recherchées. Ces grands évé-
» nemens me repondent, en quelque
» sorte, que vous aurez un bon succès
» dans toutes les choses que vous allez
» menager pour mon service (69).

Les troupes
Françoises res-
tent à Siam
avec Des-Far-
ges.

Des-Farges, qui demouroit Gouver-
neur de Bancoek, & Commandant des
troupes Françoises, sur lesquelles on a
la chagrin de ne pas trouver ici d'autre
éclaircissement, traita le Seigneur Con-
stance & l'Auteur à leur passage. Ils se
rendirent de Bancoek à la Tabanque, où
Tachard s'embarqua le 3 de Janvier,
dans le vaisseau de Vaudricour (70).

1688.

L'Escadre
réduite à deux
Vaisseaux.

L'Oiseau étant parti pour la côte de
Coromandel, & la Normandie ayant
ordre de demeurer aux Indes, pour le
commerce de la Compagnie Françoise,
l'Escadre se trouvoit réduite à deux vais-
seaux, la Loire & le Dromadaire qui

(69) Page 272.

(70) Page 276.

devoient

devoient faire voile en France. Leur navigation fut assez heureuse jusqu'au Cap de Bonne-Esperance, où ils se rejoignirent, après avoir été séparés l'espace d'un mois par un coup de vent. Les Pilotes furent surpris, seulement, du changement extraordinaire qu'ils trouverent dans les courans & les marées, à l'embouchure du canal de Madagascar. Ils furent portés, tantôt au Sud-Ouest, tantôt au Nord-Ouest, avec une extrême vitesse, mais sans être entraînés hors de leur route (71).

TACHARD.
II Voyage.
1688.

La vue du cap des Aiguilles fit souvenir *Occum-Chamnam*, l'un des Mandarins que l'Auteur menoit avec lui, du naufrage qu'il y avoit fait, quelques années auparavant, dans un vaisseau Portugais qui s'y étoit perdu (72).

Occum-Chamnam, Mandarin Siamois, reconnoît un lieu où il avoit fait naufrage.

En arrivant au Cap de Bonne-Esperance, le 11 d'Avril, Vaudricour envoya un de ses Officiers à la forteresse, pour complimenter le Gouverneur, dont il reçut les mêmes civilités que dans les voyages précédens. On salua de sept coups de canon la forteresse, qui rendit coup pour coup. D'Andenne, Capitaine du Dromadaire, arrivé trois

(71) Page 279.

(72) La Relation du Voyage de ce Mandarin & de son Naufrage est à la suite de celle-ci.

TACHARD.
II Voyage.
1688.

Vaisseaux
que l'Auteur
trouve au
Cap de Bon-
ne - Espéran-
ce.

Regret
des Protestans
François qui
ont été tran-
portés aux
Colonies Hol-
landoises.

jours auparavant, vint à bord, où l'on apprit de lui que l'Oiseau, commandé par Du - Quesne, n'étoit sorti de la rade que depuis deux jours, pour retourner en France. Il y avoit alors quinze gros vaisseaux Hollandois, mouillés au Cap, outre le Dromadaire, & un autre Navire de la Compagnie Françoisise, nommé *Les Jeux*, qui revenoit de Surate richement chargé. Entre les vaisseaux Hollandois, onze revenoient aussi des Indes, & les six autres étoient arrivés de l'Europe, d'où ils apportent un grand nombre de François Protestans, qui étant passés en Hollande étoient envoyés avec leurs familles, par les Etats Généraux, pour cultiver les terres de la Compagnie Hollandoise au Cap & dans les Indes. Parmi tous ces fugitifs, l'Auteur observa » qu'il n'y » en avoit pas un seul qui ne s'ennuyât » beaucoup dans le peu de séjour qu'ils » avoient fait au Cap, & qui crût trou- » ver dans ces pays éloignés les avan- » ges qu'on leur avoit fait espérer. Plus- » sieurs, fâchés d'avoir abandonné leur » Patrie par une malheureuse préven- » tion, auroient souhaité de réparer leur » faute, si toutes les voies ne leur eussent » été fermées pour le retour (73).

Après avoir séjourne dix jours au Cap, les deux vaisseaux François remirent à la voile le premier jour de Mai. Dès le 12, ils trouverent les vents alisés, qui, dans la partie méridionale, soufflent régulièrement du côté de l'Est & du Sud. Ils passerent la ligne, le 29, avec le secours des mêmes vents, sans ressentir aucune incommodité de la chaleur de ce climat, quoiqu'ils fussent presque sous le Soleil (74).

L'ignorance où l'on est, en revenant des Indes, de l'état des affaires entre les Puissances de l'Europe, cause toujours beaucoup d'inquietude, à la vûe des vaisseaux étrangers. L'Auteur partagea plusieurs fois celle des deux équipages, jusqu'au 23 de Juillet, qu'on se

Approches
de la Manche, & son-
des qui ser-
vent à guider
les Vaisseaux.

(74) Nous fîmes, dit l'Auteur, la même remarque, sur les courans, que nous avons fait le voyage précédent. Nos Pilotes, par leur hauteur, se trouvoient toujours avoir fait plus de chemin vers le Nord qu'ils n'avoient crû; de sorte qu'après plusieurs reflexions, les plus habiles sont tombés d'accord que depuis le cinq ou sixieme degré de latitude du Sud jusqu'au cinquieme ou sixieme degré de latitude du Nord & au-delà, les mar-
tées, ou comme parlent

les gens de mer, les courans, portent avec beaucoup de violence vers le Nord-Ouest. Aussi quelque précaution qu'on ait pû prendre jusqu'ici, pour régler la route, en revenant des Indes en Europe, on se trouve toujours beaucoup plus du côté de l'Ouest qu'on ne s'étoit imaginé, & nous l'éprouvâmes presque également dans nos deux voyages. Il n'est pas aisé de donner une raison physique de ce phénomène. Page 338.

TACHARD.
II Voyage.
1688.

crut proche de l'ouverture de la Manche. Le lendemain, à la hauteur de quarante huit degrés & demie, & de neuf degrés de longitude, on jetta l'ancre, & l'on trouva le fond. Chacun s'empresse de sçavoir de quelle nature il étoit. C'étoit du sable blanc mêlé de cailloux & de petites coquilles ; ce qui fit juger qu'on n'étoit pas à quarante ou cinquante lieues d'Ouessan (75). L'Auteur apprend, à ceux qui ne connoissent pas la mer, que ce qu'on appelle la sonde n'est qu'un cylindre de plomb, auquel on attache une ligne, c'est-à-dire, une assez grosse fiscelle, & dont on enduit la base de suif, pour distinguer par le

(75) Ceux qui viennent d'un voyage de long cours en France, s'élevent toujours à la hauteur de cette pointe de Bretagne, qui s'avance le plus en mer, qu'on appelle Ouessan, parce que les Côtes maritimes de France étant presque par-tout fort basses, & d'ailleurs fort dangereuses par le nombre des brisans qui les environnent presque de toutes parts, & qui s'étendent bien loin dans la mer, on ne pourroit se garantir du naufrage si la Providence n'y avoit pourvu. A la hauteur du Cap d'Ouessan, à plus de cent lieues de la terre

ferme, on trouve fond avec la sonde, & les habiles Pilotes, par la nature & la couleur du sable, des coquilles & de la vase, mais particulièrement par le nombre des brasses d'eau, jugent à coup sûr du lieu où ils sont, & de l'éloignement de la Bretagne. Cette sonde ne se trouve nulle part ailleurs sur nos Côtes, qui étant au contraire pleines d'écueils exposent toujours un Vaisseau à de grands dangers. Ainsi l'on va chercher la sonde par le travers d'Ouessan, qui est au quarante-huitième degré de latitude. Page 341.

fable, ou par la vase qui s'attache au
 fuif, la nature du fond qu'on rencontre,
 & l'endroit où l'on se trouve (76). Le
 25, à huit heures du matin, on vit
 l'Isle & le Cap d'Ouessan, à la distance
 d'environ dix lieues; & le jour suivant,
 on se trouva fort proche de la Rade de
 Brest.

TACHARD.
 II Voyage.
 1688.

L'Intendant de la Marine, averti de-
 puis huit jours par l'arrivée de l'Oiseau,
 que les vaisseaux du Roi ne pouvoient
 être éloignés, les reconnut facilement
 en les voyant entrer dans la rade à tou-
 tes voiles. Il se hâta d'aller au devant
 d'eux dans une chaloupe. Après les pre-
 miers complimens, il déclara au Pere
 Tachard qu'il avoit ordre de la Cour de
 le traiter en Envoyé du Roi de Siam; &
 lui demandant de quelle maniere il vou-
 loit être traité à Brest, il paroissoit dis-
 posé à lui rendre de grands honneurs.
 Cette honnêteté à laquelle l'Auteur ne
 s'attendoit pas, le surprit beaucoup. Il
 répondit, avec la modestie de son état,
 "que pour recevoir un Jésuite Mission-
 naire, il n'y avoit point de mesures à
 prendre (77).

Arrivée à
 Brest.

On veut
 traiter l'Au-
 teur en Mi-
 nistre de
 Siam. Sa
 modestie.

Ce fut apparemment pour éviter cet
 embarras, que le lendemain de son

(76) Page 335.
 (77) Page 343.

TACHARD.
II. Voyage.
1688.

Il se rend à
Versailles.

débarquement , ayant laissé les Mandarins entre les mains de l'Intendant , qui leur fit un accueil fort honorable , il se hâta de partir pour Versailles , où il rendit compte au Roi , dans une audience particulière , du motif de son retour. Pendant son voyage , les Mandarins s'étant embarqués à Brest sur une petite Fregate de Sa Majesté , avec les lettres & les présens du Roi leur Maître , arriverent à Rouen. On leur donna des carosses , pour se rendre à Paris. La Cour se trouvoit alors à Fontainebleau , d'où le Roi donna ordre qu'ils fussent conduits à Versailles le 25 Décembre , pour l'audience qu'il vouloit remettre à son retour. Mais Sa Majesté changea de sentiment , sur une lettre du Cardinal d'Etrées , à qui l'Auteur avoit écrit sur le voyage qu'il devoit faire à Rome , & qui lui ordonnoit de s'y rendre incessamment. Le Roi , pour obliger sa Sainteté , remit l'audience après le retour du Pere Tachard & des Mandarins (78).

Les Mandarins & l'Auteur font le voyage de Rome , avant l'Audience du Roi.

Il n'y avoit point de temps à perdre. On étoit au mois de Novembre. Il falloit être de retour en France , pour s'embarquer à Brest au mois de Mars. L'Auteur partit de Paris le 5 de No-

vembre, avec les trois Mandarins. Ils arrivèrent le 26 à Cannes, où ils reçurent des honneurs, auxquels le Pere Tachard ne s'attendoit pas (79). Dès le même jour, ils s'embarquerent sur deux Felouques, qui les attendoient au Port depuis six jours, & qui devoient les porter jusqu'à Genes (80).

TACHARD.
II Voyage.
1688.

Aussi-tôt que le Pape eut appris qu'ils étoient arrivés en Italie, il donna ordre que pendant leur séjour à Rome, toute leur dépense se fît à ses frais, & qu'on leur préparât un appartement magnifique, bâti par les libéralités du Cardinal Antoine Barberin, vis-à-vis du Palais pontifical de Monte-Cavallo, & proche du Noviciat des Jesuites.

Préparatifs
du Pape pour
les recevoir.

Ils arrivèrent le 20 de Décembre à Civita - Vecchia. Le Pere Tachard se rendit à Rome par terre, & les Mandarins continuerent leur voyage par mer. Cibo, Secrétaire de la Congrégation de la Propagande, ayant appris l'arrivée de l'Auteur à la maison Professe de son ordre, l'alla prendre le lendemain,

(79) Page 345.

(80) L'Auteur s'étend sur les circonstances de sa route; mais ses aventures & ses observations meritent peu d'être recueillies. Il n'en est pas de même du traitement des Mandarins

à Rome, qui est un morceau fort curieux, dont on croit ne devoir rien retrancher, ne fut-ce que pour mettre le Lecteur en état de comparer l'audience du Pape & celle du Roi de Siam.

TACHARD.
II Voyage.
1688.

par l'ordre du Pape , & le conduisit dans son carosse à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Sa Sainteté lui envoya , le même jour , divers bassins de rafraîchissemens.

Comment
ils sont traités
à Rome.

Le jour suivant , on eut avis que la Felouque , sur laquelle les Mandarins devoient arriver , s'approchoit de Rome. On fit partir aussi-tôt un carosse à six chevaux , avec un Gentilhomme & quatre laquais pour les recevoir à leur débarquement & les conduire à Monte-Cavallo. Le Cardinal d'Etrées y joignit deux des siens , & le Majordome du Pape un troisiéme. En arrivant au Palais Pontifical , ils trouverent un magnifique repas qu'on leur avoit préparé. Pendant tout le temps qu'ils passerent à Rome, ils furent traités matin & soir avec une profusion extraordinaire. On leur donna des Officiers pour les servir ; & deux Suisses firent une garde continuelle à leur porte.

Le 23 fut nommé pour l'audience :
» Les Mandarins , en qualité d'idolâ-
» tres , auroient fait difficulté de se
» soumettre à baiser les pieds du Pape ;
» ce qui est proprement un acte de
» Religion : mais le zele de Sa Sainteté
» la fit passer sur cette difficulté (81).

(81) Page 363.

Elle déclara que loin de les obliger à des cérémonies désagréables, elle ne vouloit leur donner que des sujets de satisfaction.

TACHARD.
II Voyage.
1688.

Plantanini, Secrétaire des Ambassades, alla prendre le Pere Tachard & les Mandarins dans deux carosses, avec les marques d'honneur qu'on rend, à Rome, aux Envoyés extraordinaires des Rois. On les conduisit au milieu d'une foule incroyable de gens de qualité. Ils trouverent toute la garde du Pape sous les armes, & ils furent reçus au pied de l'escalier du Palais, par deux Prelats. Le Pere Tachard étoit suivi du premier Mandarin, qui portoit une cassette de vernis, garnie d'argent, où étoit la Lettre de créance, renfermée dans une assez grande urne d'or, enveloppée d'une piece de brocart à fleurs d'or. Les deux autres Mandarins suivoient immédiatement; l'un portant le présent du Roi de Siam au Pape, couvert de brocart d'or; & l'autre, celui du Ministre, enveloppé de brocart verd. Ils étoient vêtus à la mode de leur pays, d'un just-au-corps d'écarlate galonné d'or, avec une veste de damas verd de la Chine, semé de fleurs d'or. Chacun d'eux avoit une ceinture d'or & un poignard au côté, dont le manche étoit d'or

Cérémonies
de l'audience.

TACHARD.
II Voyage.
1688.

massif. Leur bonnet , qu'ils n'ôterent jamais , étoit extrêmement haut , & couvert d'une toile blanche très-fine , avec un cercle d'or massif , large d'environ trois doigts , auquel étoit attaché un petit cordon d'or , qui se lioit sous le menton.

La Garde Suisse avoit été rangée en haie , depuis la porte de la cour jusqu'au haut de l'escalier. Les Cavaliers Allemands de la garde du Pape , bottés & le pistolet à la main , faisoient une haie dans les salles , jusqu'à la chambre de l'audience. Le Pape étoit au fond sur son trône , ayant à ses côtés huit Cardinaux à trois pas de distance , assis sur des chaises qui s'avançoient en deux lignes vers le milieu de la chambre. C'étoient les Cardinaux Ottoboni , Chigi , Barberin , Azzolini , Altieri , d'Etrées , Colonna , & Cazanata. Le Pere Tachard fut introduit avec les Mandarins , dans le même ordre qu'on vient de représenter. Après avoir fait trois genuflexions , l'une en entrant , l'autre au milieu & la dernière près du trône de Sa Sainteté , il lui baïsa les pieds. Ensuite il commença son discours à genoux , par ces trois mots ; Très-Saint Pere : mais il ne les eut pas plutôt prononcés , que le Pape lui ordonna de se lever. Alors

Comment
le Pere Ta-
chard haran-
gue le Pape.

étant allé se placer un peu plus bas que les deux derniers Cardinaux, vis-à-vis du Saint Pere, il continua son discours (82).

TACHARD.
II Voyage.
1688.

Aussi-tôt qu'il eut fini, les deux Maîtres de cérémonie, qui étoient à genoux à ses côtés, l'avertirent de reprendre la même posture, pour recevoir la réponse du Pape. Mais Sa Sainteté lui fit encore l'honneur de le faire lever. Après le discours du Pape, le Pere Tachard alla prendre la Lettre du Roi de Siam, qu'on avoit déposée sur une table, & la mit entre les mains de Sa Sainteté. Cette Lettre étoit écrite sur une lame d'or très-pur, roulée, d'un demi-pied de largeur, & longue d'environ deux pieds. La Lettre & la boete, qui étoit aussi d'or, pesoient ensemble plus de trois livres. Les Prelats Officiers de la Chambre du Pape, l'ayant reçue du Pere, à qui le Pape l'avoit rendue pour la replier & la remettre dans la boete, l'allerent porter dans le cabinet de Sa Sainteté; tandis que le Pere en laissa la traduction authentique en Langue Portugaise, scellée

(82) On fait grace au Lecteur d'une harangue flatteuse, où le Pere Tachard mettoit le Pape au-dessus de tous ses Prédécesseurs, & lui faisoit espérer la conversion de tous les Monarques de l'Orient.

TACHARD.
II Voyage.
1688.

Presens du
Roi de Siam
au Pape.

du Sceau du Roi , & contresignée du
Ministre (83).

Après l'avoir mis entre les mains de
Sa Sainteté , il alla prendre les presens
du Roi de Siam & de son Ministre ,
qu'il lui presenta successivement. Elle
les remit à ses Officiers. Le present du
Roi n'étoit qu'une cassette de filigrane
d'or , d'un ouvrage fort délicat , & du
poids d'environ quatorze marcs. Celui
du Ministre consistoit dans une cassette
de treize livres d'argent , ouvrage du
Japon , ornée de figures & d'oiseaux
relevés , dans un grand bassin de fili-
grane d'argent de la Chine , qui étoit
du même poids. Le premier Mandarin
étoit debout , tandis que le Pere portoit
la cassette qui contenoit le present du
Roi de Siam ; & les deux autres étoient
à genoux à ses côtés. Mais le Pere Ta-
chard ayant supplié Sa Sainteté de leur
permettre de s'approcher , pour lui ren-
dre leurs respects , ils s'avancerent vers
le thrône. Le premier Mandarin com-
mença seul ses réverences , & les deux
autres le suivirent en l'imitant. Ils joi-
gnirent d'abord les mains , & les éle-
vant jusqu'au front , ils les abaissèrent
jusqu'à la poitrine ; & s'étant profon-
dement inclinés , ils se mirent à genoux.

Comment
les Envoyés
Siamois sa-
luent sa Sain-
teté.

Ensuite ils se leverent , & faisant deux pas vers le thrône , ils recommencerent trois fois la même cérémonie , portant toujours néanmoins leur poignard au côté & leur bonnet en tête , comme on en étoit convenu. Enfin , étant arrivés au pied du thrône , ils se mirent à genoux & se prosternerent , faisant toucher de la pointe de leur bonnet le bord de la robe de Sa Sainteté ; tandis que le Pere Tachard étoit debout à sa droite. Ils se retirèrent en reculant , pour s'aller mettre à genoux un peu plus bas que les deux derniers Cardinaux , & demeurer dans cette posture jusqu'à la fin de l'audience. Alors Sa Sainteté fit approcher le Pere Tachard. Elle lui temoigna particulièrement combien elle étoit sensible aux marques de respect d'un Roi infidele & si éloigné. Elle lui demanda des moyens les plus surs & les plus efficaces d'établir le Christianisme dans les Indes Orientales. Après l'audience , il eut l'honneur de baiser encore une fois les pieds du Pape. De-là il descendit avec les Mandarins , dans l'appartement du Cardinal Cibo. Ce premier Ministre de l'Etat ecclésiastique les fit asseoir dans des fauteuils , & les reçut avec des témoignages extraordinaires de considération.

TACHARD.
II Voyage
1688.

Caresse
qu'ils reçoivent.

TACHARD.
II Voyage.
1688.

Ils furent reconduits à leur logement avec les mêmes cérémonies & dans les mêmes carrosses, au bruit des trompettes de Sa Sainteté (84).

Tant de caresses, la vûe des magnifiques Eglises de Rome, & sur-tout la majesté du Service Divin, leur inspirèrent une si haute idée de la grandeur du vrai Dieu, au culte duquel on leur disoit que tout cet appareil étoit destiné, qu'ils se sentirent touchés d'une forte inclination pour la Foi Chrétienne. Un des trois vint déclarer au Pere Tachard qu'il vouloit demeurer en France, pour se faire instruire & vivre dans une Loi si sainte. Deux de leurs domestiques lui promirent de recevoir le Baptême, & le prièrent de leur accorder une retraite auprès de lui. Mais il ne nous apprend pas quel fut le succès de ces heureuses dispositions (85).

Leur disposition pour le Christianisme.

Brefs & présens du Pape.

Sa Sainteté chargea le Pere Tachard de trois Brefs, l'un adressé au Roi de Siam, dans une boete d'or massif; le second, pour son Ministre, le Seigneur Constance, & le troisième pour les Mandarins Chrétiens du Tonquin. Les présens pour le Roi furent une medaille d'or, où le portrait du Pape étoit gravé,

enrichi de deux diamans d'un fort grand prix; un beau cabinet de crystal de roche & un admirable tableau de Carle Matarate. Pour le Seigneur Constance & sa femme, c'étoient deux chapelets accompagnés de deux medailles d'or. Les Mandarins reçurent chacun deux medailles, l'une d'or & l'autre d'argent. Le Pere Tachard eut un chapelet fort précieux, une medaille d'or, & un Corps saint tout entier (86).

TACHARD.
II Voyage.
1688.

Les Mandarins, étant partis de Rome, le 7 de Janvier, arriverent le lendemain à Civita-Vecchia, où ils furent reçus par le Gouverneur de la place, à la tête de la garnison sous les armes, au bruit du canon des galeres. Le Pere Tachard y arriva le même jour, avec une escorte de Gardes à cheval, qu'on avoit envoyée au devant de lui à la distance de deux lieues. Il fut reçu par le Gouverneur, à la porte de la Ville; & le jour suivant, il s'embarqua, avec les Mandarins, & tous ses gens, dans deux Navires Maltois, bien armés, qui les porterent en France.

VOYAGE

D'OCCUM - CHAMNAM,

De Siam en Portugal.

INTRODUCT.

C'EST à l'Auteur de la Relation précédente, qu'on a l'obligation de celle d'*Occum Chamnam*, un des Mandarins Siamois, avec lesquels il revint en France. Il avoit entendu vanter la singularité de ses aventures. Sa curiosité lui fit desirer de les apprendre de lui-même. Il les écrivit à mesure que le Mandarin les lui racontoit; & dans la suite, ayant eu l'occasion de connaître plusieurs Portugais dignes de foi, qui avoient fait le même voyage avec lui, il trouva dans la conformité de leur témoignage, une parfaite confirmation de ce récit (87). Il atteste d'ailleurs tous ceux qui ont connu ce Seigneur Siamois à Paris, en faveur de son jugement & de sa candeur (88). Cette Relation, dit-il, lui paroît digne de la

(87) La Relation d'*Occum Chamnam*, est au second Voyage du Père Tachard, page 280.

(88) *Ibidem*.

curiosité du Public. On peut se fier au jugement du Pere Tachard.

OCCUM-
CHAMNAM
1684.

Motifs du
Voyage.

Le Roi de Portugal ayant envoyé au Roi de Siam une fort célèbre ambassade, pour renouveler leurs anciennes alliances & dans d'autres vues, le Monarque Siamois se crut obligé de répondre à cette marque extraordinaire de considération, en faisant partir à son tour trois grands Mandarins, revêtus de la qualité de ses Ambassadeurs, & six autres d'un ordre inférieur, avec un assez grand équipage, pour se rendre à la Cour de Portugal. Ils s'embarquerent pour Goa, vers la fin du mois de Mars 1684, sur une Fregate Siamoise, commandée par un Capitaine Portugais. Quoique Goa ne soit pas fort éloigné de Siam, ils employèrent plus de cinq mois dans cette route; & soit défaut d'habileté dans les Officiers & les Pilotes, soit opiniâtreté des vents, ils n'y purent arriver qu'après le départ de la Flotte Portugaise. Ainsi leur navigation vers l'Europe fut différée d'une année presque entière.

Départ de
route jusqu'à
Goa.

Ils se virent dans la nécessité de passer onze mois à Goa, pour attendre le retour de la Flotte Portugaise qui devoit revenir d'Europe. Cependant ils trouverent l'intervalle assez court, parce

Occum est
forcé de s'ar-
rêter près
d'un an à
Goa.

OCCUM-
CHAMNAM.
1684.

qu'ils l'employèrent agréablement. La beauté des édifices qu'ils virent dans cette Ville, fut pour eux un spectacle nouveau, qui les surprit extraordinairement. Ce grand nombre de Palais, de Monasteres & de somptueuses Eglises occupa long-temps leur curiosité. Comme ils n'étoient jamais sortis de leur pays, ils furent étonnés de voir qu'il y eût dans le monde une plus belle Ville que Siam. Le Vice-Roi les fit loger magnifiquement. Il fournit aux frais de leur subsistance de la part du Roi de Portugal; quoiqu'un peu mécontent que le Roi leur Maître ne lui eût point écrit. Ces circonstances meritent d'autant plus d'être observées dans une relation Siamoise, que le Pere Tachard la donne pour une traduction exacte, jusques dans les moindres reflexions (89).

Il s'embar-
que pour
l'Europe.

Les Mandarins s'embarquerent enfin pour l'Europe, dans un Vaisseau Portugais de cent cinquante hommes d'équipage, & d'environ trente pieces de canon. Outre les Ambassadeurs, avec les personnes de leur suite, il parloit plusieurs Religieux de divers Ordres, & un grand nombre de passagers, Creoles, Indiens & Portugais. On mit à la voile, de la rade de Goa, le 27 de Jan-

vier 1686. La navigation fut heureuse jusqu'au 27 d'Avril. Mais, à l'exemple du Traducteur d'Occum, c'est dans sa bouche qu'il faut mettre cette intéressante partie de la Relation.

Occum-
CHAMNAM.
1686.

Ce jour même, au coucher du Soleil, on avoit fait monter plusieurs Matelots sur les mâts & les vergues du Navire, pour reconnoître la terre qu'on voyoit alors devant nous, un peu à côté sur la droite, & qu'on avoit apperçue depuis trois jours. Sur le rapport des Matelots, & sur d'autres indices, le Capitaine & le Pilote, jugerent que c'étoit le Cap de Bonne-Esperance. On continua la route, dans cette supposition, jusqu'à deux ou trois heures après le Soleil couché, qu'on se crut au de-là des terres qu'on avoit reconnues. Alors changeant de route, on porta un peu plus vers le Nord. Comme le temps étoit clair, & le vent fort frais, le Capitaine, persuadé qu'on avoit doublé le Cap, ne mit personne en sentinelle sur les antennes. Les Matelots de quart veilloient à la vérité; mais c'étoit pour les manœuvres, ou pour se rejouir ensemble, avec tant de confusion, qu'aucun ne s'apperçut & ne se défia même du danger. Je fus le premier qui découvrit la terre. Je ne sçais quel pressen-

Recit de son
naufrage au
Cap des Aiguilles.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

Comment
il s'apperçoit
du danger.

timent du malheur qui nous menaçoit, m'avoit fait passer une nuit si inquiète, qu'il m'avoit été impossible de fermer l'œil pour dormir. Dans cette agitation, j'étois sorti de ma chambre, & je m'amusois à considérer le Navire, qui sembloit voler sur les eaux. En regardant un peu plus loin, j'apperçus tout d'un coup sur la droite une ombre fort épaisse & peu éloignée de nous. Cette vue m'épouvanta : j'en avertis le Pilote, qui veilloit au gouvernail. Au même instant on cria de l'avant du Vaisseau : „ Terre, terre devant nous. Nous sommes perdus, revirez de bord. “ Le Pilote fit pousser le gouvernail pour changer de route. Nous étions si près du rivage, qu'en revirant, le Navire donna trois coups de sa poupe sur une roche, & perdit aussi-tôt son mouvement. Ces trois secousses furent très-rudes. On crut le Vaisseau crevé. On courut à la poupe. Cependant, comme il n'étoit pas encore entré une seule goutte d'eau, l'équipage fut un peu ranimé.

Efforts inutiles pour
soulager le
Vaisseau.

On s'efforça de sortir d'un si grand danger en coupant les mâts, & en déchargeant le Vaisseau. Mais on n'en eut pas le temps. Les flots, que le vent poussoit au rivage, y porterent aussi le

bâtiment. Des montagnes d'eau , qui s'alloient rompre sur les brisans avancés dans la mer , soulevoient le Vaisseau jusqu'aux nues , & le laissoient retomber tout d'un coup sur les roches , avec tant de vitesse & d'impétuosité , qu'il n'y put résister long-temps. On l'entendoit craquer de tous côtés. Les membres se détachent les uns des autres ; & l'on voyoit cette grosse masse de bois , s'ébranler , plier & se rompre de toutes parts avec un fracas épouvantable. Comme la poupe avoit touché la première , elle fut aussi la première enfoncée. En vain les mâts furent coupés , & les canons jettés à la mer , avec les coffres & tout ce qui tomboit sous la main , pour soulager le corps du bâtiment. Il toucha si souvent , que s'étant ouvert enfin sous la Sainte-Barbe , l'eau , qui entroit en abondance , eut bien-tôt gagné le premier pont & rempli la Sainte-Barbe. Elle monta jusqu'à la grande chambre ; & peu d'instans après , elle étoit à la hauteur de la ceinture sur le second pont.

A cette vûe , il s'éleva de grands cris. Chacun se réfugia sur l'étage le plus haut du navire , mais avec une confusion qui augmenta le danger. L'eau continuant de monter , nous vîmes le

Consternation de l'Equipage.

DECU M-
CHAMNAM.
1686.

vaisseau s'enfoncer insensiblement dans la mer ; jusqu'à ce que la quille ayant atteint le fond , il demeura quelque temps immobile dans cet état.

Moyens
qu'on em-
plove pour
se sauver.

Il seroit difficile de représenter l'effroi & la consternation qui se répandirent dans tous les esprits , & qui éclaterent par des cris , des sanglots & des hurlemens. Le bruit & le tumulte étoient si horribles , qu'on n'entendoit plus le fracas du Vaisseau , qui se rompoit en mille pieces , ni le bruit des vagues qui se brisoient sur les rochers avec une furie incroyable. Cependant , après s'être livrés à des gemissemens inutiles , ceux qui n'avoient pas encore pris le parti de se jeter à la nage penserent à se sauver par d'autres voies. On fit plusieurs radeaux , des planches & des mâts du Navire. Tous les malheureux à qui la frayeur avoit fait négliger ces précautions , furent engloutis dans les flots , ou écrasés par la violence des vagues , qui les précipitoient sur les rochers du rivage.

Mes craintes furent d'abord aussi vives que celles des autres. Mais lorsqu'on m'eut assuré qu'il y avoit quelque espérance de se sauver , je m'armai de résolution. J'avois deux habits assez propres , que je vêtis l'un sur l'autre ; &

m'étant mis sur quelques planches liées ensemble, je m'efforçai de gagner à la nage le bord de la mer. Notre second Ambassadeur, le plus robuste & le plus habile des trois à nager, étoit déjà dans l'eau. Il s'étoit chargé de la lettre du Roi, qu'il portoit attachée à la poignée d'un sabre dont Sa Majesté lui avoit fait présent. Ainsi nous arrivâmes tous deux à terre, presque en même temps. Plusieurs Portugais s'y étoient déjà rendus : mais ils n'avoient fait que changer de peril. Si ceux qui étoient encore dans le vaisseau pouvoient être noyés, il n'y avoit pas plus de ressource à terre contre la faim. Nous étions sans eau, sans vin & sans biscuit. Le froid d'ailleurs étoit très piquant ; & j'y étois d'autant plus sensible, que la nature ne m'y avoit point accoutumé. Je compris qu'il me seroit impossible d'y résister long-temps. Cette idée me fit prendre la résolution de retourner le lendemain au Vaisseau, pour y prendre des habits plus épais que les miens, & des rafraîchissemens. Les Portugais, de quelque rang, avoient été logés sur le premier pont ; & je m'imaginai que je trouverois dans leurs cabanes des choses précieuses, sur-tout de bonnes provisions, qui étoient le plus nécessaire de nos besoins. Je me

Occum arriva au rivage sur une planche.

Il a le courage de retourner au Vaisseau.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

remis sur une espece de claie , & je nageai heureusement jusqu'au Vaisseau (90).

Provisions
qu'il en ap-
porte.

Il ne me fut pas difficile d'y aborder , parce qu'il paroissoit encore au dessus de l'eau. Je m'étois flatté d'y trouver de l'or , des pierreries , ou quelque meuble précieux , qui n'eût pas été difficile à porter. Mais , en arrivant , je vis toutes les chambres remplies d'eau , & je ne pus emporter que quelques pieces d'étoffe d'or , avec une petite cave de six flacons de vin & un peu de biscuit , que je trouvai dans la cabane d'un Pilote ; j'attachai ce petit butin sur la claie ; & le poussant devant moi , avec beaucoup de peine & de danger , j'arrivai une seconde fois au rivage , quoique bien plus fatigué que la premiere.

Ingratitude
d'un Portu-
gais.

J'y rencontraï quelques Siamois , qui s'étoient sauvés nuds. La compassion que je ressentis de leur misere , en les voyant trembler de froid , m'obligea de leur faire part des étoffes que j'avois apportées du vaisseau. Mais craignant que si je leur confiois la cave , elle ne durât pas long-temps entre leurs mains , je la donnai à un Portugais , qui m'avoit toujours marqué beaucoup d'ami-

tié ; à condition néanmoins que nous en partagerions l'usage. Dans cette occasion , je reconnus combien l'amitié est foible contre la nécessité. Cet ami me donna , chaque jour , un demi-verre de vin à boire , pendant les deux ou trois premières journées ; dans l'espérance de trouver une source ou un ruisseau. Mais lorsqu'on se vit pressé de la soif & qu'on craignit de ne pas découvrir d'eau douce pour se désalterer , en vain le pressai-je de me communiquer un secours qu'il tenoit de moi. Il me répondit qu'il ne l'accorderoit pas à son pere. Le biscuit ne put nous servir ; parce que l'eau de mer , dont il avoit été trempé , lui donnoit une amertume insupportable (91).

Aussi-tôt que tout le monde se fut rendu à terre , ou du moins que personne ne parut plus sortir du vaisseau , on compta le nombre de ceux qui s'étoient sauvés , & nous nous trouvâmes environ deux cens personnes , d'où l'on conclut qu'il ne s'en étoit noyé que sept ou huit , pour avoir eu trop d'empressement à se sauver. Quelques Portugais avoient eu la précaution d'emporter des fusils & de la poudre , pour se défendre des Caffres , & pour tuer du gibier dans

Nombre de
ceux qui s'é-
toient
véc.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

Ils sont ex-
posés à partir
de froid.

Leur route
au travers des
bois jusqu'au
Cap de Bonne-
Espérance.

les bois. Ces armes nous furent aussi fort utiles à faire du feu, non-seulement pendant toute la durée de notre voyage jusqu'aux habitations Hollandoises, mais sur-tout les deux premières nuits, que nous passâmes sur le rivage, tout dégoutans de l'eau de la mer. Le froid fut si rigoureux, que si l'on n'eût allumé du feu pour faire secher nos habits, peut-être aurions-nous trouvé tous, dans une prompte mort, le remede de nos peines.

Le second jour après notre naufrage, nous nous mîmes en chemin. Le Capitaine & les Pilotes nous disoient que nous n'étions pas à plus de vingt lieues du Cap de Bonne-Espérance, où les Hollandois avoient une fort nombreuse habitation, & que nous n'avions besoin que d'un jour ou deux pour y arriver. Cette assurance porta la plûpart de ceux qui avoient apporté quelques vivres du Vaisseau à les abandonner, dans l'espoir qu'avec ce fardeau de moins, ils marcheroient plus vite & facilement. Nous entrâmes ainsi dans les bois, ou plutôt dans les brossailles; car nous vîmes peu de grands arbres, dans tout le cours de notre voyage. On marcha tout le jour; & l'on ne s'arrêta que deux fois, pour prendre un peu de repos.

Comme on n'avoit presque rien apporté pour boire & pour manger, on commença bien-tôt à ressentir les premières atteintes de la faim & de la soif; surtout après avoir marché avec beaucoup de diligence à l'ardeur du Soleil, dans l'esperance d'arriver le même jour chez les Hollandois. Sur les quatre heures après midi, nous trouvâmes une grande mare d'eau, qui servit beaucoup à nous soulager. Chacun y but à loisir. Les Portugais furent d'avis de passer le reste du jour & la nuit suivante sur le bord de cet étang. On fit du feu. Ceux qui purent trouver dans l'eau quelques Cancre, les firent rôtir & les mangerent. D'autres, en plus grand nombre, après avoir bû une seconde fois, prirent le parti de se livrer au sommeil; bien plus abbatus par la fatigue d'une si longue marche, que par la faim qui les tourmentoit depuis deux jours qu'ils avoient passés à jeûn (92).

Bonheur
qu'ils ont de
trouver une
mare d'eau.

Le lendemain, après avoir bû par précaution pour la soif future, on partit de grand matin. Les Portugais prirent les devans, parce que notre premier Ambassadeur étant d'une foiblesse & d'une langueur qui ne lui permettoient pas de faire beaucoup de dili-

(92) Pages 289 & précédentes.

OCCUM-
CHAMNAM.

1686.

Ils se divi-
sent en trois
bandes.

Les Portu-
gais quittent
les Siamois.

gence, nous fumes obligés de nous ar-
rêter avec lui. Mais comme il ne falloit
pas perdre les Portugais de vûe, nous
primes le parti de nous diviser en trois
troupes. La premiere suivoit toujours
de vûe les derniers Portugais; & les
deux autres, marchant dans la même
distance, prenoient garde aux signaux
dont on étoit convenu avec la premiere
bande, pour avertir lorsque les Portu-
gais s'arrêteroient ou changeroient de
route. Nous trouvâmes quelques petites
montagnes, qui nous causerent beau-
coup de peine à traverser. Pendant tout
le jour, nous ne pûmes découvrir qu'un
Puits, dont l'eau étoit si jaunâtre qu'il
fut impossible d'en boire. Un signal de
la premiere troupe ayant fait juger en
même tems que les Portugais s'étoient
arrêtés, on ne douta pas qu'ils n'eussent
rencontré de bonne eau, & cette espe-
rance nous fit doubler le pas. Cependant
tous nos efforts ne purent nous y faire
mener l'Ambassadeur avant le soir. Nos
gens nous declarerent que les Portugais
n'avoient pas voulu nous attendre, sous
prétexte qu'il n'y auroit aucun avan-
tage pour nous à souffrir la faim & la
soif avec eux, & qu'ils nous serviroient
plus utilement en se hâtant de mar-
cher, pour se mettre en état de nous

envoyer des rafraîchissemens.

A cette triste nouvelle, le premier Ambassadeur fit assembler tous les Siamois qui étoient restés près de lui. Il nous dit qu'il se sentoît si foible & si fatigué, qu'il lui étoit impossible de suivre les Portugais ; qu'il exhortoit ceux qui se portoient bien à faire assez de diligence pour les rejoindre : & que les maisons Hollandoises ne pouvant être éloignées, il leur ordonnoit seulement de lui envoyer un cheval & une charette, avec quelques vivres, pour le porter au Cap s'il étoit encore en vie. Cette separation nous affligea beaucoup ; mais elle étoit nécessaire. Il n'y eut qu'un jeune homme . âgé d'environ quinze ans, fils d'un Mandarin, qui ne voulut pas quitter l'Ambassadeur, dont il étoit fort aimé & pour lequel il avoit aussi beaucoup d'affection. La reconnoissance & l'amitié lui firent prendre la résolution de mourir ou de se sauver avec lui, sans autre suite qu'un vieux domestique, qui ne put se résoudre non plus à quitter son Maître.

Le second Ambassadeur, un autre Mandarin & moi, nous primes congé de lui, après l'avoir assuré de le secourir aussi-tôt que nous en aurions le pouvoir ; & nous nous remîmes en chemin.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.
Triste é-
tat du pre-
mier Ambas-
sadeur.

Il s'arrête
avec un jeune
homme qu'il
aime.

Marche des
autres.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

Ils rejoignent les Portugais.

avec nos gens , dans le dessein de suivre les Portugais , tout éloignés qu'ils étoient de nous. Un signal que nos Siamois les plus avancés nous firent du haut d'une montagne , augmenta notre courage & nous fit doubler le pas. Mais nous ne pûmes les joindre que vers dix heures du soir. Ils nous dirent que les Portugais étoient encore fort loin ; & nous découvrîmes en effet leur Camp , à quelques feux qu'ils y avoient allumés. L'espérance d'y trouver du-moins de l'eau , soutint notre courage. Après avoir continué de marcher l'espace de deux grandes heures , au travers des bois & des rochers , nous y arrivâmes avec des peines incroyables. Les Portugais étoient postés sur la croupe d'une grande montagne , après y avoir fait un grand feu , autour duquel ils s'étoient endormis. Chacun demanda d'abord où étoit l'eau. Un Siamois eut l'humanité de m'en apporter , car le ruisseau qu'on avoit découvert étoit assez loin du Camp , & je n'aurois pas eu la force de m'y traîner. Je m'étendis auprès du feu. Le sommeil me prit dans cette posture , jusqu'au lendemain que le froid me reveilla (93).

Désespoir
de l'Auteur.

Je me sentis si affoibli , & pressé
(93) Pages 272 & précédentes.

d'une faim si cruelle, qu'ayant souhaité mille fois la mort, je résolus de l'attendre dans le lieu où j'étois couché. Pourquoi l'aller chercher plus loin, avec de nouveaux tourmens ? Mais ce mouvement de desespoir se dissipa bientôt, à la vûe des Siamois & des Portugais, qui n'étant pas moins abbattus que moi, ne laissoient pas de se mettre en chemin pour travailler à la conservation de leur vie. Je ne pus résister à leur exemple. L'exercice de mes jambes me rendit un peu de chaleur. Je devançai même une fois mes compagnons jusqu'au sommet d'une colline, où je trouvai des herbes extrêmement hautes & fort épaisses. La vitesse de ma marche avoit achevé d'épuiser mes forces. Je fus contraint de me coucher sur cette belle verdure, où je m'endormis. A mon reveil, je me sentis les cuisses & les jambes si roides, que je desespérai pouvoir m'en servir. Cette extrémité me fit reprendre la résolution à laquelle j'avois renoncé le matin. J'étois si déterminé à mourir, que j'en attendois le moment avec impatience, comme la fin de mes infortunes. Le sommeil me prit encore dans ces tristes reflexions. Un Mandarin, qui étoit mon ami particulier, & mes valets, qui me

Il se détermine à mourir.

Un ami rappelle son courage.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

croyoient égaré, me chercherent assez long temps. Ils me trouverent enfin ; & m'ayant reveillé , le Mandarin m'exhorta si vivement à prendre courage , qu'il me fit quitter un lieu où je serois mort infailliblement sans son secours. Nous rejoignîmes ensemble les Portugais , qui s'étoient arrêtés près d'une ravine d'eau. La faim , qui les pressoit comme moi , leur fit mettre le feu à des herbes demi-seches , pour y chercher quelque lézard ou quelque serpent qu'ils pussent dévorer. Un d'entre eux , ayant trouvé des feuilles sur le bord de l'eau , eut la hardiesse d'en manger , quelque ameres qu'elles fussent , & sentit sa faim apaisée. Il annonça cette nouvelle à toute la troupe , qui n'en mangea pas moins avidement. Nous passâmes ainsi la nuit (94).

Rencontre
de quelques
Hottentots.

Le lendemain , qui étoit le cinquième jour de notre marche ; nous partîmes de grand matin , persuadés que nous ne pouvions manquer ce jour-là de trouver les habitations Hollandaises. Cette idée renouvela nos forces. Après avoir marché sans interruption jusqu'à midi , nous apperçûmes , assez loin de nous , quelques hommes sur une hauteur. Personne ne douta que

nous ne fussions au terme de nos souffrances, & nous nous avançames avec une joie qui ne peut être exprimée. Mais ce sentiment dura peu, & nous fumes bien-tôt détrompés. C'étoient trois ou quatre Hottentots, qui nous ayant découvert les premiers, venoient armés de leurs Zagaies, pour nous reconnoître. Leur crainte parut égale à la nôtre, à la vûe de notre troupe nombreuse & de nos fusils. Cependant nous nous persuadames que leurs Compagnons n'étoient pas éloignés; & nous croyant au moment d'être massacrés par ces barbares, nous primes le parti de les laisser approcher, dans l'idée qu'il valoit mieux finir tout d'un coup une malheureuse vie, que de la prolonger quelques jours, pour la perdre enfin par des tourmens plus cruels que la mort même. Mais lorsqu'ils eurent reconnu d'assez loin que nous étions en plus grand nombre qu'ils ne l'avoient jugé d'abord, ils s'arrêtèrent pour nous attendre à leur tour; & nous voyant approcher, ils prirent le devant, en nous faisant signe de les suivre, & nous montrant avec le doigt quelques maisons, c'est-à-dire, trois ou quatre misérables cabanes, qui se présentoient sur une colline. Ensuite, lorsque nous fumes

OCCUM-
CHAMNAMES
1686.

Ils mon-
trent un de
leurs villa-
ges.

Occum-
CHAMNAM.
1686.

au pied de cette colline, ils prirent un petit chemin par lequel ils nous menerent vers un autre village, avec les mêmes signes, pour nous engager à marcher sur leurs traces, quoiqu'ils tournassent souvent la tête & qu'ils parussent nous observer d'un air de défiance.

Conduite de
ces barbares.

En arrivant à ce village, qui étoit composé d'une quarantaine de cabanes, couvertes de branches d'arbres, dont les Habitans montoient au nombre de quatre ou cinq cens personnes, leur confiance augmenta jusqu'à s'approcher de nous, & nous considérer à loisir. Ils prirent plaisir à regarder particulièrement les Siamois, comme s'ils eussent été frappés de leur habillement. Cette curiosité nous parut bien-tôt importune. Chacun voulut entrer dans leurs cases, pour y chercher quelques alimens; car tous les signes par lesquels nous leur faisons connoître nos besoins, ne servoient qu'à les faire rire de toutes leurs forces, sans qu'ils parussent nous entendre. Quelques-uns nous repetoient seulement ces deux mots, *Ta-bac, Pataque*. Je leur offris deux gros diamans que le premier Ambassadeur m'avoit donnés au moment de notre separation, mais cette vûe les toucha

peu. Enfin , le premier Pilote , qui avoit quelques Pataques , seule monnoie qui soit connue de ces barbares (95) , fut reveillé par le nom ; il leur en donna quatre , pour lesquelles ils amenèrent un bœuf , qu'ils ne vendent ordinairement aux Hollandois que sa longueur de Tabac (96). Mais de quel secours pouvoit être un bœuf , entre tant d'hommes à demi morts de faim , qui n'avoient vécu depuis six jours entiers que de quelques feuilles d'arbres ? Le Pilote n'en fit part qu'aux gens de sa Nation , & à ses meilleurs amis. Aucun Siamois n'en put obtenir un morceau. Ainsi nous eumes le chagrin de ne recevoir aucun soulagement , à la vûe non seulement de ceux qui satisfaisoient leur faim , mais de quantité de bestiaux qui païssoient dans la campagne. Les Portugais ne nous défendoient pas moins de toucher aux troupeaux des Hottentots qu'au bœuf qu'ils avoient fait cuire , & nous menaçoient de nous abandonner à la fureur de ces barbares.

Un Mandarin , voyant que les Hottentots refusoient l'or monnoyé , prit le parti de se parer la tête de certains

OCCUM-
CHAMNAM.

1686.

Seule mon-
noie qu'ils
connoissent.Comment
les Manda-
rins soula-
gent leur
faim.

(95) Page 295.

(96) Page 296.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

ornemens d'or, & parut devant eux dans cet état. Cette nouveauté leur plut. Ils lui donnerent un quartier de mouton pour ces petits ouvrages, qui valoient plus de cent pistoles. Nous mangeames cette viande à demi crue ; mais elle ne fit qu'aiguïser notre appétit. J'avois remarqué que les Portugais avoient jetté la peau de leur bœuf, après l'avoir écorché. Ce fut un trésor pour moi. J'en fis confidence au Mandarin qui m'avoit sauvé de mon propre désespoir. Nous allames chercher cette peau ensemble ; & l'ayant heureusement trouvée, nous la mimes sur le feu pour la faire griller. Elle ne nous servit que pour deux repas ; parce que les autres Siamois nous ayant découvert, il fallut partager avec eux notre bonne fortune. Un Hottentot s'étant arrêté à considérer les boutons d'or de mon habit, je lui fis entendre que s'il vouloit me donner quelque chose à manger, je lui en ferois volontiers présent. Il me témoigna qu'il y consentoit : mais au lieu d'un mouton que j'esperois pour le moins, il ne m'apporta qu'un peu de lait, dont il fallut paroître content.

Leurs alarmes dans le village des Hottentots.

Nous passames la nuit dans ce lieu, près d'un grand feu qu'on avoit allumé devant les cases des Hottentots. Ces bar-

bates ne firent que danser & pousser des cris jusqu'au jour ; ce qui nous obligea de renoncer au sommeil , pour nous tenir incessamment sur nos gardes. Nous partîmes le matin ; & prenant le chemin de la mer , nous arrivâmes au rivage vers midi. Les moules que nous trouvâmes le long des rochers , nous firent un charmant festin. Après nous en être rassasiés , chacun eut soin d'en faire sa provision pour le soir. Mais il falloit rentrer dans les bois pour y chercher de l'eau. Nous n'en pûmes trouver qu'à la fin du jour. Encore n'étoit-ce qu'un filet d'eau fort sale. Mais personne ne se donna le temps de la laisser reposer pour en boire. On campa sur le bord du ruisseau , avec la précaution de faire la garde toute la nuit , dans la crainte des Caffres , dont on soupçonnoit les intentions (97).

Le jour suivant , nous nous trouvâmes au pied d'une haute montagne qu'il fallut traverser avec une étrange fatigue. La faim nous pressa plus que jamais , & rien ne s'offroit pour l'apaiser. Du sommet de la montagne , nous vîmes sur un coteau des herbes assez vertes & quelques fleurs. On y courut. On se mit à manger les moins

OCCUM-
CHAMNAM
1686.

Ils se reme-
tent en mar-
che.

Occum-
CHAMNAM,
1686.

Erreur du
Capitaine &
des Pilotes.

Fausse espe-
rance qui aug-
mente leur
misere.

ameres. Mais ce qui appaisoit notre
faim , augmenta notre soif , jusqu'à
nous causer un tourment qu'il faut avoir
éprouvé pour le comprendre. Cepen-
dant , nous ne trouvames de l'eau que
bien avant dans la nuit , au pied de la
même montagne. Lorsque tout le mon-
de y fut rassemblé , on tint conseil ; &
d'un commun accord , on prit la réso-
lution de ne plus s'enfoncer dans les
terres , comme on avoit fait jusqu'alors
pour abrégér le chemin. Le Capitaine
& les Pilotes reconnoissoient qu'ils s'é-
toient trompés. Ne pouvant plus ca-
cher leur erreur , ils avouoient qu'ils
étoient incertains , & du lieu que nous
cherchions , & du chemin qu'il falloit
tenir , & du temps dont nous avions
besoin pour y arriver. D'ailleurs , on
étoit sûr , en suivant la Côte , de trou-
ver des moules , & d'autres coquillages ,
qui étoient du-moins une ressource
continuelle contre la faim. Enfin , com-
me la plûpart des rivières , des ruisseaux
& des fontaines ont leur cours vers la
mer , nous pouvions esperer d'avoir
moins à souffrir de la soif.

A la pointe du jour , nous reprimes
le chemin du rivage , où nous arriva-
mes deux heures avant midi. On dé-
couvrit d'abord une grande plage , ter-

minée par une grosse montagne, qui s'avançoit fort loin dans la mer. Cette vue rejouit tout le monde, parce que les Pilotes assurèrent que c'étoit le Cap de Bonne-Esperance. Une si douce nouvelle ranima tellement nos forces, que sans nous reposer un moment, nous continuâmes de marcher jusqu'à la nuit. Mais après avoir fait cinq ou six lieues, on reconnût que ce n'étoit pas le Cap qu'on avoit espéré. De mortels regrets succederent à l'esperance. On se consola un peu néanmoins, sur le recit d'un Matelot, qui ayant été à la découverte une heure avant le coucher du soleil, rapporta qu'il avoit trouvé à peu de distance une petite Isle presque couverte de moules, avec une fort bonne source d'eau. On se hâta de s'y rendre, pour y passer la nuit; & le lendemain, on se trouva si bien du rafraîchissement qu'on s'y étoit procuré, qu'on prit le parti d'y demeurer tout le jour & la nuit suivante. Ce jour nous delassa beaucoup, & l'abondance de la nourriture y remit un peu nos forces. Le soir, nous étant assemblés, suivant notre coutume, un peu à l'écart des Portugais, nous fumes surpris de voir manquer un de nos Mandarins. On le chercha de tous côtés, on l'appella par

Mort fut
nelle de deux
Mandarins.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

des cris ; mais ces soins furent inutiles. Ses forces l'avoient abandonné en chemin. L'extrême aversion qu'il avoit pour les herbes & pour les fleurs, que les autres mangeoient du-moins sans dégoût, ne lui avoit pas permis d'en porter même à la bouche. Il étoit mort de faim & de foiblesse, sans pouvoir se faire entendre & sans être apperçu de personne. Quatre jours auparavant, un autre Mandarin avoit eu le même sort. Il faut que la misere endurecisse beaucoup le cœur. En tout autre temps, la mort d'un ami m'eût causé une vive affliction ; mais dans cette occasion je n'y fus presque pas sensible.

Invention
pour porter
de l'eau.

Pendant le jour & les deux nuits que nous passâmes dans l'Isle, on remarqua certains arbres secs & assez gros, qui étoient percés par les deux bouts. La soif, qui nous avoit paru jusqu'alors un tourment si cruel, nous inspira le moyen d'en tirer quelque utilité. Chacun se pourvut d'un de ces longs tubes ; & l'ayant bien fermé par le bas, on le remplit d'eau pour la provision du jour. Dans l'incertitude de la situation du Cap de Bonne-Esperance, les Pilotes proposerent de monter sur celui que nous avions devant nous. Du sommet, on pouvoit espérer de découvrir l'objet de

nos recherches. Cette idée plut à tout le monde. On eut besoin de beaucoup d'efforts, pour grimper sur une hauteur escarpée; & pendant tout le jour, on ne vécut que d'herbes & de fleurs, qui s'y trouvoient en differens lieux. Vers le soir, en descendant de cette montagne, d'où nous avions eu le chagrin de ne pas appercevoir ce que nous cherchions, nous découvrîmes à une demi-lieue de nous une troupe d'Elephans, qui païssoient dans une vaste campagne, mais qui n'étoient pas d'une grandeur extraordinaire. On passa la nuit sur le rivage, au pied de la montagne. Le soleil n'étant point encore couché, on se repandit de tous côtés, sans rien trouver qui pût servir d'aliment. De tous les Siamois, je fus le seul à qui le hazard offrit de quoi souper. J'avois cherché des herbes ou des fleurs; & n'en ayant trouvé que de fort ameres, je m'en retournois, après m'être inutilement fatigué; lorsque j'aperçus un serpent, fort menu à la vérité, mais assez long. Je le poursuivis dans sa fuite, & je le tuai d'un coup de poignard. Nous le mîmes au feu, sans autre précaution, & nous le mangeames tout entier, sans excepter la peau, la tête & les os. Il nous parut

OCCUM-
CHAMNAMx
1686.

Troupe
d'Elephans.

L'Auteur
tue un serpent
& le mange
tout entier.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

Vent terri-
ble.

Pluie qui
l'est encore
plus.

de fort bon goût. Après cet étrange festin, nous remarquâmes qu'il nous manquoit un de nos trois Interprètes. On décampa, le lendemain, un peu plus tard qu'à l'ordinaire. Il s'étoit élevé à la pointe du jour, un gros brouillard, qui avoit obscurci tout l'horizon. A peine eûmes-nous fait un quart de lieue, que nous fûmes incommodés d'un vent très froid, & le plus impétueux que j'eusse éprouvé de ma vie. Peut-être l'affoiblissement de nos forces nous le faisoit-il trouver plus violent qu'il n'étoit en effet; mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre, nous fûmes obligés, pour avancer un peu vers notre terme, d'aller successivement à droite & à gauche, comme on louvoie sur mer. Vers deux heures après midi, le vent nous amena une grosse pluie, qui dura jusqu'au soir. Elle étoit si épaisse & si pesante, que dans l'impossibilité de marcher, les uns se mirent à l'abri sous quelques arbres secs, d'autres allèrent se cacher dans le creux des rochers, & ceux qui ne trouverent aucun azyle s'appuyèrent le dos contre la hauteur d'un ravine, en se pressant les uns les autres pour s'échauffer un peu, & pour résister à la violence de l'orage. La description de nos peines surpasse

toute expression. Quoique nous eussions passé le jour sans manger, & que nous n'eussions bû que de l'eau de pluie, la faim nous parut le moindre de nos maux, lorsqu'à l'arrivée de la nuit, tremblans de lassitude & de froid, il nous fut impossible de fermer l'œil & même de nous coucher, pour prendre un peu de repos.

Aussi nous crûmes-nous délivrés de la moitié de notre misère, en voyant paroître le jour. L'engourdissement, la foiblesse & les autres maux qui nous restoient d'une si fâcheuse nuit ne nous empêcherent pas de tourner nos premiers soins à rejoindre les Portugais. Mais quels furent notre étonnement & notre tristesse de ne les plus appercevoir ? En vain nos yeux les cherchèrent de tous côtés. Non seulement nous n'en découvrîmes pas un seul, mais il nous fut impossible de juger quel chemin ils avoient pris. Dans ce cruel moment, tous les maux que nous avions essuyés jusqu'alors, la faim, la soif, la lassitude, & la douleur, se réunirent devant nous pour nous accabler. La rage & le desespoir se saisirent de notre cœur. Nous nous regardions les uns les autres, étonnés, à demi-morts, dans un profond silence & sans aucun senti-

Occum-
CHAMNAM.
1686.

Les Siamois
sont abandonnés des
Portugais.

Leur con-
sternation.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

Discours
d'un Manda-
rin qui rele-
ve leur cou-
rage.

Extrême res-
pect des Sia-
mois pour les
lettres de leur
Roi.

ment. Le second Ambassadeur fut le
premier qui reprit courage. Il nous
assembla tous , pour délibérer sur no-
tre sort. Après nous avoir représenté
que les Portugais ne pouvoient nous
avoir abandonnés sans de fortes raisons ,
& que nous avions été obligés nous-
mêmes de laisser notre premier Ambas-
sadeur derrière nous , dans une affreuse
solitude , il nous fit considérer que le
secours que nous avions tiré d'eux ne
meritoit pas d'être regretté ; & que
nous pouvions continuer de suivre les
côtes , suivant la résolution que nous
avons prise de concert. » Il n'y a qu'une
» seule chose , nous dit-il , que nous
» devons préférer à tout le reste , & qui
» m'empêcheroit de sentir mon mal-
» heur si j'avois l'esprit tranquille sur
» ce point. Vous êtes tous témoins du
» profond respect que j'ai toujours eu
» pour la lettre du grand Roi dont nous
» sommes les Sujets. Mon premier soin
» dans notre naufrage , fut de la sau-
» ver. Je ne puis même attribuer ma
» conservation qu'à la bonne fortune
» qui accompagne toujoursce qui ap-
» partient à notre Maître. Vous avez
» vu avec quelle circonspection je l'ai
» portée. Quand nous avons passé la
» nuit sur des montagnes , je l'ai tou-

jours placée au fommet, ou du moins,
 au-deffus de notre troupe; & me met-
 tant un peu plus bas, je me fuis tenu
 dans une distance convenable pour la
 garder. Quand nous nous sommes
 arrêtés dans les plaines, je l'ai toujours
 attachée à la cime de quelque arbre.
 Pendant le chemin, je l'ai portée sur
 mes épaules, auffi long tems que je
 l'ai pû; & je ne l'ai confiée à d'au-
 tres, qu'après l'épuisement de mes
 forces. Dans le doute où je fuis fi je
 pourrai vous fuivre long tems, j'or-
 donne de la part du grand Roi notre
 Maître, au troisieme Ambassadeur,
 qui en usera de même à l'égard du
 premier Mandarin s'il meurt avant
 lui, de prendre après ma mort les
 mêmes soins de cette auguste lettre.
 Si, par le dernier des malheurs, au-
 cun de nous ne pouvoit arriver au
 Cap de Bonne-Efperance, celui qui
 en fera chargé le dernier, ne man-
 quera point de l'enterrer avant que
 de mourir, sur une montagne, ou
 dans le lieu le plus élevé qu'il pour-
 ra trouver; afin qu'ayant mis ce pré-
 cieux dépôt à couvert d'insulte, il
 meure prosterné dans le même lieu,
 avec autant de respect, en mourant,
 que nous en devons au Roi, pendant

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

» notre vie. Voilà ce que j'avois à vous
» recommander. Après cette explica-
» tion, reprenons courage, ne nous se-
» parons jamais, allons à petites jour-
» nées; la fortune du grand Roi, notre
» Maître, nous protégera toujours.

Ils s'effor-
cent de re-
trouver les
Portugais.

Ce discours nous remplit de résolu-
tion. Cependant, au lieu de nous attra-
cher à suivre les côtes, on convint qu'il
falloit tenter de rejoindre les Portugais,
& prendre le chemin qu'on pouvoit ju-
ger qu'ils avoient suivi. Nous avions
devant nous une grande montagne, &
sur la droite, un peu à côté, quelques
petites collines. Nous nous persuada-
mes aisément que fatigués comme ils
étoient, ils n'auroient pas choisi les
plus rudes passages, quoiqu'ils fussent
les plus droits. On prit par la première
colline. Cette journée me coûta d'é-
tranges douleurs. Non seulement la nuit
précédente m'avoit rendu les jambes
roides & engourdies, mais elles com-
mencerent à s'enfler avec tout mon
corps. Quelques jours après, il me sortit
de tout le corps, sur-tout des jambes,
une eau blanchâtre & pleine d'écume.
Nous marchions fort vite; ou du moins,
il nous sembloit que nous faisions beau-
coup de diligence, quoiqu'en effet nous
fussions peu de chemin. Vers midi, nous

arrivâmes fort las au bord d'une rivière, qui pouvoit avoir soixante pieds de large, & sept ou huit de profondeur.

Nous doutâmes si les Portugais l'avoient passée, parce que sans avoir beaucoup de largeur elle étoit extrêmement rapide. Quelques Siamois essayèrent de la traverser; mais le courant étoit si impetueux qu'ils retournerent sur leurs pas dans la crainte d'être emportés. Cependant on résolut de tenter encore une fois le passage; & pour le faire avec moins de peril, on s'avisa de lier ensemble toutes les écharpes de la troupe, dont un Mandarin fort robuste entreprit d'attacher un bout au tronc d'un arbre qu'on voyoit de l'autre côté de la rivière, dans l'esperance qu'à la faveur de cette espece de chaîne, chacun pourroit passer successivement. Mais à peine le Mandarin fut-il au milieu de la rivière, que ne pouvant résister au cours de l'eau, il fut obligé de quitter le bout des écharpes, pour nager vers l'autre bord; & malgré toute son adresse, il fut jetté contre une pointe de terre, qui le blessa dans plusieurs endroits du corps. Il prit le parti de remonter à pied le long du rivage, pour crier, vis-à-vis de nous, qu'il n'étoit pas vraisemblable que les Portugais eussent pris cette rou-

OCCUM-
CHAMNAM.

1686.

Rivière
qu'ils veulent
traverser.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

Ils en sui-
vent les ri-
vères.

te. On lui dit de nous rejoindre; ce
ce qu'il ne put exécuter qu'en remon-
tant bien haut, pour se mettre à la
nage.

Nous conclumes que les Portugais
avoient suivi le bord où nous étions,
& l'on prit le même chemin. Un bas de-
chiré, qu'on trouva une demi-lieue plus
loin, nous confirma dans cette opinion.
Après des peines infinies, nous arriva-
mes au bas d'une montagne, qui étoit
creusée par le pied; comme si la na-
ture en eût voulu faire un logement
pour les passans. Il y avoit assez d'es-
pace pour nous y loger tous ensemble.
Nous y passâmes une nuit très froide,
& par conséquent très douloureuse. De-
puis quelques jours que mes jambes &
mes pieds s'étoient enflés, je ne pou-
vois porter de souliers ni de bas. Cette
incommodité s'accrut tellement, qu'en
m'éveillant le matin, je remarquai sous
moi la terre couverte d'eau & d'écume,
qui étoient sorties de mes pieds. Ce-
pendant je trouvai des forces pour par-
tir.

Ils trouvent
quelques tra-
ces des Por-
tugais.

Pendant tout le jour, nous continua-
mes de suivre les bords de la Rivière,
impatiens de trouver les Portugais, que
nous ne pouvions croire éloignés. Nous
trouvions, par intervalles, des traces
de

de leur marche. A quelque distance de la caverne où nous avions couché, un de nos gens apperçut un peu à l'écart, un fusil avec une boete à poudre, qu'un Portugais avoit apparemment laissés, dans l'impuissance de les porter plus loin. Cette rencontre nous fut d'une extrême utilité. Depuis que nous suivions la riviere, nous n'avions trouvé aucune espèce de nourriture, & nous étions à demi morts de faim. On fit aussi-tôt du feu. Pour moi, qui n'avois plus d'usage à faire de mes souliers, & qui étois même embarrassé de cet inutile fardeau, j'en separai toutes les pieces, que je fis griller; & nous les mangeames avidement. On essaya de manger le chapeau d'un de nos valets, après l'avoir fait griller long-tems; mais il fut impossible de le mâcher, il falloit en faire cuire les pieces jusqu'à les mettre en cendre; & dans cet état, elles étoient si ameres & si dégoutantes qu'elles revoltoient l'estomac.

Après avoir repris notre route, nous trouvames encore, au pied d'un co-
teau, une preuve bien sensible que les Portugais suivoient comme nous le bord de la riviere. Ce fut le corps d'un de nos Interpretes, qui s'étoit joint à leur troupe, & qui étoit mort en chemin. Il

Mort d'un
des Interpre-
tes Siamois.

OCCUM-
CHAMNAM.
1586.

Murmures
de la troupe.

avoit les genoux en terre , & les mains , la tête & le reste du corps appuyés sur le revers d'un petit coteau. Les deux Interpretes qui nous restoient , étant Merisifs , c'est-à-dire , nés de Peres Européens & de Meres Siamoisés , n'avoient pas voulu se separer des Portugais & nous avoient abandonnés avec eux. Nous jugeames que celui-ci étoit mort de froid. Le coteau étoit couvert d'une si belle verdure , que chacun y fit une petite provision d'herbes & de feuilles les moins ameres , pour le repas du soir. L'idée que les Portugais étoient trop loin devant nous , & que nous nous fatiguions inutilement pour les rejoindre , commençoit à nous faire regretter d'avoir quitté la petite Isle où nous avions trouvé de l'eau excellente & quantité de moules. Mais le chagrin & les murmures augmentèrent beaucoup , dans le lieu où nous devions passer la nuit. Il n'y avoit que deux chemins à prendre , tous deux fort difficiles ; & rien ne pouvoit servir à nous faire distinguer lequel des deux les Portugais avoient suivi. D'un côté , on voyoit une montagne très rude , & de l'autre un marecage , coupé de divers canaux que la riviere formoit naturellement , & qui , dans plusieurs endroits , inondoient

une partie de la campagne. On ne pou-
voit se persuader que les Portugais
eussent traversé la montagne. Il n'y
avoit pas plus d'apparence qu'ils fussent
entrés dans le marais, qui nous paroif-
soit presque entièrement inondé, & qui
n'offroit d'ailleurs aucun vestige d'hom-
mes. Nous déliberames une partie de la
nuit s'il falloit passer outre, ou retour-
ner sur nos pas. La difficulté de choisir
entre les deux routes, parut si difficile
à surmonter, que tout le monde fut
d'avis de ne pas aller plus loin. Il paroif-
soit impossible de traverser le marais,
sans se mettre en danger d'y perir mille
fois; & passer sur la montagne, c'étoit
s'exposer à mourir de soif, parce qu'il
n'y avoit aucune apparence d'y trouver
de l'eau, & qu'il ne falloit pas moins
de deux jours pour la traverser. On con-
clut de retourner à la petite Isle qu'on
regrettoit d'avoir quittée; d'y attendre
pendant quelques jours des nouvelles
de la troupe Portugaise; & si nous n'en
recevions aucune lorsque nous aurions
consumé les rafraîchissemens, d'aller
trouver volontairement les Hottentots,
& de nous offrir à leur servir d'Es-
claves, pour garder leurs troupeaux.
Cette condition nous paroissoit plus dou-
ce que le malheureux état où nous ge-

Elle re-
tourne sur son
pas.

OCCUM-
CHAMNAM.

1686.

Leur joie,
en arrivant
à l'Isle aux
Moules.

missions depuis si long temps.

Après la résolution du conseil, il nous tarda que le jour fût venu pour nous remettre en marche. Nous retournâmes sur nos pas avec tant de courage, dans le desir de revoir l'Isle désirée, & d'y soulager la faim qui nous devenoit chaque jour plus insupportable, que nous y arrivâmes le troisieme jour. Nous sentîmes des transports de joye à la vûe d'un lieu si agréable. Chacun s'efforça d'y entrer le premier. Mais la diligence des plus ardens fut inutile, parce que la marée en avoit fermé le passage. Cette Isle, à parler proprement, n'étoit qu'un rocher assez élevé, de figure ronde, & d'environ cent pas de circuit dans la haute mer; mais qui s'aggrandissoit lorsque la mer commençoit à se retirer, & qui se trouvoit environné alors de quantité de petites roches, qu'on decouvroit sur le sable. Nous attendîmes impatiemment le départ de la marée, qui nous rendit enfin la liberté du passage. Chacun s'empres-
sa de prendre des moules. Après en avoir amassé suffisamment pour toute la journée, nous en mangions une partie, & nous exposions l'autre au soleil, ou nous la faisions cuire au feu pour le soir. Toutes les côtes voisines étoient

si désertes & si arides, qu'il ne s'y trou-
voit qu'un petit nombre d'arbres secs,
pour allumer du feu. Nous ne pou-
vions vivre néanmoins sans ce secours ;
car à peine étions-nous endormis, que
le froid & l'humidité nous reveilloient.
Le bois nous manquant bien-tôt sur le
rivage, quelques-uns en allèrent cher-
cher plus loin dans les terres. Mais les
environs n'étoient que de déserts cou-
verts de sable, & pleins de rochers es-
carpés, sans arbres, sans aucune ver-
dure. On trouva beaucoup de fiente
d'Elephans, qui servit deux ou trois
jours à l'entretien de notre feu. Enfin
ce dernier secours nous ayant aussi man-
qué, la rigueur du froid nous fit aban-
donner un lieu qui nous avoit fourni
pendant six jours des rafraîchissemens
si nécessaires à nos besoins. Nous pri-
mes le parti de chercher les Hottentots,
pour nous abandonner à la discretion
des plus barbares de tous les hommes.
Mais à quoi ne nous serions-nous pas
exposés, pour sauver une vie qui nous
avoit déjà couté si cher ?

Nous partimes, en regrettant ame-
rement les moules & l'eau douce que
nous laissions dans l'Isle. Ce qui avoit
achevé de nous déterminer, c'étoit l'i-
dée que les Portugais ne nous donnant

Ils prennent
la résolution
des'abandon-
ner aux Hot-
tentots.

Motifs qui
les obligent
de quitter
l'Isle.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

point de leurs nouvelles, ils devoient être morts en chemin, ou qu'ils nous croyoient morts nous-mêmes, ou que les gens qu'ils avoient envoyés au devant de nous ne viendroient pas nous déterrer dans cette Isle écartée. Avant que de nous mettre en marche, chacun fit, suivant ses forces, une provision d'eau douce & de moules. On alla passer la nuit au bord d'un étang d'eau salée, fort près d'une montagne où nous avions déjà campé. Il fut heureux pour nous d'avoir apporté de l'eau & des vivres, car nous ne découvrîmes rien qui fût propre à servir d'aliment. Dès la pointe du jour, chacun se mit à chercher un peu d'herbes ou quelques feuilles d'arbres. Nous voulions conserver le reste de nos moules, pour des occasions plus pressantes. Quelques-uns descendirent dans le Lac, pour y trouver quelques poissons : mais ce n'étoit qu'un amas d'eau salée & bourbeuse.

Rencontre
de trois Hot-
tentots.

Tandis que nous étions ainsi dispersés, ceux qui n'étoient pas éloignés du Lac apperçurent trois Hottentots, qui venoient droit vers eux. Un signe dont on étoit convenu nous rassembla aussitôt, & nous attendîmes ces trois hommes, qui marchaient à grands pas pour nous joindre. Dès qu'ils se furent ap-



prochés, nous reconnûmes aux pipes dont ils se servoient, qu'ils avoient quelque commerce avec les Européens. La difficulté de part & d'autre, fut d'abord à nous faire entendre. Ils nous faisoient des signes de leurs mains, en élevant six doigts, & criant de toutes leurs forces, *Hollanda, Hollanda*. Quelques uns de nos Siamois les prirent pour des Emissaires de ceux que nous avions déjà rencontrés, & qui nous cherchoient peut-être pour nous massacrer. D'autres croyoient entendre, par leurs signes, que le Cap de Bonne - Esperance n'étoit éloigné que de six journées. Après un peu de délibération, nous nous déterminâmes à suivre ces guides, dans quelque lieu qu'ils voulussent nous mener, par la seule raison qu'il ne pouvoit nous arriver rien de pire que ce que nous avions déjà souffert, & que la mort même étoit le remède de tant de malheurs qui nous rendoient la vie insupportable. Cependant nous cessâmes bien-tôt de prendre ces Hottentots pour des Espions, en reconnoissant qu'ils n'étoient pas si simples, que les premiers, & qu'ils avoient quelque liaison avec les Européens. Ils avoient apporté un quartier de mouton, que la faim nous obligea de leur demander.

Ce qu'on
croit enten-
dre par leurs
signes.

OCCEUM-
CHAMNAM.
1686.

Secours que
les Siamois ti-
rent d'eux.

Ils nous firent connoître que nous l'obtiendrions pour de l'argent ; & jugeant par nos signes que nous n'en avions pas , ils nous témoignèrent qu'ils accepteroient nos boutons , qui étoient d'or & d'argent. Je leur en donnai six d'or : ils m'abandonnerent aussi-tôt le quartier de mouton , que je fis griller , & que je partageai ensuite avec mes Compagnons.

Sept Sia-
mois aban-
donnés de
leurs Com-
pagnons.

Ces guides inconnus nous pressoient fort de les suivre. Ils marchaient quelque temps devant nous ; & notre lenteur paroissant leur causer de l'impatience , ils revenoient à nous pour nous exciter. Nous avions quitté l'Étang vers midi. Ils nous menerent camper au pied d'une hauteur. Le chemin avoit été fort rude. De quinze que nous étions encore , sept se trouverent si accablés de misere & de fatigue , que le lendemain , lorsqu'il nous fallut partir , il leur fut impossible de faire usage de leurs jambes. Nous tinmes conseil sur ce triste incident. On résolut de laisser dans ce lieu les plus foibles , avec une partie des moules seches qui nous restoient ; en les assurant que notre premier soin , si nous avions le bonheur de trouver une habitation Hollandoise , seroit de leur envoyer des voitures

commodes. Quelque dure que leur parût cette séparation, la nécessité les força d'y consentir. A la vérité, nous étions tous dans un misérable état; il n'y avoit pas un de nous qui n'eût le corps, sur-tout les cuisses & les pieds, extraordinairement enflés: mais les malheureux que nous abandonnions étoient si défigurés qu'ils faisoient peur. Nous emportames un regret fort amer de quitter ces chers Compagnons, dans l'incertitude de les revoir jamais: mais ils ne pouvoient recevoir de nous aucun soulagement, quand nous aurions pris le parti de mourir avec eux. Après nous être dit un triste adieu, nous recommençames à marcher, pour suivre nos guides, qui nous avoient éveillés de fort grand matin. Comme j'étois toujours un des plus diligens, je fus témoin d'un spectacle fort desagréable, auquel je ne m'arrête ici que pour faire connoître la saleté de cette barbare Nation. Après avoir fait du feu, pour se chauffer à la fin d'une nuit très froide, ils prirent des charbons éteints, & les ayant mis dans un trou, qu'ils creuserent exprès, ils urinerent dessus, ils broyèrent tout ensemble, & s'en frotterent long-temps le visage & tout le corps. Après cette cérémonie, ils vin-

Exemple de
la saleté des
Hottentots.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

rent se présenter devant nous, fort chagrins de nous voir moins prompts qu'eux. Enfin, la patience parut leur manquer. Ils tièrent conseil entr'eux, pendant quelques momens. Deux se détacherent, & prirent le devant avec beaucoup de diligence. Le troisieme demeura près de nous, sans s'écarter jamais, & s'arrêtoit même à chaque occasion, aussi long-temps que nous paroissions le desirer.

Reste de la
marche & ses
difficultés.

Nous employames six jours entiers à le suivre, avec une fatigue & des peines, qui nous semblerent beaucoup plus insupportables que les précédentes. Il falloit incessamment monter & descendre par des lieux dont la seule vûe nous effrayoit. Notre guide, accoutumé à grimper sur les hauteurs les plus escarpées, avoit peine lui-même à se soutenir dans plusieurs passages. Quelques Siamois lui voyant prendre le chemin d'une montagne si rude qu'ils la croyoient inaccessible, formerent la résolution de l'assommer, dans l'idée qu'il ne nous y menoit que pour nous faire perir. Le second Ambassadeur leur fit honte de ce cruel dessein. Il leur représenta que ce pauvre Hottentot nous servoit sans y être obligé, & que dans notre situation, l'ingratitude seroit le

Humanité
d'un des
Ambassa-
deurs Sia-
mois.

plus horrible de tous les crimes. Comme les difficultés, qui étonnent à la première vûe, s'applanissent lorsqu'on les envisage de près, ces mêmes lieux, qui nous sembloient si dangereux dans l'éloignement, prenoient une autre face à mesure que nous avançons, & les pentes devenoient plus faciles. Enfin, malgré tous nos maux, la lassitude, la faim & la soif, il n'y avoit pas d'obstacles que notre courage ne nous fît surmonter.

OCCUM-
CHAMNAM
1686.

Pendant ce temps-là, nous ne vivions que de nos moules sechées au soleil, & nous les menagions soigneusement.

Alliments
que les deserts
d'Afrique of-
frent aux mi-
serables.

On se croyoit heureux de rencontrer certains petits arbres verts, dont les feuilles avoient une aigreur appétissante & servoient d'assaisonnement à nos moules. Les grenouilles vertes nous paroissoient aussi d'un fort bon goût. Nous en trouvions souvent, sur-tout dans les lieux couverts de verdure. Les sauterelles nous plaisoient moins. Mais l'insecte qui nous parut le plus agréable étoit une espece de grosse mouche, ou de hanneton fort noir, qui ne se trouve & qui ne vit que dans l'ordure. Nous en trouvâmes beaucoup sur la fiente des Elephans. L'unique préparation qu'on apportoit, pour les manger,

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

c'étoit de les faire griller au feu. Je ne ferai pas difficulté d'avouer que je leur trouvois un goût merveilleux. Ces connoissances peuvent être utiles à ceux qui auront le malheur de se trouver réduits aux mêmes extrémités (98).

Rencontre
de deux Hol-
landois, qui
venoient au-
devant des
Siamois.

Enfin, le trente-unieme jour de notre marche, & le sixieme après l'heureuse rencontre des Hottentots, en descendant une colline, vers six heures du matin, nous apperçumes quatre personnes sur le sommet d'une très haute montagne qui étoit devant nous & que nous devions traverser. On les prit d'abord pour des Hottentots, parce que l'éloignement ne permettoit pas de les distinguer, & qu'il ne pouvoit pas nous venir à l'esprit que ces deserts eussent d'autres creatures humaines à nous offrir. Comme ils venoient à nous & que nous marchions vers eux, nous fumes bien-tôt agréablement détrompés. Il nous fut aisé de reconnoître deux Hollandois, avec les deux Hottentots qui nous avoient quittés en chemin. Le transport de notre joie fut proportionné à toutes les peintures qu'on a lûes de notre misere. Ce sentiment augmenta lorsque nos Libérateurs se

furent approchés. Ils commencerent par nous demander si nous étions Siamois, & où étoient les Ambassadeurs du Roi notre Maître. On les leur montra. Ils leur firent beaucoup de civilités; après quoi, nous ayant invités à nous asseoir, ils firent approcher les deux Caffres qui les accompagnoient, chargés de quelques rafraîchissemens qu'ils nous avoient apportés. A la vûe du pain frais, de la viande cuite & du vin, nous ne pumes modérer les mouvemens de notre reconnoissance. Les uns se jettoient aux pieds des Hollandois & leur embrassoient les genoux. D'autres les nommoient leurs peres, leurs libérateurs. Pour moi, je fus si pénétré de cette faveur inestimable, que dans le sentiment qui m'agitoit, je voulus leur faire voir, sur le champ, le prix que j'attachois à leurs genereux soins. Notre premier Ambassadeur, en nous ordonnant de le laisser derriere nous & d'aller lui chercher quelque voiture, s'étoit défait de plusieurs pierres que le Roi, notre Maître, lui avoit confiées pour en faire divers présens. Il m'avoit donné cinq gros diamans, enchassés dans autant de bagues d'or. Je fis present d'une de ces bagues à chacun des deux Hollandois, pour les re-

OCCUM-mercier de la vie dont je croyois leur
CHAMNAM. avoir obligation.
1686.

Les secours
augmentent
la foiblesse
des Siamois.

Mais ce qui paroîtra surprenant, c'est qu'après avoir bû & mangé, nous nous sentîmes tous si foibles, & dans une si grande impossibilité d'aller plus loin, qu'aucun de nous ne put se lever qu'avec des douleurs incroyables. En un mot, quoique les Hollandois nous représentaient qu'il ne restoit qu'une heure de chemin jusqu'à leurs habitations, où nous nous-reposerions à loisir, personne n'eut assez de force & de courage pour entreprendre un marche

Ils sont
portés dans
une habita-
tion Hollan-
doise.

si courte. Nos genereux guides, reconnoissant que nous n'étions plus capables de faire un pas, envoyèrent les Hottentots nous chercher des voitures. En moins de deux heures, nous les vîmes revenir avec deux charrettes & quelques chevaux. Le second de ces deux secours nous fut inutile. Personne n'ayant pu s'en servir, nous nous mîmes tous sur les charrettes, qui nous porterent à l'habitation Hollandoise. Elle n'étoit éloignée que d'une lieue. Nous y passâmes la nuit, couchés sur la paille, avec plus de douceur qu'on n'en a jamais senti dans la meilleure fortune. Mais le lendemain, à notre reveil, quelle fut notre joie de nous voir

délivrés, & deormais à couvert des effroyables souffrances que nous avons essuyées l'espace de trente & un jours.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

Ils se ren-
dent à la
Forteresse
du Cap.

Notre premier soin fut de prier les Hollandois d'envoyer une charette, avec les rafraîchissemens nécessaires, aux sept Siamois que nous avions laissés en chemin. Après avoir vû partir cette voiture, nous nous rendimes, sur deux autres, dans une habitation Hollandoise à quatre ou cinq lieues de la premiere. A peine y fumes-nous arrivés, que nous vîmes paroître plusieurs soldats, envoyés par le Gouverneur pour nous servir d'escorte, & deux chevaux pour les deux Ambassadeurs. Mais ils étoient si malades, qu'ils n'osèrent s'en servir. Ainsi nous reprîmes nos charettes; & dans cet équipage, nous nous rendimes à la Forteresse que les Hollandois ont à la rade du Cap de Bonne-Esperance. Le Commandant, averti de notre arrivée, envoya son Secretaire au devant des Ambassadeurs, pour leur faire des complimens de sa part. On nous fit entrer dans le Fort, au travers d'une vingtaine de soldats rangés en haie. Nous fumes conduits à la maison du Commandant, qui se trouva au pied de l'escalier, où il reçut avec de grandes marques de respect & d'affection

Civillité
qu'ils reçoivent du Com-
mandant.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

les Ambassadeurs & les Mandarins de leur fuite. Il nous fit entrer dans une falle, où nous ayant priés de nous asseoir, il nous fit apporter des rafraîchissemens, tandis qu'il faisoit tirer onze coups de canon, pour honorer le Roi de Siam dans la personne de ses Ministres. Nous le conjurames d'envoyer, avec toute la diligence possible, quelque secours au premier Ambassadeur, que nous avions laissé assez près du rivage où notre Vaisseau s'étoit brisé. Il nous répondit que dans la saison où l'on étoit encore, il étoit impossible de nous satisfaire; mais qu'aussi-tôt qu'elle seroit passée, il ne manqueroit pas d'y employer tous ses soins. Il ajouta que nous étions heureux d'avoir suivi les côtes; que si nous eussions un peu pénétré dans les bois, nous serions infailliblement tombés entre les mains de certains Caffres qui nous auroient massacrés sans pitié.

Les Hollandois se font payer le service qu'ils avoient rendu aux Siamois.

Lorsqu'en approchant du Cap nous eûmes apperçu plusieurs Navires à la rade, nous sentimes l'esperance de revoir encore une fois nos parens, & notre chere patrie. Les offres du Commandant nous confirmerent dans une idée si consolante, & nous firent presque entièrement oublier nos peines. Il

fut fidele à ses promesses. Son Secretaire reçut ordre de nous conduire au logement qu'il nous avoit fait préparer, & l'on nous y fournit libéralement tous les rafraîchissemens qui nous étoient necessaires. Il est vrai qu'il fit tenir un compte exact de notre depense, & du loyer même de notre maison, qu'il envoya jusqu'à Siam, aux Ministres du Roi notre Maître, & qui lui fut payé avec autant d'exactitude. On lui remboursa jusqu'à la paye de l'Officier & des soldats, qui étoient venus au devant de nous, & qui firent la garde à notre porte pendant tout le séjour que nous fimes au Cap.

OCCUM-
CHAMNAM,
1686.

Les Portugais y étoient arrivés huit jours avant nous, après avoir encore plus souffert. Un Pere Portugais de l'Ordre de St Augustin, qui accompagnoit, par l'ordre du Roi, les Ambassadeurs destinés à la Cour de Portugal, nous fit une peinture de leurs peines, qui nous tira les larmes des yeux. Un Tigre, nous dit-il, auroit eu le cœur attendri des cris & des gemissemens de ceux qui tomboient au milieu de leur marche, également accablés de douleur & de faim. Ils invoquoient l'assistance de leurs amis & de leurs proches. Tout le monde paroissoit insen-

Avantures
des Portugais
dans la même
route.

Oicum-
CHAMNAM.
1686.

sible à leurs plaintes. La seule marque d'humanité qu'on donnoit, en les voyant tomber, étoit de recommander leur ame à Dieu. On détournoit les yeux, on se bouchoit les oreilles, pour n'être pas effrayé par les cris lamentables qu'on entendoit sans cesse, & par la vue des mourans qui tomboient presque à chaque heure du jour. Ils avoient perdu, dans ce voyage, depuis qu'ils nous eurent quitté, cinquante ou soixante personnes de toute sorte d'âges & de conditions, sans y comprendre ceux qui étoient morts auparavant, parmi lesquels étoit un Jésuite déjà vieux & fort cassé.

Avanture
déplorable
d'un Cap-
taine Por-
tugais & de
son fils. j

Mais le plus triste accident qu'on puisse s'imaginer, & dont on n'a peut-être jamais vu d'exemple, fut celui qui arriva au Capitaine du Vaisseau. C'étoit un homme de qualité, riche, & d'un caractère vertueux. Il avoit rendu des services considérables au Roi son Maître, qui estimoit sa valeur & sa fidélité. Je ne puis me rappeler son nom; mais on vantoit sa naissance, comme une des plus illustres du Portugal. Il avoit mené aux Indes son fils unique, âgé d'environ dix ou douze ans; soit qu'il eût voulu l'accoutumer de bonne heure aux fatigues de la mer, ou qu'il n'eût osé

confier à personne l'éducation d'un enfant si cher. En effet, ce jeune Gentilhomme avoit toutes les qualités qui concilient l'estime & l'amitié. Il étoit bien fait de sa personne, bien élevé, sçavant pour son âge, d'un respect pour son pere, d'une docilité & d'une tendresse, qu'on auroit pû proposer pour modele. Le Capitaine, en se sauvant à terre, ne s'étoit fié qu'à ses propres mains du soin de l'y conduire en sûreté. Pendant le chemin, il le faisoit porter par des Esclaves. Mais, enfin, tous ces Negres étant ou morts, ou si languissans, qu'ils ne pouvoient se traîner eux-mêmes, ce pauvre enfant devint si foible, qu'un jour après midi, la fatigue l'ayant obligé comme les autres de se reposer sur une colline, il lui fut impossible de se relever. Il demeura couché, les jambes roides, & sans les pouvoir plier. Ce spectacle fut un coup de poignard pour son pere. Il le fit aider, il l'aida lui-même à marcher. Mais ses jambes n'étant plus capables de mouvement, on ne faisoit que le traîner; & ceux que le pere avoit priés de lui rendre ce service, sentant eux mêmes leur vigueur épuisée, déclarerent qu'ils ne pouvoient le soutenir plus long temps, sans perir

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.

avec lui. Le malheureux Capitaine voulut essayer de porter son fils. Il le fit mettre sur ses épaules ; mais n'ayant pas la force de faire un pas , il tomba avec son fardeau. Cet enfant paroissoit plus affligé de la douleur de son pere que de ses propres maux. Il le conjura souvent de le laisser mourir , en lui représentant que les larmes qu'il lui voyoit verser , augmentoient sa douleur , sans pouvoir servir à prolonger sa vie. On n'esperoit pas , en effet , qu'il pût vivre jusqu'au soir. A la fin , voyant que ses discours ne faisoient qu'attendrir son pere , jusqu'à lui faire prendre la résolution de mourir avec lui , il conjura les autres Portugais avec des expressions dont le souvenir les attendrissoit encore , de l'éloigner de sa présence , & de prendre soin de sa vie. Deux Religieux représentèrent au Capitaine que la Religion l'obligeoit de travailler à la conservation de sa vie. Ensuite tous les Portugais se réunirent pour l'enlever , & le porterent hors de la vûe de son fils , qu'on avoit mis un peu à l'écart , & qui expira dans le cours de la nuit. Cette separation lui fut si douloureuse , qu'ayant porté jusqu'au Cap l'image de son malheur & le sentiment de sa tristesse , il y mourut

deux jours après son arrivée (99).

Nous passâmes près de quatre mois au Cap de Bonne-Esperance, pour attendre quelque Vaisseau Hollandois qui fît voile à Batavia. Mais nous fumes plus de deux mois à reprendre nos forces. Un habile Chirurgien, qui se chargea de retablir notre santé, nous imposa d'abord un regime, dont l'observation nous coûta beaucoup. Malgré la peine que nous ressentions de ne pouvoir satisfaire notre appetit, il nous fit craindre de charger notre estomach de viandes qui l'eussent suffoqué. Ainsi nous éprouvâmes encore la faim, au milieu de l'abondance.

Avant notre départ du Cap, nous apprîmes que le second Pilote de notre Vaisseau s'étoit sauvé dans un Navire Anglois. Le premier Pilote vouloit suivre son exemple; mais il fut gardé si étroitement par le Maître du Navire, & par tout le reste de l'équipage, qui vouloient le mener en Portugal, & le faire punir de sa négligence, qu'il ne put échapper à leurs observations. La plûpart des Portugais s'embarquerent sur des Vaisseaux Hollandois qui devoient les porter à Amsterdam, d'où ils comptoient de

OCCUM.
CHAMNAM.
1686.
Sejour des
Siamois au
Cap.

Comment
leur santé se
retablit.

Leur départ
pour Batavia.

Occum-
Chamnam.
1686.
Ils retour-
nent à Siam.

retourner dans leur patrie. Les autres monterent avec nous sur un Navire de la Compagnie Hollandoise, qui étoit arrivé au Cap dans l'arrière-saison, & qui nous porta heureusement à Batavia. Pour nous, après avoir passé six mois dans cette ville, nous fîmes voile pour Siam au mois de Juin, & nous y arrivâmes dans le cours du mois de Septembre. Le Roi, notre Maître, nous reçut avec des marques extraordinaires de tendresse & de bonté.

Raisons qui firent choisir Occum-Chamnam, pour l'Ambassade de France & de Rome.

Il n'y avoit pas plus de six mois que j'étois à Siam, lorsque les Envoyés du Roi de France arriverent à la Barre avec leur Escadre. Oia-Vichaigen (1), premier Ministre du Roi, mon Maître, m'ordonna de me rendre de sa part sur leur bord, pour les remercier de l'honneur qu'ils lui avoient fait par leur Lettre & par le Gentilhomme qu'ils lui avoient député. Pendant mon voyage, j'avois appris assez de Portugais pour le parler & pour me faire entendre. Ce fut cette raison qui fit tomber sur moi le choix du Ministre, & qui porta ensuite le Pere Tachard à me demander au Roi, pour l'Ambassade de

(1) C'étoit le nom Siamois du Seigneur Consue. Voyez l'Histoire de sa fortune dans le premier Voyage du Pere Tachard.

France & de Rome. Quoique je fusse à peine remis des maux que j'avois soufferts, le recit des Mandarins qui venoient de France me fit naître une passion extrême de voir un Pays dont ils publioient tant de merveilles, & sur-tout d'admirer de près un Monarque, dont la renommée avoit porté la gloire & les vertus jusqu'aux Regions les plus éloignées.

OCCUM-
CHAMNAM.
1686.



DESCRIPTION

DU ROYAUME DE SIAM.

Remarque „ **L** E Roi de Siam nous a témoigné,
 préliminaire. „ dit le Pere Tachard, qu'il sou-
 „ haitoit une Carte exacte de ses Etats
 „ & des Royaumes d'à-l'entour. Il nous
 „ a fait dire par le Seigneur Constance
 „ qu'il nous donneroit des Lettres de
 „ recommandation pour les Princes ses
 „ voisins. Mais après mon départ nos
 „ Peres n'ont pas eu le temps d'exécuter
 „ ses ordres, parce qu'ils étoient
 „ pressés de partir pour la Chine. En-
 suite, la revolution de Siam ayant
 rendu cette entreprise encore plus dif-
 ficile, on est réduit aux anciennes
 lumieres, qui se trouvent dispersées
 dans les Voyageurs.

Idée geo-
 graphique du
 Royaume de
 Siam.
 Sa situation.

Le Royaume de Siam est bordé au
 Nord par celui de Laos, à l'Est par
 ceux de Camboye & de Keo, au Sud
 par un grand Golfe de son nom, & à
 l'Ouest par la presqu'Isle de Malaca.
 Ses Frontieres s'étendent, vers le Nord,
 jusques sous le vingt-deuxieme degré;
 & comme la rade qui termine son Golfe
 est

est à peu près à treize degrés & demie, il s'ensuit que toute cette étendue, qui est peu connue des Européens, est d'environ cent soixante-dix lieues en ligne droite. Du Levant au Nord, le Royaume est bordé par de hautes montagnes, qui le separent du Royaume de Laos. Au Nord & au Couchant, d'autres montagnes le separent des Royaumes de Pegu & d'Ava. Cette double chaîne laisse entr'elle une espece de grande vallée, large en quelques endroits, de quatre-vingt à cent lieues, qui étant arrosée depuis *Chiamai*, jusqu'à la mer, c'est-à-dire, du Nord au Midi, par une belle riviere que les Siamois nomment *Menam*, forme le corps ou la principale partie du Royaume (2).

DESCRIPT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

(2) Cette idée générale est tirée de La Loubere. Joest Schûten, Directeur de la Compagnie Hollandoise en ces quartiers-là, qui écrivoit en 1636, parle autrement des frontieres du Royaume de Siam. Il s'étend, dit-il, jusqu'à sous le dix-huitieme degré de latitude Septentrionale, & touche de ce côté aux Royaumes de Pegu & d'Ava. Du côté de l'Ouest, il est borné par le Golfe de Bengale. La Côte s'étend

depuis Martavan jusques sous le septieme degré, où il confine du côté du Sud avec les Royaumes de Parat & de Queda. Depuis Parat, la Côte court vers le Nord jusqu'à treize degrés trente minutes, où elle se courbe en arc & fait le fond du Golfe de Siam. La Côte descend après vers le Sud, jusques sous le douzieme degré; & de ce côté-là, le Royaume de Siam joint à l'Est les deserts de Camboie, & au Sud les

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Ville de
Chiamai.
Conjecture
de De-la-
Loubere,

Les Siamois assurent que la ville qu'ils nomment Chiamai, est de quinze journées plus au Nord que les anciennes frontieres. La-Loubere évalue ces quinze journées à soixante ou soixante-dix lieues, parce qu'elles se comptent par la riviere, c'est-à-dire, en la remontant. Il y avoit alors environ trente ans que leur Roi s'étant rendu maître de cette ville, l'avoit ensuite abandonnée, après en avoir enlevé tous les Habitans. Depuis, elle a été repeuplée par le Roi d'Ava, dont le Pegu depend aujourd'hui. Mais les Siamois, qui étoient de cette expedition ne connoissoient pas ce Lac celebre, d'où nos Geographes font sortir la riviere de Menam, & dont ils prétendent qu'elle tire son nom (3) : ce qui fait juger à La-Loubere qu'elle en est plus éloignée qu'ils ne l'ont crû, ou que ce Lac n'existe point (4). Il se peut aussi, dit-il, que

Royaumes de Jongoma, de Tangu & de Landslangh; de sorte qu'il a la forme d'une demie-lune de quatre cens cinquante lieues de circuit.

(3) Il signifie *Mare-d'eau* ou *grande-eau*.

(4) La navigation a fait assez connoître les Côtes maritimes de Siam; mais quantité d'Auteurs, qui

les ont décrites, n'ont presque rien sçu de l'intérieur des terres, parce que les Siamois n'ont pas de Carte de leur Pays, ou qu'ils la tiennent cachée. Celle que La-Loubere a donnée est, dit-il, l'ouvrage d'un Européen, qui avoit remonté le Menam jusqu'aux frontieres du Royaume; mais qui n'avoit pas assez



CARTE DU COURS DU MENAM

Depuis Siam,
Jusqu'à la Mer

Levé sur les Lieux par un
Ingénieur François

Echelle
Petites Lieues de France
1 2 3 4 5 6



cette ville voisine de plusieurs Royaumes, & plus sujette qu'une autre aux ravages de la guerre, n'ait pas toujours été rebâtie au même lieu; & cette supposition lui paroît d'autant plus vraisemblable, que des villes qui ne sont que de bois, comme toutes celles de ces contrées, ne laissent, dans leur destruction, ni mesures, ni fondemens. Il ajoute qu'on peut douter que le Menam vienne d'un Lac; parce qu'en entrant dans le Royaume de Siam, il est si petit, que pendant l'espace d'environ cinquante lieues, il ne porte que de fort petits bateaux (5).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

D'où vient
la Rivière de
Menam.

Cette rivière s'étant grossie de plusieurs autres & de quantité de ruisseaux, qu'elle reçoit des montagnes qu'on vient de représenter, se décharge dans le Golfe de Siam par trois embouchures, dont la plus navigable est celle qui est la plus au Levant. *Joost Schuten* la place sous le treizième degré trente minutes de latitude du Nord.

Les montagnes, qui font les frontières communes d'Ava, de Pegu & de Siam, Avantages
la situation
de Siam,

d'habileté pour donner toutes les positions avec une parfaite justesse. D'ail leurs il n'avoit pas tout vu. *Cassini* l'a corrigée sur quelques autres mémoires. Cependant elle est encore

défectueuse, quoique plus exacte que celles qui l'ont précédée.

(5) Description de De-la-Loubere, Tome I, pages 6 & 7.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Siam, s'abbaissant par degrés, à mesure qu'elles s'étendent vers le Sud, forment la presqu'Isle de l'Inde, au delà du Gange, qui se terminant à la Ville de Sincapur, separe les Golfes de Siam & de Bengale, & qui avec l'Isle de Sumatra, forme le celebre détroit de Malaca ou de Sincapur. Plusieurs rivières, tombant de ces montagnes dans les Golfes de Siam & de Bengale, rendent ces côtes habitables. Les autres montagnes qui s'élèvent entre le Royaume de Siam & celui de Laos, & qui s'étendent aussi vers le Sud, vont, en s'abbaissant peu à peu, se terminer au Cap de Camboie, le plus oriental de tous ceux du continent d'Asie qui regardent le Sud. C'est à la hauteur de ce Cap que commence le Golfe de Siam, & le Royaume s'étend assez loin vers le Midi, de l'un & de l'autre côté du Golfe; c'est-à-dire, le long de la côte du Levant jusqu'après la rivière de Chanteboun, où commence le Royaume de Camboie; & vis-à-vis, c'est-à-dire, dans la presqu'Isle au delà du Gange, qui est au Couchant du Golfe de Siam, il s'étend jusqu'à Queda & jusqu'à Patane, Terres des Peuples Malays, dont Malaca étoit autrefois la Capitale.

Ainsi l'on compte environ deux cens lieues de côte sur le Golfe de Siam, & cent quatre-vingt sur le Golfe de Bengale : situation avantageuse, qui ouvre aux Naturels du Pays la navigation sur toutes les mers de l'Orient. D'ailleurs la nature, qui a refusé toutes sortes de Ports & de Rades à la Côte de Coromandel, dont le Golfe de Bengale est bordé au Couchant, en a donné un grand nombre à celle de Siam, qui lui est opposée. Un grand nombre d'Isles la couvrent, & forment des azyles sûrs pour les Vaisseaux, qui y trouvent de l'eau douce & du bois en abondance. Le Roi de Siam les compte dans ses Etats ; quoique ses Peuples ne les aient jamais habitées, & qu'il n'ait pas assez de forces maritimes pour en défendre l'accès aux Etrangers. La ville de *Merguy* est à la pointe Nord-Ouest d'une Isle grande & bien peuplée, que forme à l'extrémité de son cours une fort belle riviere, à laquelle on a donné le nom de Tanasserim, de celui d'une autre ville, située sur ses bords à quinze lieues de la mer. Cette riviere vient du Nord. Après avoir traversé les Royaumes d'Ava & de Pegu, & quelque partie des Terres de Siam, elle se décharge dans le Golfe de Bengale par trois embou-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Le Royaume de Siam a beaucoup de Ports, & la Côte de Coromandel n'en a aucun.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Le Menam
traverse le
Royaume.
Ses bords
sont fort
peuplés.

L'intérieur
du Royaume
est peu con-
nu.

chures, & forme l'Isle de Merguy, dont le Port passe pour le plus beau de toutes les Indes (6).

On conçoit que la rivière de Menam traversant le Royaume de Siam, entre les montagnes qui le bordent, c'est sur ces rives que les principales villes sont situées, & que le Commerce ou d'autres commodités rassemblent la plus grande partie des Habitans. Aussi le reste du Pays est-il mal peuplé. Les Siamois ont même fort peu d'habitations sur les côtes maritimes, ou qui n'en soient éloignées au moins d'une petite journée. Tous les Voyageurs conviennent que par cette raison, ce qui s'écarte des rives du Menam est peu connu des Etrangers. Joost-Schuten nous apprend le nom d'un grand nombre de Villes, » qui sont, dit-il, les Capitales des Gouvernemens des Provinces » où elles sont situées; mais il ne paroît point instruit de leur véritable » situation (7). Un Ingenieur François,

(6) La-Loubere, *ibid.* pages 16 & 20.

(7) Il y a, dit-il, dans le plat Pays, tant de Villes, de Bourgs & de Villages, qu'il seroit difficile d'en savoir le nombre. Les principales Villes sont Indes, (c'est le nom qu'il

donne à la ville de Siam), Picelouk, Sourckelouk, Capheng, Souckthay, Kephinpet, Conseyuan, Pitsyay, Pitsidi, Lydure, Teton, Mormelon, Martenayo, Ligor, Bordelong, Tanassary, Bankok, Pitsyay, Merguy, & d'au-

nommé De-la-Mare , que le Chevalier De-Chaumont laissa au service du Roi , traça le Cours du Menam , depuis la Capitale du Royaume jusqu'à la mer. C'est ce qu'on a de plus certain sur la disposition du Pays , avec quelques éclaircissemens que La-Loubere y a joints , & ce qu'on a lû de *Louvo* & de quelques autres lieux , dans les deux Voyages du Pere Tachard.

Bancock (8) , dont on a repeté le nom tant de fois dans les relations précédentes , est situé à sept lieues de la mer , & se nomme *Fou* en Siamois , sans qu'on sçache d'où lui vient le nom de *Bancock*. A la verité plusieurs noms Siamois commencent par le mot de *Ban* , qui signifie *Village*. Mais La-Loubere observe que ceux de la plûpart des lieux voisins de la mer sont défigurés par les Estrangers. De vastes jardins , qui composent le territoire de cette Ville pendant l'espace de quatre lieues , en remontant vers la Ville de Siam jusqu'à *Talacoan* , fournissent à cette Capitale une grande quantité de fruits ,

tres. *Joost-Schuten* , Relation *Hollandoise de Siam*. Voyez ci-dessous le dénombrement des Jurisdic-tions.

(8) Voyez le premier Voyage de Tachard. De-la-Mare fut chargé de fortifier *Bancock* , *Louvo* & d'autres lieux.

H iij

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

fait donner des noms éclatans aux lieux les plus simples. Tian-tong, par exemple, signifie, *vrai or* : Campeng-pet, *murs de diamant*, parce que les murailles sont de pierre, & Laconcevan, *Montagne du Ciel*.

Cambory &
Corazema.

On trouve sur les frontières du Pegu, la ville de *Cambory*, & sur celles de Laos, une autre ville nommée *Corazema*, ou *Carissima*, l'une & l'autre assez célèbres. Dans les terres, entre les deux rivières qui vont se joindre à Laconcevan, & sur des canaux qui communiquent d'une rivière à l'autre, s'offrent deux Villes considérables, l'une qui se nomme *Socotai*, presque à la hauteur de *Pitchit*, & *Sanquelouk*, plus au Nord.

Situation
extraordinaire de la Capitale.

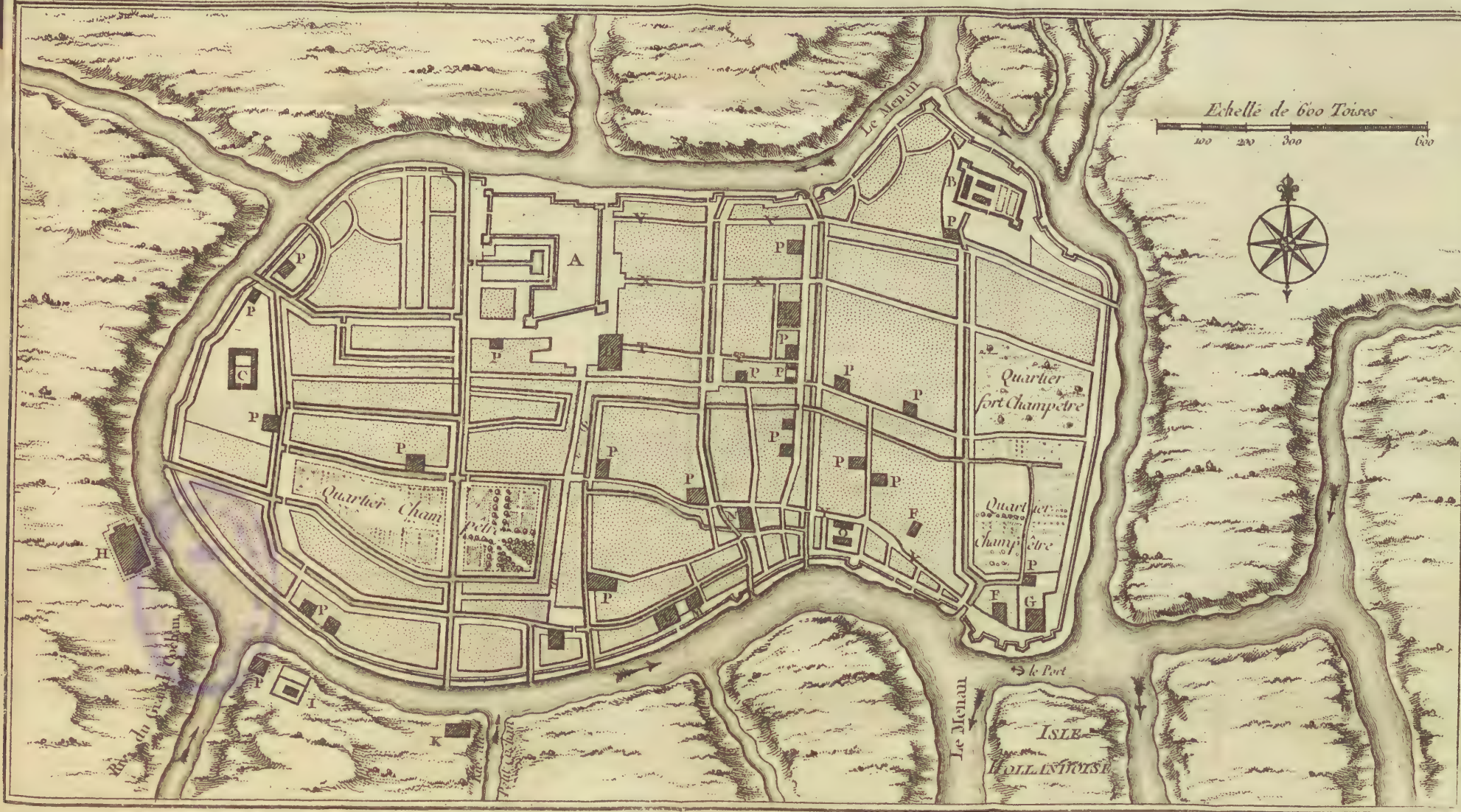
Comme un pays si chaud ne peut être habité qu'auprès des rivières, les Siamois l'ont entrecoupé d'un grand nombre de canaux qu'ils appellent *Cloum*. C'est par le moyen de ces canaux que la ville de Siam est non seulement devenue une Isle, mais qu'elle se trouve placée au milieu de plusieurs Isles; ce qui rend sa situation très singulière. L'Isle qui la renferme aujourd'hui est contenue elle-même dans ses murs. Sa hauteur, suivant les observations des Jésuites, est de 14 degrés

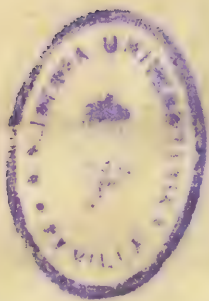
Sa position
& sa forme.

PLAN DE LA VILLE DE SIAM

Capitale du Royaume de ce nom Levé par un Ingenieur Francois en 1687

- | | | | |
|--|-----------------------------|-------------------------------------|---------------------|
| A. Le Grand Palais | F. Pagodes Chinoises | M. Nouvelle Loge des Francois | RR. Rue Napetal |
| B. Petit Palais du Roi | G. Collège Constantin | N. Hotel des Ambassadeurs de France | SS Rue du Barcelon |
| C. Pagode ou le Roi de Siam
régnant alors avoit été élevé | H. Pagode Royale | O. Hotel de Phaulcon | TT Rue au feu |
| D. Grande Pagode | I. L'Eglise | P. Toutes les autres Pagodes | VV Rue des Elephans |
| E. G ^{de} Pagode Royale nommée Napetal | K. Pagode de la seule Reine | QQ. Rue des Maures | XX Rue du Palais |
| | L. Loge des Francois | | YY Rue Chinoise |





20 minutes 4 secondes ; & sa longueur de 120 degrés 30 min. Elle approche, pour la forme, d'une gibeciere dont la hauteur seroit au Levant, & le bas au Couchant. La riviere la prend au Nord, par plusieurs canaux, qui entrent dans celui qui l'environne. Elle l'abandonne au Midi, en se partageant entre d'autres canaux. Le Palais du Roi est au Nord, sur le canal qui embrasse la Ville. Il n'y a qu'une chaussée au Levant, par laquelle on peut sortir de la Ville, comme par un Isthme, sans avoir d'eau à passer.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

La ville de Siam est très spacieuse, sa grandeur, si l'on ne considere que l'enceinte de ses murs. Mais à peine la sixieme partie de cet espace est-elle habitée. C'est celle du Sud-Est. Le reste est desert, ou ne contient que des Temples. A la verité, les fauxbourgs qui sont occupés par les Etrangers, augmentent considerablement le nombre des Habitans. Ses rues sont larges & droites, plantées d'arbres, & ses rues dans quelques endroits, & pavées de briques. Les maisons y sont basses & de bois ; du moins celles des Naturels du pays, que cette sorte d'édifices laisse exposés à toutes les incommodités d'une excessive chaleur. La plupart des rues sont arrosées de canaux étroits, qui ont

Ses maisons
& ses rues.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

fait comparer Siam à Venise, & sur lesquels on voit quantité de petits ponts de ciades, la plupart très mauvais; quelques-uns de briques, mais fort élevés & fort rudes.

Vrais noms
de Siam & des
Siamois.

La-Loubere observe que le nom de Siam est inconnu aux Siamois. C'est un de ces mots dont les Portugais paroissent les inventeurs, & dont on a peine à découvrir l'origine. Ils l'employent comme le nom de la Nation, & non comme celui du Royaume (11). Les Siamois se sont donné le nom de *Tai*, qui signifie *libre* dans leur langue; à peu près comme nos ancêtres se nommoient *Francs*: & *Meuang* signifiait Royaume en Siamois, ils appelloient leur pays *Meuang-tai*, ou Royaume des Libres. La Ville de Siam porte entr'eux le nom de *Sy-io-thi-ya*, dont les étrangers ont fait *India*, *Judia*, *Judea* & *O-dia*. L'origine des Siamois n'est pas plus certaine que celle de leur

(11) Ceux qui savent la langue du Pegu assurent que Siam, en cette langue, signifie *libre*. Peut être est-ce de-là que les Portugais ont tiré ce mot. Navarret dit que le nom de Siam, qu'il écrit *Sian*, vient des deux mots *sien lo*, sans ajouter ce que ces deux mots signifient, ni de quelle langue

ils sont, quoiqu'on puisse conjecturer qu'il les donne pour Chinois. Chap. I. Art. V. Remarquez que la plupart des noms que nous donnons aux Royaumes Indiens sont aussi des noms Nationaux; de sorte qu'il faudroit dire le Roi des Pegus, celui des Laos, des Mongols, des Siams, &c.

hom. Ils affectent eux-mêmes de cacher leur Histoire, qui est d'ailleurs pleine de fables, & dont les livres sont en petit nombre, parce qu'ils n'ont pas l'usage de l'impression. L'année 1685, qui est celle du premier voyage de Tachard, passoit parmi eux pour la 2229 de leur Ere, dont ils prennent l'époque à la mort de Sommona-Codom, Auteur de leur Religion. Ils font regner leur premier Roi en 1300 de cette Ere; & dans l'espace de 93 ans ils comptent cinquante deux Rois de différentes races (12). On ignore d'ailleurs s'ils ne sont qu'un seul Peuple, descendu des premiers hommes qui ont habité le pays, ou si dans la suite quelque autre Nation ne s'y est pas établie malgré les premiers habitans; & la principale raison de ce doute vient des deux langues dont ils ont l'usage: l'une vulgaire, & l'autre connue seulement des sçavans (13). Ils assurent

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Chronolo-
gie Siamoise
& origine des
Habitans.

(12) Gervaise a donné l'Histoire du Royaume de Siam; & Van-Vliet une Relation historique du même Pays, qui est à la fin du Voyage de Perse de Herbert. On y renvoie le Lecteur.

(13) Voyez ci dessous l'article des caracteres d'écriture & de la langue Siamoise.

se. Mais le raisonnement tiré de la pluralité des langues pourroit se faire de toutes les contrées des Indes, car elles ont toutes, comme Siam, deux, ou plusieurs langues, dont l'une n'est employée que dans les livres, & par les Sçavans.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

eux-mêmes que leurs loix sont étrangères & leur viennent du pays de Laos : mais il y a d'autant moins de fond à faire sur cette tradition, que celle des Peuples de Laos porte que leurs Rois & la plupart de leurs Loix viennent de Siam (14).

» Si l'on considère la situation du
» Pays, dont les terres sont si basses
» qu'elles paroissent échappées miracu-
» leusement à la mer, les inondations
» qui s'y renouvellent tous les ans, le
» nombre presque infini d'insectes qu'el-
» les y produisent, & la chaleur excès-
» sive du climat, il est difficile, sui-
» vant La-Loubere, de se persuader que
» d'autres hommes aient pu se resou-
» dre à l'habiter, que ceux qui sont
» venus du voisinage à mesure que les
» terres ont été défrichées. Il y a donc
» beaucoup d'apparence que les Siamois
» qui habitent le plat pays descendent
» de ceux qui occupent les montagnes
» du Nord, & qu'on distingue encore
» par le nom de *Tai yai* ou de grands
» Siamois (15).

Mélange
d'Étrangers.

Cependant on remarque aujourd'hui
que le sang Siamois est fort mêlé de

(14) Description de De-la-
Loubere, pages 25 & pré-
cedentes.

ment *Tay-noë*, ou *Petits*
Siamois. La-Loubere, pa-
ges 18 & 28.

(15) Les autres se nom-

fang étranger. Sans compter les Peguans & ceux de Laos, que le voisinage peut faire regarder comme une même Nation, il paroît que la liberté du Commerce & les Guerres de la Chine, du Japon, du Tonquin, de la Cochinchine, & des autres parties de l'Asie méridionale, ont amené à Siam un grand nombre de Négocians ou de fugitifs, qui ont pris le parti de s'y établir. On compte, dans la Capitale, jusqu'à quarante Nations différentes, qui habitent differens quartiers de la Ville ou des Fauxbourgs. C'est du moins à ce nombre que les Siamois les font monter. Mais peut-être faut-il le regarder comme une de ces exagérations, qui sont familières aux Indiens. La Loubere rend témoignage que les députés des Etrangers, qu'on appelle à Siam les *quarante Nations*, étant venus le saluer en qualité d'Envoyé de France, il ne compta que vingt & une Nations différentes (16). Il ajoute que le Pays n'en est pas plus peuplé. Les Siamois tiennent tous les ans un compte exact des hommes, des femmes & des enfans : & dans un Royaume d'une si grande étendue, ils n'avoient trouvé, la dernière fois, de leur pro-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

On compte
à Siam qua-
rante Nations
différentes.

(16.) Ibidem, page 29.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Figure des
Siamois.

pre-aveu, que dix-neuf cents mille ames. A la vérité, il n'y faut pas comprendre un grand nombre de fugitifs, qui se retirent dans les Forêts, pour se mettre à couvert de l'oppression des grands (17).

Les Habitans naturels du Pays sont plutôt petits que grands, mais ils ont le corps bien fait. La figure de leur visage, dans les hommes comme dans les femmes, tient moins de l'ovale que de la losange. Il est large & élevé par le haut des joues, mais tout d'un coup leur front se rétrécit, & se termine presque autant en pointe que le menton. Ils ont les yeux petits, d'une vivacité médiocre. Le blanc en est ordinairement jaunâtre. Leurs joues sont creuses, parce qu'elles sont trop élevées par le haut; leur bouche grande, leurs levres grosses & pâles, & leurs dents noircies par l'usage du Betel. Leur teint est grossier, d'un brun mêlé de rouge; à quoi le hâle contribue autant que la naissance. Ils ont le nez court & arrondi par le bout, & les oreilles fort grandes. C'est une partie essentielle de leur beauté que la grandeur des oreilles; & ce goût est commun à tous les Orientaux, avec cette différence, que les uns tirent leurs oreilles par le bas pour les allonger, &

(17) Voyez le second Voyage du Pere Tachard.

ne les percent qu'autant qu'il est nécessaire pour y mettre des pendans; au lieu que d'autres, après les avoir percées, aggrandissent le trou peu à peu, en y mettant des batons dont ils augmentent par degrés la grosseur, comme dans le Royaume de Laos, jusqu'à pouvoir y passer le poing. Celles des Siamois sont naturellement grandes, sans que l'art y contribue. Ils ont les cheveux noirs, grossiers & plats. L'un & l'autre sexe les porte si courts, qu'ils ne descendent autour de leur tête qu'à la hauteur des oreilles. Les jeunes gens à marier, sans distinction de sexe, ont l'usage de les tondre au ciseau, fort près du haut de la tête, & d'en arracher au-dessous un petit cercle de l'épaisseur de deux écus, sous lequel ils laissent croître le reste jusqu'aux épaules. Les femmes ne mettent aucun tord. Mais La-Loubere ayant observé qu'un Seigneur avoit les jambes bleues, d'un bleu mar, tel qu'il reste après l'action de la poudre à tirer, on lui apprit que c'étoit une distinction particulière aux Grands, qui ont plus ou moins de bleu, suivant leur dignité, & que le Roi de Siam étoit bleu depuis la plante des pieds jusqu'au creux de l'estomach. Cependant d'autres l'assurèrent que c'étoit

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Comment
ils portent
leurs che-
veux.

DESCR. moins par grandeur que par superstition.
 DU
 ROYAUME Les Siamois sont presque nus. Ils
 DE SIAM. vont nus pieds & nue tête. La bien-
 Leur habil- seance leur fait porter seulement, au-
 lement com- tour des reins & des cuisses, jusqu'au-
 mun. dessous du genou, une pièce de toile
 peinte, d'environ deux aunes & demie
 de long. Quelquefois, au lieu d'une
 toile peinte, c'est une étoffe de soie,
 ou simple, ou bordée d'une broderie
 d'or ou d'argent.

Habit des
 Grands.

Les Mandarins portent, avec leur
 pagne, une chemise de mousseline qui
 leur sert de veste ou de juste-au-corps.
 Ils la dépouillent & se l'entortillent au
 milieu du corps, quand ils abordent
 un Mandarin supérieur en dignité,
 pour lui témoigner qu'ils sont disposés
 à recevoir ses ordres. Ces chemises
 n'ont pas de collet. Elles sont ouvertes
 par devant, & laissent voir l'estomach.
 Les manches tombent presque jusqu'au
 poignet, larges d'environ deux pieds
 de tour, sans être froncées par le bas
 ni par le haut. Le corps en est si étroit,
 que ne pouvant passer & descendre par-
 dessus le pagne, il s'y arrête par plu-
 sieurs plis. Dans l'hiver, les Seigneurs
 mettent quelquefois sur leurs épaules
 une pièce d'étoffe ou de toile peinte,

1. MANDARIN
SIAMOIS.

2. FEMME SIAMOISE
AVEC
SON ENFANT.





en maniere de manteau, on en forme d'écharpe, dont ils passent assez galamment les bouts autour de leurs bras.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Le Roi de Siam porte une veste de quelque brocard, dont les manches sont fort étroites & lui viennent jusqu'au poignet. Elle est sous sa chemise, qui est ordinairement garnie de dentelle ou de point d'Europe. Il n'est permis à personne de porter cette sorte de veste, si le Roi ne la donne lui-même. C'est un présent qu'il ne fait qu'à ses principaux Officiers. Il leur donne quelquefois aussi une veste d'écarlate, qui ne doit servir qu'à la guerre ou à la chasse, & qui descend jusqu'aux genoux, avec huit ou dix boutons par-devant. Les manches en sont larges, mais sans ornement; & si courtes qu'elles n'atteignent point aux coudes. C'est un usage general, à Siam, que le Roi & tous ceux qui le suivent à la guerre ou à la chasse, sont vêtus de rouge. Les chemises mêmes qu'on donne aux soldats, sont teintes de rouge. Aux jours de cérémonie, ils paroissent sous les armes avec cet ornement.

Habit du
Roi.

Le bonnet blanc, haut & pointu, est une coëffure de cérémonie, que le Roi & ses Officiers portent également. Mais le bonnet du Roi de Siam est orné

Coëffure.

DESCRIPT. d'un cercle ou d'une couronne de pierres ; & ceux de ses Officiers ont divers cercles d'or , d'argent ou de vermeil doré , qui font la distinction de leurs dignités. Ils ne les portent que devant le Roi , ou dans leurs Tribunaux , ou dans les occasions d'éclat. Leur usage est de les attacher avec un cordon , qui leur passe sous le menton ; & jamais ils ne les ôtent pour saluer.

Chaussures. Les Mahometans leur ont porté l'usage des Babouches ; espece de souliers pointus , sans talon & sans quartier. Ils les quittent à la porte des appartemens , pour n'y porter aucune saleté. Mais , devant le Roi & les personnes du plus haut rang , le respect est une autre raison qui les oblige d'avoir les pieds nus. Ils n'estiment les chapeaux que pour les voyages. Le Roi s'en fait faire de toutes sortes de couleurs. Ces délicatesses sont peu connues du peuple , qui ne daigne pas se couvrir la tête contre l'ardeur du soleil , ou qui n'emploie qu'un peu de toile. Encore ne prend-il ce soin que sur les rivières , où la reflexion est plus incommode.

Habillement des femmes. Il y a quelque difference dans l'habillement des femmes. Elles attachent leur pagne autour du corps , comme les hommes ; mais elles le laissent rom-

ber dans sa largeur, pour former une jupe étroite qui leur descend jusqu'à la moitié des jambes : au lieu que les hommes le relevent entre les cuisses, en y repassant l'un des deux bouts, qu'ils laissent plus long que l'autre, & qu'ils font tenir par derrière à leur ceinture. L'autre bout pend par devant ; & n'ayant point de poche, ils y nouent souvent leur bourse de Betel, à peu près comme on noue quelque chose dans le coin d'un mouchoir. Les plus propres portent deux pagnes l'un sur l'autre, pour conserver un air de netteté & de fraîcheur à celui qui est par-dessus. Au pagne près, les femmes sont tout-à-fait nues. Elles n'ont pas l'usage des chemises de mousseline. Dans les conditions relevées, elles portent l'écharpe, dont elles font quelquefois passer les bouts autour de leurs bras. Mais le bel air est de les mettre simplement sur le sein par le milieu, d'en abattre un peu les plis, & d'en laisser pendre les deux bouts derrière, par-dessus les épaules. Cette nudité ne les rend point immodestes. Il y a peu de pays, où les habitans des deux sexes ayent plus de repugnance à montrer les parties de leur corps que l'usage les oblige de cacher. Pendant que les Envoyés de France

Leur mo-
destie.

DESCRIPT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

étoient à Siam, il fallut donner aux soldats François des pagnes pour le bain. On ne put faire cesser autrement les plaintes du Peuple, qui ne s'accoutumoit point à les voir entrer nus dans la Riviere (18).

Elle éclate
jusques
dans les
châtimens.

Les enfans vont sans pagne, jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Mais quand ils l'ont une fois pris, on ne les découvre point pour les châtier. C'est une extrême infamie, en Orient, d'être frappé à nud sur les parties du corps qui sont ordinairement cachées; & peut-être est-ce de-là que vient l'usage du bâton pour les châtimens: le fouet, ni les verges, ne se feroient pas assez sentir par-dessus les habits. Les Siamois ne quittent pas même leurs habits pour se coucher. Ils ne font du moins que changer de pagne, comme ils en changent pour se baigner dans leurs rivières. Les femmes s'y baignent comme les hommes, & s'exercent comme eux à la nage.

Autres pagnes.

Les pagnes d'une certaine beauté, c'est-à-dire, de soie brodée, ou de roile peinte fort fine, ne sont permis qu'à ceux qui les reçoivent du Roi. C'est un usage commun de porter des bagues aux trois derniers doigts de la main,

sans aucune regle, qui en borne le nombre. Les colliers ne sont pas connus à Siam : mais les femmes & les enfans de l'un & de l'autre sexe y connoissent l'usage des pendans d'oreilles. Ils sont ordinairement en forme de poire, d'or ou d'argent, ou de vermeil doré. Les jeunes garçons & les jeunes filles de bonne maison portent des bracelets, mais seulement jusqu'à l'âge de six ou sept ans. Ils ont aussi des anneaux d'or ou d'argent, aux bras & aux jambes.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Les Siamois sont d'une extrême propreté. Ils se parfument en plusieurs endroits du corps. Ils mettent sur leurs levres une espece de pomade parfumée, qui leur donne encore plus de pâleur qu'elles n'ont naturellement. Ils se baignent trois ou quatre fois le jour, & plus souvent. C'est une de leurs politesses, de ne pas faire de visite un peu grave sans être lavés. Ils se font alors une marque blanche sur le haut de la poitrine, avec un peu de craye, pour faire connoître qu'ils sortent du bain.

Propreté
des Siamois.

Ils ont deux manieres de le prendre ; l'une en se mettant dans l'eau comme nous ; l'autre, en se faisant repandre de l'eau sur le corps à diverses reprises. Cette seconde sorte de bain dure

Leurs bains.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

quelquefois plus d'une heure. Ils n'ont pas besoin de faire chauffer l'eau pour leur bains domestiques, parce que naturellement elle demeure toujours assez chaude. Quoiqu'ils affectent de se noircir les dents, le soin qu'ils en prennent est extrême. Ils lavent leurs cheveux avec des eaux & des huiles parfumées. Ils ont des peignes de la Chine, qui ne sont que des amas de pointes, ou de dents, liées étroitement avec du fil d'archal. Ils s'arrachent la barbe; & naturellement ils en ont peu; mais ils se contentent de rendre leurs ongles nets, sans jamais les couper. La Loubere vit des danseuses de profession, qui, pour se donner de la grace, s'étoient ajusté, aux bouts des doigts, de longs ongles de cuivre jaune; on sçait qu'à la Chine, du moins avant la conquête des Tartares, on ne se coupoit ni les ongles ni les cheveux, ni la barbe.

Leur Architecture & leurs maisons.

Si les Siamois sont simples dans leurs habits, ils ne le sont pas moins dans leurs logemens, dans leurs meubles & dans leur nourriture; riches dans une pauvreté générale, puisqu'ils sçavent se contenter de peu. Leurs maisons sont petites, mais accompagnées d'assez grandes espaces. Des claies de Bambou s'en-
du,

des , souvent peu ferrées, en font les planchers, les murs & les combles. Les piliers, sur lesquelles elles sont élevées pour éviter l'inondation, sont des bambous plus gros que la jambe. Leur hauteur au-dessus de la terre, est d'environ treize pieds, parce que l'eau s'élève quelquefois autant. Le nombre des piliers est de quatre ou six, sur lesquels ils mettent en travers d'autres bambous, au lieu de poutres. L'escalier est une véritable échelle, qui pend en dehors, comme celle de nos moulins à vent. Les étables mêmes sont en l'air, avec des rampes de claies, par où les animaux peuvent y monter. Le foyer des maisons est une corbeille pleine de terre, soutenue comme un trepied, sur trois bâtons.

C'est dans des édifices de cette nature que les Envoyés de France furent logés chaque nuit, en remontant depuis la mer jusqu'à la Capitale. Il n'y a point d'Hôtellerie dans le Royaume de Siam, ni dans aucun Etat de l'Asie. L'Hospitalité n'y est point connue; ce qui paroît venir du soin, avec lequel chacun s'efforce de cacher ses femmes. La-Loubere parle d'un François, qui s'avisa de tenir auberge: mais il ne put inspirer le même goût aux Siamois;

Auberge
Françoise à
Siam.

& jamais il ne vit entrer chez lui que des Européens. Les maisons qu'on bâtit pour les Envoyés, sur le bord de la rivière, n'étoient pas sans agrémens & sans commodité. Des claies posées sur des piliers & couvertes de nattes de jonc, faisoient non seulement le plancher de chaque édifice, mais celui des cours. La salle & les chambres étoient tapissées de toiles peintes, avec des plat fonds de mouffeline blanche, dont les extrémités tomboient en pente. Les nattes des appartemens étoient beaucoup plus fines que celles des cours; & dans les chambres de lit, on avoit encore étendu des tapis par-dessus les nattes. La propreté regnoit de toutes parts, mais sans magnificence. A Bancok, à Siam, à Louvo, où les Européens, les Chinois & les Mores ont bâti des maisons de brique, on logea les Envoyés dans des maisons Siamoises qui n'avoient pas été bâties pour eux. Ils virent néanmoins deux maisons de brique, que le Roi de Siam avoit commencé à faire bâtir pour les Ambassadeurs de France & de Portugal (19); mais elles n'étoient pas achevées; sans doute parce qu'il y avoit peu d'apparence

(19) Voyez le premier Voyage de Tachard, où il explique le dessein du Roi & de son Ministre.

qu'elles dussent être souvent habitées.

Les grands Officiers de la Cour ont des maisons de menuiserie, qu'on prendroit pour de grandes armoires, où ne logent que le maître, sa principale femme & leurs enfans. Chacune des autres femmes, avec ses enfans, & chaque esclave avec sa famille, ont de petits logemens séparés, mais renfermés dans la même enceinte de bambou, qui composent autant de menages différens. Un étage leur suffit, parce qu'ils ne sont pas gênés par l'espace. Les Européens, les Chinois & les Mores bâtissent des maisons de brique, qu'on voit à côté de ces grands édifices, avec des appentis, en forme de hangars ouverts, qui arrêtent le soleil sans ôter l'air. D'autres ont des corps de logis doubles, qui reçoivent le jour l'un de l'autre, & qui se communiquent l'air avec moins de chaleur. Les chambres sont grandes & bien parées. Celles du premier étage ont des vûes sur la salle basse, que son exhaussement devoit faire nommer fallon, & qui est quelquefois entourée de bâtimens par lesquels elle reçoit son unique jour. C'est proprement à cette salle qu'on donne le nom de *Divan*, mot Arabe, qui signifie salle du Conseil ou du Jugement.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Maisons des
Grands.

Maisons de
brique des
Mores &
des Chinois.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Précautions
contre la cha-
leur.

Mais il y a d'autres Divans, qui étant bâtis de trois côtés, manquent d'un quatrième mur, du côté par lequel on suppose que le soleil doit moins donner dans le cours de l'année (20). Devant cette ouverture, on élève un appentis de la hauteur du toit. L'intérieur du Divan est souvent orné, du haut en bas, de petites niches où l'on met des vases de porcelaine. Sous l'appentis, on fait quelquefois jaillir une petite fontaine,

Palais du
Roi & ses
Temples.

Le Palais de Siam, celui de Louvo, & plusieurs Pagodes, sont aussi de briques; mais ces Palais sont bas, & n'ont qu'un étage, comme les maisons du peuple. Les Pagodes ne sont pas non plus assez exhaussées, à proportion de leur grandeur. Elles ont moins de jour que nos Eglises. Leur forme d'ailleurs est celle de nos Chapelles, mais sans voute ni plafonds: seulement, la charpente qui soutient les tuiles est vernissée de rouge, avec quelques filers d'or. Au reste, les Siamois ne connoissent pas d'autre ornement extérieur, pour les Palais & les Temples, que dans les Combles, qu'ils couvrent ou de cette espece d'étain bas, qu'ils nomment Ca-

(20) Entre les Tropiques, le soleil donne par-tout selon les diverses saisons.

lin, ou de tuiles vernissées de jaune à la manière de la Chine. Le Palais de Siam ne laisse pas de se nommer le Palais d'or, parce qu'il a quelque dorure dans l'intérieur. Leurs escaliers méritent peu d'attention. Celui par lequel on monte au fallon de l'audience à Siam, n'a pas deux pieds de large. Il est de briques, tenant à un mur, du côté droit, & sans aucun appui du côté gauche. Mais les Seigneurs Siamois n'ont besoin de rien pour s'appuyer, puisqu'ils le montent en se traînant sur les mains & sur les genoux; & si doucement, que, suivant l'expression De-la-Loubere, on diroit qu'ils veulent surprendre le Roi leur Maître. La porte du fallon est quadrée, mais basse, étroite & digne de l'escalier; parce qu'on suppose apparemment que personne n'y doit entrer que prosterné. L'entrée du fallon de Louvo est moins basse: mais outre que ce Palais est plus moderne, il passe pour une maison de campagne, où le Monarque affecte moins de grandeur & de majesté, que dans la Capitale.

Ce qui fait la véritable dignité des grandes maisons Siamois, c'est qu'il n'y a point de plain-pied; quoiqu'elles n'aient qu'un étage. Dans le Palais, par exemple, le logement du Roi &

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Escaliers &
Portes.

En quoi
consiste la di-
gnité des mai-
sons Siamoi-
ses.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

des Dames est plus élevé que tout le reste ; & plus une piece en est proche , plus elle s'éleve à l'égard de celle qui la précède. Il y a toujours quelques marches à monter de l'une à l'autre ; car les autres se suivent sur une même ligne. La même inégalité se trouve dans les toits , dont l'un est plus bas que l'autre , à mesure qu'il couvre une piece plus basse. Cette succession de toits inégaux fait la distinction des degrés de grandeur. Le Palais de Siam en a sept , qui sortent ainsi l'un de l'autre. Les grands Officiers en ont jusqu'à trois. Quelques tours quarrées , qui s'élevent en divers endroits du Palais , ont aussi plusieurs combles. On remarque la même gradation dans les pagodes. De trois toits , le plus élevé est celui sous lequel est placé l'idole. Les deux autres sont pour le peuple.

Principal
ornement des
Pagodes.

Mais le principal ornement des pagodes consiste dans plusieurs pyramides de chaux & de brique , dont les plus hautes ne le sont pas moins que nos clochers ordinaires : les plus basses n'ont qu'environ deux toises. Leur forme est ronde ; & diminuant peu en grosseur , à mesure qu'elles s'élevent , on peut dire qu'elles se terminent en dôme. Les basses ont à l'extrémité une

aiguille de calin, fort menue & fort pointue; quelques-unes de ces aiguilles diminuent & grossissent quatre ou cinq fois dans leur hauteur. Elles sont ornées en plusieurs endroits de leur contour, de plusieurs canelures, qui diminuant avec l'aiguille, vont se terminer en pointe à la grosseur supérieure, d'où s'élevent d'autres canelures.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

L'intérieur des Palais du Roi de Siam est peu connu des Etrangers. Suivant La-Loubere, il ne l'est pas plus des Grands de la Nation ; du moins, s'il est vrai, comme on l'en assura, que personne ne penetre plus loin que la salle de l'Audience & celle du Conseil, (21) qui ne sont que deux premieres pieces d'un grand bâtiment, sans aucune sorte d'antichambre. Tachard fut introduit dans quelques appartemens plus enfoncés, sur-tout à Louvo ; mais il ne s'arrête point à les décrire, par respect apparemment pour l'usage qui en défend l'entrée. Il convient lui-même que les Palais du Roi ne sont habités que par ses femmes & par ses Euniques. Lorsque les Envoyés de France dînerent au Palais de Siam, ce fut dans une cour fort agréable, sous de

L'intérieur
du Palais n'est
pas connu.

(21) La-Loubere, page 97.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

grands arbres , au bord d'un reservoir.
A Louvo , ils dinerent dans une salle
du jardin , dont les murs étoient revê-
tus d'un ciment fort blanc & fort poli.
Cette salle avoit une porte à chaque
bout. Elle étoit entourée d'un fossé ,
large de deux à trois toises , & de cinq
ou six pieds de profondeur , dans le-
quel il y avoit une vingtaine de petits
jets d'eau , à distances égales , qui jai-
lissoient en arrosoir , c'est-à-dire , par
des ajutages percés de trous fort petits ,
mais seulement à la hauteur des bords
du fossé , parce qu'au lieu d'élever les
eaux , on avoit creusé la terre pour ab-
aisser les bassins. Au milieu du jardin
& dans les cours , on voit plusieurs de
ces salles isolées , qui sont entourées
d'un mur à hauteur d'appui. Le toit
porte sur des piliers plantés dans le mur.
Ces lieux sont pour les Mandarins im-
portans , qui s'y tiennent assis les jam-
bes croisées , pour les fonctions de leurs
Charges , ou pour faire leur cour , c'est-
à-dire pour attendre les ordres du Prin-
ce. Les Mandarins moins considérables
sont assis à découvert dans les cours
ou dans les jardins : & lorsqu'ils ap-
prennent par certains signaux , que le
Roi peut les voir , quoiqu'ils ne le
voyent pas eux-mêmes , ils se prosternent

ment tous sur les genoux & sur les coudes (22).

Le jardin de Louvo n'est pas fort spacieux. Les compartimens en sont petits, & formés par des briques. Les allées ne peuvent tenir plus de trois personnes de front. Mais tout étant planté de fleurs & de diverses sortes d'arbres, le mélange des fallons & des jets d'eau lui donne un air agréable de simplicité & de fraîcheur.

Comme le Roi fait souvent des chasses de plusieurs jours, il a dans les forêts, des Palais de bambou, ou plutôt des tentes fixes, qui n'ont besoin que d'être meublées pour le recevoir (23).

Les meubles du Roi de Siam sont les mêmes, à peu près, mais plus riches & plus précieux, que ceux des Particuliers. Le bois de lit des Siamois est un châlis fort étroit & natté, mais sans dossier & sans quenouilles. La plupart n'ont pas même d'autre lit qu'une natte de jonc. Leur table est un plateau sans pied, à bords relevés. Leurs sièges sont des nattes de jonc, plus ou

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Jardin de
Louvo.

Palais de
chasse dans
les Forêts.

Meubles
des Siamois.

(22) La-Loubere, pages 98 & précédentes.

(23) On peut voir, dans le second Voyage du Pere Tachard, la description

de quelques autres Palais, & dans le premier celle des plus belles Pagodes de Siam.

DESCRIPT
DU
ROYAUME
DE SIAM.

moins fines. Ils ne peuvent avoir des tapis de pied, s'ils ne les reçoivent du Roi; & ceux de drap uni sont fort honorables. Les personnes riches ont des coussins pour s'appuyer. Ce qui est de soie ou de laine, en Europe, est à Siam de toile de coton blanche ou peinte (24).

Vaisselle
Siamoise.

Ils n'ont à table, ni nappe, ni serviette, ni cuillère, ni fourchette, ni couteau. On leur sert les morceaux tout coupés. Leur vaisselle est de porcelaine ou d'argille, avec quelques vases de cuire. Le bois simple ou vernissé, le coco & le bambou, sont la matière de leurs autres ustenciles. S'ils ont quelques vases d'or ou d'argent, c'est en petit nombre; & la plupart les tiennent de la libéralité du Roi, ou comme un meuble attaché à leurs Charges. Leurs seaux à puiser de l'eau sont de bambou, fort proprement entrelassés. Le Peuple, dans les marchés, cuit son riz dans un coco qui brûle en même temps, & qui par conséquent ne sert qu'une fois: mais le riz achève de cuire, avant que le coco soit tout-à-fait consumé (25).

(24) La Loubere donne une liste des ustenciles, meubles, armes, habits, &c. des Siamois, avec les noms dans leur langue. Tome II, pages 50 & suivantes.

(25) La-Loubere, p. 102

Les fallons, que les Envoyés de France virent dans les Palais de Siam & de Louvo, étoient revêtus d'un lambris vernissé de rouge, avec quelques filets & quelques feuillages d'or. Les planchers étoient couverts de tapis de pied. La-Loubere vit, à Louvo, la salle de l'audience déjà toute garnie des glaces de miroir, que l'Escadre Françoisse avoit apportées au Roi. Il décrit la salle du Conseil. Dans le fond, dit-il, il y avoit un sofa, de la forme d'un grand bois de lit, avec ses quenouilles, un fond, & ses tringles, le tout revêtu d'une lame d'or, & le fond couvert d'un tapis; mais sans ciel, sans rideaux, & sans aucune autre sorte de garniture. A l'endroit du chevet étoient en pile, les coussins sur lesquels le Roi s'appuyoit. Le mur, à droite du sofa, offroit un beau miroir, que le Roi avoit envoyé au Roi de Siam, par le Chevalier De-Chaumont. On voyoit encore pour unique meuble, un fauteuil doré, dans lequel ce Prince se montra aux Envoyés, & un *Tiab*, c'est-à-dire, une coupe pour le Betel, haute d'environ deux pieds, revêtue d'argent fort travaillé, & dorée en quelques endroits (26).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Meubles
du Roi.

(26) Le même, page 103^e

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM
Vaisselle
royale.

Dans tous les repas que les Envoyés firent au Palais, ils virent une assez grande quantité de vaisselle d'argent ; sur-tout de grands bassins ronds & profonds, dans lesquels on servoit de grandes boetes rondes, d'environ un pied de diametre. Elles étoient couvertes, & leur patte étoit proportionnée à leur grosseur. Ces boetes contenoient le riz. On servoit, au fruit, des assiettes d'or, qui avoient été faites exprès pour les festins que la Roi avoit donnés au Chevalier De-Chaumont. A la table de ce Prince, on ne sert jamais en vaisselle plate. On croit qu'il est de sa dignité de ne lui rien présenter que dans des vases profonds. D'ailleurs sa vaisselle la plus ordinaire, suivant l'usage de toutes les Cours d'Asie, est de la porcelaine, qu'il tire abondamment de la Chine & du Japon (27).

Alimens
communs du
Pays.

Dans un climat si chaud, les Siamois mangent peu ; par la même raison que nous mangeons moins en été qu'en hiver. Un Siamois fait bonne chere avec une livre de riz par jour, avec un peu de poisson sec ou salé, ce qui ne lui revient pas à plus de deux liards L'arrac, ou l'eau-de-vie de riz, ne

coute à Siam que deux fous, la pinte de Paris. On ne sera pas surpris que les Habitans du Pays ayent si peu d'inquietude pour leur subsistance, & qu'on n'entende le soir que des chants & des cris de joie dans leurs maisons. Ils ont peine à faire de bonnes salaisons, parce que les viandes prennent difficilement le sel dans les régions trop chaudes. Mais ils aiment le poisson mal salé, & le poisson sec plus que le frais. Leur goût paroît même assez vif pour le poisson pourri, comme pour les œufs couvés, pour les sauterelles, les rats, les lézards, & la plupart des insectes. La nature semble tourner leur appetit aux alimens les plus faciles à digérer (28).

Leurs sauces consistent ordinairement dans un peu d'eau, avec des épices, de l'ail, de la ciboule, ou quelques herbes de bonne odeur, telles que le baume. Ils aiment fort une sauce liquide, composée de petites écrevilles pourries, qu'ils appellent *Capi*. On assure La-Loubere avec des circonstances qui ne lui laisserent aucun doute, que deux autres sortes de poissons conservés dans des pots, où ils tournent bien-tôt en pâte liquide, dans leur saumure, suivent exactement le flux & le reflux de

DESCRIP.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Sauces Siameses.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Huile, fro-
mage, beurre.

la mer, haussant & baissant dans le vase à mesure que la mer baisse ou s'élève (29).

Ce qui tient lieu de safran, aux Siamois, est une racine qui étant reduite en poudre en a le goût & la couleur (30). Ils croient fort sain, pour leurs enfans, de leur en jaunir le corps & le visage. Aussi ne voit-on dans les rues, que des enfans qui ont le teint jaune. Ils n'ont point de noix, d'olives, ni d'autre huile que celle du coco, qui est fort bonne dans sa fraîcheur. Le lait des buffles femelles leur donne plus de crème que celui de leurs vaches; mais ils ne font aucune sorte de fromage. Le beurre n'est gueres plus en usage à Siam. Il y prend difficilement consistance; & celui qu'on y porte de Surate & Bengale est presque fondu, lorsqu'il arrive dans un pays si chaud.

Les Siamois
n'aiment que
les intestins
des animaux.

Ils ont plusieurs methodes pour déguiser le poisson sec, sans en varier l'apprêt. Par exemple, ils le coupent en filets menus & tortillés, comme les *Vermicelli* des Italiens ou les *œufs filés* des Espagnols. Ce qu'ils mangent le

(29) *Ibidem*, même page.

(30) Cette Plante est connue sous le nom de *Croch Indicis*.

plus rarement , c'est la chair des animaux terrestres. Ils refusent même celle qu'on leur offre : s'ils en mangent quelquefois , ils préfèrent les boyaux & ce qu'il y a de plus dégoutant pour nous dans les intestins. On vend , dans les marchés , les insectes grillés ou rotis. Siam n'a pas d'autre boucherie , ni d'autres lieux où l'on rotisse. Le Roi faisoit donner , aux François , la volaille & les animaux en vie. En général , toutes les viandes y sont coriaces , peu succulentes , & fort indigestes. Les Européens mêmes , qui passent quelque temps dans le Pays , en perdent insensiblement le goût. Il semble qu'à proportion que les climats sont plus chauds , la sobriété y devienne plus naturelle. Le gibier n'est pas en moins de sureté , parmi les Siamois , que les bestiaux & les animaux domestiques. Ils ne prennent plaisir , ni à le tuer , ni à lui ôter la liberté. Ils haïssent les chiens qui leur serviroient à le prendre. D'ailleurs la hauteur des herbages & l'épaisseur des forêts leur rendent la chasse difficile. S'ils tuent des cerfs & d'autres bêtes , c'est pour en vendre les peaux aux Hollandois , qui en font un grand commerce au Japon (31). On doit juger

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM,

Qualités de
la viande à
Siam.

Prix des
viandes.

(31) Ibid. p. 115.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

que le prix des viandes n'est pas excessif à Siam. Une vache n'y vaut que dix sous dans les Provinces, & un écu dans la Capitale. Si le mouton se vend quatre écus, & le cabris deux ou trois écus, c'est que les Mores en font leur principale nourriture. Un Porc n'y vaut que sept sous, parce que les Mores n'en mangent point. Les poules y valent environ vingt sous la douzaine. Tous les volatiles y multiplient d'autant plus facilement, que la chaleur du climat suffit presque seule pour les faire éclore (32).

Maladies
communes à
Siam.

Malgré la sobriété qui regne parmi les Siamois, ou peut-être, suivant l'observation De-la-Loubere, parce qu'à proportion de la chaleur de leur estomach ils ne sont pas plus sobres qu'on ne l'est en Europe, on ne voit pas qu'ils vivent plus long-temps, ni qu'ils soient sujets à moins de maladies que nous. Les plus fréquentes sont les cours de ventre & les dysenteries, dont les Européens qui arrivent dans cette contrée ont encore plus de peine à se défendre. On voit quelquefois régner, à Siam, des fièvres chaudes, qui produisent le transport au cerveau, & des fluxions sur la poitrine. Les inflam-

mations y sont rares ; & la simple fièvre continue n'y est jamais mortelle , non plus que dans les autres pays de la Zone torride. Les fièvres intermittentes y sont rares aussi , mais opiniâtres ; quoique le frisson en soit fort court. Le chaud extérieur y affoiblit tellement la chaleur naturelle , qu'on n'y voit presque point de ces maladies que nos Médecins nomment *Froides*. La toux , les coqueluches , & toutes sortes de fluxions & de rhumatismes ne sont pas moins fréquentes à Siam qu'en Europe ; ce qui n'a rien d'étonnant , si l'on considère que le temps y est tourné à la pluie pendant une grande partie de l'année : mais la goutte , l'épilepsie , l'apoplexie , la paralysie , la phrésie & toutes sortes de coliques , surtout la néphrétique , y sont des maux peu connus.

On y voit beaucoup de cancers , d'abcès & de fistules. Les érysipeles y sont si fréquens , que de vingt hommes , dix-neuf en sont atteints ; & quelques-uns dans plus de la moitié du corps. On y connoît à peine le scorbut , & presque aussi peu l'hydropisie. Mais rien n'y est si commun que ces maladies extraordinaires , que le peuple attribue aux sortilèges. Les maux de débauche y sont

DESCRIPT. assez répandus, sans que les Habitans
DU paroissent informés s'ils sont anciens ou
ROYAUME recens dans leur pays.
DE SIAM.

Ravages de la petite verole. Entre plusieurs autres maux contagieux, celui qui mérite d'être regardé proprement comme la peste du pays, est la petite verole. Elle y fait souvent d'affieux ravages. Alors les Siamois enterrent les corps sans les brûler. Mais comme leur piété les porte toujours à rendre ce dernier honneur aux Morts, ils les déterrent dans la suite, pour les consumer par le feu. La-Loubere observe qu'ils laissent passer trois ans, & quelquefois plus, avant cette religieuse cérémonie. L'expérience, disent-ils, leur a fait connoître que cette contagion recommence, lorsqu'ils déterrent un cadavre infecté (33).

§ II.

Conditions, Gouvernement, & Milice des Siamois.

Distinction des Siamois libres & esclaves. **L**A distinction la plus vague, entre les Siamois, est celle des personnes libres & des esclaves. On peut naître esclave ou le devenir. On le devient, ou pour avoir été pris dans une guerre,

(33) *Ibid*, page 117. Voyez ci-dessous leurs remèdes & leurs Médecins, à l'article qui regarde leurs sciences.

ou pour avoir été confisqué en Justice. Celui qui n'est esclave que pour dette, redevient libre en payant : mais les enfans nés pendant l'esclavage de leurs parens, demeurent dans l'ordre de leur naissance. On naît esclave, lorsqu'on sort d'une mere esclave ; & dans l'esclavage, les enfans se partagent comme dans le divorce : le premier, le troisieme, le cinquieme, & tous les autres impairs appartiennent au Maître de la mere : le second, le quatrieme, & les autres, en ordre pair, appartiennent au pere, s'il est libre, ou à son Maître, s'il est esclave. Cependant il faut que le pere & la mere n'ayent eu commerce ensemble qu'avec le consentement du Maître de la mere ; car sans cette condition tous les enfans appartiendroient à ce Maître.

Le Maître jouit d'un pouvoir absolu sur les esclaves, à l'exception du droit de mort. Il les employe à la culture de ses terres & de son jardin, ou à d'autres services domestiques ; s'il n'aime mieux leur permettre de travailler pour gagner leur vie, sous un tribut qu'il en tire, depuis quatre jusqu'à huit Ticals par an, c'est-à-dire, depuis sept livres dix sous jusqu'à quinze.

La différence qu'il y a des esclaves

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Droit des
Maitres sur
leurs Escla-
ves.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

du Roi de Siam à ses sujets, c'est qu'il occupe toujours ses esclaves à des travaux personnels, & qu'il leur fournit la nourriture; au lieu que ses sujets libres ne lui doivent chaque année que six mois de service, à leurs propres dépens.

Les esclaves des Particuliers ne doivent aucun service à ce Prince; & quoique cette raison puisse lui faire considérer, comme une perte réelle, la dégradation d'un homme libre qui tombe dans l'esclavage, il ne s'oppose jamais au cours de l'usage ou des loix (34).

Les Siamois
libres ne sont
qu'un corps.

On ne sçauroit distinguer proprement deux sortes de conditions dans le corps des Siamois libres. La noblesse, parmi eux, n'est que la possession actuelle des charges. Une famille, qui s'y maintient long-temps, en devient sans doute plus illustre & plus puissante : mais cette continuité de grandeur est assez rare. Celui qui perd sa charge n'a plus rien qui le distingue du peuple (35).

Idée gé-
nérale du Peu-
ple Siamois.

La distinction entre le peuple & les Prêtres n'est pas moins passagère, parce qu'on peut toujours passer de l'un de ses états à l'autre. Les Prêtres sont les Talapoins. Ainsi sous le nom de peu-

(34) La-Loubere, Tome
I, pages 236 & précéden-
tes.

(35) Voyez ci-dessus le
dénombrement des Siamois.

ple, il faut entendre ici le corps libre de la Nation, c'est-à-dire, les Officiers & les sujets simples.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ce Peuple est une milice, dans laquelle chacun est enrollé. Tous les Siamois libres sont soldats, & doivent six mois de service à leur Souverain. Le devoir de ce Prince est de les armer, & de leur donner des Elephans ou des Chevaux, s'il veut qu'ils le servent à la guerre. Mais comme il n'emploie jamais tous ses sujets dans ses armées, & qu'il n'est pas toujours en guerre avec ses voisins, il occupe, pendant six mois de l'année, aux travaux qu'il juge à propos, les sujets qu'il n'emploie pas au métier des armes.

C'est pour ne laisser échapper personne au service personnel, qu'on tient tous les ans un compte exact du peuple. Il est divisé en *gens de main droite* & *gens de main gauche*; division singulière, dont tant de Nations, qui ont passé successivement comme en revue dans ce recueil, n'ont pas encore fourni d'exemple. Elle regarde l'ordre; & chacun sçait ainsi de quel côté il doit se ranger dans ses fonctions. Les uns & les autres sont divisés par bandes (36).

Gens de
main droite
& gens
de main
gauche.

(36) On se sert du nom *Compagnies*, parce que le nombre des soldats d'une
de bandes, plutôt que de

DESCRIPT.
 DU
 ROYAUME
 DE SIAM.
 Leurs chefs
 se nomment
 Naïs.

dont chacune a son Chef, qu'ils appellent *Naï* (37). Ce mot est devenu un terme de civilité, que les Siamois se donnent mutuellement, comme les Chinois se donnent celui de Maître ou de Précepteur.

Les enfans font de la bande de leurs parens ; & si les parens font de différentes bandes, les enfans impairs font de celle de la mere, & les pairs de celle du pere. Cependant il faut que le *Naï* ait été averti du mariage & qu'il y ait donné son consentement ; sans quoi tous les enfans feroient de la bande maternelle. Ainsi, quoique les femmes & les Talapoins soient dispensés du service, ils ne laissent pas d'être couchés sur les rolles du Peuple ; les Talapoins, parce qu'ils peuvent quitter leur profession, & qu'en revenant alors à la condition seculiere ils retombent sous le pouvoir de leurs Naïs ; les femmes, parce qu'elles servent à regler de quelle bande sont leurs enfans.

même bande n'est pas fixe, & que tous les Siamois ne sont pas toujours d'une même Compagnie dans les armées.

(37) Quoique la plupart des Voyageurs traduisent *Naï* par le mot de Capitaine, La Loubere observe qu'il signifie second Chef,

parce que le *Naï* ne mène pas toujours sa bande à la guerre, non plus qu'aux corvées. Son soin est de fournir autant de gens de sa bande qu'on lui en fait demander, soit pour la guerre, soit pour les corvées. *Tome I. p. 238.*

C'est un privilege du Naï de pouvoir prêter à son soldat, plutôt que tout autre, & satisfaire le créancier de son soldat, pour en faire son esclave lorsqu'il devient insolvable. Comme le Roi donne un Balon à chaque Officier, avec des Pagayeurs ou des Rameurs, les Naïs ont leurs Pagayeurs dans chaque bande, qu'il marquent au poignet, d'un fer chaud, avec de l'encre par-dessus. On les nomme *Bao*. Mais ils ne lui doivent pas d'autre service; & ce service ne dure que six mois. Plus sa bande est nombreuse, plus il est estimé puissant. Les charges & les emplois ne sont importants, à Siam, que par le nombre des sujets qui en dépendent. On distingue sept degrés entre les Naïs, qui répondent au nombre de leurs soldats. Ainsi l'*Oc-Mening*, qui est chef de dix mille hommes, est au dessus de l'*Oc-Pan*, qui ne commande que mille. Les titres de *Pa-ya*, d'*Oc-ya*, d'*Oc-pa*, d'*Oc-louang*, & d'*Oc-coune*, sont ceux des autres degrés. Ils se donnent non seulement aux Gouverneurs, mais à tous les Officiers du Royaume, parce qu'ils sont tous Naïs. Cependant on ne joint pas toujours le même titre au même office. Le *Barcalon*, par exemple, qui est premier Mi-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Privileges
des Naïs.

nistre, a quelquefois porté celui de Pa-ya, & quelquefois celui d'Oc-ya. Un Siamois, revêtu de deux Offices, peut avoir deux titres différens. Cette multiplication d'Offices, qui entraîne celle des titres, a causé quelquefois de la confusion & de l'obscurité dans les Relations de Siam (38).

Le Roi de Siam n'élève personne aux dignités, sans lui donner un nouveau nom; usage commun aux Chinois & à d'autres Nations de l'Orient. Ce nom est toujours une louange de quelque vertu. Les Etrangers mêmes, qui arrivent à la Cour, reçoivent un nom de faveur ou d'estime, sous lequel ils sont connus pendant le séjour qu'il font à Siam.

Nature des
Offices & des
Charges.

Tous les offices y sont héréditaires, & la vénalité des charges est condamnée par les loix. Mais la moindre faute d'un Officier, ou le seul caprice du Souverain, peut ôter les plus grandes charges aux familles. D'ailleurs, elles ne rapportent aucune espece d'appoin-

(38) Les Portugais ont donné le nom général de Mandarins à tous les Officiers & les Seigneurs des Royaumes de l'Orient, quoiqu'il ne soit pas connu des Grands ni du peuple de ces Contrées. Ils ont formé apparemment ce mot de celui de *Mandar*, qui signifie *Commander*, dans leur langue; à l'imitation des Arabes, qui ont formé le titre d'*Emir*, du verbe Arabe *Amara*, qui signifie aussi *Commander*.

temens

remens ou de gages. Le Roi loge ses Officiers, & leur donne quelques meubles; tels que des boetes d'or ou d'argent pour le betel; quelques armes, & un balon; des éléphants, des chevaux & des buffles; des corvées, des esclaves, & quelques terres labourables; qui lui reviennent avec l'office, lorsqu'il en prive celui qui le possède. Mais le principal gain des charges vient des concussions, qui paroissent autorisées dans toutes les parties du Royaume, par le silence de la Cour. Tous les Officiers sont d'intelligence, pour s'enrichir aux dépens du Peuple. Le commerce des presens est public. Un Juge n'est pas puni pour en avoir accepté, s'il n'est ouvertement convaincu d'injustice. Les Officiers inférieurs se voyent eux-mêmes forcés d'en faire aux plus grands. Cependant ils sont tous engagés par un serment, à l'observation fidelle de leurs devoirs. La forme du serment consiste à boire une certaine quantité d'eau, sur laquelle les Talapoins prononcent des imprécations contre celui qui l'avale, s'il manque jamais aux engagements qu'on lui fait contracter (39). La différence de Nation & de Religion ne dispense point de ce serment ceux qui en-

Serment
des Officiers.

(39) La-Loubere, pages 246 & 247.

 DESCRIPT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

Jurisdictions
du Royaume
de Siam.

trent au service de l'Etat.

On a remarqué, dans la description géographique, que le Royaume de Siam est divisé en haut & bas. Le haut, qui est vers le Nord, contient sept Provinces, qui tirent leurs noms de leurs villes Capitales. La-Loubere les nomme *Porfelone*, *Sanquelone*, *Locontai*, *Campengpet*, *Coconrepina*, *Pechebonne* & *Pitchiaï* (40). Chacune de ces villes a ses Jurisdictions subalternes, qui ressortissent immédiatement au Tribunal de la Province. On en compte dix à *Porfelone*, huit à *Sanquelone*, sept à *Locontai*, dix à *Campengpet*, cinq à *Coconrepina*, deux à *Pechebonne*, & sept à *Pitchiaï*. Le haut Siam a d'ailleurs vingt une autres Jurisdictions particulières, qui ressortissent directement à la Cour, & que cette distinction fait regarder comme autant de petites Provinces.

On compte dans le bas Siam, c'est-à-dire, dans la partie Meridionale du Royaume, les Provinces de *Jor*, de *Patane*, de *Ligor*, de *Tenasserim*, de *Chantebonne*, de *Petelong*, ou *Bordelong*, & de *Tchiaï*. De *Jor*, dépendent immédiatement sept Jurisdictions; de

(40) Comparez ces noms avec ceux qu'on a cités de la Relation de Joost-Schuten.

Patane, huit ; de Ligor, vingt ; de Tennasserim, douze ; de Chantebonne, sept ; de Petelong, huit ; & de Tchiaï, deux. Ajoutez, comme dans la partie haute, treize petites Jurisdctions, qui sont aussi comme autant de Provinces, parce qu'elles ne ressortissent qu'à la Cour. La ville de Siam, qui est au centre de l'Etat, entre le haut & le bas Siam, a sa Jurisdiction & sa Province particuliere (41).

Les Tribunaux Siamois de Judicature ne consistent proprement qu'en un seul Officier, qui est le chef ou le Président ; parce que le droit de juger n'appartient qu'à lui. Cependant chaque Tribunal est composé d'un grand nombre d'Officiers subalternes, qu'il doit consulter. La plus importante fonction est le gouvernement civil & militaire de ce ressort, qu'il joint à l'administration de la Justice. Comme ces grands emplois sont d'ailleurs heréditaires, il n'a pas été difficile à quelques-uns de ces Gouver-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Tribunaux
de Justice.
Leur Prési-
dent est le
seul Juge.

(41) La Loubere, à qui l'on doit ce détail, ne le tenoit que de la bouche de quelques Siamois, dans un pays, dit-il, où tout le monde craint de parler. Il regrette de n'avoir pû se procurer la traduction de quelques livres Siamois, qui contiennent la consti-

tution du Royaume. Mais il ne put même en obtenir un Exemplaire. Aussi n'a-t-on pas crû devoir faire entrer des lumieres si vagues dans la description géographique, qui ne doit rien contenir que de clair & de certain.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

neurs, sur-tout aux plus éloignés de la Cour, de se soustraire à la domination royale. Ainsi le Gouverneur de Jor a cessé d'obéir, & les Européens lui donnent même le nom de Roi (42). Patane vit sous la domination d'une femme, que le peuple de cette Province élit dans une même famille; toujours veuve & vieille, afin qu'elle n'ait pas besoin de mari. Les Portugais & les Hollandois lui donnent aussi le nom de Reine; & pour unique marque de soumission, elle envoie de trois en trois ans, au Roi de Siam deux petits arbres, l'un d'or & l'autre d'argent; chargés tous deux de fleurs & de fruits.

Titre du
Président. Ses
fonctions, &
son extrême
autorité.

Un Gouverneur héréditaire porte le titre de *Tchaou Menang*, qui signifie, Seigneur de Ville ou de Province. Les Rois de Siam se sont efforcés de détruire les plus puissans *Tchaou-Menangs*. Ils ont substitué, à leur place, des Gouverneurs par commission pour trois ans, sous le titre moins fastueux de *Pouran*, c'est-à-dire, de *personne qui commande*.

(42) Peut être n'a-t-il jamais obéi, à moins que le Royaume de Siam ne se soit étendu, comme on le trouve dans quelques Relations, à toute la presqu'Isle, au de-là du Gange. Jor en est la ville pres-

que la plus Méridionale, située sur une Rivière qui a son embouchure au Cap de Sincapur, & qui forme un très bon Port. Il est célèbre dans les Relations Hollandoises.

Mais il reste encore plusieurs Tchaou-Menangs, dont les droits approchent beaucoup de ceux de la Royauté. Outre les fruits de leurs concussions, 1^o, ils partagent également, avec le Roi, les rentes des terres labourables, qui s'appellent *Naa*, c'est-à-dire, Campagnes: & suivant les anciennes Loix, ces rentes sont d'un quart de Tical, pour quarante brasses quarrées. 2^o. Ils profitent de toutes les confiscations, de toutes les amendes au profit du fisc, & de dix pour cent de toutes les condamnations. Les confiscations sont fixées par la Loi, suivant la nature du crime, & ne sont pas toujours de tout le bien, dans les cas mêmes de mort: mais quelquefois elles s'étendent au corps du coupable, & même à celui de ses enfans. 3^o. Le Roi fournit au Tchaou-Menang, des Ministres pour l'exécution de ses ordres. Ils l'accompagnent sans cesse. Les Siamois leur donnent le nom de *Keulai*, ou de *bras-peints*, parce que l'usage est de leur déchiqueter les bras, & de mettre sur leurs plaies, de la poudre à canon, qui les peint d'un bleu noirâtre. 4^o. Dans les Gouvernemens maritimes, le Tchaou-Menang prend des droits sur les Vaisseaux Marchands. 5^o. A Tenasserim, c'est huit pour cent,

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Droits qui
forment son
revenu.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

& sur les frontieres , il s'arroge tous les droits de Souveraineté, jusqu'à lever des impôts sur le Peuple. 6°. Il exerce le Commerce , mais sous le nom d'un Secrétaire ou de quelqu'autre domestique ; ce qui fait juger que cette voie de s'enrichir lui est interdite par la Loi.

Pourans ,
ou Gouver-
neurs par
Commission.

Le Pouran, ou le Gouverneur par commission, jouit des mêmes honneurs que le Tchaou-Menang, avec la même autorité dans l'administration ; mais il est plus resserré pour les émolumens. Le Roi nomme des Pourans, ou lorsqu'il veut abolir l'hérédité, ou lorsque le Tchaou-Menang est obligé à quelque longue absence. Dans le premier de ces deux cas, leurs appointemens leur sont assignés par la Cour. Dans le second, ils partagent ceux du Tchaou - Menang, qui en conserve la moitié.

Officiers de
Judicature.

Les Officiers ordinaires d'un Tribunal de Judicature, sont au nombre de quinze ou seize (43) dont la plupart ont des fonctions différentes. La-Loubere,

(43) Oc-Pra-Belat. Son nom signifie second ; mais il ne préside pas en l'absence du Tchaou - Menang, parce qu'il n'a pas voix délibérative.

une espece de Procureur du Roi, dont la fonction consiste proprement à servir d'espion au Gouverneur. Son Office n'est pas héréditaire.

Oc-Pra-Jockebateß. C'est

Oc-Pra-Pain. C'est le Com-

qui paroît avoir approfondi soigneusement cet article, nous apprend que dans les noms Siamois *Oc* est un terme

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

mandant de la Garnison, sous les Ordres du Tchaoumenang.

Oc-Pra-Maha - Tai. Ce nom signifie le grand Siamois, & celui qui le porte est comme le Pere du Peuple. C'est lui qui leve les soldats, ou plutôt qui les demande aux Naïs; qui envoie des provisions à l'armée; qui veille aux rôles du dénombrement du Peuple, &c. Il fait exécuter, en général, tous les Ordres du Gouverneur qui regardent le peuple.

Oc-Pra-Sasséd, fait & garde les rôles du dénombrement. C'est un Office exposé à la corruption, parce que chacun s'efforce à prix d'argent de se faire omettre dans les rôles, & que les Naïs mêmes cherchent à favoriser ceux qui leur font des présents. Le *Sasséd* commence à mettre les enfans sur les rôles, dès l'âge de trois ans.

Oc-Louang-Menang. C'est comme le Maire de la Ville, qui a soin de la Police & de la Patrouille.

Oc - Louang - Vang. Le Maire du Palais du Gouverneur; car *Vang* signifie Palais. Il fait réparer les édifices; il commande les gardes & même leur Capitaine.

Oc-Louang-Clang, qui a

soin des magasins du Roi. *Clang* signifie Magasin. Cet Officier reçoit certains revenus du Roi, & vend au Peuple les marchandises du Roi, c'est-à-dire, celles dont le Roi s'est approprié le commerce; comme le sel dans quelques pays de l'Europe.

Oc-Louang-Conca, qui a l'inspection sur les Etrangers. Il les protège ou les accuse auprès du Gouverneur.

Oc-Louang ou *Oc-Coune-Coeng*. C'est le Prévôt, qui est toujours armé d'un sabre. Ses Archers sont des *Kenlais* ou des Bras-peints.

Oc-Coune - Paya - Bat, chef des Prisons. Le mot de *Paya*, que les Portugais ont traduit par celui de Prince, semble bien avili. *Nai-Cong* est le vrai Geolier. *Cong* signifie prison; & rien n'est plus cruel que les prisons Siamoises. Ce sont des cages de Bambou, exposées à toutes les injures de l'air.

Oc-Coune-Narin. Il commande ceux qui ont soin des Elephans que le Roi entretient dans la Province; car la difficulté d'en loger & d'en nourrir un grand nombre ensemble l'oblige d'en avoir dans plusieurs endroits.

224 HISTOIRE GENERALE

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

d'honneur, qui se joint à tous les titres; mais qu'un Supérieur ne le donne jamais à un inférieur. Ainsi le Roi parlant d'un *Oc-Paya*, dira simplement *Paya*. Il ajoute que les Portugais ont traduit tous ces noms à leur gré, sans autre regle que leurs propres usages.

Droit public
de Siam.

Le droit public de Siam est écrit dans trois Volumes. Le premier, qui s'appelle *Pra Tam-Ra*, contient les noms, les fonctions & les prérogatives de tous les offices. Le second a pour titre, *Pra Tam-Non*. C'est un recueil des constitutions des anciens Rois. Le troisième, nommé *Pra-Rayja-Cammanot*, renferme les constitutions du Roi, Pere de

Oc-Coone-Nai-rong. C'est le Pourvoyeur des Elephans. Dans chaque Tribunal supérieur, il y a quelques Officiers qui n'ont de fonctions qu'à la mort du Tchaon-Menang ou du Pouran, pour y suppléer, jusqu'à ce que le Roi y ait pourvu; & un autre dont l'office est de lire au Gouverneur les *Ta-ra*, c'est-à-dire, les Ordres du Roi. Il y a aussi une maison pour les garder; comme, dans l'enceinte du Palais de Siam, on montre un Bâtiment isolé, où l'on garde toutes les Lettres que le Roi de Siam reçoit

des autres Rois.

Outres ces Officiers, qu'on appelle du dedans, chaque Province a ceux qu'on nomme du dehors, pour le service public. Ils sont tous dans la dépendance du Gouverneur. Mais ceux du dehors sont fort au-dessous des autres, quoiqu'ils aient à peu près les mêmes titres. Chaque Officier du dedans a son Lieutenant & son Greffier; & le logement que la Cour lui donne est accompagné d'une grande salle, où il tient ses Audiences. *La-Loubere*, page 259 & précédentes.

celui qui occupoit le trône à l'arrivée des François.

Les Siamois n'ont qu'un même style pour tous les procès. Ils ne connoissent pas la division des affaires civiles & criminelles; soit parce qu'il y a toujours quelque châtiment pour celui qui perd un procès purement civil, soit parce qu'en effet les différens de cette nature y sont très rares.

Tous les procès se font par écrit, & l'on ne plaide pas sans avoir donné caution. Comme tout le Peuple est divisé par bandes, & que les principaux Nais sont les Officiers ou Conseillers du Tribunal, l'Agresseur présente d'abord sa Requête au Nai de son village, qui la donne au Nai Conseiller; & celui-ci la présente au Gouverneur. Le devoir du Tchaou-Menang seroit de la bien examiner, pour l'admettre ou la recevoir sur le champ, & d'imposer même un châtiment à celui qui l'auroit présentée sans raison. Mais cette exacte justice ne s'observe point à Siam.

La Requête est admise, & renvoyée à quelqu'un des Conseillers. La seule précaution du Gouverneur est d'en compter les lignes & d'y mettre son sceau, afin qu'on n'y puisse rien altérer. Le Conseiller la donne à son Lieutenant &

DESCRIPT.

DU

ROYAUME
DE SIAM.Procès &
maniere dont
ils se jugent.

à son Greffier, qui lui en font leur rapport dans la Salle d'Audience. Ensuite le Greffier du Conseil la rapporte ; on la lit dans l'assemblée de tous les Conseillers, mais sans que le Gouverneur y daigne assister, ou prenne la moindre part à l'instruction du Procès. On fait paroître les Parties, pour leur proposer un accommodement. On les somme trois fois d'y consentir. Sur leur refus, on ordonne que les témoins seront entendus par le Greffier ; & dans une nouvelle séance où le Gouverneur n'assiste pas plus qu'à la première, le Greffier lit les dépositions des témoins. Alors on procède aux opinions, qui ne sont que consultatives, & qu'on écrit successivement, en commençant par celle du dernier Conseiller. Le Procès passe pour instruit ; il se fait une assemblée du Conseil en présence du Gouverneur, à qui le Greffier fait la lecture du Procès & des Opinions. Si le Gouverneur y trouve quelque chose de douteux, il se fait donner des éclaircissements ; après quoi, il prononce, en termes généraux, que telle des Parties sera condamnée par la Loi.

L'Oc-Louang-Pang lit aussi-tôt l'article de la Loi qui regarde la matière du Procès. Mais, à Siam, comme en

Europe , on ne s'accorde pas toujours sur le véritable sens de la Loi. On cherche à l'expliquer par les principes les plus communs de l'équité ; & sous prétexte de quelque changement dans les circonstances , la Loi n'est jamais suivie. C'est enfin le Gouverneur seul qui décide. La Sentence est prononcée aux Parties. Elle est mise par écrit. S'il arrivoit qu'elle fût contraire à toute apparence de justice , le *Jockebat* seroit obligé d'en avertir la Cour ; mais il n'a pas droit de s'opposer à l'exécution.

Les Parties parlent devant le Greffier , qui écrit tout ce qu'il entend. Elles s'expliquent par leur propre bouche , ou par celle d'autrui ; mais celui qui fait l'office d'Avocat doit être un des plus proche parens du Plaideur. Le Greffier reçoit aussi tous les titres , mais aux yeux de tout le Conseil , qui en compte les lignes & les ratures.

Dans les accusations graves , on a recours à la question , pour suppléer au défaut des preuves communes. Elle est très rigoureuse à Siam , & l'on y emploie plusieurs méthodes. Pour celle du feu , qui est la plus ordinaire , on bâtit un bucher dans une fosse ; de manière que la surface du bucher soit de ni-

On emploie
 la question
 pour suppléer
 aux preuves.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

veau avec les bords de la fosse. Sa longueur doit être de cinq brasses, sur une de largeur. Les deux Parties y passent nuds pieds, d'un bout à l'autre ; & celui dont la plante des pieds résiste à l'ardeur du feu gagne son Procès. La Loubere observe que l'usage des Siamois étant d'aller nuds pieds, ils ont la plante si raccornie, qu'avec assez de courage pour marcher ferme sur les charbons, il est assez ordinaire que le feu les épargne. Deux hommes marchent à côté de celui qui passe sur le feu, & s'appuient avec force sur ses épaules, pour l'empêcher de se dérober trop vite à cette épreuve. Mais on assure que ce poids ne fait qu'étrouffer l'action du feu sous ses pieds (44).

Preuve par
le feu.

Quelquefois la preuve du feu se fait avec de l'huile ou d'autres matières bouillantes, dans lesquelles les deux Parties passent la main. Un François, qui se plaignoit d'avoir été volé, sans en pouvoir donner de preuves, se laissa persuader de plonger sa main dans de l'étain fondu. Il l'en retira presque consumée ; tandis que le Siamois évita de se brûler & fut renvoyé absous. A la vérité, cet adroit voleur fut vaincu par un autre événement : mais

ces aventures ne dégoutent point les Siamois de leurs usages (45). Pour la preuve de l'eau, les deux Adversaires se plongent en même temps dans l'eau, se tenant chacun à un perche, le long de laquelle ils descendent ; & celui qui demeure le plus long-temps dans l'eau remporte l'avantage. C'est sans doute une des plus fortes raisons, qui portent tous les Habitans du Pays à se familiariser dès leur jeunesse avec l'eau & le feu.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ils ont une autre sorte de preuve, qui se fait avec de certaines pillules préparées par les Talapoins, & accompagnées d'imprécations. Les deux Parties en avalent une quantité réglée, & la marque de l'innocence, ou du droit, est de pouvoir les garder dans l'estomach sans les rendre.

Preuve par
les Pillules.

Toutes ces preuves se font non seulement devant les Juges, mais devant le Peuple ; & si les deux Parties sortent de l'une avec égalité, on les oblige d'en subir une autre. Le Roi même emploie ces methodes dans ses jugemens ; mais il y ajoute quelquefois celle de livrer les deux Adversaires aux Tigres, & celui que ces furieux animaux épargnent pendant quelques

Preuve par
des Tigres.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

momens passé pour justifié. S'ils sont dévorés tous deux, on les croit tous deux coupables. La constance avec laquelle on leur voit souffrir ce genre de mort est incroyable, dans une Nation qui montre si peu de courage à la guerre (46).

Le droit des Sentences capitales est réservé au Roi seul, qui peut néanmoins le communiquer à des Juges extraordinaires, ou pour des cas particuliers. Ce Prince envoie quelquefois des Commissaires dans les Provinces, pour faire justice de tous les grands crimes, dans les lieux où ils ont été commis. Il leur donne, comme à la Chine, le pouvoir de déposer & de punir, même de mort, les Officiers ordinaires qui méritent ce châtiment. Mais, dans toutes les autres commissions qu'il donne pour son service ou pour celui de l'Etat, il exempt rarement le Commissaire de consulter les Gouverneurs.

Peine du
Vol.

La peine ordinaire du vol est la condamnation au double, & quelquefois au triple, par portions égales entre le Juge & la Partie. Mais ce qui doit paroître singulier, c'est que les Sia-

mois étendent la peine du vol à toute possession injuste en matiere réelle. Ain-
 si quiconque perd un héritage par la
 voie des Procès, non seulement le rend
 à sa Partie, mais paye le prix de ce qu'il
 rend, moitié à la Partie, & moitié au
 Juge (47).

DESCRIT-
 DU
 ROYAUME
 DE SIAM.

Dans la Capitale de ce Royaume, Tribunal de la Capitale. qui n'a pas d'autre *Tchaou-Menang* que le Roi, les fonctions de Gouverneurs & de Juges son séparées en deux Offices; & celles des petits Officiers, qui composent un Tribunal de *Tchaou-Menang*, sont distribuées aux principaux Officiers de l'Etat, mais avec plus d'étendue & d'autorité, & même avec des titres plus relevés.

On appelle *Yumrat* le Président d'un Tribunal de la Ville de Siam, auquel ressortissent tous les appels du Royaume. Il porte d'ordinaire le titre d'*Oc-ya*, & son Tribunal est dans le Palais du Roi. Mais il ne suit pas le Roi, quand ce Prince s'éloigne de sa Capitale. Alors il rend la justice dans une tour de la Ville, hors de l'enceinte du Palais. C'est à lui seul qu'appartient le droit de Juge; mais la voie de l'appel est toujours

(47) Au fond, ce n'est qu'une maniere de perdre avec dépens, intérêts, &c.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Guerres &
Milice des
Siamois.

Ce qui leur
ôte le coura-
ge.

ouverte au Roi, lorsqu'on en veut faire les frais (48).

L'art de la Guerre est d'autant plus ignoré à Siam, que les Habirans n'y sont pas portés d'inclination. En général, l'imagination trop vive des pays excessivement chauds ne s'accorde pas plus avec le courage que l'imagination trop lente des Pays froids. La vue d'une épée nue met en fuite cent Siamois. La Loubere assure que le ton assuré d'un Européen qui porte une épée au côté ou une canne à la main, suffit pour leur faire oublier les ordres les plus exprès de leurs Supérieurs. L'opinion de la Metampsychose, qui leur inspire l'horreur du sang, sert encore à leur ôter le courage; dans les guerres qu'ils ont avec leurs voisins, ils ne pensent qu'à faire des esclaves. Si les Peguans, par exemple, entrent d'un côté sur les terres de Siam, les Siamois entrent par un autre endroit sur celles du Pegu, & les deux Partis enleveront des villages entiers pour l'esclavage.

Leur conduite dans les Batailles,

Si les armées se rencontrent, elles ne tirent pas directement l'une sur l'autre. Une espèce de convention, qui n'a son principe que dans leur lâcheté mutuelle, les porte toujours à tirer plus haut.

Cependant comme on s'efforce des deux côtés , de faire retomber ces coups perdus sur l'ennemi , celui des deux partis qui sent le premier cette pluie de balles , ne tarde gueres à prendre la fuite. Lorsqu'il est question d'arrêter des troupes qui viennent sur eux , ils tirent plus bas qu'il ne faut ; pour rendre leurs ennemis responsables de leur propre mort , s'ils s'approchent jusqu'à pouvoir être tués.

On apprend à La-Loubere un fait qu'il croit certain , quoiqu'il ne soit pas sûr pris qu'on puisse le trouver incroyablement (49). Un Provençal , nommé Cyprien , qu'il vit ensuite au service de la Compagnie Françoisé à Surate , avoit servi dans les armées du Roi de Siam en qualité de Canonier. Comme on lui défendoit de tirer droit , il ne doutoit pas que le Général Siamois ne trahît son Maître. Dans une Guerre contre le Roi de Singor , sur la Côte occidentale du Royaume de Siam , il se lassâ de voir deux armées en présence , qui sembloient se respecter mutuellement , ou manquer de hardiesse pour commencer l'attaque. Il se déterminâ , pendant la nuit , à passer seul au Camp Ennemi , pour enlever le Roi de Singor dans sa

DESCRIT.

DU

ROYAUME

DE SIAM,

Avanture

extraordinaire d'un Pro-

vençal.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Tente. Cette témérité fut si heureuse, qu'ayant pris effectivement le Prince, & l'ayant mené au Général Siamois, il termina une Guerre qui duroit depuis plus de vingt ans. Ce service demeura sans récompense ; & Cyprien rebuté de quelques intrigues de Cour, qui avoient refroidi les généreuses inclinations du Roi de Siam, prit le parti de se retirer à Surate (50).

Troupes
régulières.

Quoique la nature n'ait pas rendu les Siamois plus propres à la guerre, ils ne laissent pas de la faire souvent avec avantage, parce que leurs voisins ne sont ni plus puissans ni plus braves qu'eux. Cependant, le Roi n'entretient pas d'autres Troupes qu'une garde étrangère. Le Chevalier De-Forbin avoit enseigné l'exercice des armes à quatre cens Siamois ; & lorsqu'il eut quitté Siam, un Anglois qui avoit été Sergent à Madras, sur la côte de Coromandel, donna les mêmes leçons à huit cens autres Siamois. Mais ces Soldats n'ont pas d'autre solde que l'exemption des corvées, pour eux-mêmes & pour quelques personnes de leur famille. Comme ils ne peuvent se nourrir hors de chez eux, ils demeurent dans leurs villages, les uns autour de Bancoek, les autres

aux environs de Louvo , pour la sûreté de ces deux places , où se rendant tour à tour par détachemens , ils font une garde continuelle. Dans les autres lieux du Royaume qui ont besoin de défense , les garnisons sont composées de Siamois libres , qui servent par corvées , comme dans les autres occasions , & qui sont relevés par d'autres lorsqu'ils ont achevé leur temps.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Le Royaume de Siam est naturellement si bien défendu par des Forêts impénétrables , par la multitude de canaux dont il est coupé , & par ses inondations annuelles , que les Habitans ont toujours négligé le secours des Places fortes. Ils craindroient de les perdre & de ne les pouvoir reprendre. Celles qu'ils ont , en petit nombre , soutiendroient à peine la première insulte d'une troupe agguerrie. Quelques années avant l'Ambassade du Chevalier De - Chaumont , le Roi souhaitant de faire construire un Fort sur la frontière du Pegu , choisit pour l'exécution de cet important dessein , un valet de la Mission de St-Lazare de Paris qui étoit passé à Siam au service des Missions Etrangères. Toute son habileté consistoit à faire une saignée. Mais , après s'être défendu long-temps d'entreprendre un ouvrage ,

Defenses
naturelles du
Royaume de
Siam.

Fortune
d'un valet
François.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

dont il ignoroit les principes, il ne put résister à l'ordre absolu du Roi; & pour prix de ce service, il obtint le Gouvernement de Ionsalain, qu'il exerça l'espace de trois ou quatre ans avec beaucoup d'approbation. Ensuite, ayant obtenu la permission de retourner à Siam, il eut pour Successeur dans son emploi le maître d'hôtel du Chevalier De-Chaumont, qui se nommoit *Billy* (§1). On a vû, dans les deux voyages du Pere Tachard, qu'un Ingénieur François de l'Ambassade demeura au service du Roi pour fortifier *Bancock* & *Louvo*.

Artillerie
Siamoise.

Les Siamois ont peu d'artillerie. Un Portugais de Macao, qui est mort à leur service, leur a fondu quelques piéces de canon; & les François leur ont fait présent de quelques autres piéces. Mais ils entendent peu l'art d'en fondre eux-mêmes. Ils en font de fer battu à froid. Parmi les presens que leurs Ambassadeurs apportèrent en France, on comptoit deux piéces de fer, enrichies d'or & d'argent (§2).

Eléphans de
guerre.

Leur Cavalerie n'est composée que d'environ deux mille chevaux. Ils font consister leurs principales forces dans le

(§1) Page 277.

(§2) Voyez le second Voyage de Tachard.

grand nombre de leurs Elephans, que le Pere Tachard fait monter à plus de vingt mille. Mais ces animaux, n'ayant ni mord ni bride, ne peuvent être gouvernés sûrement. D'ailleurs, ils craignent tellement le feu, qu'ils ne s'y accoutument presque jamais; & lorsqu'ils reçoivent quelque blessure, ils reviennent souvent sur leurs Maîtres. On les exerce néanmoins à porter, & à voir tirer sur leur dos, de petites pieces longues de trois pieds, & d'une livre de balle. L'Infanterie Siamoise est nue & mal armée.

La-Loubere nous apprend leur ordre de bataille. Ils se rangent sur trois lignes, dont chacune est composée de trois gros bataillons quarrés. Le Roi, ou le General, se tient dans le bataillon du milieu, qui est composé des meilleures Troupes, pour la sûreté de sa personne. Chaque Chef de bataillon occupe aussi le centre de la troupe qu'il commande; & si les neuf bataillons sont trop gros, ils sont divisés en neuf autres, dans le même ordre que le reste de l'armée. Chaque bataillon a seize Elephans mâles à sa queue. Chacun de ces animaux porte son étendart particulier. Il est accompagné de deux Elephans femelles. Mais les uns & les au-

DESCRIPT
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ordre de
campement
& de ba-
taille.

tres sont montés chacun de trois hommes armés, sans compter les Elephans de bagage, qui sont toujours en fort grand nombre. Les Siamois prétendent qu'on ne mene les Elephans femelles que pour la dignité des mâles; mais il est certain qu'on auroit plus de peine à gouverner les mâles, s'ils n'étoient accompagnés des femelles (53).

L'artillerie, dans les lieux où les rivières manquent, est porté sur des charettes tirées par des buffes ou des bœufs. Les Siamois n'ont point d'affûts. Le combat commence par quelques coups de canon. S'ils ne le terminent pas, on se met à portée d'employer la mousqueterie & les fleches. Mais jamais on n'attaque avec assez de vigueur, & l'on ne se défend avec assez de constance, pour en venir aux dernières approches ou à la mêlée. Ceux que la frayeur saisit les premiers, se rompent & s'enfuient dans les bois. A la vérité, ils se rassemblent avec autant de facilité qu'ils se sont rompus. Si dans quelque occasion, il devient absolument nécessaire de tenir ferme, on ne peut se promettre de les tenir qu'en mettant des Officiers derriere chaque bataillon, avec ordre de tuer les fuyards. Les Ma-

cafars , les Ragiponts , les Malais & quelques autres Nations , prennent de l'opium pour animer leur courage. Mais les Siamois rejettent ce secours , par la crainte de devenir trop courageux. Cette lâcheté , qu'ils ne regardent pas même comme un sujet de reproche , les rend incapables d'entreprendre un siège ouvert : s'ils attaquent une Place fortifiée , c'est par la trahison ou par la faim (54).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ils sont encore plus foibles sur mer que sur terre. A peine le Roi de Siam a-t-il cinq ou six Vaisseaux , qu'il arme quelquefois en course , mais dont l'emploi principal est le commerce. Ses Officiers de mer & ses Matelots sont étrangers. Il leur recommande d'éviter les combats sanglans , & de se borner à la supercherie pour faire des prises. Avec ce petit nombre de Vaisseaux , il a cinquante ou soixante Galeres , dont les ancres sont de bois. Ce ne sont que des bateaux médiocres , & d'un seul pont , qui portent environ soixante hommes , Rameurs ou Soldats. Ces hommes se prennent par corvées , comme pour les autres services de l'Etat. Chacun a sa rame , qu'il est obligé de

Forces en
mer.

(54) Floris , Joost-Schuten , La-Loubere & la plupart des Voyageurs.

DESCRIP. manier debout , parce qu'elle est si
DU courte , que dans toute autre posture du
ROYAUME Rameur , elle n'atteindroit pas à l'eau.
DE SIAM. Les Galeres de Siam ne s'éloignent ja-
 mais des côtes du Golfe (55).

§ III.

*Education , Langue , Sciences &
 Exercices des Siamois.*

Education
des Siamois. **L**Es enfans des Siamois ont naturelle-
 lement de la docilité & de la dou-
 ceur. On leur inspire, dès le premier âge,
 une extrême politesse. L'autorité des-
 potique des Peres sert beaucoup au suc-
 cès de ces leçons. Aussi les parens ré-
 pondent-ils au Prince , des fautes de
 leurs enfans. Ils ont part à leur châ-
 timent ; & la Loi les oblige de les li-
 vrer lorsqu'ils sont coupables. Un fils
 qui a pris la fuite , après avoir mérité
 d'être puni , ne manque jamais de re-
 venir & de se livrer lui-même , aussi-
 tôt que la colere ou la justice du Prince
 tourne contre son pere ou sa mere ; ou
 même contre ses parens plus éloignés ,
 lorsqu'ils sont plus âgés que lui.

Ils com-
mençent tous A l'âge de sept ou huit ans , on met

(55) Tachard , second Voyage. La-Loubere , page
 181 & précédentes.

les

les enfans dans un Couvent de Talapoins, dont on leur fait prendre l'habit : c'est une profession qu'ils sont toujours libres de quitter sans honte. Ces petits Moines Siamois portent le nom de *Nen*. Ils reçoivent chaque jour de leur famille tout ce qui est nécessaire à leur nourriture ; & ceux qui sont distingués par leur naissance ou par leur fortune, ont un ou deux Esclaves pour les servir.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
par être Talapoins.

On leur montre d'abord à lire, à écrire & à compter, parce que rien n'est plus nécessaire à des Marchands, & qu'il n'y a point de Siamois qui ne fasse quelque commerce. On leur enseigne les principes de la Religion & de la Morale, en leur faisant apprendre la Langue *Balie*, qui est celle de leur Religion & de leurs Loix. Cette Langue a quelque ressemblance avec un Dialecte particulier du Coromandel ; mais ses Lettres ne sont connues qu'à Siam. Elle s'écrit de la gauche à la droite, comme les Langues de l'Europe. Il en est de même du Siamois vulgaire : en quoi l'une & l'autre différent de la plupart des Langues Asiatiques, qui s'écrivent de la droite à la gauche, & de celle des Chinois qui conduisent la ligne de haut en bas, & qui, dans

Leurs premières études.

Langues Balie & Siamois.

DESCRIPT. l'arrangement des lignes d'une même
DU page, mettent la premiere à droite, &
ROYAUME les autres de suite vers la gauche. D'ail-
DE SIAM. leurs la Langue Siamoise tient beau-
coup de celle de la Chine, par le grand
nombre de ses accens, & parce qu'elle
est presqu'uniquement composée de
monosyllabes.

Difficultés
de la langue
Siamoise.

Le Siamois & le Bali ont un alphabet
de peu de lettres, dont on compose
des syllabes & des mots. Mais le Bali
a ses Déclinaisons, ses Conjugaisons
& ses dérivés; ce que le Siamois n'a
point. Dans cette seconde Langue, l'ar-
rangement seul marque les cas des
noms. Quant aux Conjugaisons, elle a
seulement quatre ou cinq Particules,
qui se mettent tantôt devant le verbe,
tantôt après, pour signifier le nombre,
les temps & les modes. Le Dictionnaire
Siamois n'est gueres moins simple: c'est-
à-dire, que cette Langue est peu abon-
dante; mais le tour de la phrase n'en
est que plus difficile par ses variétés.
La-Loubere s'efforce de faire compren-
dre par des exemples la difficulté de
ces tours. *Cœur bon*, par exemple, sig-
nifie *content*. Ainsi pour dire *si j'étois*
à Siam je serois content, les Siamois di-
roient dans leur Langue; *si moi être*
Ville de Siam, moi cœur bon beaucoup.

TROIS ALPHABETH SIAMOIS

Ko Khe Kho' Khò Khoe Khoo-ngo Cho cho' chò Sò choe yo do to thò thò

1 ㄣ

thoo no // bo po ppò fò ppò fò // ppoma yo ro lo vo // So So

ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ

Só hò lo

ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ

Kà Kí Kí Ké Ké Kou Kú Ké Ké Káí Káí Ko

2 ㄣ

Káou Kam Ka

ㄣ ㄣ ㄣ

Keúy Káí Káou Káou Káou Keúy Keúy Kouy Kouí

3 ㄣ

Kéou Kéou Kouy Kôí Kôí Káí Káí Káí

ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ ㄣ

La suite de cet Alphabet est à la planche suivante.



Sii, qui signifie *lumière*, & par métaphore *beauté*, se joint, par une seconde métaphore à *Pak*, qui signifie *bouche*; & *sii pak* signifie les levres, comme si l'on disoit la lumière ou la beauté de la bouche. *La gloire du bois* signifie *fleur*. Le *fil* de l'eau veut dire en général tout ce qui s'engendre dans l'eau, sans être poisson; comme les crocodiles, & toutes sortes d'insectes aquatiques. Dans d'autres expressions, le mot de *fil* ne signifie que *la petitesse* des choses; le *fil* des poids, signifie un *petit poids*: au contraire le mot de *Mere* s'emploie pour exprimer la *grosseur* ou la *grandeur*. De tous les mots de cette Langue, le même voyageur ne connoît que *Po* & *Mé*, qui aient quelque rapport aux nôtres. Ils signifient en Siamois, *Pere* & *Mere* (56).

Après la lecture & l'écriture, l'arithmétique est presque l'unique étude de la jeunesse Siamoise. Elle a, comme la nôtre, dix caractères, dont le zero est figuré de même, & prend les mêmes valeurs dans le même arrangement, c'est-à-dire, que les nombres se placent de la droite à la gauche, suivant l'or-

Etude de
 l'Arithmétique.

(56) *Ubi sup.* page 182. On trouvera, à la fin de cet article, quelques exemples de cette langue.

dre naturel des puissances du nombre de dix. Le calcul des Siamois se fait avec la plume, différent de celui des Chinois, qui se servent d'un instrument, dont Martini fait remonter l'invention jusqu'à deux mille six ou sept cents ans avant Jésus-Christ. En général les Marchands du Pays sont exercés à compter; qu'ils peuvent résoudre sur le champ des questions d'arithmétique très-difficiles. Mais ils ne reviennent jamais à ce qu'ils ne peuvent résoudre sur le champ. Le caractère essentiel des hommes, dans les climats très chauds ou très froids, est la paresse d'esprit & de corps; avec cette différence, qu'elle dégénère en stupidité dans les Pays trop froids, & que dans les Pays trop chauds, il y a toujours de l'esprit & de l'imagination; mais de cette sorte d'imagination & d'esprit, qui se lasse bien-tôt de la moindre application.

Les Siamois conçoivent facilement leurs réparties sont vives & promptes; leurs objections sont justes. On croiroit qu'un peu d'étude peut les rendre habiles dans les plus hautes sciences & dans les arts les plus difficiles. Mais leur paresse invincible détruit tout d'un coup cette espérance.

Ils sont naturellement Poetes. Leur Poésie consiste, comme la nôtre, dans le nombre des syllabes & dans la rime; cependant nos plus ingenieux voyageurs ont peine à comprendre qu'elle puisse s'accommoder d'une Langue composée de monosyllabes, remplie de voyelles fort accentuées & de diphtongues assez rudes. Entre plusieurs traductions de leurs Poèmes & de leurs chansons, La-Loubere n'en vit pas une dont le sens pût s'ajuster à nos idées. Il entrevit néanmoins des peintures; celles par exemple, d'un jardin agréable, dans lequel un amant offre une retraite à sa maîtresse. Outre les chansons d'amour, ils en ont d'historiques & de morales. Un des freres du Roi composoit des Poésies morales fort estimées, & les mettoit lui-même en musique.

Si les Siamois naissent Poètes, ils sont bien éloignés de naître Orateurs, & de pouvoir le devenir. Leurs Livres sont ou des narrations d'un style fort simple, ou des sentences d'un style coupé & plein d'images. On a déjà remarqué qu'ils n'ont point d'Avocats. Les Parties expliquent leur affaire au Greffier, qui écrit simplement ce qu'on dicte à sa plume. Les Talapoins, dans leurs sermons, lisent le texte Bali de leurs Li-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Poésie.

Eloquence.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

vres. Ils le traduisent & l'expliquent en Siamois sans aucune sorte d'action. Tous les complimens ordinaires de la société sont à peu près dans les mêmes termes. Le Roi même a ses paroles comptées, dans les audiences de cérémonie. Il ne dit aux Envoyés de France que ce qu'il avoit dit au Chevalier De-Chaumont, & quelque temps auparavant à Mr l'Evêque d'Héliopolis (57).

Philosophie. Les Siamois ignorent absolument toutes les parties de la Philosophie, à l'exception de quelques principes de morale, dans lesquels on verra bientôt qu'ils ont mêlé beaucoup d'erreurs. Ils n'ont aucune étude du droit. Les loix du Pays ne s'apprennent que dans l'exercice actuel des emplois. Elles sont renfermées dans quelques Livres peu connus du Public. Mais lorsqu'ils sont revêtus d'un Office, on leur remet une copie des Loix qui le concernent; à peu près comme en Espagne, où l'on infère, dans les provisions d'un *Corregidor*, tout le titre des *Corregidores* qui est dans la compilation de leurs *Ordonnances*.

Médecine. Leur Médecine ne peut mériter le nom de science. Les principaux Méde-

(57) *Ibid.* pages 186 & précédentes.

ains du Roi de Siam sont Chinois. Il en a des Siamois & des Peguans ; mais après l'arrivée du Chevalier De-Chaumont, il prit en cette qualité un Missionnaire François, nommé *Paumau*, auquel il donna tant de confiance, que tous les autres étoient obligés de rapporter chaque jour à cet Oracle leurs observations sur la santé de leur Maître, & de recevoir de lui les remèdes qu'ils employoient sous sa direction. La Médecine Siamoise consiste dans un nombre de recettes qui viennent de leurs Ancêtres, sans aucun égard pour les symptômes particuliers des Maladies. Ces aveugles méthodes ne laissent pas d'en guérir beaucoup, parce que la tempérance naturelle des Siamois, contribue plus que l'art au retablissement de leur santé. Mais comme il arrive souvent que la force du mal l'emporte, on ne manque point d'en attribuer la cause aux malefices.

Quelqu'un tombe-t-il malade à Siam ? il commence par une opération fort bizarre, qui est de se faire amollir le corps, en se couchant à terre, & faisant monter sur lui quelque personne entendue qui le foule aux pieds. On assure La-Loubere que dans la grosse même, les femmes employent cette

Pratiques
Siamoises
dans les
maladies

methode pour accoucher plus facilement (58). Les anciens n'apportoient pas d'autres remedes à la plénitude, qu'une diette excessive, & tel est encore l'usage des Chinois. Aujourd'hui les Siamois usent de la saignée, des ventouses scarifiées & des sangsues. Avec quelques-uns des purgatifs connus en Europe, ils en ont d'autres, qui sont particuliers à leur pays. Mais ils ne connoissent pas l'Ellebore, si familier aux anciens Médecins Grecs. D'ailleurs ils n'observent aucun temps pour les purgations. Dans leurs remedes ils employent des minéraux & des simples. Les Européens leur ont appris les vertus & l'usage du Kinkina. En général, leurs remedes sont fort chauds. Ils n'usent d'aucun rafraîchissement intérieur : mais ils se baignent dans la fièvre & dans toutes sortes de maladies. Il semble que tout ce qui concentre ou ce qui augmente la chaleur naturelle convienne à leur constitution. Leurs malades ne se nourrissent que de bouillie de riz, qu'ils font extrêmement liquide. C'est ce que les Portugais des Indes appellent Cangé. Les bouillons de viande sont mortels à Siam. Ils relâchent trop l'estomach.

Dans la convalescence, les Siamois préfèrent la chair de cochon à toutes les autres.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Chirurgie

Leur ignorance est si profonde dans la Chirurgie, qu'ils ont besoin des Européens, non seulement pour les trépan & pour toutes les opérations difficiles, mais pour les simples saignées. Ils ignorent entièrement l'anatomie. Loin d'avoir tourné leur curiosité à la connoissance du corps animal, ils n'ouvrent les corps morts qu'après les avoir rotis dans les funeraillles, sous couleur de les brûler; le motif des Talapoins pour les ouvrir, est d'y trouver de quoi nourrir la superstition du Peuple. Ils prétendent quelquefois avoir trouvé, dans l'estomach des morts, de grosses pieces de chair fraîche de porc, ou de quelqu'autre animal, du poids d'environ huit ou dix livres, qu'ils supposent l'effet d'un sortilege, & propre à servir pour ces noires opérations.

La Chymie n'est pas moins ignorée des Siamois, quoiqu'ils l'aiment avec passion, & que plusieurs d'entr'eux se vantent d'en posséder les plus rares secrets. Siam, comme le reste de l'Orient, est rempli d'imposteurs & de dupes. Le Roi de Siam, Pere de celui qui re-
gnoit à l'arrivée des François, avoit

Chymie

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Mathématis-
ques.

Calendrier
Siamois.

employé deux millions à la recherche de la pierre philosophale (59).

L'imagination vive & nette des Siamois les rendroit plus propres aux Mathématiques qu'à l'étude des autres sciences, si leur principal défaut n'étoit de se laisser trop tôt de l'application. Ils ne peuvent suivre un long tissu de raisonnemens. Aussi sont-ils bornés à quelques pratiques d'Astronomie, dont ils dédaignent de pénétrer les raisons, mais qui leur servent pour les horoscopes particuliers & dans la construction de leur almanach, qu'on peut regarder comme un horoscope général. Cependant ils ont fait reformer deux fois leur Calendrier par d'habiles Astronomes, qui, pour suppléer aux Tables astronomiques, ont pris deux époques arbitraires, remarquables par quelque conjonction rare des Planettes (60). On a parlé

(59) Page 194.

(60) Sur ces observations, ayant une fois établi certains nombres, ils ont donné, pour les années, au moyen de plusieurs additions, soustractions, multiplications & divisions, le secret de trouver le lieu des Planètes à peu près comme nous trouvons l'Epacte de chaque année en ajoutant

onze à l'Epacte de l'année précédente. La - Loubere donna au célèbre Cassini, Directeur de l'Observatoire de Paris, la manière Siamoise de trouver le lieu du Soleil & de la Lune, par un calcul dont le secret est pris de la seconde Epoque Siamoise, & ce grand astronome a développé tout ce qui regarde un sujet si difficile.



ici de la plus ancienne, à l'occasion de leur origine. La plus récente se rapporte à notre année. Ils dattent indifféremment de l'un ou l'autre de ces deux styles. Leur premier mois est toujours la Lune de Novembre ou de Décembre; en quoi ils ne s'écartent pas de l'ancien style, lorsqu'ils dattent même suivant le style nouveau; quoique le premier mois de l'année, suivant ce nouveau style, soit où le cinquième ou le sixième de l'ancien.

D'ailleurs, ils n'entendent rien au système du monde, parce qu'ils ne savent rien par principe. Ils croient, comme les autres Peuples de l'Orient, que les éclipses arrivent par la malignité d'un Dragon, qui dévore le Soleil & la Lune (61). Ils font un bruit terrible de poeles & de chaudrons, pour chasser ce pernicieux animal. Ils croient que la terre est quarrée, & que le Ciel porte dessus par ses extrémités, comme une voute, ou comme ces cloches de verre dont on couvre les plantes dans un jardin. Ils assurent

(61) Voyez la première Relation du Père Tachard. Cette idée a peut-être sa source dans le langage métaphorique des Astronomes, qui disent que les Éclipses se font dans la tête & dans la queue du dragon.

qu'elle est divisée en quatre parties habitables, séparées entr'elles par des mers, qui en font quatre mondes différens. Ils supposent au milieu de ces quatre mondes une très haute montagne pyramidale, de quatre faces égales ; & depuis la surface de la terre ou de la mer jusqu'au sommet de cette montagne, qui touche, disent-ils, aux Etoiles, ils comptent quatre vingt-quatre mille *Jods*, qui font une mesure, chacun d'environ huit mille toises. Ils comptent autant de *Jods*, depuis la surface de la mer jusqu'aux fondemens de la montagne ; & le même nombre, depuis chaque face de cette montagne, jusqu'à chacun des quatre mondes. Le nôtre, qu'ils appellent *Tcheampion*, est au midi de la montagne. Le Soleil, la Lune & les Etoiles, tournent sans cesse autour d'elle ; & de-là vient la succession des jours & des nuits. Au-dessus est un Ciel qu'ils nomment *In-ratiracha*, surmonté par le Ciel des Anges. La-Loubere qui se fit expliquer cette fabuleuse Cosmographie, ajoute que si d'autres Voyageurs la rapportent autrement, il ne faut pas plus admirer la variété des opinions Siamoisés sur un sujet qu'ils entendent si mal, que celle de nos systèmes d'Astro-

nomie que nous croyons entendre (62).

La Musique est en honneur à Siam , mais sans méthode & sans principes. Les Siamois font des airs , qu'ils ne sçavent pas noter. Ils n'ont ni tremblement ni cadence , non plus que les Castillans ; mais ils chantent quelquefois comme nous , sans paroles , ce qui paroît fort étrange en Castille. A la place des paroles , ils ne disent que *Noï , noï* , comme nous *Ta la la la* , &c. Le Roi de Siam ayant entendu , sans se montrer , plusieurs airs de violon François , n'en trouva pas le mouvement assez grave. Cependant La-Loubere observe que les Siamois n'ont rien de fort grave dans leurs chants ; & que dans la marche même du Roi , les airs de leurs instrumens sont assez vifs (63).

Ils ne connoissent pas plus que les Chinois la variété des chants , pour les diverses parties , ou plutôt ils n'ont aucune diversité de parties , puisqu'ils chantent tous à l'unisson. Si l'on distingue dans quelques-uns de leurs instrumens , une apparence de musique régulière , il faut supposer qu'ils les tiennent des Etrangers. Les principaux sont

DESCRIPT^d
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Musique.

Chants. &
instrumens.

(62) *Ubi sup.* page 209.

(63) Page 208.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

de petits rebecs ou violons à trois cordes, qu'ils appellent *Tro*, & des hautbois fort aigres, qu'ils nomment *Pi*. Ils les accompagnent du son de quelques bassins de cuivre, sur chacun desquels on frappe un coup, à certains temps de chaque mesure. Ces bassins sont suspendus, par un cordon, à une perche posée en travers sur deux fourches; & la baguette, qui sert à frapper, est un bâton de bois assez court. Ils mêlent à ces sons, celui de deux especes de tambours, qu'ils nomment *Tlounpounpan* & *Tapon*. Le bois du premier ressemble, pour la grandeur, à celui de nos tambours de basque; mais il est garni de peau des deux côtés; comme un véritable tambour; & de chaque côté du bois pend une balle de plomb, au bout d'un cordon. Le bois du *Tlounpounpan* est traversé par un bâton, qui lui sert de manche, & par lequel on le tient. On roule ce manche entre les mains, comme le bâton d'une chocolatiere; &, par ce mouvement, les balles qui pendent de chaque côté frappent sur les deux peaux. La figure du *Tapon* est celle d'un barril. On le porte pendu au cou, par un cordon; & des deux côtés on bat sur les peaux à coups de poing.

TICAL dans sa grosseur
naturelle vue de plusieurs
côtés.

CORI Coquillage servant
de Monnoye vue de plu-
sieurs sens de grandeur
naturelle

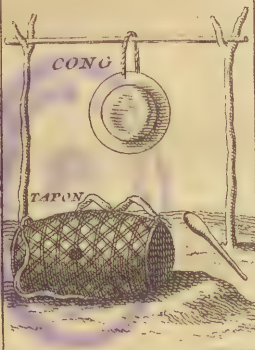


COIN du TICAL, vu en grand



Instrumenta
d'accompagnement

TLOUN POUNEAN



T.IX. N.º V.



Un autre instrument qui se nomme *Pat-coug*, est composé de timbres, placés de suite, chacun sur un bâton court & planté sur une demi-circonférence de bois, de la forme des gentes d'une petite roue de carosse; celui qui joue est assis au centre de la circonférence, les jambes croisées. Il frappe les timbres avec deux bâtons, dont il tient l'un de la main droite, & l'autre de la gauche. L'étendue de cet instrument est d'une quinte redoublée. Mais il n'a point de demi-tons, ni rien qui étouffe le son d'un timbre, lorsqu'on en frappe un autre. C'étoit le bruit de tous ces instrumens ensemble, que le Pere Tachard ne trouvoit pas sans agrément sur la riviere.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

La voix est accompagnée du son de deux bâtons fort courts, qui s'appellent *crab*, & qu'on frappe l'un contre l'autre. Le Peuple accompagne aussi ses chants, sur-tout le soir dans les cours des maisons, d'une espece de rambour qui se nomme *Tong*. On le tient de la main gauche, pour le frapper de temps en temps du poing de la droite. C'est une bouteille de terre, qui au lieu de fond est garnie d'une peau, attachée au goulet avec divers cordons. Les Siamois sont passionnés pour nos Trom-

Accompagnemens de la voix.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

pettes. Celles du Pays sont petites & d'un son très aigre. Leurs vrais tambours, quoique plus petits que les nôtres, ne se portent point pendus à l'épaule : on les pose sur une des peaux & l'on bat sur l'autre (64).

Exercices
du corps.

Les exercices du corps sont aussi négligés à Siam que ceux de l'esprit. On n'y voit personne qui connoisse l'art de manier un cheval. Les Siamois n'ont point d'armes, si le Roi ne leur en donne; & ce n'est qu'après avoir reçu de lui les premières, qu'il leur est permis d'en acheter d'autres. Ils ne peuvent s'exercer à leur usage que par son ordre. A la Guerre même, ils ne tirent point le mousquet debout, mais en mettant un genou à terre; & souvent ils achevent de s'asseoir sur le talon, en étendant devant eux la jambe qu'ils n'ont pas fléchie. A peine sçavent-ils marcher, ou se tenir de bonne grace sur leurs jambes. Ils ne tendent point aisément les jarrets, parce qu'ils sont accoutumés à les tenir tout-à-fait pliés. Les François leur ont appris à se tenir debout sur les armes; & , jusqu'à l'arrivée du Chevalier De-Chaumont, leurs sentinelles mêmes s'asseyoient à terre. Loin de s'exercer à la course, ils ne

connoissent pas le plaisir de marcher pour la promenade. La seule chaleur du climat produit assez de dissipation. En un mot la course des balons est leur unique exercice, & dès l'âge de quatre ou cinq ans, tout le monde apprend à manier la rame & la pagaie. Aussi les voit-on ramer trois jours & trois nuits, avec une legereté admirable, & presque sans aucun intervalle de repos ; quoiqu'ils ne soient gueres capables de supporter tout autre travail (65).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ils sont mauvais Artisans ; un ouvrier Siamois n'ose aspirer à la moindre distinction dans son Art. Sa réputation l'exposeroit à se voir forcé de travailler gratuitement toute sa vie, pour le service du Roi. Comme ils sont employés indifféremment à toutes sortes d'ouvrages, dans leurs fix mois de corvées, chacun s'attache à faire un peu de tout, pour éviter les mauvais traitemens ; mais personne ne veut trop bien faire, parce que la servitude est le prix de l'habileté. Cinq cens Ouvriers ne feroient pas, dans l'espace de plusieurs mois, ce qu'un petit nombre d'Européens acheveroit en peu de jours.

Arts & Artisans.

DESCRIFT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Arts les
plus exercés à
Siam.

Voici les Arts qu'ils connoissent. Ils sont assez bons Menuisiers ; & comme ils n'ont pas de clous , ils entendent fort bien les assemblages. Ils se mêlent de Sculpture , mais grossièrement. Les statues de leurs Temples sont de fort mauvais goût. Ils sçavent cuire la brique & faire d'excellent ciment. En général , ils n'entendent pas mal la maçonnerie. Cependant leurs édifices de brique durent peu , faute de fondemens. Ils n'en font pas même à leurs fortifications. Siam n'a ni crystal fondu , ni verre ; & c'est une des choses qu'ils aiment le mieux. Le Roi trouvoit fort à son gré les verres taillés à facettes , qui multiplient les objets. Il demandoit aux François des vitres entieres , avec la même propriété.

Fondeurs.

Les Siamois sçavent fondre les métaux & jeter des ouvrages en moule. Ils révérissent fort bien leurs Idoles d'une lame fort mince , ou d'or , ou d'argent , ou de cuivre ; quoiqu'elles ne soient souvent que d'énormes masses de brique & de chaux. La Loubere avoit apporté en France un petit Sommona Codom , revêtu d'une lame de cuivre dorée. Certains meubles du Roi , la garde de fer des sabres & celle des poignards dont il fait présent à quel-

ques-uns de ses Officiers, & quelque-fois à des étrangers, sont revêtus aussi d'une lame d'or. Ils n'ignorent pas tout-à-fait l'Orfèvrerie; mais ils ne savent ni polir les pierres précieuses, ni les mettre en œuvre.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ils sont bons Doreurs. Ils battent l'or assez bien. Toutes les Lettres que le Roi de Siam écrit à d'autres Rois, sont sur une feuille de ce métal, aussi mince que le papier. On y marque les Lettres par compression, avec un poinçon émoussé, qui ressemble à celui dont nous écrivons sur nos tablettes.

Doreurs

Ils n'employent gueres le fer que dans la première fonte, parce qu'ils n'entendent point l'art de forger. Leurs chevaux ne sont point ferrés, & n'ont ordinairement que des étriers de corde & de fort mauvais bridons. Ils n'ont pas de meilleures selles. L'art de courroyer & de préparer les peaux, leur est absolument inconnu.

On fait peu de toiles de coton à Siam, & les couleurs en sont sans éclat.

Broderie &
peinture.

On n'y fabrique aucune étoffe de soie, ni de laine, & nul ouvrage de tapisserie. La laine y est fort rare. Mais les Siamois savent broder, & leurs dessins plaisent. Ils ne connoissent point la peinture en huile. D'ailleurs, ils sont

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

mauvais Peintres, & leur goût ne les porte point à représenter la nature. Une exacte imitation leur paroît trop facile. Ils veulent de l'extravagance dans la peinture, comme nous voulons du merveilleux dans la Poésie. Ils imaginent des arbres, des fleurs, des oiseaux, & d'autres animaux qui n'existerent jamais. Ils donnent quelquefois, aux figures humaines, des attitudes impossibles; & leur habileté consiste à repandre sur ces chimères, un air de facilité qui les fasse paroître naturelles (66).

Professions
les plus com-
munes.

Commerce.

Les professions les plus communes à Siam, sont la pêche pour la plus basse partie du Peuple, & le commerce pour ceux à qui leur fortune permet de l'exercer. Mais le commerce du dehors étant réservé presque entièrement au Roi, il n'y a point d'avantage considérable à tirer de celui du Royaume. Cette même simplicité de mœurs qui rend un grand nombre d'arts inutiles aux Siamois, leur ôte aussi le goût de la plûpart des marchandises qui sont devenues nécessaires à l'Europe. Ils ont néanmoins des méthodes réglées pour le commerce. Dans les prêts, c'est toujours un tiers qui écrit la promesse. Cette précaution suffit, parce qu'en

justice la présomption est contre le débiteur qui nie, pour le double témoignage de celui qui produit la promesse & de celui dont elle présente l'écriture.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Dans les petits commerces, qui regardent les nécessités de la vie, la bonne foi regne si scrupuleusement, que le Marchand ne compte point l'argent qu'il reçoit, ni l'acheteur la marchandise qu'il achete par compte. L'heure des marchés est depuis cinq heures du soir, jusqu'à huit ou neuf. Les Siamois n'ont pas d'aune, parce qu'ils achètent en pieces complètes les mousselines & les autres toiles. On est bien malheureux à Siam, lorsqu'on y est réduit à prendre de la toile par *ken*, qui signifie coudée; & pour ceux qui sont dans cette misère, on n'emploie point effectivement d'autre mesure que le bras.

Bonne foi
des Siamois
entr'eux.

Cependant ils ont leur brasse, qui n'est que d'un pouce au-dessous de notre toise. Ils s'en servent dans les édifices, dans l'arpentage, & particulièrement à mesurer les chemins & les canaux où le Roi passe. Ainsi de Siam à Louvo, chaque lieue est marquée par un poteau, sur lequel le nombre est écrit. Le même usage s'observe dans l'In-

Leurs mesures.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

doftan, où Bernier nous apprend que les *cos*, ou demi-lieues, font distingués par des tourelles ou par de petites pyramides. Le coco sert de mesure à Siam, pour les grains & pour les liqueurs. Comme ces especes de noix font naturellement inégales, on mesure leur grandeur par la quantité de coris qu'elles peuvent contenir (67). Un coco ne contiendra que cinq cens coris, tandis qu'un autre en contient mille. Cependant on a pour les grains une espece de boisseau, qui se nomme *fat*, composée de bambou entrelassé, & une sorte de cruche nommée *canan*, pour les liqueurs. Mais comme ces mesures ne sont réglées par aucune Loi, elles ne sont admises dans les marchés qu'après avoir été mesurées avec un coco, dont on a reconnu la capacité par les coris : & l'on se sert d'eau, ou de riz, pour mesurer le *canan* & le *fat* avec le coco. La quart du *canan* se nomme *leeng*. Quarante *fats* font le *seste*, & quarante *sestes* le *cohi* (68).

Il n'y a pas plus d'exactitude dans les

(67) Petits coquillages, qui servent de basse monnoie à Siam & dans plusieurs autres endroits des Indes, & qui ne sont pas sensiblement plus grands l'un que l'autre. Voyez la

description des Maldives au Tome XXX.

(68) Gervaise dit que le *seste* de riz pese cent Caris, c'est-à-dire, deux cens vingt cinq de nos livres.

poids. On leur donne en général le nom de *ding*. Les pieces de monnoie sont les poids les plus fidelles & presque les seuls qui s'employent dans le Royaume, quoique souvent la monnoie de Siam soit fausse ou legere. Aussi les poids particuliers & les monnoies portent les mêmes noms.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Leurs poids
& leurs me-
sures.

Toutes les monnoies d'argent Siamoises sont de la même figure & frappées au même coin, sans autre-différence que celle de leur grandeur. Leur figure est celle d'un petit cylindre, ou d'un rouleau fort court, tellement plié par le milieu, que ses deux bouts reviennent l'un à côté de l'autre. Leur coin, qui est double sur chaque piece, au milieu du rouleau, ne représente rien qui soit connu des Européens, & que les Siamois même ayent pû expliquer à La-Loubere. La proportion de cette monnoie à la nôtre, est que leur *Tical* qui ne pèse qu'un demi-écu, ne laisse pas de valoir 37 sous & demie. Ils n'ont pas de montre d'or ni de cuivre. L'or à Siam, est une marchandise de commerce, il vaut douze fois l'argent, lorsque les deux metaux sont d'égale finesse.

La basse monnoie de Siam consiste dans les petits coquillages que les Eu-

Basse mon-
noie.

DESCRIPT. ropéens ont nommé *coris*, & les Siamois
 DU *bia*. Un *Fouan*, qui est la huitième
 ROYAUME partie d'un Tical, vaut huit cens *coris*;
 DE SIAM. c'est-à-dire, que sept ou huit *coris* val-
 lent à peine un denier (69).

§ I V.

Femmes, Mariages, Successions & Mœurs des Siamois.

Tempéra-
 ment des fil-
 les & maria-
 ges.

L'Usage du Pays ne permet point aux filles de converser avec les garçons. Elles sont sous la garde de leurs mères, qui châtient severement cette liberté. Mais la nature, plus forte que la Loi, les porte souvent à s'échapper, sur-tout vers la fin du jour. Elles sont en état d'avoir des enfans dès l'âge de douze ans, & quelquefois plutôt. Aussi les marie-t-on fort jeunes. Quoiqu'il se trouve des filles Siamois, qui dédaignent le mariage pendant toute leur vie, on n'en voit aucune qui se consacre à la vie religieuse avant la vieillesse.

Formalités
 d'un mariage
 Siamois.

Les parens d'un jeune homme font demander une fille aux siens, par des femmes âgées & d'une réputation bien établie. Si la réponse est favorable,

(69) *Ibid.* Pages 223 & précédentes.

elle

elle n'empêche pas que le goût de la
 fille ne soit consulté : mais ses parens
 prennent d'avance l'heure de la nais-
 sance du garçon , & donnent celle de
 la sienne. De part & d'autre , on s'adresse
 aux devins , pour sçavoir si le mariage
 durera sans divorce jusqu'à la mort. En-
 suite le jeune homme rend trois visites
 à la fille , & lui porte un simple présent
 de betel & de fruits. Si le mariage
 doit se conclure , les parens des deux
 côtés se trouvent à la troisième visite.
 On compte la dot de la femme & le
 bien du mari. Tout est délivré sur le
 champ , sans aucune sorte de Contrat.
 Les nouveaux mariés reçoivent des pré-
 sents de leur famille ; & l'Epoux entre
 aussi tôt dans les droits du mariage ,
 indépendamment de la Religion , qui
 n'a aucune part à cette cérémonie. Il
 est même défendu aux Talapoins d'y
 assister. Cependant quelques jours après,
 ils vont jeter de l'eau benite chez les
 nouveaux Mariés , & réciter quelques
 prieres en Langue Balie. La Noce est
 accompagnée de festins & de specta-
 cles , où l'on appelle des Danseurs de
 profession : mais le mari , la femme
 & les parens n'y dansent jamais. La fête
 se fait chez les parens de la fille , &
 les jeunes Mariés y passent quelques

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Distinction
des filles de
Mandarin.

mois , avant què de s'établir dans leur propre maison. L'unique distinction , pour la fille d'un Mandarin , est de lui mettre sur la tête un cercle d'or , que les Mandarins portent à leurs bonnets de cérémonie.

Pluralité
des femmes.

La plus riche dot d'une fille Siamoise n'est que de cent catis , qui reviennent à quinze mille livres. Les Siamois peuvent avoir plusieurs femmes : mais le peuple s'accorde rarement cette liberté ; & les Grands ou les riches , la prennent moins par débauche que par affectation de grandeur. D'ailleurs , entre plusieurs femmes , on distingue toujours la principale (70). Les autres , quoique permises par la Loi , ne sont que des femmes achetées , & par conséquent esclaves , qui portent en Siamois le nom de *petites femmes* , & qui doivent être soumises à la première. Leurs enfans nomment leur pere *Po Tchaou* , c'est-à-dire , Pere-Seigneur ; & ceux de la femme principale , lui donnent simplement le nom de *Po* , qui signifie Pere. Le mariage est défendu à Siam dans les premiers degrés de parenté , où les cousins germains ne sont pas compris. A l'égard des degrés

(-o) Ce usage est commun dans tout l'Orient , & même dans plusieurs parties de l'Afrique.

d'alliance , un homme peut épouser successivement les deux sœurs ; mais les Rois de Siam se dispensent de cette règle. Celui qui regnoit pendant les voyages dont ont a donné la relation , avoit épousé la Princesse sa sœur. Il en avoit une fille unique , qui portoit le nom de Princesse Reine depuis la mort de sa mort ; & La-Loubere , moins timide à juger que l'Abbé De-Choisy (71) , paroît persuadé qu'il en avoit fait aussi sa femme.

Dans les familles particulieres , la succession appartient entierement à la femme principale , & se divise ensuite à portions égales entre ses enfans. Les petites femmes & leurs enfans peuvent être vendus par l'héritier légitime , & ne possèdent que ce qu'ils reçoivent de lui ou ce que le pere leur a donné avant sa mort ; car l'usage des Testamens est ignoré à Siam. Les filles nées des petites femmes sont vendues , pour devenir petites femmes comme leurs meres.

Les principales richesses des Siamois consistent en meubles , ils achètent rarement des terres , parce qu'ils n'en peuvent acquérir la pleine propriété. Quoique la Loi du Pays les rende he-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Successions :

Propriétés :

(71) Ibid. page 259

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

réitaires dans les familles, & qu'elle donne aux particuliers le droit de se les vendre entr'eux, un droit supérieur qui étend le Domaine du Souverain sur toutes les possessions de ses Sujets, assure toujours au Roi le pouvoir de reprendre les terres mêmes qu'il a vendues. Comme rien n'est excepté de ce droit tyrannique, les particuliers débent soigneusement leurs meubles à la connoissance de leur Maître. Cette raison leur fait rechercher les diamans, qui sont un meuble aisé à cacher. Quelques Seigneurs Siamois donnent en mourant une partie de leur bien au Roi, pour assurer le reste à leurs enfans.

Puissance
du mari dans
sa famille.

Mais la puissance du mari est absolue dans sa famille. Elle s'étend jusqu'au droit de vendre ses enfans & ses femmes, à l'exception de la principale qu'il peut seulement répudier. Il est naturellement le maître du divorce. Cependant, il ne le refuse gueres à sa femme lorsqu'elle s'obstine à le désirer. Il lui rend sa dot, & leurs enfans se partagent entr'eux dans cet ordre: la mere a le premier, le troisieme, & tous les autres impairs. Le pere prend le second, le quatrieme, & les autres dans le rang pair; de sorte que si le nombre total est impair, il en reste un de plus.

à la mere. Une veuve herite du pouvoir de son mari, avec cette restriction, qu'elle ne peut vendre les enfans du rang pair : les parens du pere s'y opposent : mais après le divorce, le pere & la mere sont libres de vendre les enfans qui leur sont demeurés en partage, dans l'ordre établi par la Loi (72).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

L'adultere est rare à Siam ; moins parce que le droit des maris est de tuer leurs femmes, s'ils les surprennent dans le crime, ou de les vendre s'ils peuvent les en convaincre, que par un effet naturelle du genre de vie des femmes, qui ne sont corrompues ni par l'oisiveté, ni par le luxe de la table ou des habits, ni par le jeu & les spectacles. Pendant les corvées de leurs maris, qui durent six mois, e les les nourrissent de leur travail. Elles ne reçoivent aucune visite d'homme. Les spectacles ne sont pas fréquens, & n'ont ni jours marqués, ni prix certain, ni théâtres publics. Ainsi la sagesse, parmi les femmes, tourne heureusement en habitude. Cependant tous les mariages ne sont pas chastes : mais on assure du-moins La-Loubere que tout autre amour, plus déreglé que celui des femmes, est sans

Sagesse des
femmes Sia-
moises.

(72) Ibid. page 167 & précédentes.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Les Siamois
sont peu ja-
loux.

exemple entre les Siamois (73).

» La jalousie , dit-il , n'est parmi eux
» qu'un pur sentiment de gloire , qui
» augmente à proportion que leur for-
» tune s'élève. « Les femmes du peu-
ple jouissent d'une entière liberté. Cel-
les des Grands vivent dans la retraite ,
elles ne sortent que pour quelque visite
de famille , ou pour assister aux exer-
cices de la religion. Dans ces occasions ,
elles paroissent à visage découvert ; &
lorsqu'elles vont à pied , on ne les distin-
gue pas aisément des femmes de leur
suite (74).

(73) *Ibid* page 224.

(74) On assura le mê-
me Voyageur que celles
du Roi trouvent quelque-
fois le moyen de se faire
des Amans , & que la ma-
niere ordinaire , dont le
Prince les punit , est de les
soumettre d'abord à un
cheval qui est accoutumé à
l'amour des femmes ; après
quoi il leur fait donner la
mort : » Il y a quelques
» années , ajoute La-Lou-
» bere , qu'il en abandon-
» na une aux Tigres. Ces
» animaux l'ayant écar-
» gnée , il voulut lui faire
» grâce : mais elle fut assez
» indignée pour refuser la
» vie , avec tant d'injures
» que le Roi la regardant
» comme une enragée , or-
» donna qu'elle mourût.
» On irrita les Tigres , qui

» la déchirerent en sa pré-
» sence. Il n'est pas si sûr
» qu'il fasse mourir les
» Amans ; mais au moins
» il les fait bien châtier.
» L'opinion commune est
» que ce fut une faute de
» cette nature , qui causa
» la dernière disgrâce du
» feu Barcalon , frere aîné
» du premier Ambassadeur
» de Siam , qu'on ait vû en
» France. Le Roi , sou-
» Maître , les fit bastonner
» très rudement , & cessa
» de le voir , sans lui ôter
» néanmoins ses charges.
» Au contraire , il conti-
» nua de se servir de lui
» pendant les six mois qu'il
» survécut aux coups qu'il
» avoit reçus. Il prépara
» même de sa propre main
» tous les remèdes que le
» Barcalon prit dans sa

Le respect pour les vieillards n'est pas moins en honneur à Siam qu'à la Chine. De deux Mandarins, le plus jeune, quoique le plus élevé en dignité, cede la première place à l'autre. Un mensonge est puni, lorsqu'il s'adresse au Supérieur. L'union & la dépendance sont des vertus si bien établies dans les familles, qu'un fils, qui entreprendroit de plaider contre son père, seroit regardé comme un monstre. Aussi le mariage n'est-il pas un état redouté. L'intérêt n'y divise point les esprits, & la pauvreté n'y est jamais onéreuse. Les François, dans leur séjour à Siam, n'y remarquerent que trois Mendiants, gens fort âgés & sans parenté.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Qualités
morales des
Siamois.

» dernière maladie, parce
» que personne n'osoit lui
» en donner, de peur d'être
» accusé de la mort.
» d'un homme si cher à
» son Maître. Page 226.

On lit encore, dans La-
Loubere, que les Seigneurs
Siamois ne sont pas moins
jaloux de leurs filles que
de leurs femmes. » Ils ven-
» dent celles qui devien-
» nent galantes, à un cer-
» tain homme, qui moyen-
» nant un tribut qu'il paye
» au Roi, a droit de les
» prostituer. On raconte
» qu'il en a eu jusqu'à six
» cens, toutes filles d'Offi-
» ciers de considération.

» Il achete aussi les fem-
» mes, quand les maris les
» vendent, après les avoir
» convaincues d'infidélité.
Ibid. page 227. Le titre &
la fonction de ce certain
homme se trouvent expli-
qués dans un autre endroit
du même Auteur. » Cette
» infame, dit-il, qui ache-
» te les femmes & les fil-
» les, &c. porte le titre
» d'Oc-ya. On l'appelle Oc-
» ya-Meen. C'est un hom-
» me fort méprisé. Il n'y
» a que les jeunes débau-
» chés qui aient commer-
» ce avec lui. *Ibid.* page
259.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Les Siamois ne souffrent jamais que leurs parens demandent l'aumône. Ils nourrissent charitablement leurs pauvres, lorsqu'ils ne peuvent subsister de leur travail. La mendicité n'est pas seulement honteuse à celui qui mendie, mais à toute sa famille.

Ils attachent encore plus d'opprobre au vol. Les plus proches parens d'un voleur n'osent prendre sa défense. » Il » n'est pas étrange, suivant La-Lou- » bere, que le vol soit estimé infame » dans un pays où l'on peut vivre à si » bon marché (75). Ils mettent l'idée

(75) Cependant le Pere d'Espagnac, un des Missionnaires Jesuites du second Voyage de Tachard, étant un jour seul dans le divan de leur maison, vit un Siamois qui vint prendre hardiment, devant lui, un beau tapis de Perse sur une table. Ce bon Jesuite laissa faire le voleur, parce qu'étant apparemment dans la même prévention que La-Loubere, il ne put se persuader que ce fût un vol. On sçait que dans le Voyage que Louis XIV fit faire en Flandres, aux Ambassadeurs de Siam, un des Mandarins qui les accompagnoient, prit une vingtaine de jettons dans une maison où ils étoient priés

à dîner. Le lendemain ce Mandarin, persuadé que les jettons étoient de la monnoie, en donna un pour boire, à un laquais. Son vol fut reconnu par cet imprudence, mais on n'en témoigna rien.

La-Loubere raconte lui-même un autre trait, qui prouve la force du penchant des Siamois pour le vol. Un Officier des magasins du Roi de Siam lui ayant volé quelque argent, ce Prince ordonna que pour supplice on lui fît avaler trois ou quatre onces d'argent fondu. Il arriva que celui qui eut ordre de les ôter de la gorge du coupable, ne put se défendre d'en dérober une partie. Le Roi fit traiter ce

de la parfaite justice à ne pas ramasser
 les choses perdues ; c'est-à-dire , à ne
 pas profiter d'une occasion si facile
 d'acquérir (76).

DESCRIPT.
 DU
 ROYAUME
 DE SIAM.

Il paroît certain , par le témoignage
 de tous les Voyageurs , que la bonne-
 foi est extrême à Siam , dans toutes
 sortes de Commerces. Mais l'usure y
 regne sans bornes. Les Loix n'y ont pas
 pourvu. L'avarice est le vice essentiel
 des Siamois ; avec cette odieuse aggra-
 vation , qu'ils n'amassent des richesses
 que pour les enfouir. Ils ont d'ailleurs
 de la douceur , de la politesse , & peu
 d'inquiétude pour les événemens de la
 vie. Ils se possèdent long-temps ; mais
 lorsqu'une fois leur colere s'allume , ils
 ont peut-être moins de retenue que les
 Européens. C'est principalement par la
 calomnie , qu'ils exercent leurs haines

Caractere
 général de la
 Nation.

second voleur comme le
 premier. Un troisieme ne
 résulta point à la tentation
 du même crime , c'est-à-
 dire , qu'il déroba une par-
 tie de l'argent qu'il tira de
 la gorge du dernier mort.
 Le Roi de Siam , en lui fai-
 sant grace de la vie , dit
 agréablement : C'est assez ;
 je ferois mourir tous mes
 Sujets l'un après l'autre ,
 si je ne me déterminois une
 fois à pardonner. *Ubi sup.*
 age 10.

(76) C'étoit une des Loix
 de Platon , qui l'avoit peut-
 être prise des anciens Sta-
 gyrites. Elle étoit conçue
 dans ces termes : *Ce que tu*
n'a pas mis quelque part ,
ne l'en ôte point. Les Chi-
 nois , pour vanter le bon
 gouvernement de quel-
 ques-uns de leurs Princes ,
 disent que sous leur regne
 la Justice étoit si respectée ,
 que personne ne touchoit
 à ce qu'il trouvoit d'égaré
 dans un grand chemin.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

secrètes & leurs vengeances. Ils ont horreur de l'effusion du sang : cependant , si leur haine va jusqu'à la mort , ils assassinent ou ils empoisonnent. La vengeance incertaine des duels n'est pas connue à Siam. Leurs querelles ordinaires se terminent à coups de coude , ou par des injures.

La timidité , l'avarice , la dissimulation , la taciturnité , & l'inclination au mensonge , sont des vices naturels qui croissent avec eux. Ils sont opiniâtres dans leurs usages , par indolence , autant que par respect pour les traditions de leurs Ancêtres. Ils ont si peu de curiosité qu'ils n'admirent rien. Ils sont orgueilleux avec ceux qui les ménagent , & rampans pour ceux qui le traitent avec hauteur. Ils sont rusés , inconstans , comme tous ceux qui sentent leur propre foiblesse (77).

Sermens
d'amitié.

Le lien d'une éternelle amitié , parmi les Siamois , c'est d'avoir bû du même arrack , dans la même tasse ; s'ils veulent se la jurer plus solennellement , ils goûtent du sang l'un de l'autre , pratique des anciens Scythes , qui est en usage aussi chez les Chinois & dans d'autres Nations. Mais cette cé-

remonie ne les empêche pas toujours de se trahir.

DESCRIT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

On compare les Siamois à leur Ciel.

En général, les Voyageurs parlent de leur modération avec éloge. Leurs humeurs sont aussi tranquilles que leur Ciel, qui ne change que deux fois l'année, & comme insensiblement, lorsqu'il tourne peu à peu de la pluie au beau temps, & du beau temps à la pluie. Si l'on en croit La-Loubere, ils ont le bonheur de naître Philosophes. » Il croit » volontiers, dit-il, comme les Anciens » l'ont pensé, que la Philosophie est » passée des Indes en Europe; & que » nous avons été plus touchés de l'indolence des Indiens, qu'ils ne l'ont été des merveilles, que notre inquietude » a produites dans la recherche de tant » d'arts, que nous avons regardés, peut-être mal-à-propos, comme l'ouvrage » de la nécessité.

§ V.

Voitures, Equipages, Spectacles & Divertissemens des Siamois.

Oltre le Bœuf & le Buffle, que les Siamois montent ordinairement, l'Elephant est leur seul animal domestique. La chasse des Elephans est libre à

Usage des Elephans à Siam.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

tout le monde ; mais on cherche uniquement à les prendre. On ne les coupe jamais. Pour le service ordinaire , les Siamois se servent des Elephans femelles. Ils employent les mâles à la guerre. Leur Pays n'est pas propre aux chevaux. Les paturages sont trop marécageux & trop grossiers , pour leur donner du courage & de la noblesse. Aussi n'ont-ils pas besoin d'être coupés pour devenir traitables. Le Royaume n'a pas d'ânes , ni de mulets. Les Mores , qui s'y sont établis , ont quelques chameaux qu'ils achètent des Etrangers.

Chevaux
du Roi.

On a déjà fait observer que le Roi de Siam n'entretient pas plus de deux mille chevaux. Il en fait acheter ordinairement à Batavia ; mais ils sont petits , & , suivant la remarque d'un Voyageur , aussi retifs que les Javans sont mutins. Il est rare néanmoins que ce Prince monte à cheval. L'Elephant lui paroît une monture plus noble. Les Siamois les croient plus propres à la guerre. Il fait défendre son Maître , le remettre sur son dos avec sa trompe , lorsqu'il est tombé , & foule aux pieds son ennemi. Tachard vit au Palais , un Elephant de garde , c'est à-dire , tout équipé , & prêt à marcher. Il n'y a point de chevaux pour le même usage.

Dans l'endroit du Palais , qui sert d'écurie à cet Elephant , on voit un petit échaffaut , qui touche , de plain pied , à l'appartement du Roi , & d'où il se place aisément sur le dos de son Elephant. S'il veut être porté en chaise par des hommes , il entre aussi dans cette voiture , par une fenêtre , ou par une terrasse. Jamais ses Sujets ne le voient de plain-pied. C'est un honneur réservé aux femmes & aux femmes du Palais.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Comment
il monte dans
ses voitures.

Les chaises à porteurs , de Siam , n'ont aucune ressemblance avec les nôtres. Ce sont des sieges quarrés & plats , plus ou moins élevés , qu'ils posent & qu'ils affermissent sur des civieres. Quatre ou huit hommes , car la dignité consiste dans le nombre , les portent sur leurs épaules nues , & sont suivis par d'autres hommes qui les relevent. Quelques-unes de ces chaises ont un dossier & des bras comme nos fauteuils. D'autres sont entourées simplement d'une petite balustrade , d'un demi-pied de haut , à l'exception du devant , qui est ouvert , quoique les Siamois s'y tiennent toujours les jambes croisées. Les unes sont découvertes ; d'autres ont une impériale. Dans toutes les occasions où les François virent le Roi de Siam sur

Chaises à
porteurs ou
palanquins
de Siam.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

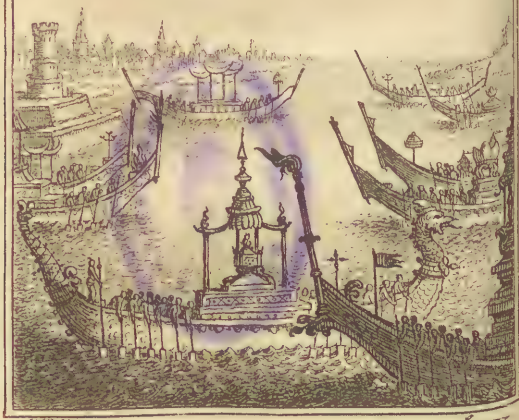
un Elephant, son siege étoit sans impériale & tout ouvert par devant. Aux côtés, & par derriere, s'élevoient jusqu'à la hauteur de ses épaules trois grands feuillages dorés, un peu recourbés en dehors par la pointe. Mais lorsqu'il s'arrêtoit, un homme à pied le mettoit à couvert du soleil, avec un fort haut parasol, en forme de pique, dont le fer avoit trois ou quatre pieds de diametre; & ce n'étoit pas une petite fatigüe, lorsque le vent donnoit dessus. Cette sorte de parasol, qui n'est que pour le Roi, se nomme *Pat-bouk*.

Comment
on conduit les
Eléphants.

On a lû, dans le premier Voyage de Tachard, comment les Siamois montent sur leur Elephant. Ceux qui veulent le conduire eux-mêmes se mettent comme à cheval sur son cou, mais sans aucune sorte de selle. Ils lui piquent la tête avec un pic de fer ou d'argent, tantôt à droite, tantôt à gauche, & quelquefois au milieu du front, en lui disant de quel côté il doit tourner, quand il doit s'arrêter, & sur-tout quand il faut monter ou descendre. Cet animal est fort docile à la voix. Si l'on ne se donne pas la peine de le mener, on se place sur son dos, ou dans une chaise, ou même sans chaise, & comme à poil, si l'on peut employer ce terme



VÛE DE SIAM
ET
DIVERS BALONS.



pour un animal qui n'en a point. Alors un domestique, qui est ordinairement celui qui a soin de le nourrir, se met sur son col & lui sert de guide. Quelquefois un autre homme se place sur sa croupe.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Mais quoique l'usage des Elephans soit si commun parmi les Siamois, leurs voyages les plus fréquens se font par eau, dans une espece de Barques qu'ils nomment *Balons*. Le corps du Balon n'est que d'un seul arbre, long quelquefois de seize à vingt toises. Deux hommes assis, les jambes croisées, l'un à côté de l'autre sur une planche qui traverse le Balon, suffisent pour en occuper toute la largeur. L'un paye à droite, & l'autre à gauche. *Pagayer*, c'est ramer avec la *pagaye*, espece de rame courte, qu'on tient à deux mains, par le milieu & par le bout. Elle n'est point attachée au Balon; & celui qui la manie a le visage tourné du côté vers lequel il s'avance, au lieu que nos Rameurs tourne le dos à leur route. Un seul Balon contient quelquefois cent ou six vingt Payeurs, dans le même ordre; c'est-à-dire, rangés deux à deux & les jambes croisées sur leurs planches. Mais les Officiers subalternes ont des Balons beaucoup plus courts, & par

Voitures
d'eau.

Balons &
leur forme.

Ce que c'est
qu'une Pa-
gaye.

conséquent moins de Pagayes. Seize ou vingt sont le nombre ordinaire. Les Pagayeurs ont des chants, ou des cris mesurés, à l'aide desquels ils plongent la Pagaye, avec un mouvement de bras & d'épaules assez vigoureux, mais facile & de bonne grace. Le poids de cette espece de chiourme sert de lest au Balon, & le tient presqu'à fleur d'eau. De-là vient que les Pagayes sont si courtes. L'impression que le Balon reçoit de tant d'hommes, qui plongent en même-temps la Pagaye avec effort, produit un balancement agréable, qui se remarque encore mieux à la poupe, & à la proue, parce qu'elles sont plus élevées, & qu'elles représentent le col & la queue d'un dragon ou de quelque poisson monstrueux, dont les Pagayes paroissent les aîles ou les nageoires. A la proue, un seul Pagayeur occupe le premier rang, sans qu'il puisse avoir un compagnon à son côté, ni croiser même les jambes, dont il est obligé d'étendre l'une en dehors, par dessus un bâton qui sort du côté de la proue. C'est lui qui donne le mouvement à tous les autres. Sa Pagaye est un peu plus longue, parce qu'il est plus éloigné de l'eau. Celui qui gouverne se tient debout, à la poupe, dans un endroit où

elle s'éleve déjà beaucoup. Le gouvernail est une Pagaye fort longue, qui ne tient point au Balon, & que celui qui gouverne soutient perpendiculairement dans l'eau, tantôt du côté droit & tantôt du côté gauche.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Les femmes Esclaves manient la Pagaye, aux Balons des Dames. Dans les Balons ordinaires, on voit au centre une loge de bois, sans peinture & sans vernis, qui peut contenir toute une famille; & quelquefois, un apprentis plus bas, devant cette loge. Quantité de Siamois n'ont pas d'autre habitation. Mais les Balons de cérémonie, ou ceux du Roi, que les Portugais appellent Balons d'Etat, n'ont au milieu qu'un siege, qui occupe presque entierement leur largeur, & qui ne peut contenir qu'une personne, armée de la lance & du sabre. Si c'est un Mandarin inférieur, il n'a qu'un simple parasol, pour se mettre à couvert. Un Mandarin plus considerable est sur un siege plus élevé, couvert de ce que les Portugais ont nommé *Chiroles*, & que les Siamois nomment *Coup*. C'est une espece de berceau, ouvert par-devant & par derriere, composé de Bambous fendus & entrelassés, & revêtu d'un vernis noir ou rouge. Le vernis rouge appartient aux

Diverses
sortes de Ba-
lons.

Chiroles.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Mandarins de la main droite , & le noir à ceux de la main gauche. Les bords de la Chirole sont dorés , de la largeur de trois ou quatre pouces. C'est la forme de ces dorures , qui ne sont pas pleines , & qu'on prendroit pour de la broderie , qui distingue le degré de la dignité du Mandarin. On voit quelque Chiroles couvertes d'étoffe , mais elles ne servent que pour la pluie. Celui qui commande l'équipage se place , les jambes croisées devant le siege du Mandarin , à l'extrémité de l'estrade du siege. S'il arrive que le Roi passe , le Mandarin descend sur son estrade & s'y prosterne. Tout l'équipage prend la même posture ; & le Balon demeure immobile , jusqu'à ce que celui du Monarque ait disparu.

Richesse
des Balons
d'Etat.

Les Chiroles & les Pagayes des Balons d'Etat sont fort dorées. Chaque Chirole est soutenue par des colonnes , & surmontée de plusieurs ouvrages de sculpture en pyramides. Quelques-unes ont des appentis contre le Soleil. Le Balon , qui porte la personne du Roi , a quatre Officiers pour commander l'Equipage ; deux devant l'Estrade & deux derriere. Comme ces bâtimens sont fort étroits , fort propres à fendre l'eau , & que l'Equipage en est nombreux ,

il est difficile de s'imaginer avec quelle rapidité ils voguent même contre le courant , & combien il y a de magnificence dans le spectacle d'un grand nombre de balons qui voguent en bon ordre (78).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ce qui porte proprement le nom de Palanquin, à Siam, est une espece de lit, qui pend presque jusqu'à terre, d'une grosse barre que des hommes portent sur leurs épaules, & qui differe peu de ce qu'on a représenté sous le nom de Hamack, dans les Relations de l'Afrique. Cette voiture n'est permise qu'aux malades Siamois & à quelques vieillards languissans. Mais on ne refuse point aux Européens la permission de s'en servir.

Palanquins
proprement
dits.

L'usage des Parasols, que les Siamois nomment *Rouen*, est un autre privilege que le Roi n'accorde pas à tous ses Sujets, quoique tous les Européens en jouissent sans distinction. Les Parasols qui ressemblent aux nôtres, c'est-à-dire, qui ne sont composés que d'une seule toile ronde, passent pour les moins honorables. Ceux qui ont plusieurs toiles autour d'un même manche,

Parasols
siamois.

(78) Voyez dans la premiere Relation de Tachard, & dans celle de De-Chaumont, plusieurs descriptions de ce spectacle.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Origine du
nom Tala-
poin.

Spectacles
de Siam.

& qu'on prendroit pour plusieurs Parasols l'un sur l'autre, n'appartiennent qu'au Roi. Ceux qui se nomment *Clot*, composés d'un seul rond, mais duquel pendent deux ou trois toiles peintes, l'une plus basse que l'autre, sont ceux que le Roi de Siam donne aux *Sancrats*, qui sont les Supérieurs des Talapoints. Il en fit donner de cette espèce aux Envoyés de France (79). Les Talapoints inférieurs ont des Parasols en forme d'écran, qu'ils portent à la main. C'est une feuille de Palmite, coupée en rond & plissée, dont les plis sont liés d'un fil près de la tige; & la tige, qu'ils rendent aussi tortue qu'une S, en est le manche. On les nomme *Talapat*, en Siamois; &, suivant l'observation de La Loubere, il y a beaucoup d'apparence que de-là vient le nom de *Talapoin*, qui n'est en usage que parmi les Etrangers. Les Siamois ne connoissent que celui de *Tchaou-cou*.

On n'a pas voulu dérober, aux deux Relations de Tachard, l'agrément de plusieurs recits qui regardent les spectacles & les divertissemens de Siam. Ses remarques ont d'autant plus de poids dans sa propre narration, qu'ayant assisté aux fêtes qu'il représente, & dé-

clarant qu'il y étoit forcé par l'ordre du Roi, son indifférence pour des amusemens si profanes lui laissoit une liberté d'attention, dont un spectateur moins religieux n'est pas toujours capable dans l'emportement du plaisir. Il a donné la description d'une chasse d'Elephans, d'un combat entre quelques-uns de ces animaux, & d'un autre combat entre un Elephant & un Tigre. Il a parlé des illuminations, des comédies, des danseurs de corde, & des marionnettes (80). Mais il paroît avoir négligé quelques explications curieuses, que La-Loubere a recueillies plus soigneusement.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

A l'occasion des danseurs, cet Ecrivain rapporte qu'il y avoit à la Cour de Siam un de ces hardis Saltinbanques, qui se jettant du haut d'un Bambou, sans autre secours que deux Parasols, dont les manches étoient attachés à sa ceinture, se livroit au vent, qui le portoit au hazard, tantôt à terre, tantôt sur des arbres ou sur des maisons, & tantôt dans la riviere. Le Roi, que ce spectacle amusoit beaucoup, l'avoit

Saltinban-
que qui vole
dans l'air.

(80) Voyez le premier Voyage du Pere Tachard. Il parle aussi des combats de coqs; mais il n'ajoute pas qu'ils ont été défendus

à la priere des Talapoins, parce qu'il en coutoit toujours la vie à quelques coqs.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Cerf-volant
de Siam.

logé dans son Palais, & l'avoit élevé en dignité (81).

Le cerf-volant de papier, que les Siamois nomment *Vao*, fait, pendant l'hiver, l'amusement de toutes les Cours des Indes. A Siam, on y attache un feu, qui paroît un astre au milieu de l'air. Quelquefois on y met une piece d'or, qui appartient à ceux qui trouvent le cerf-volant lorsque le cordon casse. Celui du Roi est en l'air chaque nuit, pendant les deux mois d'hiver; & plusieurs Mandarins sont nommés pour tenir alternativement le cordon.

Trois sortes
de spectacles
Siamois.

La-Loubere nous apprend que les Siamois ont sur leurs théâtres trois sortes de spectacles. Celui qu'ils appellent *Cone* est une danse à plusieurs entrées, au son du violon & de quelques autres instrumens. Les danseurs sont armés & masqués. C'est moins une danse, que l'image d'un combat; & quoique tout se passe en mouvemens élevés ou en postures extravagantes, ils ne laissent pas d'y mêler quelques mots. La plupart de leurs masques sont hideux, & représentent ou des bêtes monstrueuses, ou ce que l'Auteur appelle des especes de diables (82).

(81) La-Loubere, *ubi sup.* p. 145.

(82) La-Loubere, page 149.

Le second spectacle, qui se nomme Lacone, est un Poeme, mêlé de l'Épique & du Dramatique, qui dure pendant trois jours, depuis huit heures du matin jusqu'à sept du soir. Ce sont des Histoires en vers, la plupart sérieuses, & chantées alternativement par divers Acteurs qui ne quittent point la scène. L'un chante le rôle de l'Historien ; & les autres, celui des personnages que l'Histoire fait parler.

DESCRIPT.
D U
ROYAUME
DE SIAM.

Lacone.

Le *Rabam* est une double danse d'hommes & de femmes, où tout est galant, sans aucune image de guerre. Ces danseurs & ces danseuses ont de faux ongles de cuivre jaune. Ils chantent dans leur langue, en dansant ; ce qui les fatigue d'autant moins, que leur manière de danser n'est qu'une simple marche en rond, fort lente & sans aucun mouvement élevé, mais avec diverses contorsions du corps & des bras. Pendant cette danse, deux autres Acteurs entretiennent l'assemblée par diverses plaisanteries, que l'un dit au nom des hommes & l'autre au nom des femmes qui dansent. Les Acteurs du Lacone n'ont rien de singulier dans leurs habits. Mais les danseurs du Cone & du Rabam portent des bonnets de papier doré, hauts & pointus, à peu

Rabam.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

près comme ceux des Mandarins, mais tombant par les côtés jusqu'au dessous des oreilles, garnis de fausses pierres, avec des pendans d'oreille de bois doré. Ils sont toujours appelés aux noces & aux funérailles; quoique leur spectacle n'ait rien de religieux, puisqu'il est défendu aux Talapoins d'y assister (83).

Lutteurs,

Les Siamois ont des Lutteurs & d'autres Athletes, qui combattent à coups de coude & de poing. Dans le dernier de ces deux combats, ils se garnissent la main de trois ou quatre tours de corde, au lieu de l'ancien gantlet, & des anneaux de cuivre que ceux de Laos employent dans les mêmes combats (84).

Course de
Bœufs,

La course des Balons est un de ces spectacles, dont on a laissé la description au Pere Tachard. Celle des Bœufs est extrêmement singulière. On marque un espace quarré d'environ cinq cens toises de longueur, sur deux de large, avec quatre troncs qu'on plante aux coins pour servir de bornes. C'est autour de ces bornes que se fait la course. Au milieu de l'espace, on élève un échaffaut pour les Juges; & pour marquer plus précisément le centre, qui

est le point d'où les Bœufs doivent partir, on y plante un poteau fort élevé. Quelquefois, ce n'est qu'un Bœuf, qui court contre un autre Bœuf, conduits l'un & l'autre par deux hommes qui courent à pied, & qui les tiennent par un cordon passé dans leurs nazeaux. D'autres hommes, placés d'espace en espace, relaient fort habilement ceux qui courent. Mais, plus souvent, c'est une paire de Bœufs, attelés à une charrue, qui court contre une autre paire de Bœufs attelés. Les deux paires sont conduites aussi par des hommes : mais il faut qu'en même temps chaque charrue soit soutenue en l'air par un autre homme courant, & que jamais elle ne touche à terre. Ceux qui soustiennent les charrues ont des successeurs qui les relaient aussi.

Quoique les charrues courent toutes deux de même sens, tournant toujours à droite autour de l'espace, elles ne partent pas du même lieu. L'une part d'un côté de l'échaffaut ; & l'autre, du côté opposé, pour courir mutuellement l'une après l'autre de sorte qu'en commençant leur course, elles sont éloignées l'une de l'autre de la moitié d'un tour, ou de la moitié de l'espace qu'elles doivent parcourir. Et

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

les tournent ainsi plusieurs fois autour des quatre bornes, jusqu'à ce que l'une arrive à la queue de l'autre. Les spectateurs bordent le lieu du spectacle. Ces courses donnent souvent lieu à des paris considérables ; sur-tout entre les Seigneurs, qui font nourrir & dresser pour cet exercice de petits Bœufs bien taillés. On emploie aussi des Buffles au lieu de Bœufs (85).

Les Siamois aiment le jeu jusqu'à risquer leurs biens, & leur liberté ou celle de leurs enfans, pour satisfaire cette passion. Ils préfèrent à tous les autres jeux, celui du Triétrac, qu'ils jouent comme nous, & qu'ils ont peut-être appris des Portugais. Ils jouent aux échets, non seulement à leur manière, qui est celle des Chinois (86) ; mais à celle de l'Europe, dont plusieurs de nos Ecrivains attribuent effectivement l'origine aux Orientaux. Ils ont divers jeux de hasard, entre lesquels La-Loubere ne vit point de cartes.

Le Tabac en fumée est un amusement si familier aux Siamois, que les femmes du premier rang n'y font pas moins accoutumées que les hommes.

(85) *Ibid.* p. 151 & 152.

(86) La Loubere donne la figure d'un Echiquier Chinois, & l'explication

du jeu, Tome II, p. 97. Il a beaucoup de rapport avec le nôtre, quoiqu'il ne soit pas le même.

Ils en font peu d'usage en poudre. Quoique leur Pays en fournisse abondamment, ils en tirent de Manille & de la Chine, qu'ils fument sans aucun adoucissement; tandis que les Chinois & les Mores se croient obligés d'en faire passer la fumée par l'eau, pour en diminuer la force. Ce charme de l'oïveté est d'autant plus nécessaire aux Siamois, qu'après leur six mois de corvées, leur vie est tout-à-fait oïfive. Comme la plupart n'ont pas de profession particulière, ils ne savent de quel travail s'occuper, lorsqu'ils ont satisfait au service du Roi. Ils sont accoutumés à recevoir leur nourriture, de leur femme, de leur mere, de leurs filles, qui labourent les terres, qui vendent ou achètent, & qui sont chargées de tous les soins domestiques. Une femme, suivant le témoignage de La Loubere, éveillera son mari, à sept heures, & lui servira du riz & du poisson. Après avoir déjeuné, il continuera de dormir. Il dîne à midi. Il soupe à la fin du jour. Entre ces deux repas, il se livre encore au sommeil. La conversation, le jeu & l'amusement de fumer emportent le temps qui lui reste (87).

(87) La Loubere, *ubi sup.* page 154.

Palais , Garde , Officiers , Femmes & Finances du Roi de Siam. Usages de la Cour.

LEs Palais du Roi de Siam ont trois enceintes ; & celles du Palais de la Capitale sont assez éloignées l'une de l'autre , pour former de vastes cours. Tout ce qui est renfermé dans l'enceinte intérieure , c'est-à-dire , le logement du Roi , quelques cours & quelques jardins , porte le nom de *Vang* en Siamois. Le Palais entier , avec toutes ses enceintes , se nomme *Prajsat* (88). Un Siamois n'entre jamais dans le *Vang* & n'en sort jamais sans se prosterner.

Les portes du Palais sont toujours fermées ; & chacune a son Portier , avec des armes ; mais au lieu de les porter , il les tient dans sa loge ; & si quelqu'un frappe , le Portier en avertit l'Officier qui commande dans les premières enceintes , & sans la permission duquel personne n'entre & ne sort. Mais personne n'entre armé , ni après avoir bû de l'arrack , dans la crainte que

(88) Uliet , dans le titre de de sa Relation , traduit le mot *Prajsat* , par celui de Trône.

le Palais ne soit profané par des yvrognes. L'Officier visite, & sent à la bouche, tous ceux qui doivent entrer. Cet office est double. Ceux qui en sont pourvus servent alternativement & par jour. Leur service dure vingt quatre heures, après lesquelles ils ont la liberté de se retirer dans leur famille. On leur donne le titre d'*Oc-Mening-Tchiou*, ou de *Pra-Mening Tchiou*. Le Gouverneur du Vang porte celui d'*Oc-ya-Vang*. Il réunit toutes les fonctions qui regardent la réparation des édifices, l'ordre qui doit être observé dans le Palais, & la dépense qui se fait pour l'entretien du Roi, de ses femmes, de ses eunuques, & de tous ceux qui sont entretenus dans le Vang.

Entre les deux premières enceintes, sous une espèce de hangar, on voit toujours un petit nombre de soldats accroupis & desarmés, du nombre de ces *Kenlai* ou *Bras-peints*, dont on a déjà rapporté les principales fonctions. L'Officier qui les commande immédiatement, & qui est Bras-peint lui-même, se nomme *Oncarac*. Lui & ses gens sont les Exécuteurs de la Justice du Roi; comme les Officiers & les Soldats des Cohortes Pretorienes l'étoient de celle des Empereurs Romains. Mais ils ne

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Garde
Royale à
pied.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

laissent pas de veiller en même temps à la sûreté du Monarque. On garde, dans une Chambre du Palais, de quoi les armer au besoin. Ils rament le Balon du corps, & le Roi n'a point d'autre garde à pied. Leur office est héréditaire, comme tous les emplois du Royaume, & l'ancienne loi borne leur nombre à six cens.

Dans les jours de cérémonie, le Roi fait mettre ses Esclaves sous les armes; & s'ils ne suffisent pas, on arme ceux des principaux Officiers de l'Etat. On leur donne des chemises de mouffeline, teintes en rouge, des mousquets, ou des arcs, ou des lances, & des pots en tête, de bois doré. Anciennement, les Rois de Siam avoient une garde de six cens Japonois. Mais la valeur Japonoise faisant trembler tout le Royaume, un Roi, qui s'étoit servi d'eux pour usurper la Couronne, trouva le moyen de s'en défaire, par adresse, plutôt que par force.

Garde à
cheval.

La garde à cheval du Roi de Siam est composée d'Etrangers, la plûpart de Laos, & d'un autre Pays voisin, dont la Capitale se nomme *Meen*. Comme ils le servent par corvées, il rend cette garde aussi nombreuse, qu'il veut y employer de chevaux. Le Commandant de

cette troupe , à main droite , étoit *Oc-caune Ran - Patchi* , dont on a vû le fils , en France , apprendre pendant quelques années , à Trianon , l'art de conduire les jets d'eau & les fontaines. La garde , à main gauche , est commandée par un autre Seigneur , sous le titre d'*Oc - caunè Pipit - charat - chan* : mais au-dessus de ces deux Officiers , l'*Oc - ya Lao* commande la garde des Laos , & *Oc - ya Meen* celle des *Meen*. La-Loubere fait remarquer que cet *Oc - ya Meen* est différent de celui qui profite les filles débauchées.

Outre ces différens corps , le Roi de Siam entretient une garde étrangere , composée de cent trente Maîtres : mais ni eux , ni les *Meen* , ni les Laos , ne font jamais la garde au Palais. On les avertit , pour accompagner le Roi lorsqu'il doit sortir ; & leurs fonctions appartiennent au service extérieur du Palais.

Cette garde étrangere consiste premièrement en deux Compagnies , chacune de trente Mores , originaires ou natifs des Etats du Mogol , tous gens de bonne mine , mais qui passent pour manquer de courage. Secondement , une Compagnie de vingt Tartares Chinois , armés d'arcs & de fleches , redoutés pour

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

leur bravoure. Troisièmement , deux Compagnies , chacune de vingt hommes , véritables Indiens , vêtus à la Moresque , qui se nomment *Rasbouts* ou *Ragibouts* , & qui se piquent tous d'être de race royale. Leur courage est célèbre , quoiqu'il ne soit que l'effet ordinaire de l'Opium.

Dépense du
Roi pour sa
garde.

Le Roi fournit , à toute cette milice , des armes & des chevaux. Chaque More lui coute , par an , trois *Catis* & douze *Teils* , c'est-à-dire , environ cinq cens quarante livres , & une veste d'étoffe de laine rouge. Sa dépense , pour chacun des deux Capitaines Mores , monte à cinq *Catis* & douze *Teils* , c'est-à-dire , huit cens quarante livres , & une veste d'écarlate. Les *Ragibouts* sont entretenus sur le même pied , mais chaque Tartare Chinois ne coute au Roi que six *Teils* , ou quarante cinq livres par an ; & leur Capitaine , quinze *Teils* , ou cent douze livres dix sous.

Elephans
des premie-
res enceintes
du Palais.

Les premieres enceintes contiennent aussi les loges des elephans , & les écuries des plus beaux chevaux du Roi. On les appelle elephans & chevaux de nom , parce que ce Prince leur donne effectivement un nom , comme il en donne à tous les Officiers intérieurs de son Palais , & aux Officiers les plus

considérables de l'Etat. Les elephans de nom sont traités avec plus ou moins de dignité, suivant le nom plus ou moins honorable qu'ils ont reçu. Mais chacun de ces animaux a plusieurs hommes à son service. Ils ne sortent qu'avec appareil. En général, les Siamois ont une si haute idée des elephans, qu'ils sont persuadés qu'un animal si noble, si vigoureux & si docile, ne peut être animé que d'une ame illustre, qui ait été autrefois celle de quelque Prince ou de quelque grand personnage (89). Ils ont encore plus de respect pour les elephans blancs. Cette espece est rare. Elle n'est pas même tout-à-fait blanche, mais de couleur de chair; & de-là vient apparemment qu'un Voyageur parle de l'elephant blanc & rouge (90). Les Siamois nomme cette couleur *Peuack*; & La-Loubere lui attribue la vénération dont ils sont remplis pour un animal, qui joint cet avantage aux qualités communes à son espece. Il confirme son opinion par le cas extraordinaire qu'ils font des chevaux blancs. Le Roi de Siam, dit-il, ayant un de ses chevaux malade, fit prier Mr Vin-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Sentiment
de De-la Loubere sur l'Elephant blanc

(89) *Ibid.* page 298.

(90) C'est Ullet, qui, dans le titre de sa Relation, nomme l'Elephant blanc & rouge.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

cent, Medecin Provençal, de lui ordonner quelque remede. Mais sçachant que les Médecins Européens ne s'abaisissent pas à traiter les bêtes, il lui fit dire que le cheval étoit Mogol, c'est-à-dire blanc; & de quatre races, du côté paternel & maternel, connues sans aucun mélange de sang Indien. Les Indiens donnent aux Blancs le nom de *Mogols*, qu'ils distinguent en *Mogols d'Asie* & *Mogols d'Europe*. Après les elephans blancs, l'estime des Siamois est pour les elephans tout-à-fait noirs, qui ne sont pas non plus en grand nombre. Ils en teignent même quelques-uns de cette couleur, quand ils ne les trouvent pas naturellement assez noirs. On a lû, dans le premier voyage de Tachard, que le Roi de Siam nourrit toujours, dans son Palais, un elephant blanc qui est traité comme le Roi des animaux de son espece. Celui qu'on fit voir au Chevalier De Chaumont étoit mort, lorsque La-Loubere fut envoyé à Siam. Peu de jours avant son départ, il en naquit un autre, & cet événement lui parut mériter le soin qu'il a pris de conserver la date de sa naissance (91).

(91) Le 9 Décembre 1687. Mais il paroît avoir ignoré que Tachard avoit vu, deux ans auparavant,

Le soin des Balons & des Galeres du Roi appartient au grand Officier qui porte le titre de *Calla-hom*. Leur Arsenal est vis-à-vis le Palais, dont il n'est séparé que par la riviere. Là, chacun de ces bâtimens est enfermé dans une tranchée, où l'on fait entrer l'eau de la riviere, & qui est entourée d'une clôture de bois. Ces enceintes se ferment à clé, & sont gardées pendant la nuit.

Le Vang a quelques-unes de ces salles isolées, dont on a déjà donné la description, qui servent de lieu d'assemblée aux Officiers de la Cour, soit pour leurs fonctions, soit pour attendre l'ordre du Roi. Le lieu ordinaire dans lequel ce Prince reçoit leurs hommages est le même fallon, où l'Ambassadeur & les Envoyés de France reçurent leurs audiences. Il ne s'y montre que par une fenêtre (92). Les Officiers de sa chambre y sont constamment, pour être prêts à l'exécution de ses volontés. Quelques Voyageurs donnent ce nom à quarante quatre jeunes hommes, dont le plus vieux n'a guere plus de vingt cinq ans. D'autres les nomment Pa-

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Arsenal
des Balons &
des Galeres.

Quarante
quatre Pages
intérieurs.

un jeune éléphant blanc, premier Voyage.
destiné à servir de succes- (92) Voyez le premier
seur au premier. Voyez son Voyage de Tachard.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Pages du
dehors.

ges ; & les Siamois leur donnent le nom de *Mahatlek*. Ils sont divisés en quatre bandes égales. Les deux premières sont de la main droite , & se prosternent dans le salon à la droite du Roi. Les autres sont de la main gauche. Ce Prince donne , à chacun , le nom qu'il doit porter , & un sabre. Il les charge de ses ordres pour les Pages du dehors , qui sont en grand nombre , & qui ne reçoivent point leur nom du Roi. Les Siamois nomment *Caloang* , ce second ordre de Pages , dont l'office le plus ordinaire est de porter les ordres du Roi dans les Provinces.

Mais les quarante Pages du dedans ont d'autres fonctions réglées. Les uns présentent le betel au Roi. D'autres ont soin de ses armes , de ses livres , & de tout ce qui sert à son amusement. Ils lisent même en sa présence. La-Loubere ajoute à ce qu'on a lû , dans Tachard , du goût de ce Monarque pour nos livres , qu'il s'étoit fait traduire en Siamois plusieurs Histoires , entre lesquelles il nomme celle d'Alexandre le Grand (93). Le même Voyageur parle d'un Officier , dont il n'a pu se rappeler le titre , qui seul a droit , dit-il , de ne pas se prosterner au sal-

Seul Offi-
cier qui soit
exempt de se
prosterner.

(93) La-Loubere, *ubi sup.* page 302.

lon, devant le Roi son Maître; ce qui rend sa dignité fort honorable. Il consiste à tenir sans cesse les yeux attachés sur le Prince, pour recevoir ses ordres, qu'il connoît à des signes établis, & qu'il fait entendre par d'autres signes aux Officiers extérieurs (94).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Femmes du
Pelas.

Les véritables Officiers de la Chambre sont les femmes, qui jouissent seules du droit d'y entrer, & qui ne le partagent pas même avec les Eunuques. Elles font le lit & la cuisine du Roi. Elles l'habillent & le servent à table. Mais, en l'habillant, elles ne touchent jamais à sa tête. Les pourvoyeurs portent les provisions aux Eunuques, qui les remettent aux femmes. Celle qui fait la cuisine n'emploie le sel & les épices que par poids, dans la crainte de se tromper pour la mesure.

Jamais les femmes du Palais n'en sortent qu'avec le Roi, & les Eunuques ne peuvent aussi s'en éloigner sans un ordre exprès. On assura La-Loubere; que le nombre des Eunuques blancs & noirs, n'étoit que de huit ou dix (95). La Reine de Siam, outre son titre qui la distingue des autres femmes du Roi, a sur elles & sur les Eunuques une

(94) *Ibid.* p. 304.

(95) *Ibid.* p. 305.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

autorité qui la fait regarder particulièrement comme leur souveraine. Elle juge leurs différens. Elle les fait châtier, pour les maintenir en paix. On comprend, sans peine, que si le Roi favorise une de ces femmes, il sçait la dérober à la jalousie de la Reine.

On prend, à Siam, des filles pour le service du Vang & pour les plaisirs du Roi. Mais les Siamois n'y consentent jamais volontiers, parce qu'ils n'ont pas l'esperance de les revoir; & la plupart se rachètent de cette concussion à prix d'argent. Cet usage est si bien établi, que les Officiers du Palais prennent quantité de filles, dans la seule vue de les faire racheter par leurs parens. Le nombre des femmes subalternes du Roi ne monte gueres à plus de dix, qu'il prend moins, comme on l'a déjà fait remarquer, par incontinence, que par affectation de magnificence & de grandeur. Les Siamois ont été surpris qu'un aussi puissant Roi que celui de France n'eût qu'une femme, & qu'il n'eût pas d'elephans (96).

Etat de la
Reine.

La Reine (97) a ses elephans, ses

(96) *Ibid.* p. 308.

(97) Voyez ci-dessus les
Notes du Voyage de De-
Chaumont, La Mere de la

Princesse Reine se nom-
moit, suivant La-Loube-
re, Nang-Acamabisi.

Balons, & des Officiers qui les gouvernent. Mais elle n'est vue que de ses femmes & de ses Eunuques. Dans les promenades, qu'elle fait en Balon, ou sur un elephant, elle est dans une chaise fermée de rideaux, qui lui laissent la vue libre, mais qui l'empêchent d'être vue; & ceux qui se rencontrent sur son passage doivent se prosterner. Elle a ses magasins, ses vaisseaux & ses finances. Elle exerce le commerce; & tandis que les Envoyés étoient à Siam, la Princesse Reine étoit en mauvaise intelligence avec son Pere, parce qu'au mépris des anciens usages, il s'étoit réservé tout le commerce étranger (98).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Les filles ne succèdent point à la Couronne. A peine sont-elles au rang des personnes libres. L'héritier présomptif, suivant les Loix, devoit toujours être le fils aîné de la Reine. Mais comme les Siamois ont peine à supporter qu'entre les Princes du même rang le plus âgé se prosterne devant le plus jeune, il arrive souvent que l'aîné de tous les fils du Roi obtient la préférence. Un Voyageur assure que c'est la force qui en décide presque toujours. Les Rois mêmes contribuent à rendre la succession incertaine; parce qu'au lieu de choisir constam-

Succession
la Couronne.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

ment le fils aîné de la Reine , ils suivent leur panchant pour le fils d'une Maîtresse à laquelle ils ont donné leur affection.

Quoique ce soient les femmes du Palais qui habillent le Roi de Siam , elles n'ont pas soin de sa garde-robe. L'Etat a des Officiers pour cette fonction , dont le plus considerable est celui qui touche au bonnet du Monarque. C'est ordinairement un Prince du sang royal de Camboye. Son titre est *Oc-ya Out Haya tanne*.

Sceaux de
Siam.

Le Royaume de Siam n'a point de Chancelier. Chaque Officier qui a droit de donner par écrit des Sentences ou des ordres , sous le nom général de *Tava* , possède un sceau que le Roi lui donne. Ce Prince a lui-même son sceau royal , qu'il ne confie à personne , & qu'il emploie pour tout ce qui vient immédiatement de lui (99). La figure

(99) La-Loubere prétend avoir remarqué que tout ce qui se fait au nom du Roi de Siam n'a nul pouvoir , s'il n'est fait dans le lieu où ce Monarque reside actuellement. Il ajoute qu'il y a dans Siam un Viceroi né , qui représente le Roi , & qui fait les fonctions royales dans son absence ; par exemple ,

lorsque ce Prince est à la guerre. Il nomme ce grand Officier , *Maha-Obarat*. Il eut soin , dit-il , de se faire donner ce nom par écrit. Ainsi l'Abbé De - Choisy & Gervaise se sont trompés , lorsqu'ils l'ont nommé *Ommarat*. L'Abbé De-Choisy raconte que cet Officier a droit de s'asseoir devant le Roi. Ulist le

des sceaux Siamois est en relief. On les frotte d'une espee d'encre rouge, & c'est avec la main qu'ils s'impriment. Un Officier inférieur prend cette peine; mais c'est l'Officier, qui possède un sceau, à le tirer de sa propre main de dessus l'empreinte.

Le *Proa Clang*, ou, par une corruption des Portugais, le *Barcalon*, est l'Officier qui a le département du Commerce, au dehors, & dans l'intérieur du Royaume. C'est le sur-Intendant des Magasins du Roi, ou, si l'on veut, son premier Facteur. Ce titre est composé du mot *Bali*, *Pra*, qui signifie Seigneur, & du mot de *Clang*, qui signifie *Magasin*. Le *Barcalon* passe aussi pour le Ministre des affaires étrangères, parce qu'elles se réduisent presque uniquement au Commerce. C'est à lui que les Nations réfugiées à Siam s'adressent pour leurs affaires, parce que la plupart n'y sont attirées que par le Commerce. Enfin, c'est lui qui reçoit les revenus des Villes du Royaume.

On distingue deux sortes de revenus royaux; ceux des Villes & ceux de la campagne. Les premiers, qui sont

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

nommé *Oya-Ombat*, & le que le premier Officier du
qualité chef de la Noblesse Royaume.
le, ce qui ne peut signifier

reçus en premiere main, par *Oc-ya Pil-latep*, suivant La-Louhere, & par *Voretkep*, suivant Gervaise, consistent en treize articles:

1°. Sur quarante brasses quarrées de terres labourables, un *Mayon*, ou un quart de Tical par an : mais cette rente se partage avec le Tchaou-Menang, & n'est pas même trop fidèlement payée sur les frontieres.

2°. Sur les Batteaux ou les Balons, un Tical pour chaque brasse de longueur. Ce droit se leve comme une espece de Douane, en certains endroits de la riviere, sur-tout à Tchainat, quatre ou cinq lieues au-dessus de Siam.

3°. Les Douanes sur tout ce qui entre & ce qui sort par mer. Le corps du Vaisseau paye aussi quelque chose, à proportion de sa grandeur.

4°. Un Tical sur l'arrack, ou l'eau-de-vie de riz; c'est-à-dire, sur chaque fourneau de distillation, qui se nomme *Tlaou-laou*. Ce droit s'exige des étrangers, comme des Naturels du Pays. Les Marchands d'arrack, en détail, payent aussi un Tical par an.

5°. Un demi-Tical ou deux Mayons sur le fruit qu'on appelle *Durion*, c'est-à-dire, sur chaque pied d'arbre.

6°. Un Tical sur chaque pied de DESCRIPT.
Betel. DU

7°. Sur chaque Arekier, six glands ROYAUME
d'Areka en nature. DE SIAM.

8°. Un demi-Tical sur chaque Cocotier ; & un Tical sur chaque pied d'Orangers, de Manguiers, de Mangoustaniers & de Pimentiers. Les Poivriers ne payent rien, parce que la Cour se propose de les multiplier & qu'elle en favorise la culture.

9°. Dans plusieurs endroits du Royaume, le Roi fait cultiver, par ses Esclaves, ou par des corvées, de grands Jardins & des Terres dont il fait recueillir & garder les fruits pour l'entretien de sa maison & pour la nourriture de ses Esclaves, de ses elephans & de ses chevaux. Le reste se vend à son profit.

10°. On appelle revenu casuel les présens que ce Prince reçoit de ses Sujets, comme tous les Officiers du Royaume ; les dons que les Officiers lui font en mourant, ou ce qu'il prend de leur succession ; les impôts arbitraires qu'il leve dans plusieurs occasions, telles que l'arrivée des Ambassadeurs Etrangers, pour fournir à leur entretien dans leur passage & pendant le séjour qu'ils font à Siam ; & telles encore que

la construction des Fortereſſes & des autres Ouvrages publics.

11°. Les revenus de la Juſtice, qui conſiſtent dans les conſiſcations & les amendes.

12°. Les ſix mois de corvées qui ſont dus par chaque ſujet libre. Dans quelques lieux, ce ſervice eſt converti en payement, qui ſe fait en riz, en bois de ſapan ou d'aloès, en ſalpêtre, en elephans, en peaux de bêtes, en ivoire, & diverſes autres Marchandiſes. Il eſt quelquefois payé en argent comptant. Les Siamois riches n'ont que cette voie pour ſ'en exempter. On eſtimoit anciennement un Tical chaque mois, parce qu'un Tical ſuffit pour l'entretien d'un homme; & cette eſtimation ſert encore de regle aux journées des Ouvriers. Cependant elles reviennent à deux Ticaux chaque mois, parce qu'un Ouvrier ne gagnant rien pendant les ſix mois qu'il donne au ſervice du Prince, doit gagner, dans l'eſpace des ſix autres mois, de quoi fournir toute l'année à ſon entretien. Par degrés, le Prince ſ'eſt mis en droit de tirer juſqu'à deux Ticaux par mois pour l'exemption des corvées.

13°. Le Commerce du Roi, avec ſes ſujets, comme avec les étrangers, fait

une partie très considérable de son revenu. Il l'a porté jusqu'au point, que la Marchandise, à Siam, n'est presque plus une profession de particulier. Non seulement il fait le Commerce en gros ; mais il a des boutiques dans les marchés, pour vendre en détail.

Les toiles de coton font le principal objet de son Commerce intérieur. Il les répand dans un grand nombre de magasins qu'il entretient dans les Provinces. Autrefois les Rois de Siam n'y envoient les provisions de toiles, que de dix en dix ans ; & dans une quantité modérée, qui laissoit aux particuliers la liberté de faire le même Commerce aussi-tôt que les Magasins royaux étoient épuisés. Aujourd'hui, la Cour en fournit sans cesse, & toujours plus qu'on ne peut en débiter. Il arrive quelquefois, que pour en vendre davantage, le Roi force ses Sujets d'habiller les enfans avant l'âge établi. Jusqu'au temps où les Hollandois ont pénétré dans le Royaume de Laos & dans d'autres Etats voisins, le Roi de Siam y faisoit tout le Commerce des toiles, avec un profit considérable.

Cette espece de métal, qui se nomme *Calin*, appartient uniquement à la Couronne, à l'exception de celui qu'on tire

des mines de *Jonsulam*, sur le Golfe de Bengale. C'est une frontiere éloignée, où les Habitans jouissent de leurs anciens droits sur les mines, en payant au Prince un léger tribut.

Tout l'ivoire vient au Roi. Ses Sujets sont obligés de lui vendre celui qu'ils n'employent point à leurs propres usages, & les étrangers n'en peuvent acheter qu'à son Magasin. Le Commerce du salpêtre, du plomb & du sapan est encore un droit royal.

L'areka, dont il sort une quantité considerable hors du Royaume, ne peut être vendu aux étrangers que par le Roi. Outre celui qu'il tire de ses revenus particuliers, il en achete de ses Sujets.

Les Marchandises de contrebande, telles que le soufre, la poudre & les armes, ne peuvent se vendre & s'acheter, à Siam, qu'au profit du Roi & dans son Magasin. Ce Prince s'est engagé, par un traité avec les Hollandois, à leur vendre toutes les peaux de bêtes; mais ses Sujets en détournent beaucoup, que les Hollandois achètent d'eux à meilleur prix.

Commerce
 permis au
 Peuple.

Le reste du Commerce est permis à tous les Siamois: c'est-à-dire, qu'ils vendent librement du riz, du poisson, du sel, du sucre noir, & candi, de

l'ambre gris, du fer, du cuivre, de la cire, de la gomme dont on fait le vernis, de la nacre de perles, de ces nids d'oiseaux qui servent à la bonne chère, & qui viennent du Tonquin & de la Cochinchine; de la gomme gutte, de l'encens, de l'huile, du coco, du coton, de la canelle, du nenuphar, de la casse, des tamarins, & d'autres productions domestiques ou étrangères. Chacun a la liberté de faire ou de vendre du sel, & celle d'exercer la pêche & la chasse, avec des restrictions de police, qui défendent les méthodes ruineuses.

Le Voyageur à qui l'on doit ces curieuses recherches, ajoute que le Roi de Siam n'a jamais été bien payé de ses revenus dans les terres éloignées de la Cour. On raconte que l'argent comptant qu'il tiroit autrefois de ses Domaines montoit à douze cens mille livres, & qu'à présent il n'en tire pas moins de deux millions. Détail incertain, suivant La-Loubere, qui assure seulement que sous le dernier regne, les revenus de la Couronne de Siam étoient augmentés d'un million (1).

Revenus du
Roi de Siam
en argent.

(1) La Loubere, *ubi sup.* pages 288 & précédentes.

DESCRIPT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

§ VI.

*Talapoins & leurs Couvens. Religion
& Funerailles des Siamois.*

ON a déjà fait remarquer l'origine du nom des *Talapoins* & celle du nom de *Pagodes*, que la plupart de nos Voyageurs ont pris mal à propos pour des noms Siamois (2). Les *Talapoins* se nomment *Tchaoucou*, dans la langue du Pays; les Temples, *Pihan*; & les Couvens, *Vat*.

Forme des
Couvens de
Talapoins.

Un couvent & son Temple occupent un grand terrain carré, qui est environné d'une clôture de bambou. Le Temple est au centre, comme le lieu d'honneur parmi les Siamois; sur-tout dans leurs campemens, dont les Couvens des *Talapoins* imitent la forme. Les extrémités de l'espace, le long de la clôture, sont bordées par les cellules, quelquefois en rang double ou triple. Ces édifices sont autant de petites maisons isolées, que la crainte des inondations fait élever sur des piliers. Celle du

(2) Ces noms; comme on l'a fait observer, n'ont été mis en usage que par les Portugais. *Pagode* est formé du mot Persan *Poungbeda*, qui signifie

Temple d'Idoles, & *Talapoin* de *Talapa*, espèce d'éventail que ces Religieux ont toujours à la main.

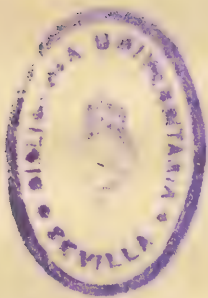
Supérieur

CABINET DE FEUILLAGE
ou les Chinois font les festins
des Morts.



CHEU sc.

T. IX, N.° VIII.



Supérieur est distinguée par sa grandeur & son élévation. Le terrain, qui renferme le Temple, est bordé par quatre murs, qui laissent entr'eux & les cellules un vaste espace, auquel on peut donner le nom de Cour. Dans quelques Couvens, ces murs sont nuds & ne servent que de clôture au terrain du Temple & des Pyramides. D'autres ont, le long de ces murs, des galeries couvertes, qui ressemblent à nos Cloîtres; & sur un contre-mur à hauteur d'appui, qui règne autour de ces galeries, on voit une suite d'idoles, quelquefois fort bien dorées.

Les *Talapouines*, c'est-à-dire, les [Talapouines] femmes qui embrassent la vie Religieuse & qui observent à peu près la même règle que les hommes, n'ont pas d'autre habitation que celle des Talapouins. Comme elles ne prennent jamais ce parti dans leur jeunesse, on regarde l'âge comme un caution suffisante pour leur continence. Tous les Couvens n'ont pas des Talapouines: mais, dans ceux qui en reçoivent, leurs cellules bordent un des côtés de la clôture de bambou, sans être autrement séparées de celles des hommes.

Les *Nens* (3), ou les enfans Tala-

(3) Voyez ci-dessus, l'article de l'éducation des enfans.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Nens ou
enfants Tala-
pains.

pains, sont dispersés dans chaque cel-
lule, suivant le choix de leurs parens.
Un Talapoin n'en peut recevoir plus
de trois. Quelques-uns vieillissent dans
la condition de *Nens*, qui n'est pas
tout-à-fait religieuse; & le plus vieux
est distingué par le titre de *Taten*. En-
tre diverses fonctions, il a celle d'arra-
cher les herbes qui croissent dans l'en-
clos du Couvent; office qu'un Talapoin
ne peut exercer sans crime. En géne-
ral, les Nens servent le Talapoin chez
lequel ils sont logés. Leur école est une
grande salle de bambou, qui n'est em-
ployée qu'à cet usage. Mais chaque
Couvent offre une autre salle, où le
peuple porte ses aumônes lorsque le
Temple est fermé, & qui sert aux Ta-
lapoins pour leurs conférences ordinai-
res.

Le clocher est une tour de bois, qui
s'appelle *Horacang* (4), & qui contient
une cloche sans battant, sur laquelle
on frappe, pour la sonner, avec un
marteau de bois.

Supérieurs
des Couvens.

Chaque Couvent est sous la con-
duite d'un Supérieur, qui porte le titre
de *Tchaou Vat* (5). Mais tous les Su-
périeurs ne sont pas égaux en dignité.

(4) C'est-à-dire, tour de la Cloche.

(5) C'est-à-dire, Seigneur ou Maître du Couvent.

Le premier degré est celui de Sancrats ; & de tous les Sancrats , celui du Palais est le plus reveré. Cependant ils n'ont aucune juridiction les uns sur les autres. Ce corps deviendrait redoutable s'il n'avoit qu'un Chef , & s'il agissoit de concert ou par les mêmes maximes.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Nos Missionnaires ont comparé les Sancrats aux Evêques , & les simples Supérieurs aux Curés , avec beaucoup de penchant à se persuader que le Royaume de Siam avoit autrefois des Evêques Chrétiens , auxquels les Sancrats ont succédé. La-Loubere observe à la vérité que les Sancrats possèdent seuls le droit de faire des Talapoins , comme nos Evêques ont celui de faire des Prêtres. Mais ils n'ont d'ailleurs aucune sorte de juridiction , ni d'autorité sur le Peuple , ni même sur les Talapoins qui ne sont pas de leur Couvent ; & leur prérogative se réduit à gouverner certains Couvens qui ne peuvent l'être que par des Sancrats. On les distingue de ceux qui ont des Tchaou vats , ou de simples Supérieurs , à des pierres doubles , plantées autour du Temple , qui ont quelque ressemblance , mais fort éloignée , avec une mitre posée sur un piedestal. C'est appa-

Conjectures
sur les Sancrats de Siam.

Leur distinction.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

remment sur la forme de ces pierres qu'on s'est fondé, pour regarder les Sancrats comme un reste des Evêques; d'autant plus que les Siamois ignorent ce qu'elles signifient. Leur nombre répond au degré de la dignité. On n'en voit jamais moins de deux, ni plus de huit.

Faveurs
qu'il reçoit
du Roi.

Le Roi donne aux principaux Sancrats, un nom, un parasol, une chaise & des hommes pour la porter. Mais ils n'employent gueres cet équipage que pour aller au Palais.

Esprit des
Talapoins.

L'esprit de leur institution est de se nourrir des péchés du Peuple, & de racheter, par une vie pénitente, les péchés des fideles qui leur font l'aumône. Ils ne mangent point en Communauté; & quoiqu'ils exercent l'hospitalité à l'égard des séculiers, sans excepter les Chrétiens, il leur est défendu de se communiquer les aumônes qu'ils reçoivent, ou du moins de se les communiquer sur le champ, parce que chacun doit faire assez de bonnes œuvres pour être dispensé du précepte de l'aumône. Mais l'unique but de cet usage est apparemment de les assujettir tous à la fatigue de la Quête; car il leur est permis d'assister leurs confreres dans un véritable besoin. Ils ont deux

loges; une à chaque côté de leur porte , pour recevoir les Passans qui leur demandent une retraite pendant la nuit.

DESCRIT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Deux sortes
de Talapoins.

On distingue , à Siam , comme dans le reste des Indes , deux sortes de Talapoins ; les uns , qui vivent dans les bois , & les autres dans les villes. Les Talapoins des bois menent une vie qui paroîtroit insupportable , & qui le seroit sans doute , au jugement de La-Loubere , dans un climat moins chaud que Siam ou que la Thebaïde. Ceux des villes & ceux des bois sont obligés , sans exception , de garder le célibat , sous peine du feu , tandis qu'ils demeurent dans leur profession. Le Roi , dont ils reconnoissent l'autorité , ne leur fait jamais grace sur cet important article ; parce qu'ayant de grands privileges , & sur-tout l'exemption des six mois de corvées , leur profession deviendroît fort nuisible à l'Etat , si l'indolence naturelle des Siamois n'avoit ce frein , qui les empêche de l'embrasser. C'est dans la même vue qu'il les fait quelquefois examiner sur leur sçavoir , c'est-à-dire , sur la langue du Pays , & sur les livres de la Nation. A l'arrivée des François , il venoit d'en reduire plusieurs milliers à la condition séculière , parce qu'ils manquoient de sçavoir. Leur examina

DESCRIT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

teur avoit été *Oc Louang - Souracc*, jeune Mandarin de trente ans : mais les Talapoins des forêts avoient refusé de subir l'examen d'un séculier & ne vouloient être soumis qu'à celui de leurs Supérieurs (6).

Leurs Pré-
dications.

Ils expliquent, au Peuple, la Doctrine qui est contenue dans leurs livres. Les jours marqués pour leurs prédications, sont le lendemain de toutes les nouvelles & de toutes les pleines lunes. Lorsque la rivière est enflée par les pluies, & jusqu'à ce que l'inondation commence à baisser, ils prêchent chaque jour, depuis six heures du matin jusqu'au dîner, & depuis une heure après midi, jusqu'à cinq heures du soir. Le Prédicateur est assis, les jambes croisées, dans un fauteuil élevé; & plusieurs Talapoins se succèdent dans cet office. Le peuple est assidu aux Temples. Il approuve la doctrine qu'on lui prêche, par deux mots *Balis*, qui signifient, *Oui, Monseigneur* (7). Chacun donne ensuite son aumône au Prédicateur. Un Talapoin qui prêche souvent ne manque jamais de s'enrichir. C'est le temps de l'inondation, que les Euro-

Carême des
Talapoins.

(6) *Ibid.* page 346.

(7) On répond *Sa ten-sa*, à peu près comme nous disons *Amen*.

péens ont nommé le Carême des Talapoins. Leur jeûne consiste à ne rien manger depuis midi ; à l'exception du bétel, qu'ils peuvent mâcher. Mais cette abstinence doit leur coûter d'autant moins, que dans les autres temps ils ne mangent que du fruit le soir. Les Indiens sont naturellement si sobres, qu'ils peuvent soutenir un long jeûne avec le secours d'un peu de liqueur, dans laquelle ils mêlent de la poudre de quelque bois amer (8).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Après la récolte du riz, les Talapoins vont passer les nuits, pendant trois semaines, à veiller au milieu des champs, sous de petites huttes qui forment entr'elles un quarré régulier. Celle du Supérieur occupe le centre & s'élève au-dessus des autres. Le jour, ils reviennent visiter le Temple, & dormir dans leurs cellules. Aucun Voyageur n'explique l'esprit de cet usage, ni ce que signifient des chapelets de cent huit grains, sur lesquels ils recitent des prières en langue Balie. Dans leurs veilles nocturnes ils ne font pas de feu pour écarter les bêtes féroces, quoique les Siamois ne voyagent point la nuit sans cette

Leurs veilles dans les champs.

(8) Twiss, Auteur Hollandois, rapporte dans sa description des Indes, qu'il n'est pas rare, parmi les Indiens, de jeûner trente & quarante jours avec l'usage de cette liqueur.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

On ne craint
rien des bêtes
féroces.

précaution. Aussi le peuple regarde-t-il comme un miracle, que les Talapoins ne soient pas dévorés. Ceux des forêts vivent dans la même sérénité. Ils n'ont, ni Couvent, ni Temples; & le Peuple est persuadé que les Tigres, les Elephans & les Rhinocéros, loin de les attaquer ou de leur nuire, leur lechent les pieds & les mains lorsqu'ils les trouvent endormis. La-Loubere, admirant leur genre de vie, jugent qu'ils passent la nuit dans des forts bien épais, pour se garantir de ces animaux. D'ailleurs, » si l'on trouvoit, dit-il, les restes de » quelque homme dévoré, on ne pré- » sumeroit jamais que ce fût un Tala- » poin; ou si l'on en pouvoit douter, » on s'imagineroit, qu'il auroit été » méchant, sans en être moins persuadé » que les bêtes respectent les bons (9).

Habit des
Talapoins.

Ils ont la tête & les pieds nus, comme le reste du Peuple. Leur habit consiste dans un pagne, qu'ils portent, comme les séculiers, au-tour des reins & des cuisses, mais qui est de toile jaune; avec quatre autres pièces qui ne distinguent pas moins leur profession: la première, nommée *Angsa*, est une espèce de bandoulière, large de cinq ou six pouces, qui leur descend de l'é-

(9) La-Loubere, *ubi sup.* page 349.

paule gauche sur la hanche droite, où elle s'attache avec un seul bouton. Sur cette bandouliere, ils portent une grande toile jaune, qu'ils appellent *Pa schivon*, c'est-à-dire, toile de plusieurs pieces, parce qu'elle doit être rapiécée en plusieurs endroits. C'est une espee de scapulaire, qui descend jusqu'aux pieds par derriere & par devant, & qui ne couvrant que l'épaule gauche revient à la hanche droite & laisse les deux bras libres. Par-dessus cet ornement, ils mettent le *Pa-pat*, autre toile de quatre ou cinq pouces de largeur, qu'ils portent aussi sur l'épaule gauche, mais en forme de chaperon. Elle descend par-devant jusqu'au nombril, & presque autant par derriere. Sa couleur est quelquefois rouge; mais l'Angsa & le Pa-schivon doivent toujours être jaunes. Enfin, pour soutenir le *Pa pat*, ils se ceignent le milieu du corps d'une écharpe de toile jaune, qu'ils nomment *Rappacod*, & qui est la quatrième piece de leur habillement (10). L'usage des chemises de mousseline & des vestes leur est interdit. Dans leurs quêtes, ils ont un bassin de fer, pour recevoir ce qu'on leur donne; mais ils doivent le porter dans

(10) Ibid. page 350.

DESCRITT. un sac de toile, qui leur pend, du
DU côté gauche, aux deux bouts d'un cor-
ROYAUME don passé en bandoulière sur l'épaule
DE SIAM. droite.

Comment Ils se rasent la barbe, la tête & les
ils se rasent. sourcils. Le Talapat, espece de petit
 parasol en forme d'écran, qu'ils ont
 sans cesse à la main, sert à les garantir
 de l'ardeur du soleil. Leurs Supérieurs
 sont réduits à se raser eux-mêmes;
 parce qu'on ne peut les toucher à la
 tête sans leur manquer de respect. La
 même raison ne permet pas aux jeunes
 Talapains de raser les vieux. Mais les
 vieux rasent les jeunes & se rendent le
 même office entr'eux. Les rasoirs Sia-
 mois sont de cuivre (11).

Les jours réglés pour se raser, sont
 ceux de la nouvelle & de la pleine lune.
 Tous les Siamois, religieux & lai-
 ques, sanctifient ces grands jours par
 le jeûne, c'est-à-dire, qu'ils ne mangent
 point depuis midi. Le Peuple s'abstient
 de la pêche; non pas en qualité de tra-
 vail, puisqu'aucun autre travail n'est
 défendu; mais parce qu'il ne la croit
 pas tout-à-fait innocente. Il porte aux
 Couvens, dans les mêmes jours, di-
 verses sortes d'aumônes, dont les prin-
 cipales sont de l'argent, des fruits,

Offrandes
qui se font
aux Temples.

des pagnes & des bêtes. Si les bêtes sont mortes, elles servent de nourriture aux Talapoins. Mais ils sont obligés de laisser vivre & mourir autour du Temple, celles qu'on apporte en vie, & la loi ne leur permet d'en manger, que lorsqu'elles meurent d'elles-mêmes (12). On voit même, près de plusieurs Temples, un réservoir d'eau pour le poisson vivant qu'on apporte en aumône.

Ce qui s'offre à l'Idole doit passer par les mains d'un Talapoin, qui le met ordinairement sur l'autel, & qui le retire ensuite, pour l'employer à son usage. Le Peuple offre des bougies allumées, que les Talapoins attachent aux genoux de la statue. Mais les sacrifices sanglans sont défendus, par la même loi qui ne permet de tuer aucun animal vivant.

A la pleine lune du cinquième mois, les Talapoins lavent l'Idole avec des eaux parfumées; en observant, par respect, de ne pas lui mouiller la tête. Ils lavent ensuite leur Sancrat. Le Peuple va laver aussi les Sancrats & les autres Talapoins. Dans les familles, les enfans lavent leurs Parens, sans aucun égard pour le sexe. Cet usage

Cérémonie
 de laver les
 personnes
 qu'on res-
 pecte.

(12) *Ibid.* p. 355.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ordre du
jour dans les
Couvens des
Talapoins.

s'observe aussi dans le Pays de Laos ; avec cette singularité , qu'on y lave le Roi même dans une rivière.

Les Talapoins n'ont pas d'horloge. Ils ne doivent se lever , que lorsqu'il fait assez clair pour discerner les veines de leurs mains ; dans la crainte de s'exposer , pendant l'obscurité , à tuer quelque insecte en mettant le pied dessus sans s'en appercevoir. Ainsi , quoique leur cloche les éveille avant le jour , ils ne s'en levent pas plus matin. Leur premier exercice est d'aller passer deux heures au Temple ; avec leur Supérieur. Ils y chantent , ou récitent des prières en langue Balie ; assis , les jambes croisées , & remuant sans cesse leur Talapat , comme s'ils vouloient se donner du vent. Ils prononcent chaque syllabe à temps égaux & sur le même ton. En entrant dans le Temple , ils se prosternent trois fois devant la statue.

Après la prière , ils se répandent l'espace d'une heure dans la ville , pour y demander l'aumône. Mais jamais ils ne sortent du Couvent , & jamais ils n'y rentrent , sans saluer leur Supérieur , en se prosternant devant lui jusqu'à toucher la terre du front. Comme il est assis les jambes croisées , ils

prennent des deux mains, un de ses pieds, qu'ils mettent respectueusement sur leur tête. Pour demander l'aumône, ils se présentent en silence à la porte des maisons ; & si rien ne leur est offert, ils se retirent avec le même air de modestie. Mais il est rare qu'on ne leur donne rien ; & leurs Parens fournissent d'ailleurs à tous leurs besoins. Quantité de Couvens ont des jardins, des terres labourables, & des esclaves pour les cultiver. Leurs terres sont libres d'impôt. Le Roi n'y touche jamais ; quoiqu'il en ait la propriété, s'il ne s'en est dépouillé par écrit (13).

Au retour de la quête, les Talapoins ont la liberté de déjeûner. Ils étudient ensuite, ou s'occupent suivant leur goût & leurs talens, jusqu'à midi, qui est l'heure du diner. Dans le cours de l'après-midi, ils instruisent les jeunes Talapoins. La-Loubere ajoute qu'ils en passent une partie à dormir. Vers la fin du jour, ils balayent le Temple ; après quoi, ils y emploient, comme le matin, deux heures à chanter. S'ils mangent le soir, c'est uniquement du fruit. Quoique leur journée paroisse remplie par cette variété d'exercices, ils trouvent le temps de se promener dans la

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

ville, pendant l'après-midi ; & l'on ne traverse point une rue , sans y rencontrer quelque Talapoin.

Esclaves &
Valets des
Couvens.

Outre les Esclaves, qu'ils peuvent entretenir pour la culture des terres, chaque Couvent a plusieurs valets, qui s'appellent *Tapacou*, & qui sont véritablement séculiers. Ils ne laissent pas de porter l'habit religieux ; avec cette seule différence, que la couleur en est blanche. Leur office est de recevoir l'argent qu'on donne à leurs Maîtres, parce que les Talapoins n'en peuvent toucher sans crime ; d'administrer les biens, & de faire, en un mot, tout ce que la loi ne permet point aux Religieux de faire eux-mêmes.

Comment
on reçoit les
Talapoins.

Un Siamois, qui veut embrasser cette profession, s'adresse au Supérieur de quelque Couvent. Le droit de donner l'habit appartient aux Sancrats seuls, qui marquent un jour pour cette cérémonie. Comme la condition d'un Talapoin est lucrative, & qu'elle n'engage pas nécessairement pour toute la vie, il n'y a point de familles qui ne se rejouissent de la voir embrasser à leurs enfans (14). Les Parens & les amis ac-

(14) La-Loubere ne convient point, avec Gervaise, qu'on ait besoin d'une

permission de la Cour par écrit, pour être reçu Talapoin. Il représente que

compagnent le Postulant , avec des Musiciens & des Danseurs. Il entre dans le Temple , où les femmes & les instrumens ne sont pas reçus. On lui rase la tête , les sourcils & la barbe. Le Sancrat lui présente l'habit. Il doit s'en revêtir lui-même , & laisser tomber l'habit séculier par-dessus. Pendant qu'il est occupé de ce soin , le Sancrat prononce plusieurs prières , qui sont apparemment l'essence de la consécration. Après quelques autres formalités , le nouveau Talapoin , accompagné du même cortège , se rend au Couvent qu'il a choisi pour sa demeure. Ses Parens donnent un repas à tous les Talapoins du Couvent : mais , de ce jour , il ne doit plus voir de danses , ni de spectacles profanes ; & quoique la fête soit célébrée par quantité de divertissemens qui s'exécutent devant le Temple , il est défendu aux Talapoins d'y jeter les yeux (15).

cet usage seroit impraticable dans toute l'étendue d'un grand Royaume. On m'a toujours assuré , dit-il , non seulement qu'il est libre à tout le monde de se faire Talapoin , mais que si quelqu'un s'opposoit à la réception d'un autre , il pécheroit contre

la Religion. Page 357.

(15) Gervaise distingue les Talapoins en trois ordres ; les *Balouang* , les *Tchaou-ron* , les *Picon*. Le *Loubere* prétend au contraire que *Balouang* , ou plutôt *Patlouang* , comme l'écrivent les Siamois , n'est qu'un titre de respect. Ils le don-

DESCRIFT. Les Talapouines se nomment *Nang*
DU *Tchii*, en langue Siamoise. Elles n'ont
ROYAUME pas besoin d'un Sancrat pour leur don-
DE SIAM. ner l'habit, qui est blanc, comme celui
 Reception des Talapou- des *Tapacou*. Aussi ne passent-elles pas
 nes. tout-à-fait pour Religieuses. Un simple
 supérieur préside à leur reception,
 comme à celle des Nens ou des jeunes
 Talapouins. Quoiqu'elles renoncent au
 mariage, on ne punit pas leur incon-
 tinence avec autant de rigueur que celle
 des hommes. Au lieu du feu, qui est le
 supplice d'un Talapouin, surpris avec
 une femme, on livre les Talapouines
 à leur famille, pour les châtier du ba-
 ton. Les Religieux Siamois de l'un &
 l'autre sexe ne peuvent frapper per-
 sonne.

Elections & L'élection des Supérieurs, *Sancrats*
Fondations. ou simples *Tchaou-Vat*, se fait dans
 chaque Couvent à la pluralité des voix;
 & le choix tombe ordinairement sur
 le plus vieux ou le plus sçavant Tala-

noient, dit-il, aux Mis-
 sionnaires Jésuites, com-
 me nous leur donnons ce-
 lui de *Reverencé. Picou*,
 est un autre nom qu'il n'a
 jamais entendu dans le
 pays; & *Tchaoucou* est le
 seul mot Siamois qui si-
 gnifie ce que les Portugais
 ont nommé Talapouin. Ce-
 pendant, comme il y a

différens degrés entre les
 Sancrats, il se peut, ajou-
 te-t-il, pour se concilier
 avec Gervaise, que les
 noms de *Pat louang* & de
Picou expriment cette dif-
 férence; ce qui n'empêche
 pas que *Tchaoucou* ne soit
 le nom général de tous les
 Talapouins. Page 358.

poin. Si la piété porte un particulier à faire bâtir un Temple, il choisit lui-même quelque vieux Talapoin, pour supérieur de ce nouvel établissement; & le Couvent se forme autour du Temple, à mesure qu'il se présente de nouveaux habitans. Chaque cellule se bâtit à l'arrivée de celui qui doit l'occuper (16).

DESCRIPTION
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ce n'est pas une petite entreprise, que celle d'expliquer l'objet du culte des Talapoins & la Religion des Siamois. Tachard, que ses lumières naturelles & la qualité de Théologien relèvent beaucoup au-dessus du commun des Voyageurs, mérite sans contredit la préférence que je veux donner à ses observations. Il déclare que la Religion Siamoise est fort bisarre, & qu'elle ne peut être parfaitement connue que par les livres *Balis*. La langue qui porte ce nom n'est entendue que d'un petit nombre de Docteurs Talapoins, dont elle fait l'unique étude. Cependant le zèle des Missionnaires leur a fait surmonter cet obstacle. Voici, suivant le Pere Tachard, ce qu'on a pu démêler dans une matière si obscure (17).

Religion
des Siamois.

(16) *Ibid.* page 358.

(17) Premier Voyage de Tachard, page 282. Il

assure que ce qu'il rapporte a toute l'exacritude possible. La-Louberc parois

DESCRIBE.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Idee qu'ils
ont de Dieu.

Les Siamois croient un Dieu ; mais ils entendent par ce grand nom un Être composé d'esprit & de corps, dont le propre est de secourir les hommes ; & son secours consiste à leur donner une loi, à leur prescrire les moyens de bien vivre, à leur enseigner la véritable Religion, & les sciences qui sont nécessaires à leurs besoins. Les perfections qu'ils lui attribuent sont l'assemblage de toutes les vertus morales, dans leur degré le plus éminent, qu'il doit à l'exercice continuel qu'il en a fait, dans une infinité de corps par lesquels il a passé. Il est exempt de passions. Il ne ressent aucun mouvement qui puisse altérer sa tranquillité. Mais, avant que d'arriver à ce sublime état, une application extrême à vaincre ses passions a produit un changement si prodigieux dans son corps, que son sang en est devenu blanc. Il a le pouvoir de se montrer ou de se rendre invisible aux yeux des hommes. Son agilité est surprenante. Dans un instant, par la seule force de ses desirs, il peut se transporter d'une extrémité du monde à l'autre. Il

avoir ignoré le fond de la Religion Siamoise, puis-
qu'il dit que dans toute leur doctrine, il ne trouve
nulle idée de divinité, page 394, à moins qu'il n'entende, nulle idée qui ressemble à la nôtre.

fait tout ; & sa science ne consiste pas ,
 comme la nôtre , dans une suite de
 raisonnemens , mais dans une vûe claire
 & simple , qui lui représente tout d'un
 coup les préceptes de la loi , les vices ,
 les vertus & les secrets les plus cachés
 de la nature ; le passé , le présent & l'a-
 venir , le ciel & la terre , le paradis ,
 l'enfer , toutes les parties du monde
 que nous voyons , & ce qui se passe
 même dans d'autres mondes que nous
 ne connoissons pas. Il se représente avec
 clarté tout ce qui lui est arrivé depuis
 la première transmigration de son ame
 jusqu'à la dernière.

Cependant son bonheur n'est accom-
 pli , que lorsqu'il meurt pour ne plus
 renaître. Alors , ne paroissant plus sur
 la terre , il n'est plus sujet à aucune mi-
 sère. Les Docteurs Siamois comparent
 cette mort à un flambeau éteint , ou
 au sommeil , qui nous rend insensibles
 aux maux de la vie : avec cette diffé-
 rence , qu'en mourant , Dieu en est
 délivré pour toujours , au lieu que le
 sommeil n'est pour les hommes qu'une
 suspension passagère. Un autre Dieu lui
 succède. Ce regne de chaque Divinité
 dure un certain nombre d'années , jus-
 qu'à ce que le nombre des Elus , que ses
 mérites doivent sanctifier , soit entière-

Bonheur du
 dieu des Siamois,

ment rempli, après quoi, disparoissant du monde, elle tombe dans un repos éternel, qui n'est rien moins qu'un anéantissement. Celle qui succède entre dans tous ses droits & gouverne l'univers à sa place.

Les hommes
peuvent de-
venir dieux.

Les hommes peuvent devenir dieux ; mais c'est après avoir acquis, par de longues épreuves, une vertu consommée. Ce n'est pas même assez d'avoir fait quantité de bonnes œuvres, dans les corps qui ont servi de demeure à leur ame ; il faut qu'à chaque action, ils se soient proposés de mériter la condition divine, en prenant à témoin de leurs bonnes œuvres les Anges qui président aux quatre Nations du monde ; qu'ils aient versé de l'eau, en implorant le secours de l'Ange gardienne de la terre, nommée *Naang Phrathorani* : car ils établissent une différence de sexe parmi les Anges. Ceux qui aspirent à devenir dieux observent soigneusement cette pratique.

Etat de
sainteté.

Outre l'état divin, qui est le suprême degré de la perfection, ils en admettent un moins élevé, qu'ils appellent l'état de sainteté. Il suffit, pour être saint, qu'après avoir passé dans plusieurs corps, on ait acquis beaucoup de vertus, & que chaque action ait eu

la sainteté pour objet. Les propriétés de cet état sont les mêmes que celles de l'état divin, avec cette différence, que Dieu les a par lui-même, & que les Saints les tiennent de lui par les instructions qu'il leur donne. La sainteté n'est consommée aussi, que lorsque les saints meurent pour ne plus renaître, & que leurs âmes sont portées dans le Paradis, pour y jouir d'une éternelle félicité.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Comme les Siamois sont assez éclairés pour reconnoître que le vice doit être puni, & la vertu récompensée, ils croient un Paradis, qu'ils placent dans le plus haut Ciel, & un Enfer, qu'ils mettent au centre de la terre. Mais ils ne peuvent se persuader que l'un & l'autre soient éternels. Ils divisent l'enfer en huit demeures, qui sont huit degrés de peine; & le Ciel, en huit différens degrés de béatitude. Le Ciel, dans leurs idées, est gouverné comme la terre. Ils y mettent des Pays indépendans l'un de l'autre, des Peuples & des Rois. On y fait la guerre, on y donne des batailles. Le mariage même n'en est pas banni; du moins, dans la première, la seconde & la troisième demeure, où les saints peuvent avoir des enfans. Dans la quatrième, ils sont

Bizarre idée
de l'Enfer &
du Paradis.

au-dessus de tous les desirs sensuels; & la pureté augmente ainsi jusqu'au dernier Ciel, qui est proprement le Paradis, nommé Niruppan dans leur langue, où les ames des dieux & des saints jouissent d'un bonheur inaltérable.

Sources du
bonheur &
du malheur.

Ils soutiennent que tout ce qui arrive d'heureux ou de malheureux dans ce monde, est l'effet des bonnes ou des mauvaises actions, & que le malheur ne se trouve jamais avec l'innocence. Ainsi les richesses, les honneurs, la santé, & tous les autres biens sont la recompense d'une conduite vertueuse, dans la vie présente ou dans celle qu'on a déjà menée. L'infamie, la pauvreté, les maladies, sont des punitions. Enfin, soit qu'on renaisse sous la figure d'homme ou d'animal, les avantages & les défauts naturels ont aussi leur source dans les vertus ou les vices qui ont précédé cette naissance.

D'où viennent les ames.

Les ames des hommes qui renaissent dans le monde, sortent du Ciel, ou de l'Enfer, ou du corps des animaux. Les premières apportent quelques avantages qui les distinguent, tels que la vertu, la santé, la beauté, l'esprit ou les richesses. Elles animent le corps des grands Princes, ou des personnages d'un mérite extraordinaire. De-là vient le res-

pect qu'ils portent aux personnes éle-
 vées en dignité, ou d'une naissance
 illustre; ils les regardent comme desti-
 nés à l'état Divin ou à l'état de Sainteté,
 qu'ils ont déjà commencé à mériter par
 leurs bonnes œuvres. Ceux dont les
 âmes sortent du corps des animaux sont
 moins parfaits; mais ils le sont plus
 néanmoins que ceux qui viennent de
 l'Enfer. Les derniers sont considérés
 comme des scélérats, que leurs crimes
 rendent dignes de toutes sortes de mal-
 heurs. » De là vient, au jugement du
 » Pere Tachard, l'horreur que les Sia-
 » mois ont pour la Croix de J. C. S'il
 » eût été juste, disent-ils, sa justice &
 » ses bonnes œuvres l'eussent garanti
 » du supplice honteux qu'il a souf-
 » fert (18).

Il n'y a pas d'action vertueuse qui ne
 soit récompensée dans le Ciel, ni de
 crime qui ne soit puni dans l'Enfer.
 Un homme qui meurt sur la terre, ac-
 quiert une nouvelle vie dans le Ciel,
 pour y jouir du bonheur qui est dû à
 ses bonnes œuvres : mais après le temps
 de sa récompense il meurt dans le Ciel
 pour renaître dans l'Enfer, s'il est char-
 gé de quelque péché considérable; ou
 s'il n'est coupable que d'une faute lé-

Récompen-
 ses & puni-
 tions.

(18) Tachard, *ubi sup.* page 289.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

gere, il rentre dans le monde sous la figure de quelque animal; & lorsqu'il a satisfait, dans cet état, à la Justice, il redevient homme. Telle est l'explication que les Talapoins donnent à la métempsychose, point fondamental de leur Religion, sur lequel ils ne s'écartent jamais assez des Bramines, pour empêcher de conclure que cette idée leur vient de la même source (19).

Anges corporels.

Ils admettent des Esprits, mais ce ne sont que des âmes qui renferment toujours quelques corps, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à l'état de sainteté ou de divinité. Les Anges mêmes ont des corps de différent sexe. Ils peuvent avoir des enfans, mais ils ne sont jamais sanctifiés ni divinifiés. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'Univers. Ils sont distribués en sept ordres, les uns plus nobles & plus parfaits que les autres, placés dans autant de Cieux différens. Chaque partie du monde, les astres mêmes, la terre, les Villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une

(19) La doctrine des Talapoins, dit La-Louhere, n'est pas exactement la même que celle des Bramines;

mais le fond en est toujours la métempsychose, *ubi sup.* p. 352.

de ces Puissances qui les gouverne. Comme elles examinent avec une application continuelle la conduite des hommes, pour tenir compte des actions qui méritent quelque récompense, c'est aux Anges que les Siamois s'adressent dans leurs besoins, & qu'ils croient avoir obligation des graces qu'ils reçoivent. Mais ils ne reconnoissent pas d'autres démons que les ames des méchans, qui sortant de l'Enfer où elles ont été retenues, errent pendant quelque temps dans le monde, & prennent plaisir à nuire aux hommes. Ils mettent au nombre de ces Esprits malheureux, les enfans mort-nés, les meres qui meurent dans le travail de l'enfement & ceux qui sont tués en duel,

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Ils racontent des choses merveilleuses de certains Anachorettes, qu'ils nomment *Pra-Rasi*. Cette race de solitaires mènent une vie très sainte & très austere dans des lieux éloignés du commerce des hommes. Les livres Siamois leur attribuent une parfaite connoissance des secrets les plus cachés de la nature, l'art de faire de l'or, & les autres métaux précieux. Il n'y a point de miracle qui soit au-dessus de leurs forces. Ils prennent toutes sortes de formes. Ils s'élèvent dans l'air. Ils se trans-

Hermites
merveilleux.

portent légèrement d'un lieu à l'autre. Mais quoiqu'ils puissent se rendre immortels, parce qu'ils connoissent les moyens de prolonger leur vie, ils la sacrifient à Dieu, de mille en mille ans, par une offrande volontaire qu'ils lui font d'eux-mêmes sur un bucher, à la reserve d'un seul qui reste pour ressusciter les autres. Il est également dangereux & difficile de trouver ces puissans Hermites. Cependant les Livres des Talapoins enseignent le chemin & les moyens qu'il faut prendre pour arriver aux lieux qu'ils habitent.

Eternité du
Ciel & de la
Terre.

Division du
monde.

Les cieux & la terre sont éternels. Un Siamois s'étonne qu'on puisse leur attribuer un commencement & une fin. La terre n'est pas ronde. Ce n'est qu'une superficie plane, qu'ils divisent en quatre parties quarrées. Les eaux, qui séparent ces parties, sont d'une subtilité qui ne permet entr'elles aucune sorte de communication. Mais tout cet espace est environné d'une muraille, dont la force est égale à sa prodigieuse hauteur. Sur ce mur sont gravés en gros caracteres, tous les secrets de la nature; & c'est là que les merveilleux Hermites vont puiser leurs lumieres, par la facilité qu'ils ont à s'y transporter. Les hommes des trois autres parties du

monde ont le visage fort différent du nôtre. Dans la premiere, ils ont le visage quarré; ceux de la seconde l'ont rond; & ceux de la troisieme, triangulaire. Tous les biens y sont en abondance, sans aucun mélange de maux; & les alimens y prennent le goût qu'on desire. Aussi n'y peut-on exercer la charité, ni d'autres vertus. Les Habitans, n'ayant aucune occasion de mériter, n'y peuvent acquérir la sainteté, ni se rendre dignes de récompense ou de punition; ce qui leur fait désirer ardemment de renaître dans la partie que nous habitons, où les occasions se présentent sans cesse pour faire le bien. C'est une grace qu'ils obtiennent, s'ils la demandent par les mérites du Dieu qui a parcouru leur Pays, quoiqu'il soit inaccessible pour nous.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Toute la masse de la terre a sous elle une étendue immense d'eau, qui la soutient, comme la mer porte un Navire. Un vent impétueux tient ces eaux suspendues; & ce vent, qui est éternel comme le monde, les repousse continuellement pour empêcher leur chute. Un temps viendra, que le Dieu des Siamois a prédit, où le feu du ciel tombant sur la terre reduira tout en cendre; & la terre purifiée sera rétablie

Ce qui soutient la Terre.

dans son premier état. Cette doctrine dépend d'une autre explication. Les Siamois prétendent qu'autrefois les hommes avoient une taille gigantesque, jouissoient d'une santé parfaite pendant plusieurs siècles, n'ignoroient rien, & menaient une vie fort innocente. Tous ces avantages ayant diminué dans la suite des temps, l'espece humaine continuera de dégénérer, & les hommes deviendront à la fin si petits & si foibles, qu'à peine auront-ils la hauteur d'un pied. Dans cet état, leur vie sera très courte. Cependant, ils croîtront en malice; & dans les derniers temps, ils s'abandonneront aux crimes les plus honteux. Alors ils n'auront plus de loix, ni de véritables connoissances. On croit déjà, dans le Royaume de Siam, que la fin du monde approche, parce qu'il ne s'y trouve plus que de la corruption. Au reste ces grands changemens arriveront aussi dans les animaux, qui avoient autrefois l'usage de la parole, & qui l'ont déjà perdu. Les Siamois donnent de la liberté aux bêtes. Ils les croient capables de bien & de mal, & par conséquent de récompense & de punition.

Renouvel-
lement du
monde.

La terre, couverte de cendre & de poussière, sera purifiée par le souffle

d'un vent impétueux , qui enlèvera les restes de l'embrasement du monde. Ensuite elle exhale une odeur si douce, qu'elle attirera du ciel un ange femelle, qui mangera de la terre purifiée, & qui en concevra douze fils & douze filles, par lesquels le monde sera repeuplé. Les hommes qui en naîtront seront d'abord ignorans & grossiers, & ne se connoîtront pas eux-mêmes. Après s'être connus, ils ignoreront long-temps la loi. Mais, enfin, un Dieu dissipera les tenebres, en leur enseignant la véritable Religion, & toutes les sciences. La loi sainte, inconnue depuis long-temps (20), revivra dans tous les esprits. C'est l'unique emploi que la nation Siamoise juge digne de Dieu. Elle estime au-dessous de lui le gouvernement du monde, & tous les soins qui regardent le corps des hommes & des animaux.

Ce renouvellement ou cette purification du monde, recommencera de temps en temps dans le cours de l'éternité (21).

(20) Pour faire entendre la durée de ce temps, les Siamois supposent un puits profond & carré, dont chaque côté a vingt brasses. Si tous les ans on jette dans ce puits un grain de

senevé, le temps qu'il faudra pour le remplir est celui du regne de l'ignorance. Ils le nomment Cap.

(21) Tachard, *ubi sup.* page 297 & précédentes.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Sommono-
khodom, der-
nier dieu des
Siamois.

En reduisant les explications du Pere Tachard à cet extrait, on croit en avoir conservé ce qu'il juge nécessaire pour faire connoître le Dieu que les Siamois adorent aujourd'hui. Ils l'appellent *Sommono-khodom* (22). Son histoire est un mélange monstrueux de Christianisme & des plus ridicules Fables. On suppose d'abord qu'il naquit Dieu, par sa vertu propre, & qu'immédiatement après sa naissance, il acquit sans aucun Maître & par une simple vûe de son esprit, une parfaite connoissance de tout ce qui regarde le Ciel, la Terre, le Paradis, l'Enfer, & tous les secrets

(22) La-Loubere écrit *Sommona - Codom*. Il dit qu'ayant communiqué au sçavant D'Herbelot, tout ce qu'il sçavoit de Siamois, pour le mettre en état de comparer cette langue avec l'Arabe, le Turc & le Persan, il apprit de lui que *Suman*, qu'il faut prononcer *Souman*, signifie *Ciel* en Persan, & que *Codum* ou *Codom* veut dire *Ancien* dans la même langue : d'où il conclut que *Sommona-Codom* semble signifier le *Ciel éternel* ou *incrée*, parce qu'en Persan, comme en Hebreu, le mot qui veut dire *Ancien* signifie aussi *éternel* ou *incrée*. A l'égard de la langue *Balie*, D'Herbelot di-

soit que l'ancien Persan s'appelle *Pahalevi* ou *Pahali*, & qu'entre *Pahali* & *Bahali*, les Persans ne mettent point de différence.

De-là, La-Loubere est porté à croire que les ancêtres des Siamois ont adoré le Ciel, comme les anciens Chinois, & peut-être comme les anciens Perses; mais qu'ayant ensuite embrassé la doctrine de la metempsychose & oublié le vrai sens du mot de *Sommona-Codom*, ils ont fait un homme de l'esprit du ciel, avec un grand nombre d'attributions fabuleuses. *La-Loubere*, ubi sup. page 412.

de la nature ; qu'au même instant , il se souvint de tout ce qu'il avoit fait dans les différentes vies qu'il avoit menées ; & qu'après avoir enseigné de profonds mysteres aux Peuples , il les leur laissa par écrit dans ses livres , pour l'instruction de la postérité.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

C'est lui-même , suivant Tachard , Ses avan-
tures divines. qui raconte dans ces livres qu'étant

devenu Dieu , il souhaita un jour de manifester sa divinité aux hommes par quelque prodige extraordinaire. Il étoit alors assis sous un arbre nommé *Tonppo* , que les Siamois respectent beaucoup par cette raison. Il se sentit porté en l'air dans un thrône , éclatant d'or & de pierreries ; & les Anges , descendant du Ciel , lui rendirent les honneurs & les adorations qu'ils lui devoient. Son frere *Thevathat* & ses Sectateurs ne purent voir sans jalousie sa gloire & sa majesté. Ils conspirèrent sa perte , avec tous les animaux , qu'ils liguerent aussi contre lui. Mais il remporta une victoire éclatante. Cependant *Thevathat* , aspirant aussi à la divinité , refusa de se soumettre , & forma une nouvelle Religion , dans laquelle il engagea quantité de Rois & de Peuples. Ce fut l'origine d'un schisme , qui divisa le monde en deux par-

Sa guerre
contre The-
vathat.

Origine
que les Sia-
mois don-
nent à no-
tre Reli-
gion.

ties. Les Siamois nous mettent dans celui de Thevathat ; d'où ils concluent qu'il ne faut pas s'étonner qu'étant ses disciples nous ignorions tout ce qu'ils ont appris de Sommonokhodom , & que nos écritures soient remplies de douleurs & d'obscurités. Mais quoique Thevathat ne fût pas un véritable Dieu, ils lui accordent d'avoir excellé dans plusieurs sciences , sur - tout dans les Mathématiques & la Géométrie : & comme nous avons reçu de lui ces connoissances , ils ne sont pas surpris que nous y ayons fait plus de progrès qu'eux. Enfin , ce frere impie fut précipité au fond de l'Enfer. Sommonokhodom raconte lui-même qu'ayant visité les huit demeures infernales , il reconnut Thevathat dans la huitieme ; c'est-à-dire , dans le lieu où les plus grands criminels sont tourmentés. Il fait la description de son supplice. Il le vit attaché à une croix , avec de gros cloux , qui lui perçoient les pieds & les mains avec d'insupportables douleurs. Sa tête étoit environnée d'une couronne d'épines ; son corps , tout couvert de plaies ; & pour comble de misere , un feu très ardent le brûloit sans le consumer. La pitié fit oublier à Sommonokhodom , toutes les injures

qu'il avoit reçues de ce frere coupable. Il lui proposa d'adorer ces trois mots, *Pputhang*, *Thamang*, *Sangkhang*, mots sacrés & mystérieux, que les Siamois respectent beaucoup, & dont le premier signifie *Dieu*; le second, *Parole* ou *Verbe de Dieu*; le troisieme, *Imitation de Dieu*. La grace de Thevathat fut mise à cette condition. Mais après avoir adoré les deux premiers mots, il refusa d'adorer le troisieme, parce qu'il signifie *Imitateur de Dieu* ou *Prêtre*, & que les Prêtres sont des hommes pécheurs, qui ne méritent pas ce respect. Il fut abandonné à son obstination, & son châtiment dure encore.

Tachard observe qu'entre plusieurs obstacles, qui éloignent les Siamois de l'Evangile, rien ne leur en inspire tant d'aversion que cette idée. Une sorte de ressemblance, qu'ils croient trouver, sur quelques points, entre leur Religion & la nôtre, leur persuade que ce Thevathat n'est pas différent de Jesus-Christ. Ils regardent un Crucifix comme l'image parfaite du châtiment de Thevathat; & lorsqu'un Missionnaire entreprend de leur expliquer les articles de notre foi, ils lui répondent qu'ils n'ont pas besoin de ses in-

Principale
raison qui les
en éloigne.

DESCRIPT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

Formes
par lesquelles
les Sommo-
nokhodom
a passé.

structions, & qu'ils sçavent déjà tout ce qu'il croit leur apprendre (23).

On lit dans les écrits de Sommonokhodom, que depuis qu'il avoit aspiré à devenir Dieu, il étoit revenu cinq cens cinquante fois au monde, sous différentes figures; que dans chaque renaissance il avoit toujours été le premier & comme le Prince des animaux, sous la figure desquels il naissoit; que souvent il avoit donné sa vie pour ses Sujets, & qu'étant singe, il avoit délivré une Ville d'un monstre horrible qui la désoloit par ses ravages; qu'il avoit été un Roi très puissant; qu'avant que d'obtenir le souverain Domaine de l'Univers, il s'étoit retiré avec sa femme & ses deux enfans, dans des solitudes écartées, où il étoit mort au monde & à ses passions, jusqu'à souffrir sans émotion qu'un Bramine qui vouloit éprouver sa constance, lui enlevât son fils & sa fille, & les tourmentât, devant lui; qu'il avoit donné sa femme à un pauvre, qui lui demandoit l'aumône; & qu'enfin, après s'être crevé les yeux, il s'étoit sacrifié lui-même en distribuant sa chair aux animaux, pour les soulager dans une faim pressante. Telles sont les actions vertueuses dont les

Talapoins proposent l'imitation au Peuple.

DESCRIPT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

Son apo-
théose.

Dans son apothéose, son ame monta au huitieme ciel, pour n'être plus sujette aux miseres humaines, & pour y jouir d'une félicité parfaite. Elle ne renaîtra jamais; ce que les Siamois nomment aneantissement. Ce n'est pas une véritable destruction; mais une ame ne paroît plus sur la terre, quoiqu'elle vive au Ciel. Le corps de Sommonokhodom fut brûlé; & ses disciples ont conservé jusqu'à présent ses os, dont une partie est dans le Royaume de Siam, & l'autre dans celui de Pegu. On leur attribue des vertus merveilleuses. Avant sa mort, il ordona qu'on fît son portrait, & qu'on lui rendît sans cesse, dans ces images, les honneurs dûs à sa divinité (24).

(24) On met ordinairement à côté de sa statue, dans les Temples, celles de deux de ses principaux disciples, l'un à main droite, & l'autre à gauche; mais leurs statues sont moindres que la sienne. Celui de la droite se nomme *Pra Magla*; & celui de la gauche, *Pra Saribout*. Derrière ces trois statues & sur le même Autel, il y en a toujours quelques autres, qui ne représentent

que les Officiers de l'intérieur du Palais de Sommonokhodom. Les galeries, en forme de cloître, qui sont quelquefois autour des Temples, contiennent les statues de ses autres Officiers du dehors. A l'égard des statues monstrueuses, soit par leur grandeur ou par leur forme, elles représentent différens dieux qui ont été contemporains de Sommonokhodom, ou qui l'ont précédé, & dont

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE S. AM.
Préceptes
de la loi.

Toute la Loi est comprise comme la nôtre, dans dix préceptes (25), mais beaucoup plus sévères. Les circonstances & la nécessité même n'excusent pas le péché. Plusieurs articles, qui ne sont parmi nous que perfection & de conseil, passent chez les Siamois pour des commandemens indispensables. L'usage de toute liqueur capable d'enivrer, leur est interdit. Le vin ne leur est pas permis dans leurs plus pressans besoins. Ils ne peuvent tuer aucun animal. Ils ont des préceptes de netteté & de bien-

quelques uns, tels que *Pra Ariuseria*, ont eu jusqu'à quarante brasses de haut. *La-Loubere*, pages 416 & 418.

(25) Les dix préceptes se regardent particulièrement les Talapoins. Tachard en met huit principaux pour les Laïques : 1°. Adorer Dieu & sa parole, & ceux qui imitent ses vertus. 2°. Ne pas voler. 3°. Ne pas boire de vin, ni aucune liqueur qui enivre. 4°. Ne pas mentir & ne tromper personne. 5°. Ne pas tuer d'hommes ni d'animaux. 6°. Ne pas commettre d'adultère. 7°. Jeûner les jours de fête. 8°. Ne pas travailler les mêmes jours. Page 312. *La-Loubere* réduit les préceptes à cinq, qui sont, dit-il, à

peu près les mêmes dans tous les cantons des Indes : 1°. Ne rien tuer. 2°. Ne rien dérober. 3°. Ne commettre aucune impureté. 4°. Ne pas mentir. 5°. Ne pas boire de liqueur qui enivre. Il ajoute que la perfection de la loi n'est que pour les Talapoins ; non que personne puisse la violer sans péché, mais parce que leur état est plus parfait en lui-même. Un Talapoin pèche, si en marchant dans les rues il n'a pas les sens recueillis. Il pèche s'il se mêle d'affaires d'Etat ; s'il s'efforce pour s'attirer les regards d'une femme, ou s'il en desiré quelqu'une, s'il use de parfums, ou s'il se pare avec trop de soin, &c. *ubi supra* pages 381 & 391.

l'éance, qu'il ne respectent pas moins que ceux de la vertu.

DESCRIPT.

DU

ROYAUME

DE SIAM.

Sans vœu, sans aucun lien qui attache les Talapoins à leur condition, ils sont assujettis au plus rigoureux joug de l'obéissance & de la chasteté. La-Loubere y a joint même celui de la pauvreté; car il leur est défendu d'avoir plus d'un vêtement, & d'en avoir de précieux; de garder aucun aliment du soir au lendemain; de toucher ni à l'or ni à l'argent, & d'en désirer. Mais comme ils sont toujours libres d'abandonner leur profession, ils ont l'art, en menant une vie pauvre & réglée, d'amasser de quoi vivre lorsqu'ils abandonneront leur état (26).

Passons aux Funérailles des Siamois.

Funérailles

Aussi-tôt qu'un malade a rendu le dernier soupir, on enferme son corps dans une bière de bois, dont on fait vernir ou même dorer le dehors. Mais comme les vernis de Siam, moins bons que ceux de la Chine, n'empêchent pas toujours que l'odeur du corps ne se fasse sentir par les fentes, on s'efforce de consumer les intestins du mort avec du mercure qu'on lui verse dans la bouche. Les plus riches ont des bières de plomb, qu'ils font aussi dorer. La bière

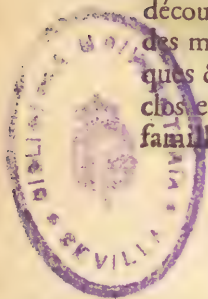
(26) *Ibidem.* p. 301.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

re est placée avec respect sur quelque chose d'élevé, tel qu'un bois de lit soutenu par des pieds, pour attendre le chef de la famille s'il est absent, ou pour se donner le temps de préparer les honeurs funebres. On y brûle des bougies & des parfums. Chaque nuit, un certain nombre de Talapoins rangés dans la chambre le long des murs, chantent en langue Balie. On les nourrit, & leur service est payé. Leurs chants sont des moralités & des leçons sur le chemin du Ciel, qu'ils enseignent à l'ame du mort.

Singularités
des buchers
Siamois.

La famille choisit un lieu commode à la campagne, pour y rendre au corps les derniers devoirs, qui consistent à le brûler, avec diverses cérémonies. Ce lieu est ordinairement près de quelque Temple, que le mort, ou quelqu'un de ses Ancêtres ont fait bâtir. On forme une enceinte de bambou, avec quelques ornemens d'architecture, à peu près du même ouvrage que les berceaux & les cabinets de nos jardins, ornée de papiers peints ou dorés qu'on découpe, pour représenter des maisons, des meubles, & des animaux domestiques & sauvages. Le centre de cet enclos est occupé par le bucher, que les familles composent de bois odoriferans,



tels que le sandal blanc ou jaune, & le bois d'aigle. On fait confister le plus grand honneur à donner beaucoup d'élevation au bucher ; non à force d'y mettre du bois, mais par de grands échafaudages, sur lesquels on met de la terre, & le bucher par dessus. La Loubere raconte qu'aux funérailles de la dernière Reine, l'échaffaut fut élevé si prodigieusement, qu'on fut obligé d'employer une machine Européenne pour élever la biere à cette hauteur (27).

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.

Le corps est porté au son d'un grand nombre d'instrumens. Il marche à la tête du convoi, qui est composé de toute la famille & des amis du mort, hommes & femmes, vêtus de blanc, la tête voilée d'une toile blanche. Le chemin se fait par eau, lorsqu'on peut éviter les voyages de terre. Dans les plus magnifiques funérailles, on porte de grandes machines de bambou, couvertes de papier peint & doré, qui représentent non seulement des Palais, des meubles, des Elephans, & d'autres animaux ordinaires, mais des monstres bisarres, dont quelques-uns approchent de la forme humaine (28). On ne brûle

Convoi funèbre.

(27) *Ibid.* page 371.

(28) La-Loubere semble nient pour des figures de diable. Voyez le premier Voyage de Tachard.

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Maniere
dont on brûle
le corps.

pas la biere. Le corps est placé nud sur le bucher, & les Talapoins du Couvent le plus proche chantent pendant un quart d'heure, après lequel ils se retirent, sans paroître davantage. Ce n'est pas par des vûes de Religion qu'on les appelle à cette scene, mais seulement pour la rendre plus magnifique. On donne à la cérémonie un air de fête ; & quoique les parens y fassent quelques lamentations, La - Loubere assure qu'on n'y loue pas de *pleureuses* (29). Après le départ des Talapoins, on voit commencer les spectacles du Cone & du Raban (30), qui durent tout le jour sur différens théâtres. Vers midi, un valet des Talapoins met le feu au bucher, qu'on ne laisse brûler ordinairement que l'espace de deux heures. Si c'est le corps d'un Prince du sang, ou de quelque Seigneur que le Roi a nommé, c'est le Monarque lui-même qui met le feu au bucher, sans sortir de son Palais, en lâchant un flambeau allumé, le long d'une corde que l'on tend depuis ses fenêtres jusqu'au lieu de l'exécution (31). Jamais le feu ne consume entièrement le corps.

(29) *Ibid.* p. 374.

(30) Voyez ci dessus, l'article des divertissemens

Siamois.

(31) La-Loubere, *ibid.* *sup.*

Il ne fait que le rotir; & souvent fort mal. Les restes sont renfermés dans la biere, & déposés sous une des pyramides qu'on voit autour des Temples (32). Quelquefois on y enterre avec le mort des pierreries & d'autres richesses, dans la confiance qu'on a pour des lieux que la Religion rend inviolables (33). Ceux qui n'ont ni Temple ni pyramide, gardent quelquefois chez eux les restes mal brûlés de leurs parens. Mais on voit peu de Siamois, assez riches pour bâtir un Temple, qui n'employent quelque partie de leur bien à cet établissement, & qui n'y enfouissent les richesses qui leur restent (34). Les plus pauvres font faire au moins quelque Idole, qu'ils donnent aux Temples déjà bâtis. Si leur pauvreté va jusqu'à ne pouvoir brûler

DESCRIPT.
DU
ROYAUME
DE SIAM.
Il n'est que
rôti, & l'on
enterre les re-
stes.

Sepultures.

(32) Ces pyramides se nomment *Pra Tchiaidi*, qui signifie *contentement* ou *repos sacré*. Elles ne sont accompagnées d'aucune épitaphe; & celles qui durent le plus ne vont pas au-delà d'un siècle. La Loubere, p. 377.

(33) Cependant La-Loubere assure que des Siamois ont demandé des limes lourdes à des Européens, pour couper de grosses barres de fer, qui

lièrent quelques pierres d'un Temple, sous lesquelles il y avoit de l'or caché, p. 377.

(34) Quelques Voyageurs prétendent que les cendres des Rois de Siam sont jetées dans une rivière. Les Peguans font une pâte des cendres de leurs Rois, avec du lait & l'enterrent à l'embouchure de leur fleuve quand la mer est retirée; *ibid.* page 376,

leurs parens, ils les enterrent, avec le secours des Talapoins; mais comme ces Religieux ne marchent jamais sans salaire, ceux qui n'ont pas même de quoi les payer exposent le corps de leurs proches dans quelque lieu éminent, pour servir de pâture aux oiseaux de proie.

Il arrive quelquefois qu'un Siamois élevé en dignité fait déterrer le corps de son pere, quoique mort depuis long temps, pour lui faire de magnifiques funeraillles, si celles qu'on lui a faites au temps de sa mort n'étoient pas dignes de l'élévation présente de sa famille. On a déjà remarqué que dans les maladies épidémiques, l'usage est d'enterrer les corps sans les brûler, mais qu'on les déterre quelques années après pour leur rendre cet honneur. La Loi défend de brûler ceux que la Justice condamne à mourir, les enfans morts-nés, les femmes qui meurent en couche, ceux qui périssent par l'eau, ou par quelque désastre extraordinaire, tel que la foudre. Les Siamois mettent ces malheureux au rang des coupables, parce que dans leurs principes il ne peut arriver de malheur à l'innocence.

Le deuil
volontaire.

Le deuil n'est pas forcé à Siam. Chacun a la liberté d'en régler les marques

sur le sentiment de sa douleur. Aussi voit-on plus souvent les peres & les meres en deuil , pour la mort de leurs enfans , que les enfans pour celles de leurs peres. Quelquefois un pere & une mere embrassent la vie Religieuse , après avoir perdu ce qui les attachoit au monde , ou se rasent du moins la tête l'un à l'autre ; car il n'y a que les véritables Talapoins qui puissent se raser aussi les sourcils. On ne lit dans aucun Voyageur , & toutes les recherches de La - Loubere , n'ont pû lui faire découvrir , que les Siamois invoquent leurs parens morts. Mais ils se croient souvent tourmentés par leurs apparitions. La crainte , plutôt que la piété , les porte alors à porter près de leurs tombeaux , des viandes que les animaux mangent ; ou à faire pour eux , des libéralités aux Talapoins , qui leur prêchent que l'aumône rachete les péchés des morts & des vivans.



*Histoire Naturelle de Siam.*Qualités
générales du
Pays.

TOUTES les Relations s'accordent à représenter le Royaume de Siam comme un pays presqu'inculte. Dans les parties qui sont éloignées des rivières, il est couvert de bois. Celles qui sont mieux arrosées, & que l'inondation régulière sert encore plus à rendre fertiles, produisent assez abondamment tout ce que le travail des Habitans leur confie. La-Loubere attribue principalement leur fécondité au limon que les pluies entraînent des montagnes.

Saisons de
Siam.

Les Siamois ne connoissent que trois saisons; l'hiver, le petit Eté, & le grand Eté. La première qui ne dure que deux mois, répond à nos mois de Décembre & de Janvier. La seconde est composée des trois suivans; & les sept autres forment le grand Eté. Ainsi l'hiver des Siamois arrive à peu près au même temps que le nôtre, parce qu'ils sont comme nous au Nord de la ligne; mais il est aussi chaud que notre plus grand Eté. Aussi, dans tout autre temps que celui de l'inondation, cou-

vrent-ils toujours les plantes de leurs jardins contre l'ardeur du soleil, comme nous couvrons les nôtres contre le froid de la nuit ou de l'hiver. Cependant, pour les besoins du corps, la diminution du chaud leur paroît un froid assez incommode. Le petit Eté est leur Printemps. Ils n'ont pas d'Automne; au lieu d'un seul grand Eté, ils en pourroient compter deux, à l'imitation des anciens qui ont parlé des Indes; puisque deux fois l'année ils ont le soleil perpendiculairement sur leurs têtes (35).

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

L'hiver est sec à Siam, & l'Eté pluvieux. Combien de fois a-t-on remarqué que la Zone torride seroit sans doute inhabitable, si le soleil n'y entraînoit toujours après lui des nuages & des pluies, & si le vent n'y souffloit sans cesse de l'un des Poles, quand le soleil est vers l'autre. Ainsi, dans le Royaume de Siam, le soleil étant pendant l'hiver au Midi de la ligne, ou vers le Pole antarctique, les vents du Nord regnent toujours, & temperent l'air jusqu'à le rafraîchir sensiblement. Au contraire, pendant l'Eté, lorsque

Leur variété, & celle des vents.

(35) Une fois lorsqu'il vient de la ligne au Tropique du Cancer & l'autre fois quand il s'en retourne de ce Tropique vers la ligne.

le soleil est au Nord de la ligne, & directement sur la tête des Siamois, les vents du Midi, dont le souffle ne cesse point, y causent des pluies continuelles, ou du moins, disposent toujours le temps à la pluie. C'est cette regle constante des vents, que les Portugais ont nommé *Moncaos*, & que nos gens de mer appellent Mouçons après eux (36). Les vents du Nord empêchent les Vaisseaux, pendant six mois, d'arriver à la barre de Siam; & ceux du Midi les empêchent pendant six mois d'en sortir (37).

(36) De *Motiones aeris*, suivant Oforius & le Pere Maffée.

(37) La-Loubere donne les observations suivantes, en faveur des Physiciens & des Pilotes. Nous éprouvons, dit-il, sur nos mers, que si les vents y sont fort changeans, ils changent pourtant avec cette regle presque infallible, de ne passer du Nord au Midi que par le Levant, & du Midi au Nord que par le Couchant; ni du Levant au Couchant que par le Midi, & du Couchant au Levant que par le Nord. Ainsi le vent fait toujours le tour du Ciel dans le même sens, ou presque jamais dans le sens contraire, que les Pilotes appel-

lent à contre. Cependant, dans la Zone tempérée qui est au Midi de la ligne, lorsque nous avons traversé ces mers, qui sont au Levant de l'Afrique, nous avons éprouvé, à notre retour de Siam, que les vents alloient toujours à contre. A la vérité, pour assurer que cela ne soit jamais autrement, il faudroit plus d'une épreuve. Quoi qu'il en soit, le vent ne va point à contre dans le Golfe de Siam: mais il n'y fait le tour du Ciel que dans l'espace d'un an: au lieu que sur nos mers, il le fait en un petit nombre de jours, & quelquefois en un jour. Lorsque dans les Indes le vent fait le tour du Ciel en un jour, il est

Les Siamois n'ont pas de mot, dans leur langue, pour exprimer ce que nous appellons une semaine; mais, ils nom-

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.
Mois, jours
année Sia-
moise.

orageux; & c'est ce qu'on appelle proprement un ouragan.

Dans les mois de Mars, d'Avril & de Mai, le vent du Midi regne à Siam. Le Ciel s'y brouille. Les pluies commencent, & sont déjà fréquentes en Avril. En Juin, elles sont presque continuelles; & les vents tournent au Couchant, c'est-à-dire, tiennent du Couchant & du Midi. En Juillet, Août & Septembre, les vents sont au Couchant, ou presque au Couchant, & toujours accompagnés de pluies. Les eaux inondent alors les terres, à la largeur de neuf ou dix lieues, & s'étendent à plus de cent cinquante au Nord du Golfe. Pendant tout ce temps, & principalement vers la fin de Juillet, les marées sont fortes, qu'elles montent jusqu'au-dessus de Siam, & quelquefois jusqu'à Louvo. Elles décroissent en vingt-quatre heures, avec cette mesure, que l'eau ne redevient douce devant Bancoek que pendant une heure; quoique Bancoek soit à sept lieues de la rivière; encore l'eau y est elle toujours un peu saumâtre,

En Octobre, les vents tiennent du Couchant & du Nord, & les pluies cessent. En Novembre & Décembre, les vents sont Nords, nettoient le Ciel, & semblent abattre la mer jusqu'à lui faire recevoir en peu de jours toutes les eaux de l'inondation. Alors les marées sont si peu sensibles, que l'eau est toujours douce à deux ou trois lieues dans la rivière, & qu'à certaines heures du jour, elle l'est même à près d'une lieue dans la rade. Mais en tout temps, à Siam, il n'y a qu'un flux & un reflux de vingt-quatre heures. En Janvier, les vents ont déjà tourné au Levant. En Février, ils tiennent du Levant & du Midi.

C'est une circonstance considérable, que dans le temps où les vents sont au Couchant, les courans du Golfe portent rapidement les Vaisseaux sur la côte Orientale, qui est celle de Camboya, & les empêchent de s'en relever, au lieu que dans les temps où les vents sont à l'Est, les courans portent sur la côte Occidentale; de même, il semble que ce sont les vents du Midi qui poussent

ment, comme nous les sept jours par les Planettes, & leurs jours répondent aux nôtres (38). Cependant le jour y commence plutôt qu'ici, d'environ six heures. Ils fixent le commencement de leur année au premier jour de la Lune de Novembre ou de Décembre, suivant certaines règles; mais ils marquent moins leurs années par le nombre, que par des noms qu'ils leur donnent; tels que l'année du cochon, du serpent, &c. Leurs mois sont estimés vulgairement de trente jours. Ils ne leur donnent pas d'autres noms que celui de leur rang numérique; c'est-à-dire, premier, second, troisième, &c.

Recolte
principale.

Le riz est leur principale recolte & le plus sain de leurs alimens. Cependant, le froment croît dans celles de leurs ter-

le flux, & qui le soutiennent pendant six mois bien loin dans la riviere de Siam; & qu'au contraire ce sont les vents du Nord qui lui ferment presque absolument l'entrée de la riviere pendant les six autres mois. Les conclusions qu'on en peut tirer se présentent d'elles-mêmes. *Tome II, page 64.*

(38) *Van*, signifie jour, en Siamois. Les noms des jours sont *Van - Athit*, jour du soleil, ou Diman-

che; *Van-Teban*, jour de la lune ou lundi. *Van-Ang-kaen*, jour de Mars ou mardi. *Van-Pout*, jour de Mercure ou mercredi. *Van-Prabaat*, jour de Jupiter ou jeudi. *Van-Souc*, jour de Venus ou Vendredi. *Van-Saon*, jour de Saturne ou samedi. Mais ces noms de Planettes sont de la langue Balie. Le soleil se nomme *Tavan*, en Siamois, & la lune *Doen*. *Ibid.* *Tome II, p. 54.*

res qui sont assez élevées pour éviter l'inondation. On les arrose ou , comme nos jardins , avec des arrosoirs , ou par le moyen de quelques réservoirs encore plus hauts , dans lesquels on retient l'eau de pluie. Mais , soit que le peuple soit effrayé du travail ou de la dépense , La-Loubere raconte que le Roi seul recueille du froment ; & peut-être moins pour le goût que par curiosité. Les François habitués dans le Royaume faisoient venir de la farine de Surate. » Le pain que nous recevions du Roi de Siam , » ajoute le même Voyageur , étoit si » sec , que le riz à l'eau pure me paroif- » soit plus agréable. Cependant quel- » ques Européens m'assuroient que le » froment est bon à Siam , & que la fé- » cheresse de notre pain devoit venir » d'un peu de farine de riz , qu'on y » mêloit sans doute , de peur qu'il ne » vînt à manquer.

Les Siamois employent également au labourage , les buffes & les bœufs ; ils les conduisent avec une corde , passée par un trou qu'ils leur font au cartilage qui sépare les naseaux , & qu'ils passent aussi dans un anneau qui est au bout du timon de leur charrue. Au reste , rien n'est plus simple que cet instrument de leur agriculture. Il est sans roue , &

composé de trois pièces de bois : l'une qui est un bâton assez long , pour servir de timon ; un autre recourbé , qui en est le manche ; & un troisième , plus court & plus fort , attaché au bas du manche , à angles presque droits. C'est celui-ci qui porte le foc ; & ces quatre pièces ne sont liées qu'avec des courroies.

Légumes. On voit , à Siam , du blé de Turquie , mais seulement dans les jardins. Les Siamois en font bouillir ou griller l'épi entier , sans en détacher les grains , & le mangent dans cet état. Ils ont des pois & d'autres légumes , dont nos Voyageurs se contentent de dire qu'ils ne ressemblent point aux nôtres. Cependant La-Loubere vit dans leurs mains d'excellentes patates & des ciboules ; mais il n'y vit pas d'oignons. Il vit des grosses raves , de petits concombres , de petites citrouilles , dont le dedans étoit rouge , des melons d'eau , du persil , du baume & de l'oseille. Nos racines , & la plupart des herbes dont nous composons nos salades , leur sont inconnues ; quoiqu'il y ait apparence que toutes ces plantes , qui croissent à Batavia , ne réussiroient pas moins dans le Royaume de Siam.

Fleurs.

Les Tubereuses y sont communes.

On y voit assez d'œilllets, mais peu de roses; & toutes ces fleurs y ont beaucoup moins d'odeur qu'en Europe. Le jasmin y est si rare, qu'il ne s'en trouve, dit-on, que dans les jardins du Roi. Les amaranthes & les tricolors le sont moins. Mais à la place de nos autres fleurs, que le pays ne produit point, ou qu'on n'y a jamais portées, on y en trouve un grand nombre qui lui sont particulières, & qui ne sont pas moins agréables par leur couleur & leur forme, que par leur odeur. Quelques-unes ne font sentir leur parfum que la nuit, parce qu'il se dissipe dans la chaleur du jour.

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

Les vastes forêts dont le Royaume de Siam est couvert, fournissent aux Habitans une grande variété d'excellens arbres. On ne nomme pas le bambou, ni quantité d'autres qui leur sont communs avec tous les pays des Indes. Mais entre les cotonniers, qu'ils ont en abondance, on vante beaucoup celui qui se nomme *Capoc*. Il produit une espèce d'ouate, si fine qu'on ne peut la filer, & qui leur tient lieu de duvet. Ils tirent de certains arbres, diverses huiles, qu'ils mêlent dans leurs cimens, pour les rendre plus onctueux & plus durables. Un mur qui en est revêtu, a plus de

Arbres &
bois.

blancheur, & n'a gueres moins d'éclat que le marbre. Un vase de cette matiere conserve mieux l'eau que la terre glaise; leur mortier est meilleur aussi que le nôtre, parce que dans l'eau qu'ils y emploient ils font bouillir l'écorce de certains arbres avec des peaux de bœuf ou de buffle, & qu'ils y mêlent même du sucre. Une espece d'arbres, fort communs dans leurs forêts, jette cette gomme qui fait le corps des plus beaux vernis de la Chine & du Japon. Mais les Siamois ignorent l'art de la mettre en œuvre.

Papier d'écorce & de feuilles d'arbre.

Ils font du papier, non seulement de vieux linges de coton, mais aussi de l'écorce d'un arbre qu'ils nomment *Ton-Coë*, & qu'ils pilent comme le linge. Quoiqu'il n'ait pas la blancheur du nôtre, ils écrivent dessus avec de l'encre de la Chine. Souvent ils le noircissent, pour écrire avec une espece de craie, qui n'est que de la terre glaise sechée au Soleil. Ils écrivent aussi avec un style ou un poinçon, sur les feuilles d'une sorte d'arbre qui a beaucoup de ressemblance avec le palmier, & qui se nomme *Tan*. Ces feuilles, qu'ils appellent *Barlan*, se coupent en quarré long & fort étroit. C'est sur cette espece de tablettes, qu'on écrit les prieres que les

Talapoins chantent dans leurs Temples.

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

Les bois de construction, pour les maisons & les vaisseaux, & d'ornement pour la sculpture, la menuiserie, sont d'une excellence & d'une variété singulieres. Il s'en trouve de leger & de fort pesant, d'aisé à fendre, & d'autre qui ne se fend point, quelques clous & quelques chevilles qu'il reçoive. Ce dernier, que les Européens ont nommé *bois-marie*, est meilleur qu'aucun autre pour les courbes de Navire. L'arbre que les Portugais appellent *Arvore de Raiz*, & les Siamois *Copai*, a cette propriété commune avec le *Peletuvier* d'Afrique, que de ses branches on voit pendre jusqu'à terre plusieurs filets, qui prenant racine deviennent autant de nouveaux troncs. Il se forme ainsi une espece de labyrinthe de ces riges, qui se multiplient toujours, & qui tiennent les unes aux autres par les branches d'où elles sont tombées.

Arvore de
Raiz. Ses pro-
priétés.

Il se trouve, à Siam, des arbres si hauts & si droits, qu'un seul suffit pour faire un balon de seize à vingt toises de longueur. On creuse le tronc, on l'élargit à l'aide du feu; ensuite on relève ses côtés par un bordage, c'est-à-dire, par une planche de même longueur. On attache aux deux bouts une proue &

Balons
faits d'un
seul tronc
d'arbre.

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

une poupe fort haute, un peu recourbées en dehors, & souvent ornées de sculpture & de dorure, & de quelques nacles de perles en pieces de rapport.

Siam n'a
aucune de
nos especes
de bois.

La Loubere admire que parmi tant d'especes de bois, les Siamois n'en ayent pas une seule que nous connoissions en Europe. Ils n'ont pû élever de Meuriers. Le pays est par conséquent sans vers à soie. Ils n'ont pas de lin; & les Indiens en font peu de cas. Le coton, qu'ils ont en abondance, leur paroît plus agréable & plus sain, parce que la toile de coton ne se refroidit pas comme celle de lin, lorsqu'elle est mouillée de sueur.

Bois d'Aquila, comment il se trouve.

Le bois d'Aquila ou d'Aloes n'est pas rare à Siam, & passe pour meilleur qu'en tout autre pays, quoique fort inférieur au Calamba de la Cochinchine. La Loubere nous apprend qu'il ne se trouve que par morceaux, qui sont des parties corrompues dans les arbres d'une certaine espece. Tout arbre de cette espece n'est pas attaqué de cette précieuse corruption; & comme elle n'arrive pas non plus aux mêmes parties, c'est une recherche assez difficile dans les forêts de Siam (39).

Le Thé, dont les Siamois font beau-

coup d'usage, leur vient de la Chine; le Caffé de l'Arabie, & le Chocolat de Manille, Capitale des Philippines, où les Espagnols le portent des Indes Occidentales; mais l'Areka & le Betel, qu'ils cultivent soigneusement, sont si communs dans le pays, que jamais on n'y est exposé à manquer d'un secours dont l'habitude a fait une nécessité à tous les Indiens. Comme l'effet de la chaux rouge qu'on y mêle est de laisser sur les dents & sur les levres une teinture vermeille, qui s'épaissit peu à peu sur les dents jusqu'à devenir noire, les Siamois qui se piquent de propreté, achèvent de les noircir, avec le suc de certaines racines & des quartiers de citrons aigres, qu'ils tiennent pendant quelques tems sous leurs joues & sous leurs levres. Pour l'usage qu'ils ont aussi, de rougir l'ongle du petit doigt de leurs mains, ils y mettent, après l'avoir ratisé, un certain suc, qu'ils tirent d'un peu de riz pilé dans du jus de citron, avec quelques feuilles d'un arbre qui ressemble parfaitement au grenadier, mais qui ne porte aucun fruit.

Tous les arbres fruitiers des Indes croissent heureusement à Siam, & ne laissent manquer les Habitans d'aucune de ces especes des fruits. On remarque

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.
Sucs de racines & de feuilles dont les Siamois se noircissent les dents & se rougissent les ongles.

en général que la plupart ont tant d'odeur & de goût, qu'on ne les trouve délicieux qu'après s'y être accoutumé. Au contraire, les fruits de l'Europe paroissent sans goût & sans odeur, lorsqu'on est accoutumé aux fruits des Indes (40). La-Loubere, parlant des fruits de Siam, assure qu'à l'exception des oranges, des citrons, & des grenades, les Siamois n'ont aucun des fruits que nous connoissons. Il n'a pas même reconnu nos figes dans celles qu'ils estiment le plus. Elles n'ont pas, dit-il, la bonté des nôtres. Leur grandeur & leur figure est celle d'un cervelat. Leur chair est molle & pâteuse, & l'on n'y voit pas ces petits pepins, qui sont comme un gravier dans nos figes, lorsqu'elles sont un peu seches. Les melons de Siam ne sont pas non plus de vrais melons. Mais le même Auteur ne trouve au sucre Siamois, qui croît en abondance dans les plus belles cannes du monde, que le défaut d'être mal préparé. Les Orientaux n'ont pas d'autre sucre purifié que le candi (41). On a planté quelques vignes dans les jardins du Roi de Siam, qui n'ont donné qu'un petit nom-

(40) *Ibid.* p. 69. Voyez l'Histoire naturelle générale des Indes.

(41) La-Loubere, Tome I, p. 71.

bre de mauvaises grappes , dont le grain HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.
croît petit & d'un goût que les François
trouvoient amer (42).

Les Indes orientales n'ont pas de Pays Mines de
Siam.
qui ait la reputation d'être plus riche
en mines , que le Royaume de Siam.
La multitude d'idoles , & d'autres ou-
vrages de fonte qu'on y voit de toutes
parts , persuade en effet qu'elles étoient
anciennement mieux cultivées qu'au-
jourd'hui. On croit même que les Sia-
mois en tiroient cette grande quantité
d'or , dont la superstition leur a fait
ôner jusqu'aux lambris & aux combles
de leurs Temples. Ils découvrent sou-
vent des puits , autrefois creusés , & les
restes de quantité de fourneaux , qui
peuvent avoir été abandonnés pendant
les anciennes guerres du Pegu. Cepen-
dant les derniers Rois n'ont pû rencon-
trer aucune veine d'or ou d'argent qui
valût le travail qu'ils y ont employé.
Celui qui regnoit à l'arrivée des En- Recherches
modernes.
voyés de France , s'étoit servi de quel-
ques Européens pour cette recherche ;
sur-tout d'un Espagnol venu du Mexi-
que , qui avoit trouvé pendant vingt ans ,
& jusqu'à sa mort , de grands avanta-
ges à flatter l'avarice de ce Prince par

des promesses imaginaires. Elles n'ont abouti qu'à découvrir quelques mines de cuivre assez pauvres, quoique mêlées d'un peu d'or & d'argent. A peine cinq cens livres de mines rendoient-elles une once de métal; & le chef de l'entreprise, non plus que les Siamois, n'étoit pas capable d'en faire la séparation. Le Roi de Siam, pour rendre ce mélange plus précieux, y fait ajouter de l'or. C'est ce que toutes nos Relations appellent du Tambac. On prétend que les mines de Borneo en produisent naturellement d'assez riche. Mais ce qui en fait la véritable valeur, c'est la quantité d'or dont il est mêlé.

Recherches
d'un Médecin
Français.

La Loubère ramena, de Siam, un Médecin Provençal, nommé *Vincent*, qui étant parti de France pour aller en Perse, s'étoit laissé conduire à Siam par le bruit du premier voyage des Français. Comme il entendoit les Mathématiques & la Chymie, il y fut retenu pour travailler aux mines. Son exemple servit à rectifier un peu les opérations des Siamois. Il leur fit appercevoir, au sommet d'une montagne, une mine de fort bon acier, qui avoit été découverte anciennement. Il leur en découvrit une de crystal, une d'antimoine, une d'émeril, & quelques autres; avec

une carrière de marbre blanc. Mais il ne leur indiqua point une mine d'or, qu'il trouva seul, & qu'il jugea fort riche, sans avoir eu le tems d'en faire l'essai. Plusieurs Siamois, la plupart Talapoins, venoient le consulter secrettement sur l'art de purifier & de séparer les métaux. Ils lui apportotent des montres de mines, dont il tiroit une assez grande quantité d'argent pur; & de quelques autres, un mélange de divers métaux (43).

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

A l'égard de l'étain & du plomb, les Siamois en cultivent depuis long-temps des mines très abondantes, dont ils tirent un assez grand revenu. Leur étain, que les Portugais ont nommé *Calin*, se débite dans toutes les Indes. Il est mou, mal purifié, & tel qu'on le voit dans les boetes à thé communes, qui nous viennent des Régions orientales. Pour le rendre plus dur & plus blanc, comme on le voit aussi dans les plus belles boetes à thé, ils y mêlent de la cadmie, espece de pierre minerale qui se reduit facilement en poudre, & qui étant fondue avec le cuivre sert à le rendre jaune. Mais elle rend l'un & l'autre de ces deux métaux plus cassant & plus aigre. L'é-

Mines de
plomb & d'é-
tain.

Calin, &
maniere de le
préparer.

(43) *Ibid.* Page. 39. Monsieur Vincent étoit passé en Perse avec l'Evêque de Babylone.

tain, blanchi avec la cadmie, se nomme *Toutenague*.

On a découvert, dans le voisinage de Louvo, une montagne de pierre d'aiman. Les Siamois en ont une autre, près de *Jonsalam*, ville située dans une Ile du Golfe de Bengale, qui n'est séparée de la Côte de Siam que de la portée de la voix. Mais l'aiman qu'ils tirent de *Jonsalam* ne conserve sa force que trois ou quatre mois (43).

Pierres fines.

Ils ont, dans les montagnes, de l'agate très fine. Quelques Talapoins, qui font leur étude de ces recherches, montrèrent à Vincent des saphirs, & des diamans, sortis de leurs mines. On assura La-Loubere, que divers particuliers ayant présenté, aux Officiers du Roi, quelques diamans qu'ils avoient trouvés, s'étoient retirés au Pegu, dans le chagrin de n'avoir reçu aucune récompense.

Mines d'acier & mines de fer.

La ville de Campeng-pet, celebre, comme on l'a déjà fait observer, par ses excellentes mines d'acier, en fournit assez pour faire des couteaux, des armes, & d'autres instrumens à l'usage du Pays. Les couteaux Siamois, qui ne font pas

(43) Voyez ci-dessus dans le second Voyage de Tachard, les expériences des Mathématiciens Jésuites, près d'une montagne d'aiman qu'ils visitèrent.

regardés comme une arme, quoiqu'ils puissent en servir au besoin, ont la lame d'un pied de long, & large de trois ou quatre doigts. On connoit peu de mines de fer, à Siam; & les habitans entendent mal l'art de le forger. Aussi n'ont-ils, pour leurs galeres, que des ancrs de bois, auxquelles ils attachent de grosses pierres. Ils n'ont pas d'épingles, d'aiguilles, de cloux, de ciseaux, ni de ferrures. Quoique leurs maisons soient de bois, ils n'employent pas un clou à les bâtir. Chacun se fait des épingles de bambou, comme nos ancêtres en faisoient d'épines. Leurs cadenats viennent du Japon; les uns de fer, qui sont excellens; d'autres de cuivre, la plupart fort mauvais.

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

Ils font de la poudre à canon, mais très mauvaise aussi; ce qui n'empêche pas que le Roi n'en vende beaucoup aux étrangers. On en rejette le défaut sur la qualité du salpêtre, qu'ils tirent de leurs rochers, où il se forme de la fiente des chauves-souris; animaux qui sont en fort grand nombre & très grands dans toutes les Indes.

Poudre à
canon de
Siam.

L'inondation annuelle, qui fait perir la plupart des insectes, sert aussi à les faire renaître en plus grand nombre, aussi-tôt que les eaux commencent à se

Effets de
l'inondation.

retirer. Les Maringouins ou les Mosquites ont tant de force à Siam que les bas de peau les plus épais ne garantissent pas les jambes de leurs piquûres. Cependant les naturels du Pays n'en sont pas si maltraités que les Européens. Un Voyageur observe que la nature apprend aux animaux Siamois les moyens d'éviter l'inondation. Les oiseaux qui ne perchent pas en Europe, tels que les perdrix & les pigeons, n'ont pas ici de retraite plus familière que les arbres. On a déjà lû, dans Tachard, que les fourmis, doublement prudentes, y font leurs nids & leurs magasins sur les arbres.

Elephans. En parlant des animaux, le premier rang est dû sans doute à l'elephant, qui paroît l'avoir reçu de la nature, par ses merveilleuses qualités, autant que par la supériorité de sa taille. Mais c'est un article épuisé dans les Relations d'Afrique, & qui ne demande d'être rappelé que pour faire observer, avec tous les Voyageurs, que de tous les Pays connus, Siam est tout à la fois celui qui contient le plus d'elephans, qui en tire le plus d'utilité, & qui leur rend le plus d'honneur (44). Les Siamois

(44) Voyez, dans les deux Journaux de Tachard, plusieurs détails curieux, sur le nombre &

parlent d'un éléphant comme d'un homme. Ils le croient parfaitement raisonnable ; & l'unique avantage qu'ils donnent sur ces animaux , à l'espèce humaine , est celui de la parole (45). Il suffira de rapporter ici la manière dont ils les prennent , sur le témoignage de La Loubere , qui eut la curiosité d'assister à ce spectacle. Comme les forêts de Siam sont remplies d'éléphants sauvages , la difficulté ne consiste que dans le choix d'un lieu convenable aux pièges qu'on leur dresse.

On fait une espèce de tranchée , composée de deux terrasses qu'on élève presque à plomb de chaque côté , & sur lesquelles un simple Spectateur peut se tenir sans danger. Dans le fond qui est entre ces terrasses , on plante un double rang de troncs d'arbres , hauts d'environ dix pieds , assez gros pour résister aux efforts de l'éléphant , & si serrés qu'il ne reste de place entre deux que pour le passage d'un homme. On a des éléphants femelles exercées à cette espèce de chasse , qu'on laisse paître librement aux environs. Ceux qui les menent se

Manière
dont on les
prend à Siam.

l'usage des éléphants. Voyez dans le même lieu ce qui appartient à l'éléphant blanc. La-Loubere rapporte aussi plusieurs exemples

de l'intelligence des éléphants , Tome I , pages 138 & suivantes.

(45) Le même , *ibid.*

couvrent de feuilles, pour ne pas effrayer les éléphants sauvages; & ces femelles ont assez d'intelligence pour appeler les mâles par leurs cris. Lorsqu'il en paroît un, elles s'engagent aussi tôt dans la tranchée, où le mâle ne manque pas de les suivre. L'issue de l'espace est un *Coridor* étroit, & composé aussi de gros troncs d'arbres. Dès que l'éléphant sauvage est entré dans ce coridor, il est pris; parce que la porte qui lui sert d'entrée, & qu'il ouvre en la poussant devant lui avec sa trompe, se ferme de son propre poids, & qu'une autre porte par laquelle il doit sortir, se trouve fermée. D'ailleurs ce lieu est si étroit qu'il ne peut entièrement s'y tourner. Ainsi la difficulté se réduit à l'engager seul dans le coridor. Plusieurs hommes, qui se tiennent derrière les troncs, entrent dans la tranchée & le harcelent avec beaucoup d'ardeur. Ceux qu'il poursuit dans sa colère se réfugient derrière les troncs, entre lesquels il pousse inutilement sa trompe, & contre lesquels il casse quelquefois le bout de ses dents. Mais pendant qu'il s'attache à ceux qui l'ont irrité, d'autres lui jettent de longs lacets, dont ils retiennent l'un des bouts, & les lui jettent avec tant d'adresse, qu'il ne

manque presque jamais d'y engager un de ses pieds de derriere. Ces lacets sont de grosses cordes, dont l'un des bouts est passé dans l'autre en nœud coulant. L'éléphant en traine quelquefois un grand nombre à chaque pied de derriere. Car lorsqu'une fois le lacet est ferré au-dessus du pied, on en lâche le bout, pour n'être pas entraîné par les efforts d'un animal si robuste. Plus il s'irrite, moins il marque d'attention pour les femelles. Cependant, pour le faire sortir de l'espace, un homme, monté sur une autre femelle, y entre, en sort, & rentre plusieurs fois par le coridor. Cette femelle appelle chaque fois les autres, par un coup sec de sa trompe, qu'elle donne contre terre. Enfin, les autres femelles la suivent; & l'on cesse alors d'irriter l'éléphant sauvage, qui revenant bien-tôt à lui-même se détermine à les suivre aussi. Il pousse devant lui, avec sa trompe, la premiere porte du coridor, par laquelle il les a vues passer. Il y entre à son tour; mais il n'y trouve pas les femelles qu'on a déjà fait sortir successivement par l'autre porte. Aussi-tôt qu'il y est entré, on lui jette sur le dos plusieurs seaux d'eau pour le rafraichir; & dans le même instant, avec une promptitude & une adresse in-

crovable, on le lie aux troncs du corridor avec les lacets qu'il traîne à ses pieds. Ensuite on fait entrer à reculons, par l'autre porte, un mâle apprivoisé, au cou duquel on le lie aussi par le cou. On le détache alors des troncs, pour lui laisser la liberté de suivre l'éléphant privé, qui le traîne presque autant qu'il le conduit. En sortant, il se trouve entre deux autres éléphants, qu'on a placés des deux côtés de la porte, & qui aident, comme le premier, à le mener sous un hangar voisin, où il est attaché de fort près, par le cou, à un gros pivot. Il demeure vingt quatre heures, dans cet état. Pendant ce temps, on lui mène deux ou trois fois des éléphants privés, pour lui tenir compagnie. De là, il se laisse conduire assez facilement dans la loge qu'on lui a destinée. On assura l'Auteur de ce récit que les plus sauvages prennent leur parti, dans huit jours, & s'accoutument à l'esclavage. (47).

Les Siamois croient de l'orgueil aux éléphants.

Les Siamois prétendent que les éléphants sont sensibles à l'air de grandeur; qu'ils aiment à voir autour d'eux plusieurs valets pour les servir, & des femmes pour leurs Maîtresses, quoiqu'ils ne desirant leur commerce que dans les

forêts, lorsqu'ils sont en pleine liberté : que sans ce faste, ils s'affligent de leur condition ; & que s'ils font quelque faute considérable, le plus rude châti-
ment qu'on puisse leur imposer est de retrancher leur maison, de leur ôter leurs femelles, & de rendre en un mot leur état moins fastueux qu'ils n'y étoient accoutumés. La-Loubere rapporte qu'un éléphant, qu'on avoit puni par cette voie, ayant trouvé l'occasion de se mettre en liberté, retourna au Palais, d'où il avoit été chassé, rentra dans son ancienne loge, & tua l'éléphant qu'on avoit mis à sa place (48).

Les rhinoceros doivent être aussi en fort grand nombre dans les forêts de Siam, puisque Gervaise assure que les Siamois en font un fort grand trafic avec les Nations voisines (49).

Rhinocéros

(48) *Ibid.* p. 140.

(49) Voici la description qu'il en donne : » Cet ani-
» mal farouche & cruel est,
» dit-il, de la hauteur d'un
» grand âne. Il auroit la
» tête à peu près de même,
» s'il n'avoit pas au-dessus
» du nez, une corne, en-
» viron d'une palme de
» longueur. Chacun de ses
» pieds se divise comme
» en cinq doigts, qui ont
» chacun la forme & la
» grosseur du pied même

» de l'âne. Sa peau est bru-
» ne, horrible à voir, & si
» dure qu'elle est à l'épreu-
» ve du mousquet. Elle lui
» pend des deux côtés pres-
» qu'à terre ; mais elle
» s'enfle, & le rend gros
» comme un taureau lorf-
» qu'il est en colere. On le
» tue difficilement. Jamais
» on ne l'attaque sans peril.
» Comme il aime les lieux
» marécageux, les chas-
» seurs observent quand il
» s'y retire ; & se cachant

Entre quelques animaux qui paroissent propres au Royaume de Siam, Gervaise admire certains oiseaux, plus grands, dit-il, que les autruches, & dont le bec a deux pieds de long (50).

» dans les buissons, au-
» dessous du vent, ils at-
» tendent qu'il se soit cou-
» ché, soit pour s'endor-
» mir, soit pour se vautrer
» dans la fange, & le ti-
» rent près des oreilles,
» seul endroit par lequel il
» puisse être blessé mortel-
» lement. Une de ses pro-
» priétés est de découvrir
» tout par l'odorat. Au-
» reste, toutes les parties
» de son corps sont médi-
» cinales. Sa corne est sur-
» tout un puissant anti-
» dote contre toutes sortes
» de poisons. Elle se vend
» quelquefois jusqu'à cent
» écus. On mange la chair
» du Rhinoceros. On tire
» même quelque utilité de
» son sang, qu'on ramasse
» pour en faire un remède
» qui guérit les maux de
» poitrine & plusieurs au-
» tres. *Gervaise, hist. de*
Siam. Pages 33 & 34. Le
Rhinoceros que nous a-
vons vu à Paris en 1748,
étoit beaucoup plus gros
qu'un bœuf dans son état
naturel.

(50) Ce grand oiseau,
dont Gervaise ni La-Lou-
bere ne donnent pas le
nom, est apparemment ce-
lui dont le Pere Tachard a

parlé dans son second
Journal. Voici ses remar-
ques, en faveur des Natu-
ralistes.

» Dans le voyage que
» nous fîmes à la mine d'ai-
» man, Mr De-la-Mare
» blessa un de ces grands
» oiseaux que les gens de
» Mr appellent grand-
» gosier, & les Siamois
» *Noktho*. Nous en fîmes
» l'anatomie, autant que
» le temps & le lieu purent
» le permettre. Il étoit de
» médiocre grandeur. Dans
» sa plus grande largeur,
» en comprenant les ailes
» étendues, il avoit sept
» pieds & demie. Sa lon-
» gueur, de la pointe du
» bec au bout des pattes,
» étoit de quatre pieds &
» dix pouces. La partie su-
» périeure du bec avoit
» quatorze pouces quatre
» lignes de long. Les côtés
» étoient recourbés & tran-
» chans. En dedans, elle
» avoit trois canelures,
» dont celle du milieu é-
» toit la plus grande, qui
» s'alloient perdre dans
» une pointe fort aigue &
» courbée vers le bas, qui
» faisoit celle du bec. La
» partie inférieure, qui
» portoit la nasse, avoit

On y voit des hannetons d'un verd doré le plus beau du monde , qui brillent

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

» quatre lignes moins en
» longueur que la supé-
» rieure. Elle pouvoit s'é-
» tendre, suivant le be-
» soin que cet animal avoit
» d'élargir ou de rétrécir la
» nasse qui lui est atra-
» chée. Cette nasse étoit une
» membrane charneuse ,
» semée de quantité de pe-
» tites veines, qui avoit
» vingt deux pouces de
» long, quand elle étoit bien
» tendue. Les Siamois en
» font des cordes pour
» leurs instrumens. La plus
» grande ouverture du bec
» étoit d'un pied & demie.
» La patte, qui étoit gri-
» sâtre, & du reste sem-
» blable à celle de l'Oye ,
» avoit huit pouces de lar-
» geur; & la jambe, quatre
» de hauteur. Les plumes
» du col étoient blanches,
» courtes & veloutées ;
» celles du dos tirant tan-
» tôt sur le gris, tantôt sur
» le roux. La couleur des
» ailes étoit le gris & le
» blanc mêlés avec symme-
» trie. Les grandes plumes
» du bout des ailes étoient
» noires. Le ventre étoit
» blanc. Sous le jabot, il
» y avoit des aigrettes d'un
» assez beau gris blanc. La
» grosse plume couvroit
» un duvet, plus épais à la
» vérité que celui d'un cor-
» moran, mais beaucoup
» moins fin.

» Dans la dissection, on
» trouva, sous le pannicule
» charneux, des membra-
» nes très déliées, qui enve-
» loppoient tout le corps,
» qui, en se repliant diver-
» sement, formoient plu-
» sieurs sinus considéra-
» bles, sur-tout entre les
» cuisses & le ventre, entre
» les ailes & les côtes, &
» sous le jabot. Il y en a-
» voit à mettre les deux
» pouces. Ces grands sinus
» se partageoient en plu-
» sieurs petits canaux, qui à for-
» ce de se diviser, dégéné-
» roient enfin en une infi-
» nité de petits rameaux
» sans issue, qui n'étoient
» plus sensibles que par les
» bubes d'air qui les en-
» floient; de sorte qu'il ne
» faut pas s'étonner si lors-
» qu'on pressoit le corps
» de cet oiseau, on enten-
» doit un petit bruit, sem-
» blable à celui qu'on en-
» tend lorsqu'on presse les
» parties membraneuses
» d'un animal qu'on a
» soufflé pour l'écorcher
» plus facilement. L'usa-
» ge de tous ces conduits
» étoit sans doute de por-
» ter l'air qu'ils recevoient
» des poulmons, par la
» communication sensible,
» qu'on découvrit avec la
» sonde & en soufflant,
» qu'ils avoient avec eux,
» & le distribuer dans tou-

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.
Hannetons
d'un verd doré.

pendant la nuit d'une lumiere beaucoup plus vive que celle de nos vers luisans, & dont les œufs sont de la grosseur d'un pois. Les singes sont en fort grand nombre au bord des rivières, & ne sont

» tes les parties de l'ani-
» mal. Cette distribution
» en diminuoit le poids &
» le rendoit, par ce moyen,
» plus propre à nâger;
» chaque bube d'air faisant
» à son égard à peu près
» le même effet que les ves-
» sies pleines d'air qui se
» trouvent dans la plupart
» des poissons; & la liai-
» son intime que ces mem-
» branes avoient avec cel-
» les du poulmon, nous
» firent croire que ce pou-
» voit bien être les mêmes,
» étendues par tout le
» corps. Sous ces membra-
» nes, on trouva de part
» & d'autre deux doigts é-
» pais d'une chair sanglan-
» te, semblable à celle de
» la venaison. Le thorax
» étoit composé de deux os
» fort larges, attachés au
» brichet, qui formoient
» une voute très solide:
» deux os qui tenoient lieu
» de clavicules, & sur les-
» quels elle portoit, lui
» servoient d'impôstes; &
» les côtes, qui s'y ve-
» noient inserer, pou-
» voient bien passer pour
» les arcs qui la soute-
» noient. Cette voute os-
» seuse avoit ses meninges,
» aussi-bien que le crane,

» où les sinus, qui la tra-
» versoient, faisoient plu-
» sieurs petits labyrinthes.
» Les os mêmes avoient
» leurs sinus. La trachée
» artère se partageoit, im-
» médiatement sur la base
» du cœur; en deux ra-
» meaux qui faisoient un
» angle droit avec le prin-
» cipal canal. Ils étoient
» aplatis à leur origine.
» Ensuite ils se renfloient
» considérablement avant
» que de se plonger dans
» le poulmon. Le paren-
» chime du poulmon étoit
» assez ferme; il étoit plein
» de sinus, de figure ovale.
» Les boyaux avoient neuf
» pieds & demie de long-
» Ils avoient leurs con-
» tours. Le ventricule étoit
» un renflement de boyaux,
» tout droit, à un petit sac
» près, qui étoit voisin du
» pilore. Deux doigts au-
» dessous du pilore, il y
» avoit un second renfle-
» ment dans le duodenum.
» Le Rectum avoit quatre
» pouces de long, & un
» double Cœcum, qui, se
» réfléchissant vers le haut,
» à droite & à gauche, ve-
» noit s'attacher au colon,
» & faisoit ainsi une espe-
» ce de trident. La longueur

qu'amuser les passans par leurs souplesses. Mais il est dangereux de s'en faire un trop long spectacle , parce qu'on y peut être surpris par des tigres de deux especes , les uns de bois , de la grandeur d'un âne , & très farouches ; les autres , qu'on nomme tigres d'eau , & qui font la guerre au poules. Leur grosseur est celle de nos chiens ordinaires (51).

Tigres de
bois & Tigres
d'eau.

Le mélange de la chaleur & de l'hu-

de chaque cœcum étoit de deux pouces. Le ventricule avoit près de dix pouces de long. On y trouva deux poissons que cet oiseau avoit avallés. La main étendue y entroit facilement. *Second Voyage de Tachard , liv. 6 , pages 245 & suivantes.* Quatre pages au-dessous , il donne la description d'un autre animal , que les Siamois nomment Lin , & les Portugais Bicho-Vergoubofo , c'est-à-dire , insecte honteux. D'autres l'appellent Herisson , parce que s'il craint quelque chose , il se resserre en lui même comme nos Herissons ; & dresse toutes ses écailles. Celles de sa queue sont si dures , que lorsqu'on voulut ouvrir celui dont les Jesuites firent l'anatomie , on ne put jamais les couper. Cet animal vit dans les bois , où

il se retire dans des trous. Il monte quelquefois sur les arbres. Il ne vit que de quelques graines fort dures. Il a la gueule fort petite ; la langue longue & étroite , qu'il lance quelquefois , à peu près comme les serpens.

Tachard joint , à ces deux descriptions , celle du *Tockaie* , autre animal , que les Jesuites trouverent si digne de leurs observations , qu'elles furent recommencées. On ne sauroit douter que ce ne soit le même insecte , auquel Germaine donna le nom de *Toquet*. Cependant , quoiqu'il le représente plus dangereux que les Scorpions , qui le sont beaucoup à Siam , Tachard , au contraire , dit positivement que le *Tockaie* n'a pas de venin. *Ibid. p. 254.*

(51) *Ibid. page 36.*

midité, produit à Siam des serpens d'une monstrueuse longueur. Il n'est pas rare de leur voir plus de vingt pieds de long, & plus d'un pied & demie de diamètre. Mais les plus grands ne sont pas les plus venimeux. Gervaise parle, avec horreur, de celui qui n'a gueres plus d'un demi-pied de long, & qui n'est pas si gros que le doigt; mais dont le venin est fort subtil, & que sa petitesse néanmoins aide à s'insinuer par-tout. Le même Ecrivain a vû, dans le Royaume de Siam, des serpens de toutes les couleurs, & plusieurs sortes de scorpions, dont l'un est de la grosseur d'une grosse écrevisse, & d'un poil gris noirâtre, qui se hérissé lorsqu'on en approche. Il parle de deux sortes d'insectes très dangereux; l'un qui a cent pieds, & dont le venin est du moins aussi puissant que celui du scorpion; il est noir & long d'un pied; l'autre plus terrible encore, qui se nomme *Tocquet*, parce qu'à certaines heures de la nuit, il jette un cri qui exprime le son de ce mot. Il a la figure du lézard, la tête large & plate, la peau de diverses couleurs très vives. On le voit nuit & jour sur le toit des maisons, où il fait la guerre aux rats. Sa morsure est mortelle, si l'on ne coupe pas sur le champ la partie blessée.

Mais

Mais, heureusement, il n'attaque jamais le premier (52).

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.
Poissons
du Menam.

Entre les poissons qui sont propres à la grande riviere de Siam, le plus commun est celui que les Européens ont nommé Caboche, & dont les Nations voisines font tant de cas qu'il fait un objet considerable du commerce. Les Hollandois mêmes en font de grosses provisions pour Batavia; & seché au Soleil, il leur tient lieu, suivant Gervaise, de jambon de Mayence (53). Ce poisson est long d'un pied & demie, & gros de dix ou douze pouces. Il a la tête un peu plate & presque quarrée. On en distingue deux sortes; l'un gris cendré, & l'autre noir, qui est le meilleur. En général, tous les poissons de cette riviere n'ont presque rien de semblable aux nôtres, & sont de bien meilleur goût (54). Elle en produit aussi de fort dangereux; sans y comprendre un grand nombre de monstrueux crocodiles, qui sont également la guerre aux hommes & aux animaux. On a vû plusieurs personnes mourir subitement, pour avoir été piquées par de petits insectes du Menam. Celui dont la figure approche de celle du crapaut, enfile de rage lors-

(52) *ibid.* pages 39 & 40.

(54) *Ibid.*

(53) *Ibid.* p. 9.

qu'on le touche au ventre, & devient dur comme une pierre. Il se défend avec opiniâtreté, quand on l'attaque, & coupe avec ses nageoires tout ce qu'il peut toucher.

§ VIII.

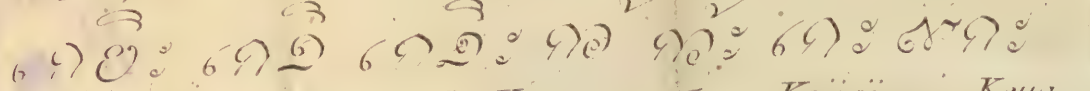
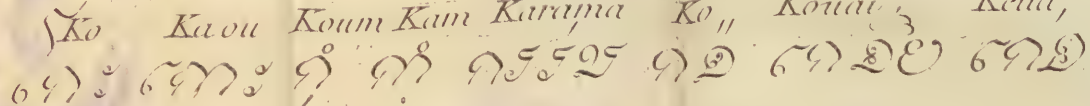
*Langue vulgaire & Langue sçavante
de Siam.*

Remarques
sur les lan-
gues Siamoi-
se & Balie.

Diverses remarques sur ces deux Langues, qui se trouvent dispersées dans les Relations précédentes, ne me dispensent pas de donner quelque idée de leur nature & de leurs principes.

Caractères.

La Langue Siamoise a trente sept lettres, & la Balie trente trois; mais La-Loubere leur donne à toutes le nom de consonnes. Les voyelles & les diphthongues, qui sont, dit-il, en grand nombre dans l'une & l'autre Langue, ont des caractères particuliers, dont on fait d'autres alphabets. Quelques-uns de ces caractères se placent toujours devant la consonne; quelques autres toujours après; d'autres dessus, d'autres dessous: cependant toutes ces voyelles & toutes ces diphthongues, si diversement situées à l'égard de la consonne, ne se doi-

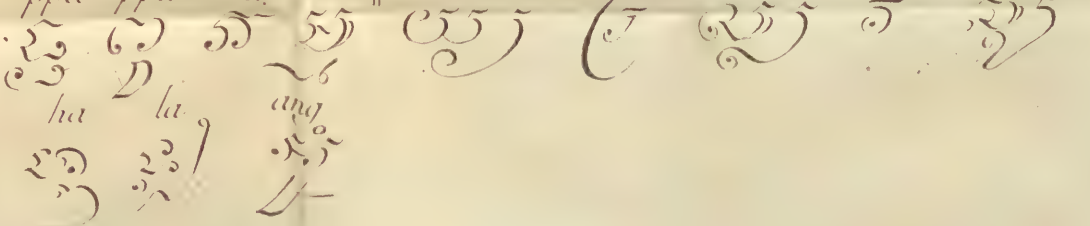
Kia, Keia, Keia, Koia, Koiia, Ké, Ké

Ko Kaou Koum Kam Karayma Ko, Koiia, Keua,

reu reu leu-leu


Trois Alphabets Balis.

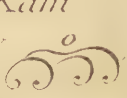
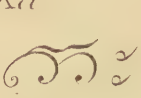
1. *Ca Kha Kha ga - nga // Tcha Tcha Tcha Tcha - ya //*

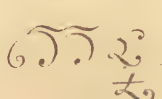
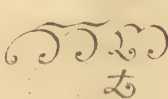
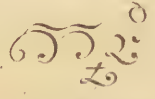
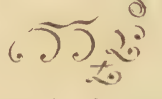
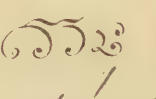
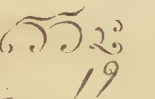
Ta tha tha da - na // Ta tha tha da - na // pa

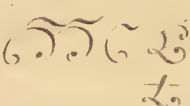
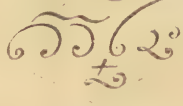
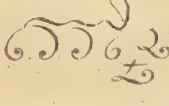
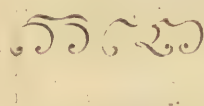
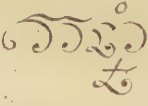
ppa ppa ba - ma // Ca ra la ua ta

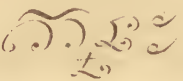
ha la ang


1 *Ka* *Kau* *Ki* *Kü* *Kou* *Kou* *Ke*
 2       

Kai *Ko* *Kaou* *Kam* *Ka*
    

Ka-na *Ka-nâ* *Ka-ni* *Ka-nü* *Ka-nou* *Ka-nou*
 3      

Ka-ne *Ka-nü* *Ka-no* *Ka-naou* *Kanang*
    

Kanâ


Les Chiffres Siamois.

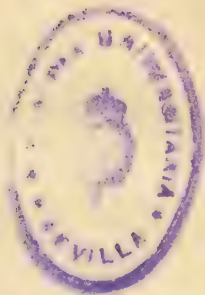
1 2 3 4 5 6 7 8 9
        

10

Les Noms numeraux Siamois.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
Neng. Song. Sam. Sî haui. houK. Ket. pect. Cäou. Sib. Sib-ci

12 20 30
Sib-Song Tgü-Sib Sam-Sib. &c.





vent prononcer qu'après elle.

Si, dans la prononciation, la syllabe commence par une voyelle ou par une diphthongue, ou si elle n'est qu'une pure voyelle ou une pure diphthongue, les Siamois ont alors un caractère muet, qui tient la place d'une consonne, & qui ne doit pas se prononcer. Ce caractère muet est le dernier, dans les deux alphabets Siamois & Bali. Dans le Siamois, il a la figure de notre *o*. Il vaut en effet un *o*, lorsqu'il est précédé d'une consonne ou de lui-même. Dans l'alphabet Bali, ce dernier caractère vaut *Ang*, quand il n'est pas consonne muette; mais sa figure n'a aucune sorte de rapport avec nos Lettres.

Les prononciations Siamoisès sont très difficiles pour les Européens. Elles répondent si peu à la plupart des nôtres, que de dix mots Siamois écrits en caractères Siamois & lûs par un François, il n'y en aura peut-être pas un qui soit reconnu & entendu par des Siamois, quelque soin qu'on prenne d'ajuster notre orthographe à leur prononciation. Ils ont l'*r*, que les Chinois n'ont pas. Ils ont notre *v* consonne; mais ils le prononcent souvent comme le *w* des hauts Allemands, & quelquefois comme le *w* des Anglois. Ils ont une prononciation

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.
Prononciation.

moyenne entre notre *yo* & notre *jo*. De là vient que les Européens disent tantôt *Camboja* & tantôt *Camboya*, parce qu'ils ne peuvent atteindre à la prononciation Siamoise.

Ils ont notre aspiration, qu'ils prononcent néanmoins avec plus de douceur. Ils mettent quelquefois le caractère devant une consonne, pour affaiblir la prononciation de la consonne. En général, ils parlent si mollement, qu'on ne sçait souvent s'ils prononcent une *m* ou un *b*. Ils n'ont pas notre *u* voyelle, que les Chinois ont; mais ils ont notre *e*, tel que nous le prononçons dans nos monosyllabes *ce*, *le*, *que*; avec cette différence, qu'il ne souffre pas d'élision dans leur Langue, comme dans la nôtre. Ils ont un *a* extrêmement bref, qu'ils écrivent par deux points dans cette forme: , & qu'ils prononcent nettement à la fin des mots; mais si cet *a* se trouve au milieu d'un mot, ils passent si vite qu'on ne le distingue pas, & qu'il revient à notre *e* muet.

C'est une chose fort singulière, que dans les syllabes qui finissent par une consonne, i's n'achevent pas de les prononcer à net e manière; mais leur Langue demeure attachée, soit au palais, soit aux dents, suivant la nature de la con-

sonne, ou leurs levres demeurent fermées. Ainsi, pour dire un *œuf*, ils disent un *œuf*; mais ils ne rouvrent pas les levres pour achever, comme nous, la prononciation du *b*.

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

Ils ont beaucoup d'accens, comme les Chinois. Ils chantent en parlant. L'alphabet Siamois commence par six caracteres différens, qui ne valent tous qu'un *k* plus ou moins fort, & différemment accentué. Quoique dans la prononciation les accens soient naturellement sur les voyelles, ils en marquent néanmoins quelques-uns en variant les consonnes, qui d'ailleurs sont d'une même valeur : d'où La-Louhere conjecture qu'ils ont d'abord écrit sans voyelles, comme les Hébreux, & qu'ensuite ils les ont marquées par des traits étrangers à leur alphabet, & qui pour la plupart se placent hors du rang des lettres; comme les points, que les Hébreux modernes ont ajoutés à l'ancienne maniere d'écrire. Ainsi lorsqu'on sçait donner le véritable accent aux six premiers caracteres Siamois, on prononce aisément les autres; parce qu'ils sont tous rangés de maniere, que dans leur prononciation il faut repeter à peu près les mêmes accens.

Accens.

L'alphabet Bali se lit de même, avec

Alphabet
Bali.

cette difference qu'on ne lui donne que cinq accens , qui se repetent cinq fois dans les cinq premieres lettres. Les huit dernieres n'ont point d'accent. A juger du *Hanscrit* par l'alphabet que Kirker en a donné dans son *China illustrata* , cette Langue , qui est la Langue sçavante des États du Mogol , a cinq accens comme la Langue Balie ; car les caracteres de son alphabet sont divisés de cinq en cinq.

Pronoms
Siamois.

On prendra quelque idée des pronoms Siamois , en remarquant d'après La-Loubere , qu'il y a jusqu'à huit différentes manieres de dire *je* ou *nous* ; car il n'y a point de difference du pluriel au singulier. *Cou* signifie *je* , dans la bouche d'un Maître qui parle à son esclave. *Ca* se dit respectueusement de l'inférieur au supérieur , & par civilité entre des personnes d'un rang égal. Les Talapoins ne l'employent jamais , parce qu'ils se croient au - dessus des autres hommes. *Raou* marque de la dignité , comme *Nous tel* dans les Actes. *Raoul* signifie proprement *corps* : c'est comme si l'on disoit *mon corps* ou *ma personne* , pour dire moi. *Atamapapp* est un terme Bali , qui est propre aux Talapoins. *Ca Tchaou* est composé de *Ca* qui signifie moi , & de *Tchaou* , qui signifie Sei-

gneur ; comme si l'on disoit, *moi du Seigneur* ou *moi qui appartient à vous Monseigneur*, qui suis votre esclave.

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

Les esclaves usent de ce terme à l'égard de leurs Maîtres, le peuple envers les Grands, & tout le monde en parlant aux Talapoins. *Ca-ppa Tchaou* a quelque chose encore de plus soumis. *Ata-nou* est un mot Bali, qui signifie simplement *je* ou *moi*, sans aucune marque de hauteur ni de soumission. La seconde & la troisième personne s'expriment aussi par divers pronoms.

Les Verbes n'ont pas d'autre mode que l'Infinitif, & se conjuguent par l'addition d'une Particule. Dans la construction, le Nominatif précède toujours le Verbe, & le Verbe précède ses régimes. L'adjectif est toujours après le Substantif, & l'Adverbe après l'Adjectif, ou après le Verbe auquel il se rapporte. De deux Substantifs qui se suivent, le second est censé au Génitif, parce que la Langue n'a pas d'articles ; ce qui rend la construction assez courte, quoique le tour de l'expression soit long, parce que toutes les circonstances sont exprimées.

Verbes.

En nommant les choses particulieres, on se sert presque toujours du mot général, auquel on joint un autre mot

pour la difference, ainsi l'on dit *tête de diamant*, pour dire *diamant*; *personne d'homme*, pour *homme*; *corps de bœuf*, pour *bœuf*.

Donnons pour exemple, l'Oraison Dominicale & la Salutation Angelique en Siamois, avec la traduction interlineaire.

Exemple de
la langue Sia-
moise

(55) Pere *de nous qui être au Ciel*,
Po raou you *s'avang*,
Nom *de Dieu* glorifier *en tout*
scheu Pra hai prakot touk
lieu *par gens* tous offrir *à Dieu*
heng kon tanglai touai Pra
louange. Royaume *de Dieu* je demande
pon. Meuang Pra co hai dai
trouver *à nous*. Finir conformé-
kei raou. Hai lcou ning
ment *au cœur de Dieu au* Royaume
tchai Pra Meuang
de la Terre, également *du Ciel*.
Pendin, femo Savang.

(55) Les mots en italique sont ceux qui ne sont pas exprimés dans le Siamois. Voyez quelques éclaircissemens sur la langue Balie, à l'article des sciences Siamois, & d'autres ob-

servations de La-Lou-berc dans sa description du Royaume de Siam. Tome II, pages 73 & suivantes. Il donne des alphabets Siamois & Balis.

Nourriture de nous de tous les jours. HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.
Ahan raou touk van.

Je demande trouver à nous en jour
Co hai dai ke raou van
ce. Je demande pardonner offenses de
ni. Co prot bap

nous, également nous pardonner aux
raou, femo raou prot

personnes qui faire offense à nous.
pou tam bap ke raou.

Ne nous tomber dans cause de

Ya hai raou tok nai kouau

peché. Délivrer dehors malheur

bap. Hai poun kiac ancrai

tous. Amen.

tangpoang. Amen.

Je vous salue Marie pleine de grace.

Ave Maria ten anifong.

Dieu être dans le lieu de vous.

Pra you heng nang.

Vous ou femme juste-bonne plus que

Nang soum-boui yinkoue

routes. Avec fils ventre

nangtang lai. Touti louk outong

dans le lieu de vous Dieu, la per-

heng nang Pra, ong-

sonne de Jesus juste charitable plus
kiao Yesu soum boui ying

que tous.
koue tanglai.

Sainte Marie Mere de Dieu aider
Santa Maria Ne Pra thoui
par priere à Dieu pour nous gens
vingvon Pra pro raou kon
de peché maintenant. & au tems de
bap reitbatni le moua
nous mourir.
raou tchatai.

Chiffres
Siamois.

A l'égard des chiffres Siamois, quelques habiles gens assurent qu'ils ressemblent à ceux qui se trouvent dans quelques médailles Arabesques, de quatre à cinq cents ans d'ancienneté. Les noms numéraux sont :

1	2	3	4	5
Neng.	Song.	Sam.	Su.	Hao.
6	7	8	9	10
Houk.	Ker.	Pur.	Caou.	Sib.
11	12	20	30	
Sib-et.	Sib-song.	Tgu-sib.	Sam-sib.	

&c.

Noée, qui prononce Noai, signifie nombre. Sib, qui se prononce Sip, sig-

nifie dix & dixaine. *Roï* veut dire cent & centaine. *Pan*, mille. *Meuing*, dix mille. *Seen* ou *Sen*, cent mille, ou centaine de mille. *Cot*, million.

HISTOIRE
NATURELLE
DE SIAM.

Les nombres se mettent comme en François, devant le Substantif. Mais, ils se mettent après, ppur signifier les noms d'ordre. Ainsi *Sam-deuan*, signifie trois mois; & *Deuan-sam*, le troisieme mois (§6).

(§6) La-Loubere, Tome II, pages 87 & 88.



V O Y A G E

D' A U G U S T I N

D E - B E A U L I E U ,

aux Indes Orientales.

INTRODUCT.

C'EST par le témoignage d'un grand Voyageur que je veux ouvrir ici la scène. Voici dans quels termes le célèbre Thevenot (§7) s'explique sur un Ouvrage dont il s'est crû honoré d'être l'Editeur.

Témoigna-
ge de Theve-
not.

„ Entre un grand nombre de diffé-
 „ rentes Relations de voyages aux Indes
 „ Orientales , des Portugais , des An-
 „ glois & des Hollandois , qui m'ont
 „ passé par les mains , je n'en ai pas vu
 „ de meilleure que celle de Beaulieu.
 „ J'ai délibéré néanmoins si je la devois
 „ publier , dans la crainte qu'elle ne fût
 „ pas du goût de ceux qui cherchent
 „ moins l'utilité que l'agrément dans
 „ leurs lectures. Mais j'ai considéré
 „ qu'elle pourroit servir beaucoup aux

(§7) Recueil de Thevenot , Tome I , page 128
de la Relation de De-Beaulieu.

» Navigateurs de notre Nation qui en-
» treprendront le voyage des Indes
» Orientales, soit pour regler leur con-
» duite, soit pour leur faire connoître
» que les François sont aussi propres aux
» voyages de long cours qu'aucune autre
» Nations de l'Europe. Les descriptions
» du Général De-Beaulieu sont fort par-
» ticulieres & fort exactes, autant lors-
» qu'il est question d'Histoire naturelle,
» que des objets de sa profession. Nous
» n'avons personne, par exemple, qui
» ait décrit si particulièrement tout ce
» qui appartient au poivre. Les obser-
» vations qu'il nous donne sur la varia-
» tion de l'aiman, sont d'un grand usa-
» ge pour suppléer en quelque sorte à ce
» qui nous manque touchant les lon-
» gitudes. On y a joint celles de J. Le-
» Tellier son Pilote, qui parle de son
» chef dans ces termes. Le sieur De-
» Beaulieu, notre Général, qui autant
» ou plus que pas un de ses Pilotes s'est
» exercé curieusement soir & matin à
» prendre la variation de l'aiman durant
» notre voyage, pourroit encore témoi-
» gner comment quatre ou cinq bouffo-
» les, & autant d'observateurs dans son
» Navire, trouvoient le plus souvent une
» même variation. » Cette circonstance
» donne une grande autorité à leurs ob-

INTRODUCT. » servations sur la variation de l'aiman.
 » Il importeroit extrêmement que nos
 » François qui feront désormais la même
 » route, prissent la peine de les faire
 » aussi ; afin que les unes & les autres
 » leur fussent plus utiles dans leurs au-
 » tres voyages, & que connoissant les
 » changemens qui sont arrivés depuis ce
 » temps-là, ils pussent former une me-
 » thode plus sûre (58).

Mémoire
concernant
Beaulieu.

Son premier
voyage.

Une Relation si estimable étant pas-
 sée des mains de Mr Dolu entre celles
 de Thevenot, les parens de l'Auteur se
 crurent intéressés à faire connoître un
Voyageur si sage (59), par un memoire
 qui regarde le lieu de sa naissance & les
 occupations de sa vie. Augustin De-Beau-
 lieu étoit de Rouen. Son premier voya-
 ge fut à la riviere de Gambie (60), où
 il se rendit en 1612, avec le Chevalier
 De-Briqueville, pour y établir une Co-
 lonie. Mais y étant arrivés dans l'arriere-
 saison, ils eurent le chagrin de perdre
 tous leurs gens par diverses maladies.
 Beaulieu commandoit alors une Pata-
 che. En 1616, il se forma une Compag-
 nie pour le commerce des Indes Orien-

(58) *Ibid.*

(59) Ce sont les termes
de Thevenot.

(60) C'est une corrup-
tion du véritable nom

qui est *Gambra*. Voyez les
Relations Angloises des
VI, VII & VIII Tomes de
ce Recueil,

tales (61), qui fit partir deux Vaisseaux ; INTRODUCT. Son second voyage.
 le plus grand commandé par *De-Nets*,
 Capitaine de Marine au service du Roi,
 & l'autre par Beaulieu. Le President des
 Hollandois de Bantam donna ordre à
 tout ce qu'il y avoit de Matelots de sa
 Nation sur les deux bords François, de
 renoncer à leur engagement. Ils obéi-
 rent ; & l'inconstance eut sans doute
 plus de part à leur soumission que la fi-
 delité. Ce contre-tems obligea *De-Nets*,
 qui étoit revêtu du titre de Général, de
 vendre le plus petit des deux Vaisseaux
 à un Roi de Java. Mais n'ayant pas lais-
 sé de revenir avec pleine charge, son re-
 tour n'apporta aucun sujet de regret aux
 Intéressés.

Ils renvoyerent aux Indes, en 1619, Son troisième voyage.
 deux Navires & une Patache. Beaulieu
 fut choisi pour commander cette petite
 Flotte, avec le titre de Général, & c'est
 la Relation de ce voyage que Thevenot
 a publiée en 1696. Le malheur que le
 plus grand des trois Vaisseaux eut d'être
 brûlé à Jacatra fit perdre aux associés
 plus de cinq cens mille écus auxquels on
 faisoit monter sa charge. Cependant
 Beaulieu revint avec assez de richesses
 pour les dédommager avantageusement
 des frais de leur entreprise.

(61) Composée de Négocians de Paris & de Rouen.

INTRODUCT.
 Ses emplois
 à son retour.

Depuis son retour, il fut employé au service du Roi, sur-tout dans l'Isle de Rhé, pendant les guerres des Protestans. Ensuite le Cardinal De-Richelieu, qui connoissoit son merite, lui donna le commandement d'un vaisseau de cinq cens tonneaux, nommé la Sainte-Genevieve, pour se rendre avec l'armée du Comte D'Harcourt aux Isles de Saint-Honorat & de Sainte-Marguerite. Après avoir contribué à la prise de ces deux Isles, il suivit la même Flotte dans une expédition qu'elle fit en Sardaigne, où il continua de se distinguer par sa conduite & sa valeur. Mais étant revenu à Toulon en 1637, il y fut attaqué d'une fièvre chaude, dont il mourut au mois de Septembre, âgé de quarante huit ans.

A la rigueur, & pour s'attacher uniquement à l'ordre des années, il auroit fallu placer ce voyage avant ceux de Montdevergue & De-la-Haye. Mais dans un ordre plus utile & plus intéressant, qu'on s'est proposé de suivre, on a cru devoir donner le premier rang aux entreprises qui regardent les lieux dont on a déjà traité. L'Isle de Madagascar appartenoit aux premiers Volumes de ce Recueil, & l'on a déjà fait observer que c'est une omission des Anglois. Quel-

le apparence de revenir des Indes Orientales , vers des lieux au-delà desquels on a transporté si souvent la curiosité du Lecteur.

Les trois Vaisseaux dont le commandement fut confié au Général De Beaulieu , se nommoient le *Montmorency* , Amiral , du port de quatre cens cinquante tonneaux , équipé de cent vingt six hommes & de vingt deux pieces de canon ; l'*Espérance* , Vice - Amiral , de quatre cens tonneaux , cent dix sept hommes & vingt six pieces de canon ; & l'*Hermitage* , Patache de soixante quinze tonneaux , trente hommes & huit pieces de canon. Ils partirent de la Rade de Honfleur , le Mardi , 2 d'Octobre 1619 (62). La vûe des Côtes d'Afrique , à laquelle ils arriverent le 1. de Novembre , entre la riviere de Senegal & le Cap-Verd , servit à les conduire facilement vers la rade de Rufisque. Ils rencontrèrent , dans cette route , trois bâtimens à l'ancre , qu'ils reconnurent avec joie pour des François. C'étoient des Marchands de Dieppe & de Saint-Malo , dont le nom ne feroit pas un ornement pour ce Recueil , si l'infortune du Malouin , qui n'étoit qu'une Barque , commandée par un Capitaine

BEAULIEU.

1619.

Forces de
sa flotte &
son départ.

BEAULIEU.
1619.

Illes des
Idoles.

nommé *La-Motte*, n'appartenoit pas à la Relation de Beaulieu, par l'interêt qu'il y prit. Le vent ne lui ayant pas permis de s'approcher de ces trois Vaisseaux, il jeta l'ancre à une portée de canon ; & dans la nécessité de se procurer quelques rafraîchissemens, il envoya sa Patache aux *Illes des Idoles*, avec de la Raffade, des Couteaux & d'autres marchandises convenables aux Insulaires. Ces *Illes*, dont les autres Voyageurs ont pris peu de connoissance, sont vers les neuf degrés & demi de latitude du Nord. Elles sont couvertes de bois ; & si l'on excepte le Cap de Tagrin, elles peuvent passer pour les plus hautes terres qu'il y ait depuis le Cap Verd jusqu'au Cap de Sierra-Leona. Dans la grande *Idole*, qui est le plus au Sud, on trouve de l'eau, plusieurs sortes de fruits & de la volaille. Mais il faut se défier des Habitans, qui sont aussi redoutables par leur perfidie que par leur nombre ; & l'on manqueroit de prudence si l'on traitoit avec eux sans ôtages. La petite *Idole* offre aussi de l'eau. Quelques autres petites *Illes*, qui bordent les deux grandes, sont demeurées jusqu'aujourd'hui sans aucun nom ; & celui même d'*Idoles*, qu'on a donné aux deux grandes, ne leur vient que d'une

riviere de la terre ferme , dont elles sont éloignées de trois ou quatre lieues. Leurs Habitans sont Negres, grands chasseurs, livrés à la même idolatrie que les Negres du Continent , & fort avides de la chair des éléphans , dont ils vont vendre le morfil dans la riviere de Tagrin (63). Beaulieu , sans attendre le retour de sa Patache , s'avança vers le Cap de *Sarlione* (64) , où il lui avoit promis de demeurer à l'ancre , dans la troisieme anse. Il y perdit un trompette Anglois , qui se noya dans un ruisseau de la plus belle eau du monde , en voulant s'y rafraîchir. Les maisons des Negres lui parurent beaucoup mieux bâties qu'au Cap-Verd ; mais elles sont environnées d'Idoles fort hideuses , & de têtes d'oiseaux & de singes , auxquelles les Habitans font leurs offrandes & leurs presents. Les François trouverent , dans cette troisieme anse , beaucoup de commodités , telles que du bois à brûler , de l'eau excellente , quantité de citrons , qui ne leur coutoient que la peine de les cueillir , des oranges , des bananes , du riz , qu'on leur donnoit en échange

Beaulieu se
rend à Sierra
Leona.

(63) Page 2. La violence des brisans ne lui permit pas de s'approcher du rivage opposé à leurs Isles.

(64 Corruption des Matelots pour Sierra Leona. Voyez le quatrieme Tome de ce Recueil.

BEAULIEU. 1619. pour un poids égal de sel, & du poisson en abondance. Mais, il ne faut pas compter sur la volaille, qui y est très rare, ni sur les bestiaux & sur la chasse (65).

Nouvelle qu'il reçoit du massacre de plusieurs François. La Parache étant revenue, Beaulieu n'étoit arrêté que par la nécessité de faire quelques réparations à son gouvernail; lorsque le 3 de Décembre, au soir, un Negre armé de son arc, d'une épée & d'un couteau, & conduit par un autre Negre qui lui servoit d'interprète, vint lui apprendre, de la part du Roi de cette contrée, que la Barque de Saint-Malo ayant remonté la rivière, avoit été surprise par les Portugais, qui avoient un établissement dans ce lieu, & que le Capitaine avoit été massacré avec tout son équipage. Il douta d'abord si cet avis n'étoit pas un artifice des Negres, pour l'engager à faire partir, dans le premier mouvement de la vengeance, une partie des gens qu'il avoit à terre, & procurer ainsi plus de facilité à surprendre les autres. Cependant après avoir considéré que le Capitaine Malouin étoit foible d'équipage, & qu'il s'étoit engagé effectivement dans la rivière pour aller couper du bois de teinture, il trouva tant de vraisemblance

te dans le recit du Negre , sur-tout avec la connoissance qu'il avoit du caractère des Portugais d'Afrique , que l'honneur de la France lui parut intéressé à ne pas laisser cette perfidie sans punition. Il demanda aux deux Negres s'ils vou-
loient s'embarquer avec ses gens , pour leur servir de guide jusqu'à *Sasena* , où les Portugais étoient établis , à sept ou huit lieues de l'embouchure de la riviere. Non seulement ils acceptèrent cette proposition ; mais d'autres Negres apprenant qu'il étoit question d'aller tuer des Portugais , offrirent leur secours , sans en être sollicités , & promirent d'aller où l'on voudroit les conduire. La Patache fut armée aussi-tôt , avec un renfort de dix hommes. On y joignit la grande Chaloupe du Vice-Amiral , qui fut équipée de vingt hommes & de quatre pierriers , & une autre Barque avec un équipage renforcé. Cette petite Flotte partit sous le commandement de Montevrier. Elle employa cinq jours à chercher des passages dans la riviere & à surmonter d'autres obstacles. Mais à la fin , elle trouva le canal si étroit & coupé par tant de rochers , que la Barque même ayant touché plusieurs fois , Montevrier se vit forcé de revenir , le 8 , sans avoir pu

BEAULIEU.

1619.

Mesures
qu'il prend
pour les ven-
ger.

Elles réuss-
sissent mal.

BEAULIEU.
1619.

découvrir les Portugais. Beaulieu demeura content d'avoir du-moins persuadé aux Negres que les François n'avoient pas manqué, par leur faute, au devoir d'une juste vengeance. Le Capitaine du Vaisseau de Dieppe étant venu le voir à bord, lui apprit qu'il avoit vû, dans l'Isle de Saint-Vincent, un Navire Hollandois d'environ quatre cens tonneaux, qui alloit porter, à Bantam, la nouvelle d'un accord entre l'Angleterre & la Hollande, pour terminer les différens que l'interêt du commerce avoit excités aux Indes entre ces deux Nations (66).

Chagrins
qu'il empor-
te de cette
Baye.

Cette nouvelle causa peu de joie au Général Beaulieu, qui avoit espéré de tirer divers avantages de leur mesintelligence. Il ressentit aussi quelque chagrin de la maladie d'un grand nombre de ses gens, que cinq semaines de repos n'avoient pû tout-à-fait rétablir, & de la perte d'un Gentilhomme, qui mourut d'une fièvre chaude après avoir mangé quelque mauvais fruit. Enfin, n'ayant point emporté beaucoup de satisfaction de l'Afrique, il déclara heureux celui qui peut éviter de relâcher sur cette Côte (67).

(66) Voyez ci-dessus la Relation de Vanden-Broeck. C'est ainsi que les

Journaux servent mutuellement à se confirmer.

(67) Page 4.

Le caractère d'observateur exact & curieux, que Thevenot lui attribue, commence à paroître ici dans ses remarques sur les variations de l'aiguille aimantée (68), & sur d'autres Phénomènes qui ne manquent pas de s'offrir dans une longue navigation. Pendant un calme qui arrêta sa Flotte le 3 de

(68) Voici les remarques sur cet article, jusqu'à la Baye de la Table. » A la hauteur de trois degrés cinq minutes de latitude du Nord, nous avons trouvé au lever du soleil que l'aiguille Nord étoit trois degrés $\frac{1}{2}$. Le 24 Janvier 1620 sous le Tropique du Capricorne, avions treize degrés de variation d'aiguille au Nord-Est. Premier de Février, avons commencé d'avoir les vents d'Ouest & autres vents variables, par les trente degrés de hauteur du Sud, & avions treize degrés $\frac{1}{2}$ de variation Nord Est. Le 3 de Février, avons fait observation au lever du soleil, & trouvé que l'aiguille Nord étoit treize degrés; ce qui m'a étonné, croyant que la variation dût augmenter; au contraire elle diminua; ce qui me fait juger les dites variations é-

» tre irrégulières, & qu'il » n'y a nulle règle qu'on » puisse dire générale aux » dites observations, comme les Portugais & autres se » sont imaginés que ladite » aiguille étoit fixe en deux » Meridiens qui coupent » le monde en quatre parties, & qu'elle montoit » jusqu'à vingt deux degrés $\frac{1}{4}$, & puis redescendoit à être fixe lorsqu'elle rencontroit un des Meridiens, ce que j'ai trouvé très faux, tant en ce voyage qu'au précédent. L'observation d'aujourd'hui me le confirme, attendu que la dernière variation que j'ai prise étoit de treize degrés $\frac{1}{2}$, & qu'aujourd'hui que je suis encore élevé près d'un degré vers le Pole antarctique, je ne trouve que treize; ce qui est diminuer au lieu d'augmenter. Le temps & l'expérience me rendront certain de cela ayant la fin du voyage.

BEAULIEU.
1619.

Février , après avoir passé la ligne , il vit autour de son Navire deux grands poissons dont le bec étoit d'une longueur extraordinaire , & qui étoient de ceux qui percent quelquefois d'un coup de bec le Navire le mieux doublé (69). C'est une merveille , dit-il , qu'il n'auroit pas crûe facilement , s'il n'eût vû entre les mains de Mr De Villars-Houden , Gouverneur de Dieppe , un morceau du bec ou de la corne d'un de ces poissons , qui avoit été trouvé dans le bordage d'un vaisseau de la même ville. Le Capitaine Du-Val , qui commandoit ce Bâtiment , s'étoit apperçu dans sa traversée de la Côte du Brésil vers le Cap de Bonne-Esperance , à peu près à la même hauteur où Beaulieu se croyoit alors , que son Navire avoit reçu quelque ébranlement extraordinaire. En arrivant à Dieppe , il le fit échouer pour les réparations ; & ses doutes furent éclaircis , lorsqu'environ cinq ou six pieds dans l'eau , les Calfateurs rencontrent dans le bordage un bout de corne , semblable par la couleur & la substance à la dent d'un cheval marin , mais fort droite , & d'un pouce & demi d'épaisseur. Elle avoit percé le doubla-

(69) C'est apparemment l'Espa lon , que d'autres nomment aussi Empereur , Epée , & Poisson à scie.

ge, le bordage; & pénétrant encore d'un pouce dans le membre, elle s'étoit rompue à l'uni du doublage, par laquelle secouffe apparemment qui avoit empêché le poisson de la retirer. Un Marinier de Dieppe, nommé Nicolas Canu, avoit raconté aussi à Beaulieu, que dans les mêmes Mers la Chaloupe de son Vaisseau avoit été percée par un de ces monstres, qui avoit achevé de l'ouvrir en se débattant pour retirer son bec; de sorte que ceux qui étoient dedans eurent à peine le temps de monter à bord, d'où ils virent couler la chaloupe à fond, sans pouvoir sauver leurs hardes. Ceux que l'Auteur eut l'occasion d'observer pouvoient n'être que des petits. Il en considéra un plus particulièrement que l'autre. Sa longueur étoit d'environ dix pieds, sans y comprendre le bec. Il ne paroissoit pas tout-à-fait si gros qu'un marsouin. Sa couleur étoit un bleu obscur; mais les fanons, qui étoient fort grands, & toute la queue, étoient ou paroissoient, dans la mer, d'un azur très vif. Il avoit sur le dos un fanon semblable à celui du Requin, qu'il faisoit quelquefois sortir de l'eau comme le même animal. Sa tête ne ressembloit pas mal à celle d'un Marsouin, mais elle étoit plus

BEAULIEU.
1619.

Conjecture
sur les pro-
priétés d'un
poisson.

longue. Au lieu de muzeau, il avoit cette corne, ou ce bec, qui pouvoit être d'environ deux pieds de long, fort pointue, & de deux pouces de diametre. C'est un poisson fort leger, que Beaulieu vit plusieurs fois s'élan- cer sur quelques bonites & sur des al- bicores, auxquelles il fait une guerre continuelle. Il leur faisoit des blessu- res, qui laissoient de grandes raches de sang dans la mer. Aussi les Matelots remarquerent-ils que les bonites & les albicores, qu'ils prenoient dans cette route, étoient quelquefois blessées. Beaulieu ajoute, comme une conjec- ture, que ces monstres, entre lesquels il ne doute pas qu'il n'y en ait de beau- coup plus grands, sont apparemment ennemis des Baleines, & que lorsqu'ils heurtent un vaisseau, ils croient peut- être attaquer une Baleine. Mais il de- meura persuadé qu'un petit Navire, qui seroit percé de leur bec auroit à craindre le naufrage; & qu'un grand vaisseau même, pourroit être entamé dans certains endroits où l'animal bri- fant quelque planche à force de se dé- battre l'exposeroit au même danger.

Especies
Angulieres de
poissons.

Dans la continuation du calme, qui dura jusqu'au dix, Beaulieu vit des substances blanches, plus grosses, qu'un

œuf d'autruche qui flottoient sur l'eau, & qui s'enfonçoient lorsque le Navire en étoit à cinquante ou soixante pas. On les auroit prises pour des têtes d'hommes sans poil; & quelques gens du bord croyoient y remarquer deux yeux noirs & une bouche. L'Auteur observa aussi une étrange sorte de poisson, de la longueur d'une moyenne lamproye & de la même rondeur, mais qui avoit au-dessus de la tête un grand aileron, ou une crête d'un pied de haut. Cette crête continue en s'abaissant, jusqu'au bout de la queue. L'animal nage sur le côté; & dans cette situation, son aileron paroît fort large & de figure triangulaire. Quelques-uns de ces poissons se firent voir hors de l'eau. La couleur de leur aileron est cendrée; mais ils ont le corps tout à fait blanc (70).

La flotte Françoisë mouilla, le 15 de Mars, dans la Baye de la Table (71), où les orages du Sud Ouest la retinrent jusqu'au 13 d'Avril. Quelque prix qu'on attache aux observations de l'Auteur,

(70) Journal de Beaulieu, p. 6.

(71) Il raconte qu'ayant mesuré avec les gonomètres, la hauteur de la montagne de la Table, il trou-

va depuis son aire, prise au rivage de la mer, jusqu'au sommet à la ligne perpendiculaire, mille trois cents cinquante pieds de Roi.

BEAULIEU.
1619.
Cadavres,
que l'Amir
prend pour
des Danois.

Eclaircisse-
mens qu'il
tire de plu-
sieurs let-
tres trou-
vées sous
une pierre.

elles n'ajouteroient rien ici à celles de Kolben. Mais il trouva sur le rivage de la Baye plusieurs cadavres d'hommes tués, avec quelques habits dispersés aux environs; &, le long du ruisseau, un petit Fort de gazon, bien flanqué, qu'il prit pour un ouvrage des Danois. Ses gens lui amenerent deux Negres, dont l'un sçavoit quelques mots d'Anglois; mais il les prononçoit si mal, qu'il ne pouvoit se faire entendre que pour demander du pain. Le 28 de Mars, lorsqu'on se disposoit à lever l'ancre, quelques Matelots, revenant de l'Isle qui est à deux lieues du mouillage au Nord-Ouest, en apportèrent deux paquets de toile godronnée, qu'ils y avoient trouvés sous une grosse pierre. Beaulieu en fit ouvrir un, qui étoit enveloppé d'une plaque de plomb sous la toile, & qui contenoit, dans un petit sac, des lettres en langue Hollandoise, dont le papier s'étoit conservé fort sec. Les unes étoient de l'Amiral *Veraghen*, qui avoit passé par cette Baye, le 2 de Février de la même année, & qui informoit ceux de sa Nation, entre les mains desquelles ces lettres pourroient tomber, de l'état des affaires Hollandoises aux Indes Orientales. D'autres, en lan-

gue Angloise, étoient d'un vaisseau de cette Nation, parti de Tikou, dans l'Isle de Sumatra, pour aller informer la Compagnie de Londres des mauvais traitemens que ses Facteurs essuyoient aux Indes de la part des Hollandois. D'autres enfin contenoient la nouvelle du Traité qui avoit été conclu nouvellement entre ces deux Puissances.

BEAULIEU.
1619.

Beaulieu se contenta de prendre copie de toutes ces lettres, qui avoient été laissées successivement dans l'Isle, & fit remettre les originaux dans le lieu où ses gens les avoient trouvés. Mais les éclaircissmens qu'il y avoit lûs, sur les affaires de Java, le jetterent dans une grande incertitude. Il y apprenoit que les Hollandois avoient assiégé la ville de Bantam avec trente cinq Navires; que la disette des vivres avoit obligé les Anglois d'en sortir; que les hostilités étoient si sanglantes dans ce siège, que les deux Partis s'envoyoient mutuellement les têtes des Prisonniers (72).

Quelle apparence de se rendre à Bantam, où les ordres de sa Compagnie ne laissoient pas de l'appeller? & quand il auroit pû se promettre de trouver les habitans disposés à le recevoir,

(72) *Ibid.* page 10. Voyez les Relations Hollandoises du Tome XXXII de ce recueil.

BEAULIEU.
1619.

pouvoit-il espérer que les Hollandois , avec des forces si considérables , lui accordassent la liberté du passage , eux dont la jalousie s'efforçoit d'exclure des Indes tous leurs concurrens de leur commerce.

Beaulieu
envoye de-
vant lui
son Vice-
Amiral à
Bantam.

Après avoir délibéré long temps , il prit le parti de se faire précéder par son Vice-Amiral , auquel il donna des instructions pour se rendre directement à Bantam. Une tempête violente , qu'ils essuyèrent ensemble , peu de jours après avoir remis à la voile , ne lui fit rien changer à cet ordre. Il continua plus heureusement sa route , jusqu'à la hauteur de Madagascar , où la nécessité de se procurer des rafraîchissemens le fit entrer dans la Baye de Saint-Augustin (73). De-là , passant aux Isles Comores , il mouilla dans celle de *Nangasie* , à douze degrés de latitude meridionale ; & les avis qu'il y reçut de quelques Arabes lui servirent beaucoup à régler sa navigation. Cependant elle fut malheureuse , non seulement par les calmes , qui la rendirent fort lente , mais encore plus par la mort d'un grand nombre de Matelots , sur les deux vaisseaux qui lui restoient. Un autre accident lui fit perdre quelques-uns

Pertes qu'il
fait dans sa
navigation.

(73) Ibid. Pages 15 & suivantes.

de ses plus braves soldats vers la côte de Malabar. Montevrier, son Lieutenant, lui ayant demandé la permission de reconnoître un Navire Indien qui tangeoit la terre, s'avança dans la Chaloupe avec vingt trois hommes. La facilité qu'ils trouverent à l'abordage leur fit naître l'injuste desir de s'emparer de ce Batiment. Ils trouverent peu de résistance à l'arriere; & la mort de quelques Indiens, qu'ils sacrifierent à leur avarice, sembloit les assurer de leur proye. Mais, tandis qu'ils se livroient au pillage, soixante ou quatre-vingt guerriers sortirent de l'avant, armés de piques, de sabres & de rondaches, & les forcerent de chercher leur salut dans la fuite, la plûpart blessés, & quelques-uns mortellement. Cependant les vainqueurs n'esperant pas le même succès contre les deux vaisseaux, dont ils ne pouvoient éviter la rencontre, prirent le parti de se sauver au rivage, avec ce qu'ils avoient de plus précieux. Beaulieu s'empara de leur Bâtiment. Il apprit de douze ou quinze vieillards qui n'avoient pû fuir, & qui lui demanderent grace à genoux, que les autres étoient des Marchands de Paname, près de Calecut, partis pour la Mecque, avec des Passe-ports Portugais;

BEAULIEU.
1619.

Générosité
de Beaulieu.

que s'étant sauvés au nombre de quatre-vingt, ils avoient emporté dans les Barques quarante mille ducats en espee, & qu'ils n'avoient laissé qu'environ douze cens livres d'opium, & quelques étoffes de peu de valeur (74). Beaulieu n'avoit pensé qu'à venger les gens de sa Chaloupe. Mais sa générosité le rendit sensible aux larmes de ces malheureux vieillards, dont les barbes blanches leur descendoient jusqu'à la ceinture. Il demanda aux blessés s'ils en reconnoissoient quelques-uns pour les meurtriers de leurs Compagnons; & s'étant assuré qu'on ne les avoit pas vus pendant le combat, non seulement il leur accorda la vie, mais il les laissa dans leur Navire, après en avoir tiré les vivres & quelques Marchandises.

Son inquiétude sur le sort de son Vice-Amiral.

Du Cap de Comorin, où les François étoient le 2 d'Octobre, ils employèrent deux mois à combattre successivement les vents & les calmes, pour arriver le Mardi, 1 Décembre, à Tikou, Port de l'Isle de Sumatra. Beaulieu s'étoit promis d'y rejoindre son Vice-Amiral. Mais il y apprit seulement qu'après avoir paru sur la côte, où les Hollandois avoient failli de le couler à fond, en feignant de le pren-

dre pour un Anglois , il s'étoit remis en mer avec beaucoup de malades. Son inquiétude lui fit prendre le parti d'envoyer à Bantam & à Achem , pour découvrir le sort d'un vaisseau dans lequel il avoit laissé cent vingt cinq hommes , en le quittant vers le Cap de Bonne-Espérance. Il fut bien-tôt informé qu'on ne l'avoit pas vû dans le Port d'Achem. Une Barque Indienne , dans laquelle il avoit fait partir pour Bantam son Maître Canonier , nommé Isaac Veron , homme intelligent , qui avoit passé plusieurs années , tant aux Moluques avec les Espagnols , que dans le détroit de la Sonde avec les Hollandois , & qui parloit fort bien la langue Malaye , revint le 19 , avec de fâcheuses nouvelles. Gravé , qui commandoit le Vice-Amiral , étoit à Jacatra , où les Hollandois l'avoient conduit de Bantam , sous prétexte que la guerre étoit trop sanglante devant cette dernière Ville , pour en laisser l'accès libre aux Marchands. Les maladies & d'autres accidens avoient réduit son équipage à vingt quatre ou vingt cinq hommes. Veron , qui écrivoit à Beaulieu , ne tenoit encore ces informations que d'un vaisseau Hollandois , qu'il avoit rencontré au Port de Surobay , qui appar-

BEAULIEU.

1619.

Nouvelles
qu'il en re-
çoit.

BEAULIEU.
1619.

tient, comme Tikou, à l'Isle de Sumatra ; mais il ajoutoit que profitant de cette rencontre pour continuer sa route, il esperoit d'arriver bien-tôt à bord du Vice-Amiral, & d'être informé par ses propres yeux.

Dans l'intervalle, le Roi d'Achem, averti de l'arrivée des François, avoit fait prier Beaulieu de se rendre dans son Port, avec des offres de faveur pour son Commerce & pour sa Nation. Les troubles de Bantam & la disgrâce du Vice-Amiral le déterminèrent à profiter de cette ouverture. Après avoir détaché, dans la Patache, vingt hommes sous le commandement du Capitaine Du-Buc, pour assister Gravé, soit à retourner droit en France s'il trouvoit le moyen de se charger à Bantam, soit à se rendre aussi dans le Port d'Achem, il quitta Tikou, le 3 de Janvier 1621. Ce ne fut pas sans y avoir fait quelques observations, qu'on ne lit dans aucun autre Voyageur (75).

Observa-

tions de l'Isle.
lieu sur Ti-
kou & le pays
voisin.

La hauteur de Tikou est de vingt minutes au Sud de la ligne. Le Pays est très haut dans l'intérieur des terres, & fort bas sur le bord de la mer. Il est

(75) Cette Place est celebre néanmoins dans tous les Journaux des Voyageurs Marchands. Voyez la description de Sumatra.

Couvert d'arbres , & bien arrosé de petites rivières , qui le rendent marécageux , & qui forment quantité de belles prairies , où l'on voit paître continuellement un grand nombre de buffles & de bœufs. Il n'est pas moins riche en volailles. On y trouve aussi fort abondamment les meilleurs fruits des Indes ; mais sur tout beaucoup de poivre , qui fait sa principale richesse. Avec tant d'avantages , la ville n'est pas considérable. Elle n'est éloignée de la mer que d'une demi - lieue. On voit , sur le rivage , quelques maisons , accompagnées d'une forte de halles , qui sont vis-à-vis une petite Isle où les vaisseaux demeurent à l'ancre. Toutes les maisons de Tikou , en y comprenant celles du rivage , ne montent pas à plus de huit cens ; la plupart bâties de roseaux & sans aucune commodité. Mais l'intérieur du Pays est fort peuplé , sur - tout le pied des montagnes , où croît le poivre. Les habitans de la ville sont Malais ; & sur toute la côte , jusqu'au pied des montagnes , on ne parle pas d'autre langue que celle qui porte aussi ce nom. Plus loin , l'Isle est habitée par des Peuples idolâtres , qui ne reconnoissent point le Roi d'Achem , & qui ont leur langage & leur

BEAULIEU.

1621.

Roi particuliers. Ils possèdent les mines d'or, qui produiroient beaucoup s'ils avoient plus d'habileté à les cultiver; mais ils ne recueillent les parties de ce metal que dans les ravines d'eau, ou dans quelques petites fosses qu'ils creusent pour les arrêter. Ils échangent leur or, avec les Hollandois ou les Insulaires de la Côte, pour du sel, du fer, des pagnes rouges de cotton, & pour des perles, qui se vendent bien à Tikou. Les Malais sont Mahometans, & leur attachement pour cette secte va jusqu'à la superstition; ce qui n'empêche pas que leur goût pour le vol ne rende le séjour du Pays fort dangereux. L'air d'ailleurs en est mal sain, sur-tout depuis le mois de Juillet jusqu'à la fin d'Octobre. Il y regne des fièvres mortelles, qui avoient emporté une partie de l'équipage du Vice-Amiral. Aussi Beaulieu juge-t-il qu'on n'y verroit jamais d'Etrangers, s'ils n'y étoient attirés par l'abondance du poivre. Ce précieux fruit se recueille dans toutes les saisons; mais particulièrement au mois de Décembre, de Janvier & de Février. On n'en pouvoit acheter alors sans la permission du Roi d'Achem, dont il falloit avoir obtenu des lettres; & Beaulieu, pour avoir ignoré cette loi, ne

put se procurer à Tikou, qu'environ huit mille livres de poivre, qu'il avoit fait venir de Priaman pendant la nuit (76).

Dans sa route vers le Port d'Achem, il alla mouiller devant *Barros*, une des principales Places de cette Côte, où le Commerce n'est pas permis plus qu'à Tikou sans la permission du Roi. Elle est également éloignée d'Achem & de Tikou. Le Pays est agréable & fertile; mais le poivre n'y croît pas; & sa principale richesse consiste dans une grande abondance de Benjouin, qui sert de monnoie aux Habitans. Il produit aussi beaucoup de camphre. Un vent de terre, qui ferma l'entrée de Barros à Beaulieu, ne lui permit pas de prendre un Pilote du Pays, pour s'engager dans les Isles qui bordent la Côte d'Achem. Ce contre-temps lui fit employer huit jours à faire quatre lieues, parce qu'étant sans guide, il s'obstina mal-à-propos à passer par le canal qui est le plus proche de la terre & qu'il voyoit seul ouvert. Il y trouva des vents de Sud-Est, qui lui étoient directement contraires, & qui l'exposèrent au dernier danger. Mais après avoir perdu une ancre, il parvint avec

BEAULIEU.
1621.

Il se rend
au Port d'A-
chem.

Barros, un
des princi-
paux Ports
de Suma-
tra.

BEAULIEU.
1621.

Plaisan-
te erreur de
Beaulieu.

beaucoup de peine à l'embouchure de la rivière, qu'il reconnut à la Forteresse qui défend ses bords, & dans laquelle on distingue la Mosquée (77).

Il trouva, dans la rade, un vaisseau Anglois de six cens tonneaux, près duquel il alla mouiller. Dès le même jour, 30 de Janvier, plusieurs Officiers du Roi vinrent le féliciter de son arrivée & le presserent de descendre, avec des instances qui lui firent juger que ce Prince étoit impatient de le voir. Cependant lorsqu'il se fut mis dans sa Chaloupe, pour entrer dans la rivière, il reconnut que le seul motif de cette ardeur étoit de lui faire payer les droits, qui monterent d'abord à plus de quatre-vingt piastras. Il descendit près du Comptoir des Anglois, dont le Directeur lui offrit un logement. Mais n'osant se fier tout d'un coup à ces apparences de civilité, il prit le parti de retourner le soir à bord. Le Directeur du Comptoir Hollandois lui avoit fait les mêmes offres : cependant, lorsqu'il revint à terre, il rencontra quelques Portugais, à qui le Roi d'Achem avoit fait mettre les fers aux pieds, qui lui conseillèrent de se défier également de ces deux Nations. C'est dans les ter-

mes de l'Auteur que je dois expliquer les motifs d'un avis si grave, pour ne me rendre suspect d'aucune altération.

BEAULIEU.
1621.

» Ils m'adviferent qu'ils sçavoient
 » de certain que les Hollandois & les
 » Anglois avoient résolu de m'empoisonner, & disoient sçavoir cela de
 » celui même à qui ils avoient ordonné d'apprêter le morceau, qui étoit
 » un *Cappade*, ou chatré, demeurant
 » en la maison des Anglois & à leur
 » service. Je les remerciai de l'avis, &
 » leur dis que je ne croyois pas qu'en la
 » maison des Anglois on voulût me
 » jouer ce tour-là; toutefois que je
 » m'en donneroie de garde. Sur cela ils
 » me dirent qu'ils sçavoient bien que
 » j'irois dîner aujourd'hui, & que je
 » n'y allasse pas : & quelques-uns d'en-
 » tre'eux m'en prioient avec grande af-
 » fection disant qu'il leur restoit une
 » seule esperance de sortir de captivité,
 » qui étoit par mon moyen, & ainsi
 » qu'ils avoient intérêt à ma conserva-
 » tion. Je leur dis que je ne pouvois
 » m'excuser d'y aller aujourd'hui, puis-
 » que j'avois promis. Environ deux
 » heures avant ce rencontre, Mr. Re-
 » noué, Prêtre, m'avoit averti qu'un
 » Matelot de mon équipage, nommé

Les Anglois
& les Hollan-
dois sont ac-
cusés de vou-
loir l'empoisonner.

BEAULIEU.

1621.

» *La-Caraque*, lui avoit dit environ la
 » même chose. Je fus voir quelques
 » maisons, qui ne m'accommodoient
 » point, & de-là je fus dîner en la mai-
 » son des Anglois; le Capitaine de la-
 » quelle, nommé *Maître Robert*, me
 » fit très bonne reception, & encore
 » meilleure chere : & je ne m'aperçus
 » point qu'ils me donnaissent rien à boi-
 » re & à manger, qu'ils n'en usassent
 » de même..... Le lendemain, 2 de
 » Février, je me suis trouvé fort mal.
 » Depuis dix heures du matin jusqu'à
 » quatre heures de relevée, j'ai fait
 » plus de quarante selles; & depuis
 » quatre heures de relevée jusqu'à mi-
 » nuit, de grands vomissemens : telle-
 » ment que craignant que l'avis des
 » Portugais ne fût véritable, j'ai pris
 » du cocos des Maldives, qu'on tient
 » par-deça pour assuré contre-poison,
 » avec du bezoard, & le lendemain
 » prins encore de cette médecine : &
 » encore que je fusse extrêmement las &
 » debile, je ne laissai d'aller à terre (78).

Beaulieu prit une grande maison sur
 le bord de la riviere, après être con-

Précautions
 que la pru-
 dence lui fait
 prendre.

(78) L'accusation d'em-
 poisonnement est répétée
 dans quelques autres en-
 droits du Journal. Cepen-
 dant il semble que le té-

moignage de quelques Ma-
 telots n'emporte pas con-
 viction. La maladie même
 de Beaulieu pouvoit être
 l'effet de la bonne chere.

venu de cinquante piaſtres par mois pour le prix du loyer ; dans la réſolution d'éviter toute ſorte de commerce avec des amis ſi dangereux. Il comprit qu'ayant non ſeulement à défendre ſa vie contre leurs artifices , mais à détruire les préventions qu'ils pouvoient avoir inspirées au Roi d'Achem & à ſes Officiers , il ne devoit rien épargner pour ſe faire un Protecteur du Roi même , dans ſa première audience. Il avoit apporté , de France , pluſieurs lettres de cachet en blanc. Il prit le parti d'en faire adreſſer une au Roi d'Achem , & de lui faire dire que ce qu'il avoit à lui préſenter venoit de la part du Roi de France , quoique la lettre n'en fît aucune mention. Il la fit traduire en Portugais ; & pour adreſſe il fit mettre à *notre très cher Frere le Roi d'Achem*. Le ſceau qui contenoit les Armes de France , en cire rouge , fut appliqué auſſi proprement que ſi la lettre étoit venue de France toute fermée. A l'égard des préſens , il ſe garda bien d'employer des chaînes de verre maillé & d'autres marchandises de peu de valeur , dont ſa Compagnie avoit jugé à propos de le charger. C'eût été donner occaſion à ſes Ennemis de publier qu'il ſe couvroit fauſſement du nom de ſon Prince.

BEAULIEU.

1621

Présens

qu'il destine
au Roi.

Il choisit, entre ce qu'il avoit de plus précieux, des armes complètes de Cavalier, entièrement gravées & dorées; un coutelas d'Allemagne, dont la garde étoit aussi dorée, & dans laquelle jouoit un pistolet, qui prenoit feu en poussant un bouton de l'autre côté de la coquille: six mousquets, dont les canons étoient dorés & gravés, & le fût enrichi de nacre de perle: deux fers de pique, émaillés & dorés. Un très grand miroir, qui se trouva cassé, mais qu'il ne présenta pas moins dans sa caisse, en témoignant son regret de cet accident: deux pieces de camelot ondé cramois: deux grands flacons, pleins d'excellente eau-rose (79).

Plusieurs Négocians de diverses Nations, dont on reçut la visite, trouvèrent ces présens magnifiques; sur-tout le Capitaine d'un Navire de Surate, qui lui dit hardiment que cette galanterie seroit mieux employée à la Cour du Grand-Mogol, qu'à celle d'Achem. Les Officiers du Roi n'en parurent pas moins frappés: mais cette raison même leur faisant souhaiter que de si belles pieces fussent en plus grand nombre, ils pressèrent Beaulieu d'y en joindre d'autres; en lui représentant que leur

Roi étoit un des plus puissans Princes de l'Inde. Il leur répondit, avec fermeté, qu'il connoissoit la grandeur du Roi d'Achem, mais qu'il ne sçavoit pas moins la valeur de ce qu'il leur représentoit.

BEAULIEU.
1621.

Le jour de l'audience fut un jour de Fête, dans Achem, par la magnificence de la marche. Ces descriptions, qui flattent la vanité d'un Voyageur, ne peuvent être répétées dans chaque Journal, quoiqu'elles en fassent quelquefois le principal ornement. Ici on peut se rappeler ce qu'on a lû de plus éclatant dans ce genre, à la Cour d'Achem, & supposer à l'honneur de Beaulieu qu'on y ajouta de nouvelles distinctions en sa faveur. On le fit attendre quelques momens à la porte de la chambre du Roi, qui est couverte de lames d'argent. Un Eunuque vint dire au Sabandar, qui servoit d'introducteur, que le Roi se trouvoit indisposé, mais que le Capitaine François étant si proche, Sa Majesté se feroit un effort pour le recevoir. Deux Officiers de la Cour prirent aussi-tôt Beaulieu par les mains & le conduisirent au pied de l'Estrade du Roi, qui étoit élevé d'environ deux pieds. On étendit un tapis de Turquie, sur lequel on le fit asseoir, les jambes

Audience.

BEAULIEU.
1621.

croisées, suivant l'usage du Pays. Il salua le Roi, suivant le même usage, en joignant les mains & les portant au front, avec une légère inclination de tête. Mais quoique l'usage n'oblige point de se découvrir, il ôta son chapeau, » parce qu'il n'étoit point accoutumé, dit-il, à le tenir sur sa tête en » parlant à des personnes de ce rang (80).

Le Roi d'Achem avoit été si satisfait de ses présens, qu'il lui fit dire par le Sabandar, que dix bahars d'or lui auroient causé moins de plaisir. Il demanda si le Roi de France avoit un grand nombre de ces belles armes. Il promit de traiter Beaulieu avec une considération spéciale, parce qu'il lui avoit offert ce qu'il y avoit de plus conforme à son goût. La lettre fut lûe, & les propositions de commerce accordées.

Beaulieu recevoit des marques extraordinaires de considération. Quelques jours après, la santé du Roi étant rétablie, Beaulieu fut rappelé au Palais, & reçut des marques si extraordinaires d'estime & d'affection, qu'après cette Audience le Sabandar lui jura qu'il n'avoit jamais vû d'Etranger si favorisé à la Cour d'Achem (81). Après lui avoir fait présenter le betel, dans un grand vase

(80) *Ibid.* page 50.

(81) *Ibid.* page 55.

d'or, dont le couvercle étoit couvert d'émeraude, le Roi lui fit diverses questions sur la grandeur & la puissance des Princes Chrétiens. Ensuite trente femmes entrèrent dans la salle, qui étoit tendue & couverte de tapis de Turquie, chacune portant entre les bras un grand vase d'argent couvert qu'elles mirent sur le tapis. Chaque vase étoit revêtu d'une toilette de soie, mêlée de fil d'or, qui pendoit jusqu'à terre, & dont les bords étoient enrichis de pierreries. Ces femmes étant demeurées debout pendant quelques momens, le Roi donna ordre qu'on servît à dîner devant Beaulieu. Alors les vases furent découverts. On tira de chacun, six plats d'or, remplis de confitures, de viandes, & de pâtisseries. Beaulieu se vit environné, dans un instant, de vaisselle d'or, & de divers autres vaisseaux du même métal, dont quelques-uns contenoient de l'eau & d'autres breuvages. Il ne toucha qu'au riz, auquel il trouva le goût de nos massépains. Le Roi lui fit servir à boire, dans un vase d'or, porté par un Eunuque dans un grand bassin du même métal. Il crut pouvoir vider le vase, en buvant à la santé de ce Prince : mais la liqueur étoit si forte, que s'imaginant avoir ayallé du feu, il

BEAULIEU,
1621.

Festin que le
Roi lui don-
ne.

BEAULIEU.
1621.

fut pris d'une grande sueur qui l'obligea de s'arrêter (82).

Le Roi lui dit, en souriant, qu'il devoit achever, puisqu'il avoit bû sa santé; & que pour lui, si ses incommodités lui eussent permis de boire celle du Roi de France, il auroit vuidé sa coupe de bonne grace. Beaulieu supplia Sa Majesté de permettre qu'il se fît apporter quelque liqueur moins forte. On lui en servit d'autres, en le pressant de boire & de manger. Mais il avoit peu d'appetit; & souffrant beaucoup de la posture où il étoit, assis, les jambes croisées, sans pouvoir montrer le bout des pieds, il fit demander par le Sabandar, que la bonne chère fût abrégée.

Divertis-
sements qui le
suivent.

Aussi - tôt qu'on eut levé tous les mets, on mit à leur place, entre le Roi & Beaulieu, un beau tapis à fond d'or. Quinze ou vingt filles étant entrées successivement, un petit tambour à la main, & s'étant rangées le long de la muraille, accorderent leurs voix avec leur instrument, & chanterent les Conquêtes du Roi. Deux autres filles, qui entrèrent bien-tôt par une petite porte, frapperent Beaulieu par l'éclat de leur beauté & par la richesse de leur

habillement. Il eut peine à comprendre qu'elles pussent être si blanches dans un pays si chaud. A l'égard de leurs habits, tout étoit d'or; & les termes lui manquent pour cette description (83). C'étoient deux danseuses, qui n'amuse-

BEAULIEU.

1621.

(83) Elle est assez singulière pour mériter d'être rapportée dans ses termes :

» Premièrement, par-dessus leurs cheveux, elles avoient une sorte de chapeau fait de papillotes d'or, qui brilloient beaucoup, avec une pennache d'un pied & demi de haut, fait aussi de papillotes, & portoient ce chapeau pendant sur une oreille. Elles avoient de grands pendans d'oreilles, faits aussi de papillotes l'or, qui leur tomboient jusques sur les épaules; le col quasi tout couvert de carquans d'or, & par-dessus les épaules une sorte de ruban qui serroit le col, & s'étendoit en pointes courbées, comme on représente les rais du soleil; le tout de platines d'or fort curieusement gravées. Par dessous, une chemise ou *Baju* de toile d'or, avec soie rouge qui leur couvroit la poitrine, & avec une grande ceinture fort large, faite de papillotes d'or. Elles étoient ceintes au-dessus des hanches, où

» étoit attaché un pagne de toile d'or à la façon du Pays; & par-dessous, un caleçon, aussi de toile d'or, qui ne passoit pas le genou, où pendoient plusieurs petites sonnettes d'or. Les bras & les jambes nus; mais depuis le poignet jusqu'au coude, tout couverts de grosses menilles & jazerans d'or, avec pierres; comme aussi au-dessus du coude & depuis la cheville des pieds jusqu'au gras des jambes. A la ceinture avoient chacune un cis ou poignard, la garde & fourreau couverts de pierres, & en la main un grand éventail d'or, & plusieurs petites sonnettes à l'entour. Elles vinrent sur le tapis avec beaucoup de gravité, à la cadence des tambours & des voix; où aussi-tôt elles se prosternerent à genoux devant le Roi: puis ayant fait le *Sombay* (qui est le salut) mettant les mains jointes sur la tête, commencèrent à danser un genou à terre, avec divers mouvemens

BEAULIEU.
1621.

rent que le Roi & Beaulieu ; car ceux qui étoient avec eux dans la salle tinrent continuellement les yeux fermés. Il est défendu, sous peine de la vie, aux Sujets du Roi d'Achem, de regarder jamais ses femmes. Beaulieu, qui n'ignoroit pas cette loi, n'en tint pas moins les yeux ouverts, dans l'idée, dit-il, que le Roi n'avoit pas fait venir ses femmes pour un aveugle, & qu'il vouloit lui faire admirer sa magnificence & sa galanterie (84).

Difficultés
que Beaulieu
trouve pour
le Commer-
ce.

Malgré tant d'honneurs & de caresses, il n'obtint pas toute la liberté qu'on lui avoit fait espérer pour son Commerce. Le Roi vendoit lui-même du poivre aux Etrangers (85). Les Troubles de Bantam étoient une occasion

» du corps, des bras & des
» mains, puis debout,
» avec beaucoup de dispo-
» sition & en cadence.
» Elles mettoient quelque-
» fois la main cris ; puis
» autresfois, comme si el-
» les eussent tiré de l'arc ;
» après, comme si elles
» eussent eu la rondache
» & le coutelas en main.
» Cela dura environ de-
» mi-heure : puis se remi-
» rent à genoux devant le
» Roi, à mon avis, bien
» lassés, car il me sembloit
» qu'elles avoient chacune
» plus de quarante livres

» d'or sur elles ; & néan-
» moins elles danserent
» avec beaucoup de lege-
» reté & de bonne grace ;
» & pour avoir vû baller
» diverses fois en France, je
» m'imagine que si ceux
» qui se disent y entendre
» avoient vu cette danse, ils
» diroient que cela ne sen-
» tiroit point son barbare.

Ibid. pages 54 & 55.

(84) *Ibid.* page 55.

(85) Malheur au Com-
merce, observe Beaulieu,
lorsque les Rois devien-
nent Marchands.

favorable ;



LE ROY D'ACHEM



favorable , dont il vouloit profiter pour remplir ses coffres , en augmentant presque au double le prix des marchandises. Il refusoit même la permission d'en acheter dans les autres ports de sa dépendance ; & si , pour flatter Beaulieu , qui le pressoit continuellement , il permit en apparence aux Habitans d'Achem d'entrer en marché avec lui pour une certaine quantité de poivre , sans le contraindre pour le prix , il étoit sûr que la connoissance qu'ils avoient de ses intentions suffiroit pour les tenir en bride. Sa cruauté l'avoit rendu terrible. Chaque jour de son règne avoit été marqué par quelque ordre sanglant. Il s'étoit défait de tous les Princes de son sang , à l'exception de son fils , pour lequel même on commençoit à trembler , depuis qu'il l'avoit chassé avec beaucoup de rigueur. Il avoit exterminé presque entièrement l'ancienne Noblesse , & Beaulieu assure que pendant le séjour qu'il fit dans sa Capitale , on n'entendit parler que de supplices.

BEAULIEU,
1621.

Extrême
cruauté de
Roi.

Cependant il ne cessoit pas d'amuser les François par des promesses. Outre le mérite de leurs présens , pour lesquels il conservoit toujours la même admiration , il se croyoit intéressé à les

Pourquoi il
retenoit Beaulieu.

BEAULIEU.

1621.

retenir, pour employer quelques-uns de leurs artistes, à divers ouvrages dont il faisoit son unique amusement. Beaulieu raconte qu'un jour, on vint l'avertir que ce Prince demandoit impatiemment à le voir. Il se hâta d'aller au Palais. Le Sabandar, qui lui en avoit apporté l'ordre, lui apprit en chemin que le Roi faisant beaucoup de cas des deux fers de pique qui étoient au nombre des présens, avoit voulu faire graver & dorer la pointe, qui n'étoit que fourbie jusqu'à la moitié du taillant. Il avoit chargé de ce travail un de ses ouvriers, qui les avoit mis au feu, pour y coucher l'or. Mais il avoit trouvé, en les retirant, que la première peinture en étoit partie. Il étoit allé aussi-tôt chez les François, dans l'espérance d'y trouver quelqu'un, qui fût capable de réparer sa faute. Un Orfevre de Rouen, nommé Houppeville, auquel il s'étoit adressé, lui avoit répondu que son metier n'étoit pas de travailler en fer.

Le Roi se fit apporter les fers de pique. Il les fit voir à Beaulieu, qui lui dit naturellement qu'il croyoit le mal irreparable. Cette réponse l'irrita si vivement contre le misérable qui les avoit mis au feu, que sur le champ il lui fit

Couper les deux poings (86).

Quelques jours après, un de ses

BEAULIEU.

1621.

Autres cruautés du Roi.

(86) *Ibid.* p. 52. Puis me dit qu'il avoit entendu que j'avois un Orfevre, qu'il me prioit de lui faire émailler un gros anneau d'or qui pesoit plus d'une once, qu'il me délivra. Je dis que je ne sçavois si cet Orfevre sçavoit émailler ou non, & que je ne l'avois jamais vû travailler. Il me répondit, par le Sabandar, qu'il sçavoit que l'Orfevre étoit habile homme, & qu'il avoit déjà promis à quelques-uns de travailler & d'émailler; qu'il le contenteroit, & me prioit d'avoir l'œil sur lui, & qu'il enverroit un de ses Orfèvres qu'il me montra, pour apprendre la méthode du mien. Il étoit extrêmement curieux de pierreries & orfèvreries, & avoit plus de trois cens Orfèvres, qui travailloient journellement pour lui: & sur cela, il me montra & fit voir un très grand nombre de pierreries en œuvre & hors d'œuvre, qu'il faisoit la plupart percer par deux endroits, faisant faire des colliers & chaînes de grandes émeraudes, & des bajus, ou casagues, à sa mode, tout brodées de ces pierreries, comme aussi diverses orfèvreries; comme de grands vais-

seaux d'or, couverts de pierreries, grand nombre d'épées, coutelas & poignards à leur mode, qui en étoient entièrement couverts, tant sur les gardes que sur les fourreaux: nombre d'agrafes, ou crochets, à mettre sur les casagues ou à la fente d'icelles, en forme de boutons, & me dit qu'en ce qu'il avoit de bajus, ou casagues, il y avoit plus de trois bahars d'or employés; (Un bahar est plus de trois cens cinquante livres, poids de France); & que s'il avoit employé six jours consécutifs à me montrer ses bijoux & pierreries, ils ne suffiroient pour me faire tout voir. Je ne sçais s'il me dit cela afin que j'admirasse ses richesses; mais tant-y-a qu'en deux heures de tems que j'ai été là, j'en ai vû un grand nombre, la plupart desquelles sont plutôt pierres de parade que de valeur; & hors de ses mains elles ne vaudroient pas à beaucoup près ce qu'il les estime. Néanmoins, parmi ces pierres, j'en ai vû quelques-unes de grand prix, principalement trois diamans, qui peuvent être de quinze à vingt carats chacun; deux fort grands rubis, & une

BEAULIEU.

1621.

coqs, qu'il avoit confié à la garde d'un des premiers Seigneurs de la Cour, ayant été vaincu dans un combat par un autre coq de moindre grandeur, il voulut sçavoir pourquoi le petit avoit plus de force que le grand. L'Orancaie, qui le voyoit en colere, répondit avec beaucoup d'humilité qu'il n'en pouvoit comprendre la raison; Et moi je la comprends, lui dit le Roi; c'est que vous avez mal nourri mon coq, & que vous lui ôtez son riz pour le donner à vos Maîtresses, ou que vous le mangez vous-même : là-dessus il donna ordre qu'on lui coupât une main par le poignet; ce qui fut exécuté sur le champ. Beaulieu vit sortir du Palais ce malheureux Seigneur, avec une de ses mains qu'il emportoit dans l'autre.

Mais rien n'approche d'un autre spectacle, dont il fut témoin. Le 24 de Mars, s'étant rendu à l'ordre du Roi qui l'avoit fait appeller, il trouva ce

émeraude vieille roche, qu'il eut dernièrement en sa conquête de Pera, qui est une des belles pierres qu'à ce que je crois se puisse rencontrer. *Ibid.* pages 52 & 53... Le Mercredi 17, & les jours précédens, j'ai été empêché à faire travailler notre

Orfevre pour le Roi, qui le charge toujours de nouvelle besogne; & voudrois à présent n'avoir jamais vû l'Orfevre dans le Navire, craignant que le Roi se plaçant à son ouvrage, ne retarde mon affaire pour faire émailler ses joyaux. *Ibid.*

Prince occupé dans sa chambre, à faire tourmenter cruellement cinq ou six femmes. Il perdit, à cette vûe, l'esperance qu'il avoit eüe d'en obtenir quelque faveur; quoiqu'il l'eût crüe d'autant mieux fondée, qu'il n'étoit venu au Palais que par ses ordres. Cependant, après l'avoir salué, il lui offrit quelques bijoux de l'Europe, qu'il jugea capables de partager son attention. Mais le cruel Monarque, tournant à peine les yeux sur ce qui lui avoit plû dans un autre temps, n'étoit attentif qu'à faire augmenter des supplices qui avoient déjà duré trois heures. Beaulieu faisi d'horreur, faisoit des vœux au Ciel, pour obtenir la liberté de sortir; d'autant plus qu'il voyoit autour de lui plusieurs Orancaies, qui trembloient aussi pour eux-mêmes. Enfin le Roi chargea quelques Officiers d'une autre exécution; & faisant enlever de sa présence les femmes qu'il avoit pris plaisir à tourmenter, il commanda qu'elles eussent les pieds & les poings coupés, & que les corps fussent jettés dans la riviere. Ensuite, se tournant vers Beaulieu, il lui demanda ce qu'il pensoit de sa rigueur. » J'étois si attenué, dit » l'honnête Voyageur, d'avoir vû si » long-tems supplicier proche de moi,

BEAULIEU.
1621.

Frayeur de
Beaulieu.

BEAULIEU.
1621.

» que je ne sçavois que lui répondre.
» Toutefois, contre ce que j'en pensois,
» je lui dis que les Royaumes ne se
» pouvoient maintenir sans la Justice.
» Alors il répliqua que s'il laissoit pas-
» ser sans punition ce qui étoit arrivé
» cette nuit, sa vie ne feroit gueres en
» sûreté (87).

(87) Ajoutons ici les
» éclaircissements de cette
» aventure. » Je fus encore
» là environ une heure ;
» que trouvant occasion
» de me retirer avec le Sa-
» bandar, nous sortimes
» du Château, & m'en-
» querant de lui de l'oc-
» casion des supplices, il
» me dit, que la nuit pas-
» sée, cinq ou six fem-
» mes de sa garde étant
» couchées, pour dormir,
» assez proche de sa cham-
» bre, une d'entrelles a-
» voit poussé un cri de
» frayeur ; ce qu'entendant
» le Roi, demanda ce
» que c'étoit, & fut ré-
» pondre que ce n'étoit
» rien. Et voyant que pour
» quelques autres deman-
» des qu'il fit, on ne lui
» repondoit à propos, il
» fit veiller le reste de la
» nuit celles qui étoient
» dans la chambre, leur
» donnant charge de bien
» écouter au travers les
» portes, & dissimula jus-
» qu'au point du jour, qu'il
» envoya querir prompte-
» ment celles qui avoient
» crié ; lesquelles étant de-
» vant lui, s'informa de
» l'occasion de ce bruit.
» Aucunes repondirent que
» ce n'étoit rien. Mais
» voyant qu'il se mettoit
» en colere, une lui dit
» que celle qui étoit pro-
» che d'elle avoit crié. Le
» Roi lui commande de
» dire promptement la vé-
» rité. Elle repondit que
» dormant, il étoit venu
» quelqu'un par-dessous
» le lieu où elle étoit, qui
» au travers de bambous
» ou roseaux qui leur ser-
» vent de lit, l'avoit pi-
» quée par la cuisse avec
» un crû ; que cela l'a-
» voit fait crier ; & que
» les autres s'étoient re-
» veillées. Alors le Roi
» leur demanda si elles
» avoient entendu quel-
» qu'un. Les unes dirent que
» non ; autres, que si :
» davantage, qu'elles a-
» voient trouvé le crû,
» que le Roi fit apporter,
» & qui ne fut reconnu de
» personne. Alors il en-

Cette férocité ne l'empêcha point d'accorder à Beaulieu la liberté de quelques prisonniers Portugais , qui languissoient depuis long-temps dans les fers. Entre plusieurs Négocians de la même Nation , qui cherchoient à s'enrichir par le Commerce ou par d'autres voies, l'Auteur lia connoissance à la Cour d'Achem, avec *Dom Francisco Car-*

BEAULIEU-

1621.

Aventure

d'un joueur Portugais.

» voya querir la Merigne,
 » ou Capitaine du Guet ,
 » qui est aussi une femme
 » qui a cet office dans le
 » Château ; lui demanda
 » s'il étoit entré quelqu'un
 » la nuit : répondit que
 » non. Lors s'adressant à
 » celles sous qui le cric
 » avoit été trouvé , de-
 » manda qui l'avoit ap-
 » porté , qui les avoit pi-
 » quées avec , qui les avoit
 » fait crier , pourquoi el-
 » les ne lui avoient pas
 » dit vérité : & voyant
 » qu'elles ne lui répon-
 » doient rien , il s'irrita &
 » tomba en soupçon que
 » l'on attentoit à sa vie ,
 » & que c'étoit sa propre
 » mere , & qu'elle avoit
 » aposté ces femmes pour
 » faire quelque allarme ,
 » afin de le faire sortir de
 » sa chambre pour le tuer
 » aisément ; qui fut l'oc-
 » casion qu'il fit ainsi tor-
 » turer les femmes qui
 » avoient crié & la Meri-
 » gne même.

» Et encore que ces
 » femmes n'ayent chargé
 » personne , le Roi n'a
 » pas laissé d'arrêter sa
 » mere , à laquelle j'ai
 » entendu qu'il a fait don-
 » ner aussi la question ; &
 » envoya l'Orancaie La-
 » xeman , lorsque j'étois
 » dans le Château , faire
 » tuer son propre Neveu ,
 » Fils du Roi de Johor ,
 » disant que c'étoit ce jeu-
 » ne Prince que sa mere
 » vouloit faire Roi ; & à
 » ce soir , j'ai appris qu'il
 » a encore fait mourir le
 » Fils du Roi de Bintan ,
 » qu'il tenoit aux fers , &
 » le Fils du Roi de Pahan ,
 » qui lui étoient parens ; &
 » dit-on qu'il fera encore
 » mourir sa mere , à quoi
 » il y a bien de l'appar-
 » rence , car il a déjà pris
 » toutes ses richesses , &
 » a fait encore mourir cinq
 » des principaux Seigneurs
 » de la Cour , qu'il esti-
 » moit favoriser sa mere.
 » Ibid. p. 63.

BEAULIEU.
1621.

nero, joueur habile, & si heureux, qu'il sembloit avoir enchaîné la fortune. On découvrit néanmoins que la mauvaise foi n'avoit pas moins de part que le bonheur & l'habileté, aux avantages qu'il remportoit continuellement. Après avoir gagné de grosses sommes au Sabandar, qui se dédommageoit de ses pertes par les vexations qu'il exerçoit sur les Marchands, il jouoit un jour contre une Dame Indienne, à laquelle il avoit déjà gagné une somme considérable, lorsqu'en frappant du poing sur la table, pour marquer son étonnement d'un coup extraordinaire, il rencontra un de ses dez qu'il brisa, & dont il sortit quelques gouttes de vif argent. Elles disparurent aussi-tôt, parce que la table avoit quelque pente. Les Spectateurs, Indiens, d'autant plus étonnés de cette aventure, que *Carnero* se saisit promptement des pièces du dez; & qu'il refusa de les montrer, jugerent qu'il y avoit de l'enchantement. On publia qu'il en étoit sorti un esprit, que tout le monde avoit vû sous une forme sensible, & qui s'étoit évaporé sans nuire à personne (88). Beaulieu pénétra facilement la vérité. Mais

(88) *Ibid.* p. 62.

il laissa les Indiens dans leur erreur ; & loin de rendre aucun mauvais office à Carnero, il l'exhorta fortement à renoncer au jeu, dont il ne pouvoit plus esperer les mêmes avantages à la Cour d'Achem. Ce fut apparemment la reconnaissance qui porta ce Portugais à lui faire une ouverture, qui devint utile au Commerce de France.

BEAULIEU.

1621.

Il lui représenta » que les François
 » n'ayant plus rien à se promettre du
 » côté de Bantam, ils devoient penser
 » à l'établissement d'un Comptoir dans
 » le Port d'Achem ; mais que ce n'étoit
 » point assez, s'ils n'en avoient un à
 » Surate : que les piaftres & les Mar-
 » chandises de France n'étant pas pro-
 » pres à l'Isle de Sumatra, il n'y avoit
 » rien à gagner lorsqu'on y viendrait
 » directement de France, pour acheter
 » du poivre ; au lieu que passant par
 » Surate, les piaftres s'y changeoient
 » avec un profit honnête, & que sur
 » diverses Marchandises qu'on pourroit
 » apporter de France, il y auroit un
 » gain de plus de cent pour cent à
 » les vendre à Surate, où l'on achete-
 » roit en uite des Marchandises de cette
 » Ville, propres pour Sumatra, sur
 » lesquelles il y avoit ordinairement

Propositions
 qu'il fit à
 Beaulieu.

BEAULIEU. » un profit de trois cens pour cent (89).

1621.

Carnero répondoit à Beaulieu du succès de cette entreprise. Il lui demandoit la commission de passer à Masulipatan, dans le Navire de Surate, qui étoit au Port d'Achem, & qui devoit prendre incessamment cette route. De là il promettoit de se rendre à la Cour du Grand-Mogol, auprès duquel il croyoit n'avoir besoin que d'une Lettre de cachet du Roi de France, & d'une autre Lettre de la main de Beaulieu, pour expliquer le sujet de son voyage. Il comptoit d'ailleurs sur le secours d'un Orfevre François de sa connoissance, qui étoit dans une haute faveur auprès du Mogol, & sur quelques recommandations de Peribei, Capitaine du Vaisseau de Surate. Beaulieu trouva tant de vraisemblance dans ces offres, & si peu de risque à les accepter, qu'il ne fit pas difficulté d'y donner quelque confiance. Carnero fit le voyage heureusement. On apprend son retour dans le Journal de l'Auteur (90), sans aucune explication sur le succès de son entreprise. Mais, par quelque motif que Beaulieu nous ait dérobé d'autres éclaircissmens, il paroît qu'il

l'Origine
de l'établisse-
ment des Fran-
çois à Surate.

(89) *Ibidem*.

(90) *Ibid.* Page 90.

en avoit été satisfait, puisque ses liaisons ne cessèrent point avec Carnero; & l'on peut regarder cet événement comme l'origine du premier établissement des François à Surate.

BEAULIEU.
1621.

Depuis près de six mois que Beaulieu sollicitoit la permission du Commerce, il voyoit ses espérances retardées de jour en jour par de si foibles prétextes, qu'ayant entendu vanter *Queda & Lanchui* (91), comme deux lieux où le poivre n'étoit pas moins abondant qu'à Sumatra, il prit enfin la résolution d'abandonner secrètement le Port d'Achem, & de prendre cette route. Son dessein étoit de passer d'abord par Tikou, & d'y traiter, s'il étoit possible, indépendamment des lettres du Roi; ou d'arrêter les embarquemens qui sortiroient de ce Port, d'en prendre le poivre, & de le payer au prix commun. C'étoit non seulement une vengeance, mais un juste dédommagement qu'il croyoit se devoir, pour tant de frais inutiles, & pour le temps qu'il avoit perdu. Cependant il avoue que par des ressorts secrets, il avoit chargé dans la Rade d'Achem environ sept cens bahars de poivre.

Beaulieu
prend le parti de quitter
Achem.

BEAULIEU.
1621.
Sa route vers
Lancahui.

Il en partit le 24 de Juillet (92); après avoir laissé, entre les mains d'un ami, une Lettre pour son Vice-Amiral, s'il arrivoit après lui dans ce Port. Le lendemain, il se vit dégagé des Isles de *Gomispoda* & de *Puloway*, qui barrent la Rade d'Achem au Nord. Avec les vents de Sud-Ouest, qui regnent dans cette saison, il se promettoit de doubler la pointe d'Achem en gouvernant à l'Ouest-Nord-Ouest, pour suivre la route de Tikou. Mais les courans & les marées lui furent si contraires, qu'il fut obligé de prendre le large, vers Lancahui. Cette Isle, où le prix commun du poivre n'étoit que de seize piastras, & la faveur du Roi de Queda, qui ne lui couta que deux pièces de canon de fer, auroient rempli toutes ses esperances dans une meilleure saison: mais il y avoit alors si peu de poivre, qu'il n'en put charger que vingt bahars, & ne pouvant (93) attendre le mois de Janvier, qui étoit le véritable temps de la recolte, il remit à la voile le 12 d'Octobre.

(92) Il place la Rade d'Achem à cinq degrés trente quatre minutes de latitude du Nord. L'aiguille, dit il, y varie cinq degrés & demi vers le

Nord-Ouest. *Ibid.* p. 77.

(93) Il n'en explique pas la raison; mais il fait juger qu'il avoit beaucoup de malades.

L'Isle que ses Habitans nomment *Lancahui*, & ceux d'Achem *Pulo-Lada*, ou l'Isle au poivre (94), contient quinze ou vingt lieues de circuit. Elle est montueuse dans quelques parties, sur-tout du côté de *Pulo Botton*, qui n'en est éloignée que de cinq lieues à l'Occident. On découvre, dans l'intérieur, une haute montagne, séparée par une étroite vallée qu'on n'aperoçoit que du côté du Sud; de sorte qu'à l'Ouest on ne voit qu'un gros pic, qui est double au Sud-Ouest. C'est au pied de cette montagne que le poivre croît en abondance. L'Isle en produiroit beaucoup davantage, s'il y avoit plus d'habitans pour la cultiver. On n'y comptoit alors qu'environ cent Insulaires, reste de sept ou huit cens, qui avoient été enlevés par des maladies contagieuses. Le terroir est d'ailleurs très fertile en fruits, en riz, en bestiaux. Beaulieu ajoute, *en toutes sortes de drogues*. On y voit de beaux pâturages, plusieurs rivières, & quantité de sources d'une excellente eau. Les parties qui ne sont

BEAULIEU

1621.

Description

de Lancahui,

ou Pulo-Lada.

(94) Beaulieu s'étend avec beaucoup d'intelligence & d'exactitude sur la culture du poivre : mais cet article appartient à l'Histoire naturelle. Il place l'Isle de Lancahui, ou Pulo-Lada, à six degrés quinze minutes de latitude du Nord. L'aiguille y varie deux degrés & demi Nord-Ouest,

BEAULIEU.

1621.

pas cultivées offrent de grands bois ; fort épais , particulièrement sur les montagnes , où les arbres sont d'une hauteur admirable , parfaitement droits , & d'une grosseur proportionnée. Du côté du Midi , l'Isle est fort coupée par de petits bras de mer , qui forment d'autres petites Isles , couvertes de bois. On en découvre une grande au Nord , à la distance d'une lieue ; & l'Auteur juge qu'entre deux , le passage est bon , quoiqu'il n'ose l'affurer pour les grands Navires. Il ne manqueroit rien à l'Isle de Lancahui , pour en faire un excellent rafraîchissement , si les pluies qui regnent depuis le commencement de Juillet , jusqu'à la fin d'Octobre , c'est-à-dire , pendant toute la durée des vents d'Ouest , n'y rendoient l'air fort mal sain (95).

Pulo-Botton.

Beaulieu se propoisoit de retourner à la Rade d'Achem , dans l'esperance d'y recevoir quelque information sur le sort de son Vice-Amiral. En quittant Lancahui , les marées le jetterent vers Pulo - Botton , qu'il reconnut de fort près. Il distingua trois Isles , environnées d'un grand nombre de petites qui ne sont point habitées , mais dans lesquelles on trouve de grands

arbres, dont on feroit de très beaux mâts. Le mouillage est sûr par-tout ; & la plus grande des trois Îles offre de bonnes eaux (96).

BEAULIEU.
1621.

En approchant de la Rade d'Achem, après avoir employé plus de quinze jours à doubler la pointe, il découvrit un grand Navire, qui venoit sur lui, vent derriere, à toutes voiles, & qu'il reconnut bien-tôt pour un Anglois. Dans le peril dont il se crut menacé, il faisoit déjà les préparatifs de défense, lorsqu'à la distance d'un quart de lieue, il vit la Chaloupe de ce Bâtiment, qui se détachoit avec quelques hommes, pour s'avancer vers lui. Elle vint à bord, sans aucune marque de défiance ; & le premier qui monta, défiguré par la maladie, se fit reconnaître pour un Officier du Vice-Amiral, nommé Du-Parc. Beaulieu, dans le premier mouvement de sa joie, voulut sçavoir sur le champ d'où il venoit, & quel étoit le Navire qui l'avoit amené. Il venoit de Bantam. Le Navire étoit Anglois, du port d'environ six cens tonneaux, & monté de trente deux pieces de canon.

Rencontre
de Du-Parc.,
Officier du
Vice-Amiral.

Mais Du-Parc lui apportoit des nou-

BEAULIEU.

1621.

Avantures
du Vice-Amiral

velles plus importantes. Il lui apprit d'abord que Gravé, son Vice-Amiral, étoit dans le Vaisseau Anglois, presque mourant de chagrin, de maladie & de fatigue; & qu'il avoit passé par Achem, où ne trouvant aucun Vaisseau François, il s'étoit déterminé à rentrer dans celui qui l'avoit apporté, pour retourner à Jacatra.

Alors l'impatiente curiosité de Beaulieu s'étant tournée sur le Vaisseau de Gravé, Du-Parc lui raconta que depuis leur separation, ce malheureux Bâtiment n'avoit éprouvé que des disgrâces. Il étoit entré dans le détroit de la Sonde, où le vent l'avoit jetté sur la côte de Sumatra, vingt lieues au-dessus du Port de Tikou. Les maladies, qui avoient emporté une partie de son Equipage, s'étoient si peu relâchées, qu'il ne lui restoit que cinq ou six hommes sains, lorsqu'il avoit rencontré successivement plusieurs navires Hollandois, qui l'avoient traité avec la dernière rigueur. Ils avoient pillé la chambre du Vice-Amiral, insulté ses malades, & consumé ses meilleures provisions. Cependant un de leurs chefs, ayant feint de consulter sa commission, lui avoit confessé qu'elle ne portoit pas de prendre les Vaisseaux François, &

Il est mal-
traité des Hol-
landois.

lui avoit laissé la liberté de continuer sa route, après lui avoir fait promettre d'oublier ce qui s'étoit passé (97). A cette condition, il l'avoit assisté de quelques hommes, qui lui avoient fait payer cherement leur secours, & qui l'avoient conduit à Jacatra. Coen, Général des Hollandois ne s'étoit pas opposé à son départ pour Bantam; mais il lui avoit imposé des loix fort dures, qui avoient ruiné ses plus belles espérances de commerce, & qui l'avoient obligé, en quittant ce Port, de protester de tous dommages contre la Nation Hollandoise. Quelque temps après, dans une nuit fort obscure, une Barque, qui s'approcha de l'arrière du Navire, y mit le feu, avec des circonstances qui firent connoître assez clairement d'où venoit cette trahison; & les soupçons se changerent en certitude lorsque les Hollandois, empêchant Gravé de sauver ses marchandises, se saisirent non seulement du poivre, qu'ils transporterent dans leurs magasins, mais encore de toute l'artillerie & des débris mêmes du Navire, qu'ils vendirent au son du tambour. Gravé, réduit au désespoir, leur de-

BEAULIEU.
1621. .

Son vaisseau
est brûlé par
les Hollan-
dois.

(97) Beaulieu ajoute qu'il lui en fit signer quelque chose, page 87.

BEAULIEU.
1621.

Comment
il se rend à
Achem.

manda du-moins quelque secours pour se rendre au Port d'Achem avec quinze ou seize hommes qui lui restoient, dans l'esperoir d'y trouver encore Beaulieu. *Limoney*, Commis de la Compagnie de Saint-Malo à Bantam, avoit acheté sa Patache, & se voyant fermer aussi toutes les voies du Commerce, prit la résolution de partir avec lui; c'est à-dire, Gravé & *Limoney* dans la Patache; & les quinze ou seize autres François dans une de ces Barques du Pays, qui se nomment *Pares*, sous la conduite du Capitaine Du-Buc. La Barque, qui étoit arrivée au Port d'Achem dès la fin du mois d'Août, avoit été arrêtée par l'ordre du Roi, avec tout ce qu'elle portoit d'hommes, & la valeur de deux mille cinq cens piastres qu'ils avoient sauvés en musc, en pierreries, en bezoard & autres Marchandises. La Patache n'étoit entrée dans ce Port que depuis quatre ou cinq jours. Gravé, qui étoit dangereusement malade, n'y trouvant pas Beaulieu, & voyant les restes de son Equipage & de ses effets entre les mains du Roi d'Achem, n'avoit pû soutenir cette dernière disgrâce. Il avoit profité de l'occasion du Vaisseau Anglois, pour quitter un Pays dans lequel il n'avoit

essuyé que des infortunes (98).

Beaulieu , consterné de ce recit , se hâta de faire apporter le Vice - Amiral à bord. Il reçut de sa bouche , en présence de plusieurs témoins , la confirmation de ce qu'il venoit d'entendre. Quelques jours après , le malheureux Gravé mourut entre ses bras , de chagrin , autant que de maladie (99).

Un juste ressentiment porta Beaulieu à mouiller dans la Rade , au milieu de cinq vaisseaux Mores ; résolu , si le Roi faisoit difficulté de lui rendre ses gens , d'employer la force pour enlever quelques-uns de ces Bâtimens. A peine avoit-il jetté l'ancre , que plusieurs Officiers d'Achem venant à bord , lui dirent que le Roi se rejouissoit de son retour , & le prioit de satisfaire promptement l'impatience qu'il avoit de le voir. Beaulieu répondit avec fierté , qu'il se garderoit bien de prendre la même confiance à l'amitié d'un Prince qui avoit arrêté ses gens comme des voleurs , & qui s'étoit saisi de quelques misérables restes de leur Navire brûlé. Il ajouta que c'étoit fort mal reconnoître les offres de service qu'il avoit reçues de la Nation Françoisé , & les

BEAULIEU.

1621.

Il meurt de chagrin.

Beaulieu demande des satisfactions au Roi d'Achem.

(98) *Ibid.* Pages 87, 88, 89.

(99) *Ibid.* p. 90.

BEAULIEU.
1621.

présens d'un grand Roi. Tous les Officiers l'assurèrent aussi-tôt que le Roi regrettoit beaucoup d'avoir été trompé par de faux rapports, sur lesquels il s'étoit persuadé mal à propos que ses Prisonniers étoient des Portugais qui avoient ravagé ses Côtes : que les ayant reconnus pour des François, il leur avoit rendu la liberté : qu'à la vérité, il ne leur avoit pas permis de partir avec les Hollandois & les Anglois, parce qu'ayant remarqué dans ces deux Nations une jalousie dont il s'étoit défié, il n'avoit pas voulu livrer les Sujets du Roi de France, avec lequel il avoit fait amitié, entre les mains de ses mortels ennemis ; mais qu'il s'étoit proposé de les remettre au premier Capitaine François qui arriveroit dans sa Rade (1). Cette apologie étoit imparfaite. Le Roi d'Achem avoit rendu la liberté aux Prisonniers, mais il ne leur avoit pas restitué leurs Marchandises. D'ailleurs, des François étoient aisés à distinguer des Portugais ; & s'il avoit crû pouvoir s'y méprendre, il auroit dû consulter les Hollandois & les Anglois, qui les connoissoient parfaitement. Les Officiers répondirent à ces

(1) Ibid. page 21.

objections , que la restitution des Marchandises se feroit à Beaulieu , & qu'à l'égard des Prisonniers , il pouvoit s'assurer qu'ils étoient libres. Cette protestation même n'étant pas capable de le satisfaire , il continua de répondre qu'il ne s'y feroit point , si ce Prince ne commençoit par lui renvoyer tous ses gens. Alors les Officiers lui offrirent de rester tous à bord , pour servir d'ôtages. Il ne pût lui rester aucun doute de leur sincérité ; mais prenant excuse de son devoir , qui ne lui permettoit pas de traiter avec le Roi comme avec un ennemi , lorsque sa commission étoit tout - à-fait opposée , il repeta qu'aussi-tôt que ses gens seroient à bord , il iroit recevoir volontiers les ordres de Sa Majesté.

Les Officiers retournerent à la Cour avec cette réponse. Dès le même jour , Limoney & quelques autres François eurent la liberté de se rendre sur le Vaisseau. Ils y apportèrent de nouvelles assurances des bonnes intentions du Roi , & Beaulieu ne balança plus à descendre. Tous ses gens lui furent rendus ; mais il trouva tant de difficulté à faire restituer leurs Marchandises , sous prétexte qu'étant arrivés après la perte de leur Bâtiment , tous leurs biens de-

BEAULIEU.

1621.

Tous les
François du
Vice - Amiral
lui sont rendus.

BEAULIEU.
1621.

voient être confisqués au profit du Roi, qu'il reprit ses projets de vengeance. La seule difficulté consistoit à ne laisser aucun François dans Achem. Il pressa Limoney, qui avoit commencé quelques affaires pour sa Compagnie, de vendre sa Patache, & de se délivrer de ses engagements. Cependant une faveur inespérée qu'il reçut du Roi, le fit passer à d'autres résolutions. Ce Prince lui accorda la permission de se rendre à Tikou, pour achever sa charge de poivre. La saison étoit favorable. Il ne pensa plus qu'à profiter de cette heureuse revolution (2).

Retour de
l'Auteur en
Europe.

Le succès de son commerce, qui ne le dédommagea pas moins abondamment de ses frais que de ses peines, & les circonstances de son retour (3) jusqu'au Havre de Grace, n'offrent rien d'intéressant pour la curiosité ni pour l'instruction. On a joint, à sa relation, un Journal de sa route, c'est-à-dire, un état des vents & des variations de l'aiguille, dressé par Le-Tellier son Pilote. Mais ce qu'on lui doit particulièrement, & ce que j'ai crû devoir rejeter à la fin de cet article, pour m'assujettir à la methode des Anglois jusqu'au moment où je

(2) *Ibidem.* page 94.

(3) Il arriva le 1 Décembre 1621.

serai libre de m'en former une nouvelle, c'est une description plus étendue de l'Isle de Sumatra, qu'on ne l'a vûe jusqu'à présent dans toutes les Relations qui regardent cette Isle.

BEAULIEU.
1621.

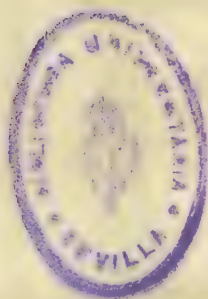


DESCRIPTION

DE L'ISLE DE SUMATRA.

SUMATRA (4), Isle plus grande que l'Angleterre & l'Ecosse, s'étend depuis la pointe d'Achem, à cinq degrés & demi de latitude du Nord, jusqu'au détroit de la Sonde, vers cinq degrés & demi du Sud, ce qui fait environ trois cens lieues Françoises pour sa longueur. Elle est un peu plus large du côté du Sud que de celui du Nord ; & Beaulieu lui donne, l'un portant l'autre, soixante-douze lieues dans cette dimension. L'intérieur du pays est rempli de hautes montagnes ; mais proche de la mer, la plus grande partie de l'Isle est basse, & ne manque ni de bons paturages ni d'excellentes terres pour le riz & pour tous les fruits des Indes. Elle est arrosée de plusieurs belles rivières, entre lesquelles on distingue par leur grandeur, celles de *Cinquel*, de *Barros*, de *Daya*, d'*Achem*, de *Peair*,

(4) Beaulieu, se renfermant dans les bornes d'un Voyageur, laisse aux Sçavans le soin d'examiner si l'Isle Sumatra est l'*Ophir* de Salomon, la Taprobane des Anciens, &c.





CARTE DE L'ISLE DE SUMATRA

Dressée sur les Journaux
des Navigateurs

Et sur plusieurs Cartes
Manuscrites qui sont au
Dépôt des Plans de la Marine
Par le S^r Bellin Ing^r ord^r de
la Marine

Echelle de Grandes Lignes
de France de 20 au Degré

Longitude de l'Isle de Fer

NOTA

Le mot de Songi veut dire Riviere.
Celui de Tanjung signifie Pointe ou Cap.
Celui de Pulo veut dire Isle.
L'intérieur de l'Isle de Sumatra et le Cours
des Rivières ne sont pas connus.

Mambi, & d'*Andripoura*. Les petites font en si grand nombre, qu'elles rendent la terre continuellement humide, & dans quelques endroits, fort marécageuse; indépendamment des pluies, qui commencent régulièrement au mois de Juin, & qui ne finissent que dans le cours d'Octobre. L'air est dangereux alors pour les étrangers, sur-tout dans les parties les plus proches de la ligne, telles que le pays de *Tikou* & de *Pasfaman*. Les Achemois mêmes n'y demeurent pas sans crainte, sur-tout pendant les pluies, qui commencent au mois de Juin & finissent dans le mois d'Octobre. Les vents d'Ouest qui regnent alors sur cette côte, s'y rompent avec de grands tourbillons, & d'horribles tempêtes. Des calmes succèdent presque tout d'un coup, pendant lesquels l'air n'étant plus agité, & la terre continuant d'être abreuvée de pluies continuelles, le Soleil attire des vapeurs très puantes, qui causent des fièvres pestilentielles, dont l'effet le plus commun est d'emporter les étrangers dans l'espace de deux ou trois jours, ou de leur laisser des enflures douloureuses & très-difficiles à guérir (5).

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Situation
d'Achem.

Production
de son terroir.

La Ville d'Achem étant à la pointe du Nord, on y respire un air plus pur & plus temperé. Elle est située sur une riviere de la grandeur de la Somme, à la distance d'environ une demi-lieue du rivage de la Mer, au milieu d'une grande vallée large de six lieues. La terre est capable d'y produire toutes sortes de grains & de fruits; mais on n'y sème que du riz, qui est la principale nourriture des Habitans. Quoique les cocotiers y soient les arbres les plus communs, on y trouve, dans le reste de l'Isle, tous les arbres fruitiers des Indes; mais peu de légumes & d'herbes potageres. Les paturages, qui sont d'une beauté admirable, nourrissent quantité de buffes, de bœufs & de cabris. Les chevaux y sont en grand nombre, mais de petite taille. Les moutons n'y profitent point. L'abondance des poules & des canards est extraordinaire. On les nourrit avec soin, pour en vendre les œufs. Beaulieu parle avec étonnement du nombre des sangliers, qu'il appelle *infini*. Ils se trouvent, dit-il, dans les campagnes, dans les paturages, & jusques dans les haies des maisons (6); mais ils ne sont, ni si grands, ni si furieux qu'en France. Les cerfs & les

daïms surpassent les nôtres en grandeur. Les lievres & les chevreuils sont rares dans toutes les parties de l'Isle ; mais tout autre gibier de chasse y est fort commun. On voit beaucoup d'éléphants sauvages dans les montagnes & dans les bois ; des tigres , des rhinoceros , des buffes sauvages , des porc-épis , des civettes , des singes , des couleuvres , & de fort gros lézards. Les rivières sont assez poissonneuses ; mais la plupart sont infestées de crocodiles (7).

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Le Roi d'Achem possède la meilleure & la plus grande partie de l'Isle. Le reste est divisé entre cinq ou six Rois , dont toutes les forces réunies n'approchent pas des siennes. A douze lieues d'Achem , au Levant , on trouve sur la côte , *Pedir* , grande Ville & bien peuplée ; ensuite , *Pacem* & *Dali*. A la même distance , du côté de l'Ouest , la côte offre *Daya* , Ville assez considérable ; & plus loin , successivement , *Labo* , *Cinquel* , *Barros* , *Bataham* , *Passaman* , *Tikou* , *Priaman* & *Padang*. *Dali* & *Padang* bordent , des deux côtés , le Royaume d'Achem. Au Levant , près de la ligne , est le petit Royaume d'*Andigti* ; plus loin , celui de *Iambi* , le plus riche après Achem ; ensuite ,

Principales Villes du Royaume d'Achem.

Autres Royaumes de l'Isle de Sumatra.

(7) *Ibidem*.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

celui de *Palimbam*. A l'Ouest, après *Padang*, suit le Royaume de *Manimcabo*, puis celui d'*Andripoura*. Le reste de la côte, jusqu'au détroit de la Sonde est desert & couvert de bois ; mais la côte du détroit même est, en partie, sous l'obéissance du Roi de *Bantam* (8). Telle est l'idée que *Beaulieu* donne du circuit de *Sumatra*, en confessant que l'intérieur n'est pas connu des Etrangers. Il ajoute que cet espace est peuplé de *Malais*, au lieu que l'intérieur ne l'est que des anciens originaires de l'Isle.

Des voisines.

La côte Occidentale est bordée d'un grand nombre d'Isles ; quelques - unes assez grandes, mais à dix huit ou vingt lieues de *Sumatra* ; d'autres plus petites, qui n'en sont qu'à trois ou quatre lieues. Elles ne dépendent d'aucun des Royaumes qu'on a nommés. Les Habitans de celles qui ne sont pas désertes, paroissent de la même race que les anciens originaires de la grande Isle, dont ils ont été chassés apparemment par les *Malais*. Au Sud, vers le cinquième degré de latitude, est l'Isle d'*Enganno*, habitée par une espèce de Sauvages très cruels, qui sont nuds, avec une longue chevelure, & qui massacrent sans pitié tous les Etrangers

Isle d'Enganno.

dont ils peuvent se saisir. A trois degrés & demi, on trouve une Isle déserte, de quatorze ou quinze lieues de longueur, que les Hollandois ont nommée l'Isle de Nassau. Quatre ou cinq lieues au-dessous, vers la ligne équinoxiale, est une autre Isle inhabitée, & longue de sept ou huit lieues. Elle est suivie de celle de *Montabey*, qui n'est qu'à un degré & demi de la ligne, & qui n'a pas moins de vingt lieues de long. Les Habitans sont vêtus, & font un commerce regulier avec ceux de *Tikou*, quoiqu'ils n'ayent pas le même langage. Ce fut dans cette Isle que *Gravé*, Vice-Amiral de *Beaulieu*, prit terre en arrivant dans cette mer; & de-là vinrent, dit-il, tous ses malheurs (9). Sous la ligne même, on trouve vingt ou vingt cinq Isles, grandes ou petites, les unes habitées, d'autres désertes. *Beaulieu* se donna le temps d'en observer quelques-unes, entre lesquelles il jeta l'ancre (10). A deux degrés au Nord de la ligne, on rencontre *Pulo - Nyas*, Isle de quinze à seize lieues de longueur, fort peuplée, dont les Habitans reçoivent humainement les Etrangers, & sont en commerce

DESCRIT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Isle de Nassau.

Isle de Montabey.

Pulo Nyas.

(9) Page 98.

(10) *Ibidem*.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

avec Barros. On trouve d'autres Isles desertes, jusqu'à trois degrés & demi du Nord; quelques-unes entierement couvertes de Palmiers, où les Habitans des Villes maritimes vont charger leurs Navires de cocos, pour en faire de l'huile.

Idée des
Royaumes
particuliers
de Suma-
tra.

Andigri.

Iambi.

Palimban.

Andripoura.

Revenons, avec l'Auteur, à la description particuliere de Sumatra. Le Royaume d'Andigri porte beaucoup de poivre pour son étendue; mais le gain en est fort petit. L'or est à meilleur marché, dans ce petit Etat, qu'en aucun autre lieu de la dépendance des Malais. Le poivre du Royaume de Iambi est meilleur que celui d'Andigri. Les Anglois & les Hollandois ont des Comptoirs dans cette partie de l'Isle. On est obligé de remonter la riviere d'Iambi, l'espace de cinquante ou soixante lieues, pour arriver à la Capitale, qui est dans une situation mal saine. Il s'y fait un grand Commerce d'or, avec les Habitans de Manimcabo, & même avec les Montagnards originaires de l'Isle. Le Royaume de Palimban est fort abondant en riz & en bestiaux. Tout le pays que le Roi de Bantam possède sur la côte est agréable & fertile; mais il s'y trouve peu de poivre. Andripoura est située sur une riviere

assez rapide (11). Outre le Commerce du poivre, qui est de la même qualité que celui d'Iambi, on y trouve de l'or. Le Royaume de Manimcabo, qui suit celui d'Andripoura, s'étend assez loin dans les terres. Il a quelques Rades le long de la mer, entre lesquelles l'Auteur ne nomme que *Cortatenga*, où l'on voit souvent des Navires Anglois & Hollandois. Ce Royaume a peu de poivre; mais il est riche en or, qu'il se vend en grenaille. Beaulieu le trouva du même titre que celui de France; quoiqu'il y en ait aussi de plus fin (12).

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Manimcabo.

Rade de Cor-
tatenga.

Le Royaume d'Achem avoit autrefois quantité de poivre. Mais un de ses Rois ayant observé que ce Commerce faisoit négliger l'agriculture aux Habitans, fit détruire la plus grande partie des poivriers. A six lieues de la Capitale, vers Pedir, s'élève une haute montagne, en forme de Pic, d'où l'on tire quantité de soufre. *Pulo - Ouay*, une des Isles de la Rade d'Achem, en fournit aussi beaucoup; & c'est de ces deux sources que toute l'Inde le reçoit pour faire de la poudre. Le territoire de Pedir est si fertile en riz, qu'on l'a

Achem.

Pedir.

(11) A trois degrés & demi de latitude du Sud.

(12) Page 98.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

nommé le grenier d'Achem. Il n'est pas moins favorable aux vers à soie, qui fournissent de la matiere aux Manufactures d'Achem, pour fabriquer diverses étoffes, dont le commerce est considerable dans toutes les parties de l'Isle. Les Habitans de la Côte de Coromandel achètent le reste de la soie crue. Elle n'est pas blanche, comme celle de la Chine; ni si fine & si bien préparée. Mais, quoique jaune & dure, on en fait d'assez beaux taffetas. De *Pacem* jusqu'à Deli, on trouve plusieurs cantons assez riches des bienfaits de la nature, pour aider ceux qui sont moins heureusement partagés. Beaulieu vante, à Deli, une source d'huile *inextinguible*; c'est-à-dire, qui ne cessant point de brûler, lorsqu'une fois elle est allumée, conserve son ardeur jusqu'au milieu de la mer. Le Roi d'Achem s'en étoit servi, dans un combat contre les Portugais, pour mettre le feu à deux Galions, qui furent entièrement consumés (13). Daya est fertile en riz & très-riche en bestiaux. Cinquel produit beaucoup de camphre, que les Marchands de Surate & de la Côte de Coromandel achètent à grand

Huile inextinguible.

Daya.
Cinquel.

prix (14). Barros est une fort belle Ville, située sur une rivière, dans une campagne bien cultivée. On y fait beaucoup de benjoun, qui sert de monnaie aux Habitans, & qui est célèbre aux Indes sous le nom même de la Ville. Le plus blanc est le plus estimé. On recueille beaucoup de camphre à Barros; mais celui de Bataham, qui est en plus petite quantité, passe pour le meilleur (15).

Passaman.

Passaman, où commencent les poivriers, est situé au pied d'une très-haute montagne, qu'on découvre de trente lieues en mer, lorsque le Ciel est serein. Le poivre y croît parfaitement. Tikou, qui est sept lieues plus loin, en offre encore plus. Priaman est bien peuplé. La situation en est plus agréable que celle de Tikou, & l'air plus sain. Les vivres y sont en plus grande abondance: mais le poivre y est moins fertile. Les Habitans sont dédommagés par le commerce de l'or avec Manimcabo. Padang a peu de poivre; mais le commerce de l'or y est considérable; & sa rivière forme un Port naturel, qui peut recevoir de grands

Tikou.

Priaman.

Padang.

(14) A quinze ou seize piastras le Cati de vingt huïssances.

(15) Page 292.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE SUMATRA. Vaisseaux. Les Hollandois s'étoient établis à Priaman. Beaulien raconte que peu de temps avant son Voyage, le Roi d'Achem les avoit forcés d'abandonner leur Comptoir.

Toutes ces Villes, & les lieux voisins, sont fort bien peuplés jusqu'au pied des montagnes. Les terres y sont régulièrement cultivées. Entre les Habitans étrangers ou naturels, il se trouve des personnes riches, qui jouissent heureusement de leur fortune. Mais ils ne doivent leur tranquillité qu'au bonheur de vivre loin d'Achem. Beaulieu parle de la présence du Roi comme d'un *frein terrible*, qui fait autant de malheureux qu'il y a d'Habitans dans sa Capitale. Il ajoute qu'ils méritent leur sort, parce qu'ils sont d'une méchanceté odieuse. C'est dans ses propres termes qu'il faut prendre une juste idée de leur caractère moral (16). Mais rendant aussi justice à leurs bonnes qualités, il leur attribue de l'esprit & de l'éloquence; de l'exactitude dans leur langage; une belle main pour l'écri-

Caractère
des Habitans
d'Achem.

(16) Ils sont orgueilleux, envieux, sans foi ni conscience, spécialement à l'égard des Chrétiens. Ils sont traîtres, larrons, & empoisonneurs; s'esti-

mant bien plus habiles que leurs voisins; voire même ils estiment toutes les autres Nations brutales à l'égard d'eux. Ce sont les termes de Beaulieu.

ture , dans laquelle ils s'attachent tous à se perfectionner ; une profonde con-
 noissance de l'arithmétique , suivant l'u-
 sage des Arabes ; du goût pour la poe-
 sie , qu'ils mettent presque toujours en
 chant ; une propreté dans leurs habits
 & dans leurs maisons , qu'ils porteroient
 volontiers jusqu'à la magnificence , si
 le Roi ne faisoit tomber ses principales
 vexations sur les personnes riches. Les
 arts sont en honneur dans la Ville d'A-
 chem. Il s'y trouve d'excellens Forge-
 rons , qui font toutes sortes d'ouvrages
 de fer ; des Charpentiers , qui enten-
 dent fort bien la construction des Ga-
 leres ; des Fondeurs , pour tous les ou-
 vrages de cuivre. On a déjà fait remar-
 quer , dans le Journal de Beaulieu , que
 le Roi entretenoit au Palais trois cens
 Orfevres , & quantité d'autres Artisans.
 Depuis le regne de ce Prince , les Ache-
 mois passaient pour les meilleurs soldats
 des Indes. Ils sont extrêmement sobres.
 Le riz fait leur seule nourriture. Les
 plus riches y joignent un peu de pois-
 son & quelques herbages. Il faut être
 grand Seigneur , à Sumatra , pour avoir
 une poule , rôtie ou bouillie , qui sert
 pendant tout le jour. Aussi disent-ils
 que deux mille Chrétiens , dans leur
 Isle , l'auroient bien-tôt épuisée de

DESCRIPT.
 DE L'ISLE DE
 SUMATRA.

Leurs goûts
 & leurs arts.

DESCRIPT.
DE L'ILE DE
SUMATRA.

Leur religion
& leur hypo-
crite.

bœufs & de volaille. Ils sont tous Mahométans , & tous feignent beaucoup de zèle pour leur Religion : mais on découvre leur hypocrisie , sur-tout dans l'affection qu'ils font éclater pour leur Roi , à qui , suivant les termes de Beau-lieu , *ils desireroient d'avoir mangé le cœur* (17). Ils le redoutent jusqu'au point , que dans la crainte continuelle que leurs voisins ou les témoins de leur conduite n'attirent sur eux sa colere par quelque rapport malin , ils s'efforcent eux-mêmes de les prévenir par de fausses accusations. De-là vient sa cruauté ; parce qu'étant obsédé de délateurs , il s'imagine qu'on en veut sans cesse à sa vie , & que tous ses Sujets sont autant de mortels ennemis dont il ne peut trop se défier. Le frere accuse le frere. Un pere est accusé par son fils. Lorsqu'on leur reproche cet excès d'in-humanité , & qu'on les rappelle aux droits de la conscience , ils répondent que Dieu est loin , mais que le Roi est toujours proche (18).

Loix & Jus-
tice.

La pluralité des femmes est établie à Sumatra , comme dans tous les pays Mahométans , & les loix du mariage y sont les mêmes. Les grandes usures &

(17) *Ibid.* page 100.

(18) *Ibidem.*

les prêts sur gage y sont rigoureusement défendus. Tandis qu'à Bantam on prend par mois jusqu'à cinq pour cent, le plus gros intérêt n'est ici que de douze par an. On y porte la rigueur fort loin pour les dettes. A l'expiration du terme, le débiteur est appelé en Justice, où le créancier prouve ses droits. Le délai qu'on accorde, pour payer, est ordinairement très court. Si l'ordre du Juge n'est pas exécuté au jour prescrit on arrête le débiteur, qui est condamné à satisfaire sur le champ; & si le pouvoir ou la volonté lui manque, on lui attache les mains derrière le dos avec un *Rattan*. On le laisse libre dans cet état; mais il est défendu sous peine de la vie de lui délier les mains; & chaque jour, il doit se présenter au Juge, pendant la séance. Enfin, s'il se laisse déclarer insolvable, il est abandonné au créancier, dont il devient l'esclave jusqu'à la fin du paiement. Ce Tribunal, qui est celui de la Justice civile, se tient chaque jour au matin, à l'exception du Vendredi, proche de la principale Mosquée. Celui de la Justice criminelle, qui regarde les meurtres, les larcins, &c. se tient dans un autre lieu. Ce sont les plus riches Orancaies, qui président alternativement à l'un & à l'autre.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Respect sin-
gulier pour la
Justice.

Beaulieu parle , avec admiration , du respect que les Achemois ont pour la Justice. Un criminel , arrêté par une femme ou par un enfant , n'ose prendre la fuite , & demeure immobile. Il se laisse conduire avec la même docilité devant le Juge , qui le fait punir sur le champ. Le châtiment ordinaire , pour les fautes communes , est la bastonnade. Après l'exécution , chacun s'en retourne tranquillement , sans qu'on puisse distinguer le coupable entre les accusateurs ; c'est - à - dire , qu'on n'entend d'une part aucune plainte , ni de l'autre aucun reproche. Un jour que les affaires de Beaulieu l'avoient conduit au Tribunal , & qu'il y avoit été reçu fort civilement par le Juge , il fut témoin de plusieurs causes ; entr'autres de celle d'un homme qui avoit eu la curiosité de voir la femme de son voisin par dessus une haye , tandis qu'elle étoit à se laver. Cette femme en avoit fait des plaintes à son mari , qui s'étant saisi du coupable l'amenoit lui même en Justice , où il fut condamné à recevoir sur les épaules trente coups de Rattan. Aussitôt il fut conduit hors de la salle par l'Exécuteur qui commençoit à lever le bras. Mais entrant alors en capitulation pour éviter le supplice , il proposa six

Exemple
dont Beaulieu
fut témoin.

Mazes. L'Exécuteur en demanda quarante ; & le voyant incertain , il lui donna un coup si rude , que le marché fut bien-tôt conclu à vingt *Mazes*. La sentence n'en fut pas moins exécutée , mais avec tant de douceur que le *Rartan* ne faisoit que toucher aux habits. Cette capitulation s'étoit faite à la vue du Juge & de ses Assesseurs , qui ne s'y étoient pas opposés ; & le coupable , demeurant libre après l'exécution , se mêla tranquillement parmi les Spectateurs , pour entendre le jugement de quelques autres causes. *Beaulieu* apprit , de son Interprete , que c'étoit l'usage commun ; mais que celui qui avoit payé les vingt *Mazes* étoit sans doute un homme riche , & que ceux qui l'étoient moins aimoient mieux subir la punition que de s'en exempter à prix d'argent (19). Le Roi ne laissant gueres passer de jour sans quelque exécution sanglante , telles que de faire couper le nez , crever les yeux , châtrer , couper les pieds , les poings , ou les oreilles , les Exécuteurs demandoient au coupable combien il vouloit donner pour être châtré proprement , pour avoir le nez ou le poing coupé d'un seul coup ; ou , si la sentence étoit capitale , pour re-

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

cevoir la mort sans languir. Le marché se concluoit à la vue des Spectateurs, & la somme étoit payée sur le champ. Celui qui manquoit d'argent, ou qui le préféreroit à sa sûreté, s'exposoit à se voir couper le nez si haut, que le cerveau demeurait à découvert, à se voir hacher le pied de deux ou trois coups, à perdre une partie de la joue avec l'oreille. Mais Beaulieu admire qu'à l'âge même de cinquante ou soixante ans, toutes ces mutilations soient rarement mortelles; quoiqu'on n'y apporte point d'autre remède que de mettre promptement les parties mutilées dans la rivière, d'arrêter le sang & de bander la plaie (20). Il ne reste d'ailleurs aucune tache aux coupables, qui ont subi cette rigoureuse justice. Ils seroient en droit de tuer impunément ceux qui leur feroient le moindre reproche. » Tout » homme, disent les Achemois, est » sujet à faillir; & le châtiment expie » sa faute.

Autres
Officiers du
Royaume
d'Achem.

Le Chef de la Religion, qui porte le titre de Cadi dans le Royaume d'Achem, juge de toutes les affaires qui concernent les mœurs & le culte établi. Le Sabandar préside à celles du commerce. Quatre *Merignes*, ou chefs de

patrouille , veillent nuit & jour à la sûreté publique. Chaque Orancaie participe à l'administration , dans un canton qu'il gouverne ; & cette distribution d'autorité sert beaucoup à l'entretien de l'ordre. Elle n'expose jamais celle du Roi , parce que dans la petite étendue de chaque gouvernement , les Orancaies n'ont point assez de forces pour se rendre redoutables , & qu'ils servent entr'eux comme d'espions pour s'observer. Quelques-uns des principaux résident près de la Capitale , & commandent une espece de Guet , composé de deux cens chevaux , qui roule toutes les nuits dans la campagne & sur les côtes voisines.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

La Garde Royale est de trois mille hommes , qui ne sortent presque jamais des premières cours du Château , & qui ont entr'eux leur bazar , c'est-à-dire , leur marché , dans lequel ils font un commerce continuel de leurs ouvrages , qu'ils échangent avec les Marchands du dehors contre toutes sortes de provisions. Les Eunuques , au nombre de cinq cens , forment une Garde plus intérieure , dans l'enceinte où nul homme n'a la liberté de pénétrer. C'est proprement le Palais , qui n'est habité que par le Roi & par ses femmes. L'Asie à peu

Gardes du
Palais.

Femmes &
concubines.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

de ferrails aussi-bien peuplés. Dans une multitude infinie de femmes & de concubines, on comptoit alors vingt filles de Rois, entre lesquelles étoit la Reine de Pera, que le Roi d'Achem avoit enlevée. Cependant il n'avoit qu'un fils, âgé de dix huit ans, & plus cruel encore que lui.

Politique
du Roi d'
Achem,

Outre ces deux Gardes, il avoit, dans diverses parties du Château, environ quinze cens Esclaves, la plupart étrangers, qui ne sortoient pas plus que les femmes, & qui n'avoient aucune communication au dehors. Il les faisoit exercer au maniment des armes, sur tout à tirer de l'arquebuse; & Beau-lieu raconte qu'il les employoit à ses vengeancees secretes. Mais rien ne le rendoit si terrible, & n'assuroit mieux son pouvoir, que l'obligation qu'il avoit imposée à tous les Orancaies qui residioient dans Achem & dans les lieux voisins, de se rendre alternativement au Château, tous les trois jours, & d'y passer vingt quatre heures, pour lui former une autre espece de Garde. Elle meritoit peu ce nom, puisqu'ils étoient obligés de laisser leurs armes à la premiere porte, & de demeurer enfermés dans une cour, où ils n'avoient pas d'autre retraite que de petites caba-

nes, qui les mettoient à couvert pendant la nuit. Mais sous un faux prétexte d'honneur & de confiance, il avoit continuellement en son pouvoir le tiers de ceux qu'il croyoit capables de lui nuire(21).

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Le Château Royal d'Achem a plus d'une demi-lieue de circuit. Sa figure est ovale. Quoiqu'il n'ait aucune fortification régulière, il est assez bien défendu par un fossé de vingt cinq ou trente pieds de profondeur, & d'autant de largeur; d'autant plus difficile d'ailleurs à passer, que ses bords sont tout-à-la-fois couverts de brossailles & fort escarpés. La terre, qu'on a jetée du côté du Château, forme un assez haut parapet, qui sert de mur, & sur la crête duquel on a planté des bambous, qui forment une barrière impénétrable. Cette espèce de roseau Indien a la dureté du bois, & croît aussi haut que le frêne. Il est défendu, sous peine de la vie, d'en couper les moindres branches; & Beaulieu rapporte qu'un des Seigneurs que le Roi d'Achem avoit employés à l'Ambassade de Hollande, ayant oublié cette défense à son retour, fut égorgé sur le champ pour en avoir

Description
du Château.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

arraché un petit rameau (22). Le Château n'a d'ailleurs ni flancs ni bastions. Quelques grands boulevards, qu'on a commencés au Nord, du côté de la mosquée, sont demeurés imparfaits. Les portes n'ont pas de pont-levis, ni même de fossé. C'est un terre-plain, sur lequel on a bâti une muraille de pierre, haute de dix ou douze pieds, pour soutenir une terrasse qui regne au-dessus de la porte, & qui n'a pour défense que deux beaux canons de bronze. La porte même n'est qu'une barrière de bois assez forte, qui ferme avec des verroux & deux grandes barres de fer. Au travers du Château passe une petite rivière, qui descend des montagnes, & dont l'eau est excellente. On a formé, le long des bords, quantité de degrés, par lesquels on peut descendre jusqu'au fond pour s'y laver ou s'y rafraîchir. Avant que de parvenir à l'appartement du Roi, il faut passer quatre portes, de la dernière desquelles on a tiré un mur de brique fort épais, qui soutient une terrasse d'environ cinquante pas de largeur. La vûe de plusieurs petites pièces de fonte, que Beaulieu remarqua sur cette grande terrasse, lui fit juger

ne c'étoit l'arsenal. Elle fait partie de l'enceinte d'une très grande cour, qui est vis-à-vis l'appartement, & dans laquelle on rangeroit quatre mille hommes en bataille. Beaulieu y vit un jour trois cens elephans (23) : les deux autres côtés sont fermés par quatre grands pavillons, & par un boulevard qui commande la terrasse. C'est tout ce que le même Voyageur recueillit alors de ses propres observations, parce qu'avec toute la faveur qu'il s'étoit procurée, il n'eut jamais la liberté de pénétrer plus loin. Mais, d'un grand nombre de relations Angloises & Hollandoises, qui regardent l'Isle de Sumatra, on n'en pas une où le Château Royal d'Achem soit décrit avec tant d'étendue.

A l'égard de la Ville, Beaulieu n'en donne pas une idée distinguée, lorsqu'il la compare aux villages de Normandie (24). Cependant il faut supposer que cette comparaison ne tombe que sur sa foiblesse, parce qu'elle est sans fortifications & sans murs; ou sur la qualité de ses maisons, dont la plupart ont peu d'apparence. Une Ville qu'il représente assez peuplée pour

(23) *Ibidem*,

(24) Page 103.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

fournir, d'elle-même & de quelques lieux
adjacens, quarante mille hommes en
état de porter les armes (25), ne peut
être absolument méprisable. Graaf en
jugeoit plus favorablement, lorsqu'il
en a fait la description suivante.

Description
de la Ville
d'Achem.

» Elle est située, dit-il, dans la par-
» tie Septentrionale de l'Isle (26), sur
» un terrain uni, éloignée d'environ
» trois milles d'une montagne d'où
» coule une riviere, qui fait un coude
» pour entrer dans la Ville, & qui la
» sépare en deux; après quoi, elle se
» décharge dans la mer par trois en-
» bouchures. La plus grande & la plus
» belle partie d'Achem est du côté du
» Nord-Ouest. Presque toutes les mai-
» sons y sont de joncs & de bambous.
» Il y en a peu qui soient de pierre;
» mais elles sont toutes sur des piliers de
» bambou, élevées de quatre, cinq, ou
» même six pieds au-dessus de terre,
» parce que les grandes marées & la
» riviere inondent la Ville presque tous
» les ans; de sorte qu'on se sert de ba-
» teaux pour aller d'une maison à l'au-
» tre. Son circuit est d'environ deux
» milles. Elle n'a ni bastions, ni mu-

(25) Page 105.

(26) A cinq degrés
rente minutes de latitude

du Nord, & cent seize de-
grés de longitude.

» railles. On voit , aux environs ,
 » un reste de fortifications ruinées , &
 » quelques pieces de beau canon de
 » fonte , sans affuts & couchées sur le
 » sable. Achem a deux grandes places ,
 » qui servent de marchés ; l'une au mi-
 » lieu de la Ville , l'autre à l'extrémité
 » supérieure. C'est là que sont rassem-
 » blés les Marchands , tant Mahome-
 » tans qu'Idolâtres , fort bien pourvus
 » de toutes sortes de marchandises. On
 » y voit , dans les divers quartiers ,
 » quantité de pagodes pour les Idolâ-
 » tres , & de mosquées pour les Mores.
 » Le Palais Royal est grand , & bâti
 » presqu'entièrement de pierre. Il a de
 » fort beaux appartemens , des jardins
 » ornés de belles pyramides , divers
 » tombeaux des Rois , des canaux , &
 » un grand édifice pour les femmes ,
 » qu'on fait monter au nombre de sept
 » ou huit cens , & qui sont gardées par
 » des Eunuques (27).

DESCRIPT.
 DE L'ISLE DE
 SUMATRA.

Mais , si la Ville & le Château d'A-
 chem sont mal fortifiés , les avenues
 en sont si difficiles , qu'elles leur ser-
 vent naturellement de defense. Le pays
 est coupé de rivières vaseuses , de ma-
 rais fort humides , d'arbres & d'épaisses

Ses avenues
 lui tiennent
 lieu de fortifi-
 cations.

(27) Voyage de Nicolas Graaf, p. 22 & 23.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.
Le Fort à l'en-
trée de la Ri-
viere.

brossaillès. A l'entrée de la riviere, qui est très dangereuse, s'élève un Fort de pierre, composé d'un gros bastion rond, dont l'artillerie bat à fleur d'eau; avec deux courtines qui font faces des deux côtés, & qui sont jointes par une terrasse de gazon où est la porte. Il n'a point de fossé du côté de la terre. Les murs du bastion & ceux des courtines ont dix huit pieds d'épaisseur, & vingt de hauteur. L'ouvrage en est excellent. Devant le bastion, le Roi s'est fait bâtir une maison de campagne, accompagnée de plusieurs viviers & de belles allées. Tout cet espace est ceint d'une tranchée, relevée de gazons à dix ou douze pieds de hauteur, où trois mille hommes peuvent aisément se retirer; & devant cette tranchée, on a construit un autre petit Fort, entouré d'un fossé, & couvert de brossaillès, dans lequel il y a quelques bonnes pieces d'artillerie. Les marecages voisins & quantité de tranchées dispersées, ne servent pas moins à le défendre; sans compter une espece d'arbres nommés *Nippiers*, qui bouchent les passages, dans un pays si fangeux que les sangliers ont peine à s'en dégager.

Au Levant, le long du rivage de la mer aussi loin que la vallée s'étend vers

Pedir,

Pedir, on rencontre, d'une portée de mousquet à l'autre, de petits Forts de gazon, environnés de brossaillés, & munis de deux ou trois pieces de canon, si couvertes qu'on ne les appercevrait pas si l'on n'étoit averti. Il ne s'y fait aucune garde pendant le jour; mais, chaque nuit, le Guet de Cavalerie dont on a parlé fait une ronde aux environs. C'est le côté par lequel on redoute le plus les descentes; soit, parce qu'il est vers Malaca, ou parce que les Galeres sont ordinairement dans cette partie de la riviere. L'autre côté, c'est-à-dire celui de l'Occident, est moins garni de Forts, quoiqu'il soit naturellement plus ouvert; mais l'accès du rivage est difficile aux barques, si le temps n'est tout-à-fait calme; & cent pas plus loin, on rencontre une tranchée remplie d'eau, profonde & d'environ quarante pas de largeur, qui sortant de la grande riviere, court le long de la mer jusqu'au pied des montagnes. Au de-là, c'est une plaine fort unie, & large d'une lieue, dans laquelle on ne trouve plus de fossés ni de retranchemens jusqu'à la Ville (28).

Les principales forces du Roi d'A-

Forces du
Roi d'Achen.

(28) Beaulieu, p. 105 & précédentes.

DESCRIT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.
Galeres
Achemoises.

chem consistent dans ses Galeres, & dans ses elephans. Il entretient cent grosses Galeres, dans les Ports d'Achem, de Daya & de Pedir. Beaulieu, qui apporta beaucoup de soin à les observer, les trouva incomparablement plus grandes que celles de l'Europe (29). Elles

(29) Il en compte un tiers de cette grandeur. Ses observations méritent d'être rassemblées dans une Note. » J'ai vû, dit-il, » la quille d'une, qui n'é- » toit que moyenne, & » qui avoit six vingt pieds » de long, tout d'une pie- » ce. Les Achemois tra- » vaient fort bien à faire » ces galeres, & ce sont » de beaux bâtimens ; » mais elles sont pesantes, » trop larges & trop hau- » tes. Outre cela, elles » ont les *râteliers* très » petits & foibles en com- » paraison des membres. » Aussi leurs rames ne » sont si longues, ni si » pesantes ; n'étant que » des perches au bout des- » quelles il y a un mor- » ceau de plomb, enté » assez à propos & bien » ouvrage. Ils ne mettent » que deux hommes sur » chaque rame ; encore » sont-ils debout. Leurs » voiles ne sont pas arti- » monieres, mais taillées » comme celles des Navi- » res, c'est à-dire, quar-

» rées. Les bordages, ou » planches ont six pouces » d'épais ; de sorte qu'é- » tant si lourdes, il pa- » roît qu'une galere chré- » tienne en battroit dix.

Page 6.

» Ils conservent avec » soin ces galeres ; car il » y va de leur vie, ou bien » en faire promptement » une neuve de la même » façon. Pour éviter cela, » dès quelles sont reve- » nues dans la riviere, » on nettoye leur *sonille*, » ou place, en sorte qu'il » n'y demeure aucune va- » se ni ordure ; puis, par » le travers, ils mettent » de grosses pieces de » bois, éloignées de dix » en dix pieds, & éga- » lement alignées, afin » que la galere soit portée » également dessus, de » peur qu'elle ne se cour- » be. Ces sommiers sont » élevés du fond de la » fosse plus de dix pieds. » La mer croissant, les » elephans halent la ga- » lere sur les sommiers ; » de sorte qu'on peut aller

ont ordinairement trois bonnes pieces de canon ; & dans quelques-unes , le courfier est de quarante livres de balle. Les hanches & les épaules sont garnies de plusieurs fauconneaux. On met , sur les plus grosses , sept à huit cens hommes qui entendent parfaitement l'art de ramer.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Les elephans du Roi d'Achem sont

» dessous par-tout. Lors ,
» on la visite , & recalfate
» s'il en est besoin. Puis
» ils ferment la souille
» avec force gazons, pier-
» res & planches du côté
» de la riviere , & la
» remplissent d'eau jus-
» qu'au niveau des som-
» miers ; tellement que la
» galere n'est qu'à la su-
» perficie de l'eau , sans
» y tremper , n'en ayant
» que la fraîcheur : cela
» se fait afin que les vers
» de mer ne la rongent ,
» ou que si elle en a été
» entachée durant le voya-
» ge , ils meurent étant
» hors de leur élément.
» La souille étant pleine
» & bien fermée , ayant
» au préalable ôté les voi-
» les , antennes & corda-
» ges , & ne restant que
» les mâts , ils les garnif-
» sent & couvrent soi-
» gneusement de feuilles
» de paluier , en sorte
» que la pluie ne les peut
» aucunement mouiller, ni
» le soleil après les pour-
» rir. Pour cet effet , ils
» font un grand toit , qui
» couvre entierement la
» galere. Après cela ils
» mettent la hauteur de
» quatre ou cinq pieds
» d'eau dedans , pour la
» tenir fraîche , & empê-
» cher que le bordage , par la
» chaleur , ne se fende.
» Tout cet ouvrage est
» achevé en cinq ou six
» jours : & ne se peut rien
» voir de mieux conservé,
» ni plutôt prêt , parce
» que la souille étant plei-
» ne d'eau , il n'est besoin
» d'aucun calfat ; les a-
» grès sont tout proche ,
» & le toit en moins de
» rien est élevé ; l'eau qui
» est dans la galere étant
» vidée augmente celle
» de la souille , qui fait
» flotter les sommiers ,
» que l'on retire très ai-
» sément ; & la souille
» débouchée tout-à coup ,
» l'eau s'écoulant dans la
» riviere , entraîne avec
» soi la galere. Ibid.
» page 107.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

toujours au nombre de neuf cens , dont on exerce la plûpart au bruit des mousquetades & à la vûe du feu. Ils sont si bien instruits , qu'en entrant dans le Château , ils font la *sombaie* , ou le salut devant l'appartement du Roi , en pliant les genoux , & levant trois fois la trompe. On rend tant d'honneur à ceux qui passent pour les plus courageux & les mieux instruits , qu'on fait porter devant eux des *Quitafols* (30) , distinction réservée d'ailleurs pour la personne du Roi. Le peuple s'arrête , lorsqu'ils passent dans une rue , & quel-qu'un marche devant eux avec un instrument de cuivre , dont le son avertit toute la Ville du respect qu'on leur doit (31).

(30) Espece de Parasol.

(31) Quoiqu'on se soit assez étendu sur les propriétés de ces animaux , dans les Relations d'Afrique & dans celles de Siam , Beaulieu rapporte un exemple de leur intelligence , ou de la perfection de leur instinct , qui ne doit pas être supprimé. Le Roi d'Achem , partant pour le siege de Deli , voulut mener cent éléphants , qu'il falloit embarquer dans les galeres ; mais lorsqu'on les eut conduits sur le rivage , il fut impossi-

ble de les y faire entrer. Le Roi , furieux d'apprendre que ses ordres n'eussent pas été suivis , condamna au supplice tous ceux qu'il avoit chargés de l'exécution. Ils s'écrierent qu'ils n'étoient pas coupables , & que les éléphants avoient refusé d'obéir. Toute l'armée en tiroit un mauvais présage : lorsque le Roi , prenant le parti de se rendre lui même à la mer , commença par injurier beaucoup les cent animaux , avec de vifs reproches de leur

Les frais de la guerre sont peu considérables pour le Roi d'Achem. Tous ses Sujets sont obligés de marcher au premier ordre, & de porter des vivres pour trois mois. Il ne leur fournit que des armes. Si la campagne dure plus long-temps, il nourrit son armée de riz. Au retour, les armes entrent dans ses magasins, qui sont remplis d'arquebuses, mais courtes & mal montées, & de routes sortes d'armes ou d'instrumens militaires. Quelques Voyageurs lui donnent cinq mille pieces de canons. Beaulieu en accorde deux mille, pourvu que dans ce nombre on compte les *fauconneaux*, les *espoirs*, les *pierriers*, & ce qu'il nomme les autres pie-

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

nourriture, & de l'honneur qu'il leur faisoit tous les jours. Ensuite, il fit prendre le plus distingué d'entr'eux, qu'il fit fendre par le milieu du ventre, à la vue de tous les autres, en les menaçant du même traitement, s'ils ne s'embarquoient à l'heure même : ce qu'ils firent sur le champ ; & pendant tout le voyage, il n'y en eut pas un qui fit le rétif. *Ibid.* page 106.

L'Auteur ajoute que ce Prince excelloit à gouverner & à dompter les éléphants. Il le vit courir, à

toute force, debout sur un de ces animaux ; appuyé seulement sur le crochet avec lequel on les conduit. » Quant à moi, » ajoute Beaulieu, étant » affoutché dessus, j'a- » vois bien de la peine à » m'y tenir. C'est une » mauvaise monture, pour » ceux qui n'y sont pas » accoutumés. L'avant des » épaules est le plus doux : » mais, plus arriere, j'ai- » merois mieux courir dix » postes, que de faire » quatre lieues sur un élé- » phant sans chaire ou » autre invention. *Ibid.*

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

ces à boetes. Mais il n'est certain, dit-il, que de douze cens bonnes pieces, dont huit cens peuvent passer pour de grosses pieces (32).

Revenus du
Roi d'Achem.

Les revenus de la Couronne d'Achem sont peu connus des Etrangers. Cependant Beaulieu croit pouvoir conclure de ses connoissances, qu'ils sont fort au-dessus de l'opinion commune. Premièrement, il n'en coute presque rien au Roi pour la guerre; la poudre, le plomb, le fer & le riz, font une dépense fort legere. Pendant la paix, il reçoit beaucoup plus de ses Sujets, en riz, en chair, en poisson, en volaille, huile, sucre, legumes, qu'il ne s'en consomme dans l'intérieur du Palais; & l'excédent est vendu à son profit. Il ne donne que du riz à ceux qui le servent. Son propre Domaine, qu'il fait cultiver par ses Sujets, en rapporte une prodigieuse quantité. Il n'en tire pas moins, des contributions. Tout est déposé dans des magasins, & gardé jusqu'à l'arrière-saison, qui en double souvent le prix. Alors il le vend à ses Sujets; ou, si l'année est abondante, il l'envoie dans les pays Etrangers, ou ses Emissaires l'informent que ce

grain manque. Beaulieu parle de quarante Vaisseaux chargés, qu'il avoit envoyés à *Pera*, & qui lui rapportèrent une très grande somme. Il a, dans ses pâturages, un nombre infini de bestiaux, qu'il fait garder par ses Esclaves. Ses elephans ne lui content rien à nourrir; au lieu de riz, il leur abandonne les troncs des bananiers, qu'il fait couper indifferemment dans les terres de ses Sujets, sous prétexte qu'ils n'ont rien à regretter, parce que de la racine de cette espece d'arbre, il sort une nouvelle tige qui porte du fruit l'année suivante. Ses coqs mêmes ne lui content rien. Il les donne à nourrir aux Orancaies, qui en prennent plus de soin que de leurs propres enfans. Ses habits & ceux de ses femmes lui viennent de ses droits sur les Manufactures, & des presens qu'il reçoit de tous les Officiers du Royaume. Pour la construction de ses Palais & autres édifices, il employe ses Esclaves; les uns à tirer la pierre des carrieres; d'autres à diriger l'ouvrage; & la difference du prix ne consiste que dans une portion de riz, double ou simple.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Cette abondance de biens n'a rien de commun avec les revenus qui entrent dans ses coffres. Il herite de tous

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

ses Sujets , lorsqu'ils meurent sans enfans mâles. Ceux qui ont des filles peuvent les marier pendant leur vie ; mais si le pere meurt avant leur établissement , elles appartiennent au Roi , qui se saisit des plus belles , & qui les entretient dans l'intérieur du Palais. De-là vient la multitude extraordinaire de ses femmes (33).

Il tire un profit immense de la confiscation des biens , qui est le châtimement ordinaire des plus riches coupables. Il s'attribue la succession de tous les Etrangers qui meurent dans ses Etats. Ce n'étoit pas sans peine que les Européens s'étoient fait excepter de cette loi. Quelques Marchands de Surate & de Coromandel étant morts à Achem , pendant le séjour que Beau-lieu fit dans cette Ville , non seulement tous leurs effets furent saisis au nom du Roi , mais on mit leurs esclaves à la torture , pour leur faire déclarer s'ils n'avoient pas détourné quelques diamans ou d'autres richesses (34). Un ancien usage le met en droit de confisquer tous les Navires qui font naufrage sur les terres de son obéissance ; & dans la situation de ses côtes , ce

(33) Page 108.

(34) Page 109.

malheur arrive souvent aux Etrangers. Hommes & Marchandises , tout est enlevé par ses ordres. Entre plusieurs naufrages , qui arriverent pendant le séjour de Beaulieu , un grand bâtiment de Dabul vint se briser à l'entrée de la rade ; & ses Marchandises ne furent sauvées que pour tomber entre les mains du Roi , avec les Officiers , & cent vingt hommes d'équipage. Les principaux se racheterent , par l'entremise des Marchands Mores , chacun pour la somme de deux cens cinquante piastras , & les gens de marine pour cinquante. On a vû que les débris du Vice-Amiral François eurent le même sort.

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

Tous les Etrangers qui se présentent au Château d'Achem doivent y porter des presens. Le succès de leurs affaires depend de cette préparation ; & chaque demande qu'ils font au Roi doit être accompagnée de quelques nouvelles liberalités ; d'ailleurs , les droits sur l'entrée des marchandises montent presque à dix pour cent (35). Mais ce que Beaulieu regarde comme une source abondante de richesses , pour la Couronne d'Achem , c'est le fond même du commerce , qui est presque unique-

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

ment entre les mains du Roi. Ce Prince force ses Sujets de lui donner à bon compte les marchandises dont il remplit ses magasins ; & sa volonté devenant la seule règle du prix avec les Etrangers, son profit ordinaire est de cinquante pour cent (36).

Les usages, les habits & la religion des Habitans de Sumatra, du - moins dans les parties maritimes, qui sont les seules connues, ressemblent presque entièrement (37) à ce qu'on a lû des autres Malais, dans un grand nombre de relations précédentes. Il ne reste dans le Journal de Beaulieu, qu'un seul article qui puisse intéresser la curiosité, & qui ne se trouvant lié avec aucun autre événement, sera rejeté dans une note (38).

(36) *Ibidem.*

(37) Nicolas Graaf, page 25.

(38) Beaulieu n'ayant pu se procurer d'éclaircissement sur les anciens Rois d'Achem, borna ses recherches à la race régnante, dont il raconte ainsi l'établissement avec l'aimable simplicité du vieux style.

» Il faut sçavoir, dit-il,
» qu'avant cette nouvelle
» race Royale, les Oran-
» caies se licentioient

» grandement, étoient
» amis de nouveautés, in-
» solens & superbes ; à
» quoi les convioient en-
» core les grands moyens
» que leurs Prédecesseurs
» leur avoient laissés. Les
» Rois ne les avoient ja-
» mais maltraités, ni au-
» cune Nation pillés. La
» ville étoit six fois plus
» grande qu'elle n'est à
» présent, & si peuplée
» qu'à peine pouvoit-on
» passer par les rues. Les
» richesses de l'Isle, étant

» éparfes en diverses » tion de la ligne des an-
 » mains ; caufoient un fi » ciens Rois, qui fut il y a
 » grand abord de Mar- » quarante ans paffés. Tous
 » chands , qu'il n'y avoit » les Orancaies s'affem-
 » ville dans les Indes où » blerent , pour refoudre
 » le trafic fût fi floriffant ; » à l'élection d'un d'en-
 » & n'y ayant alors d'al- » tr'eux. Mais comme
 » fandegue ni d'autres » chacun pratiquoit la
 » droits , le négoce se fai- » royauté pour foi , ils ne
 » soit en quinze jours. » purent tomber d'accord ;
 » On ne comptoit les Ma- » tellement qu'ils en vin-
 » zes ; mais le payement » rent aux mains ; & la
 » se faisoit par mefures. » chose eût paffé encore
 » Les Orancaies avoient de » en pire état , fans leur
 » belles & grandes mai- » Cadi , ou grand Evê-
 » sons bien closes , & du » que , qui par son auto-
 » canon à leurs portes , » rité & les remontrances
 » grand nombre d'efcla- » qu'il leur fit , appaifa
 » ves , tant pour leur » leurs divisions. Il leur
 » garde que pour leur ser- » propofa un expédient ,
 » vice. Ils marchaient fu- » pour leur ôter la jalou-
 » perbement vêtus , bien » fie les uns des autres ,
 » accompagnés , & ref- » qui fut d'élire pour
 » pectés du peuple. Cette » Roi , un Orancaie qui
 » grande puiffance appor- » ne s'étoit pas remué du-
 » toit beaucoup de dimi- » rant tous ces troubles ,
 » nution à l'autorité roya- » & n'avoit pourchaffé
 » le ; car les principaux » aucunement pour lui ,
 » Orancaies avoient bien » ni pour les fiens , & qui
 » tant d'autorité & de for- » avoit vécu en réputa-
 » ces , qu'étant ennuyés » tion de très fage & très
 » de la domination d'un » avifé. Davantage , il
 » Roi , ils le maffacroient » étoit parvenu à l'âge de
 » pour en installer un au- » foixante-dix ans ; & étant
 » tre ; & c'étoit grand » des plus nobles familles ,
 » hafard fi un Roi jouif- » la nature lui concedoit
 » foit deux ans de la Cou- » la prééminence fur les
 » ronne. S'il fubfiftoit da- » autres , qui étoient plus
 » vantage , c'étoit avec » jeunes. Cet avis fut trou-
 » tant de travaux & avec » vé de bon de chacun ,
 » tant d'obligation vers » confiderant que pas un
 » quelques Orancaies , » d'eux ne dérogeoient à
 » qu'il ne lui reftoit que » ce qu'il prétendoit d'être ,
 » l'ombre du pouvoir & » vû qu'il ne cedoit
 » le titre de la dignité. » qu'à l'occafion de l'âge.
 » Ce mauvais ménage » Ainfi , tous étant d'ac-
 » dura jufqu'à l'extermi- » cord , ils le furent trou-

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

ver, lui déclarerent l'é-
lection qu'ils avoient fai-
te de sa personne pour
l'asseoir au Trône royal,
qu'ils l'avoient jugé mé-
riter plus qu'aucun au-
tre, tant par sa pruden-
ce que par son âge. Le
vieillard les remercie,
s'excuse sur son âge,
qui le dispensoit d'en-
treprendre une telle
charge; qu'il y avoit de-
jà quelque temps qu'il
s'étoit retiré des affaires
du monde, desirant pas-
ser sans inquiétude le
peu de temps qu'il avoit
à vivre. Les Orancaies,
ne lui ayant pû persua-
der d'accepter leurs of-
fres, retournent en leurs
premières pratiques.
Mais voyant qu'ils n'a-
vançoient rien, au con-
traire que tout empir-
roit, ils ne trouverent
pour l'heure aucun au-
tre moyen que le pre-
mier; ce qui les fit aller
pour la seconde fois
chez le vieillard, qu'ils
ne purent jamais induire
d'accepter leur offre par
des prières. Ils les tour-
nerent enfin en menaces,
avec lesquel les ils n'a-
vancèrent pas d'avanta-
ge; ce qui les fit sé-
parer. Cependant, s'é-
tant rassemblés, & ne
trouvant aucun moyen
d'appaîser leurs discor-
des que par cette élec-
tion, ils résolurent de
lui porter les enseignes
royales; & s'ils les
refusoit, de le mettre à
mort, afin de ne plus
songer à lui & de cher-
cher un autre expédient.
Ils furent donc chez
lui pour la troisième
fois, le Cadi portant la
Couronne, & les prin-
cipaux Orancaies une
épée nue. Ils ne le prie-
rent plus; mais ils lui
dirent que n'ayant trou-
vé autre expédient que
son élection pour paci-
fier leurs différens, ils
venaient pour la der-
nière fois lui faire offre
de la Couronne, laquel-
le s'il acceptoit, il les
obligeroit généralement
& en particulier à lui
rendre obéissance & ser-
vice; que s'il les en re-
fusoit, ils étoient reso-
lus de le faire mourir,
à ce que Dieu leur suf-
firoit quelque autre ex-
pédient, par lequel ils
pussent éviter les pro-
chaines désolations. Le
vieil Orancaie voyant
qu'il n'y avoit plus
moyen de reculer, leur
dit que véritablement il
eût bien désiré d'ache-
ver le reste de ses jours
en sa maison, parmi sa
famille, sans se mêler
d'aucunes affaires qui
lui pussent inquiéter le
repos qu'il espiroit en
sa vieillesse: mais, puis-
qu'ils ne trouvoient au-
tre remède pour éviter
une fâcheuse guerre que
de l'élire pour leur Roi,
qu'il acceptoit leur of-

fre, à condition qu'ils
 le tinssent en qualité de
 pere, & lui les traite-
 roit comme ses enfans;
 que si d'avanture aucun
 d'eux lui donnoit au-
 cune occasion de mécon-
 tentement, il les châ-
 titoit comme ses pro-
 pres enfans; aussi qu'ils
 reçussent le châtement,
 comme venant de leur
 pere. Ils le remercièrent
 tous d'une voix, l'as-
 surant que non seule-
 ment ils l'honoroient
 comme leur pere, mais
 le respecteroient com-
 me leur Souverain Sei-
 gneur, & lui en pré-
 terent le serment. Puis,
 le portant à la grande
 Mosquée, ils le cou-
 tonnerent, au grand
 contentement du peu-
 ple, qui, non sans cau-
 se, redoutoit les divi-
 sions prochaines. De-
 là, il fut conduit au
 Château, duquel il prit
 possession. Après s'y
 être installé avec ses
 amis & domestiques, il
 il convia tous les Oran-
 caies à un festin royal
 qu'il voulut donner un
 certain jour, & fit faire
 de si grands préparatifs,
 que chacun en eût
 en admiration; telle-
 ment qu'au jour prefix,
 les Orancaies ne man-
 querent de s'y rendre,
 en la meilleure conche
 qu'il leur fut possible.
 Dans le Château, on
 n'entendoit que sons

d'instrumens, jouis-
 sances, chants d'al-
 legresse. Tout y rioit.
 On voyoit passer de si
 grands services de vian-
 des, confitures, breu-
 vages, & choses sem-
 blables, que le Roi,
 jugeoit-on, employoit
 tout ce qu'il pouvoit
 pour recevoir les Oran-
 caies magnifiquement,
 & les remercier de l'a-
 voir posé en si grande
 dignité. Eux étant en
 leurs places ordinaires,
 qui est dans une cour
 proche du logement
 royal, assis sous le grand
 Bali, les chappes com-
 mencent à marcher, la
 musique renforce, on
 fait de si grands cris
 d'allegresse dedans, qu'il
 tardoit à ceux qui é-
 toient encore dehors
 que les chappes ne che-
 minoient plus vite; les-
 quelles emmenant cha-
 cune leur Oroncaie,
 sous prétexte de faveur,
 comme ils étoient dans
 les salles, ils se trou-
 voient incontinent sai-
 sis & poussés dans une
 autre cour, qui est der-
 rière les Bâtimens, où
 le Roi avoit fait creu-
 ser une profonde fosse,
 sur le bord de laquelle
 on les précipitoit de-
 dans. L'affaire fut me-
 née si chaudement, qu'il
 y en eut onze cens d'é-
 gorgés, avant qu'au-
 cun de dehors s'aper-
 çût qu'entre les chants

DESCRIPT.
 DE L'ISLE DE
 SUMATRA.

DESCRIPT. DE L'ISLE DE SUMATRA.

» on en entendoit par ci
» par-là quelques-uns de
» bien tristes. Le peu qui
» restoit à tuer s'écoula
» doucement hors du Châ-
» teau, sans pouvoir dire
» assurément l'occasion de
» leur défiance, jusqu'au
» lendemain qu'ils recon-
» nurent, par le retarde-
» ment des principaux,
» qu'il y avoit quelque
» menée qu'ils avoient
» évitée heureusement.

» Le Roi, ayant exter-
» miné si facilement tous
» ceux qu'il redoutoit, &
» qui lui pouvoient susci-
» ter quelque nouveauté,
» ne se soucia pas beau-
» coup du reste. Il se forti-
» fia, & amassa dans le
» Château un bon nombre
» de personnes, auxquels
» il fit délivrer des armes;
» & fit publier par la ville
» une déclaration de ce
» qui s'étoit passé, avec
» les raisons de sa con-
» duite; qu'au surplus, son
» intention étoit de main-
» tenir chacun en paix,
» exercer rigoureuse justi-
» ce sur les méchans, &
» regner équitablement.
» Après cette déclaration,
» voyant que personne ne
» remuoit, & aussi que
» personne n'entroit dans
» le Château, pour lui
» rendre les devoirs ac-
» coutumés, il envoya dé-
» molir les Maisons &
» Forts des Orancaies exé-
» cutés, fit apporter le ca-
» non, armes & princi-
» paux meubles dans le

» Château; porta défense
» à qui que ce fût de bâtir
» de pierre, avoir canon
» en la maison, ni faire
» aucun retranchement de-
» dans ou à l'entour. Il
» donna le modele comme
» il vouloit que l'on bâ-
» tît, qui n'est qu'à un
» seul plancher, & les
» murs de nattes, comme
» ils sont aujourd'hui. Il
» fit ceux qui l'avoient as-
» sisté en son dessein & ses
» amis, nouveaux Oran-
» caies, auxquels il distri-
» bua partie des héritages
» des défunts; l'autre par-
» tie, il se la réserva; &
» se voyant bien obéi, il
» fit mourir ceux des an-
» ciens Orancaies qu'il re-
» doutoit le plus, confis-
» qua leurs biens, fit exé-
» cuter ceux du peuple qui
» les affectionnoient, com-
» me aussi tous ceux qui
» avoient montré quelque
» ressentiment de la mort
» des premiers: & dit-on
» que la première année
» de son regne, il fit bien
» mourir vingt mille per-
» sonnes, & la seconde
» encore plusieurs milliers,
» & les desarma entière-
» ment. Telle est l'origine
» de l'ordre à présent éta-
» bli dans le Royaume
» d'Achem. Ce Roi regna
» long-temps; car lorsque
» ceux de Saint-Malo fu-
» rent en son pays, l'an
» 1601, il étoit encore
» vivant. Son regne fut
» tout de sang; tellement
» qu'il requiit la ville

„ peu près en l'état qu'elle
 „ est aujourd'hui, qui n'est
 „ rien en comparaison de
 „ ce que plusieurs per-
 „ sonnes encore vivantes
 „ m'ont assuré l'avoir vue.

„ Il éleva le Roi, qui
 „ regne à présent, lequel
 „ étoit fils d'une jeune fil-
 „ le qu'il affectionnoit
 „ fort. Avant sa mort,
 „ qui arriva en 1683, à
 „ l'âge de quatre - vingt
 „ quinze ans, il le recom-
 „ manda aux deux Prin-
 „ ces, ses propres enfans,
 „ entre lesquels il parta-
 „ geoit par son testament
 „ les terres de son obéis-
 „ sance; laissant, à l'aî-
 „ né, le Royaume d'A-
 „ chem & tout ce qu'il
 „ avoit le long de la Côte
 „ de Sumatra, au cou-
 „ chant; & qualifiant l'au-
 „ tre, Roi de Pedir, avec
 „ toutes les terres qui
 „ bordent ladite Côte, au
 „ levant. Ces deux freres
 „ étoient d'un bon natu-
 „ rel, & trop humains
 „ pour celui de leurs Su-
 „ jets. Cependant, un an
 „ après la mort de leur
 „ pere, ils se firent la
 „ guerre pour le Prince
 „ leur Neveu, que le Roi
 „ d'Achem avoit gardé
 „ près de lui, l'entrete-
 „ nant honorablement,
 „ mais qui ayant été châ-
 „ tié pour quelques jeu-
 „ nesses, se sauva chez
 „ son Oncle le Roi de Pe-
 „ dir, dont il fut bien re-
 „ çu. Le Roi d'Achem de-
 „ vint si jaloux, qu'il lui fût ren-

„ voyé; & celui de Pedir
 „ s'en étant excusé sur ce
 „ qu'il ne vouloit le for-
 „ cer, en considération
 „ des dernières volontés
 „ de leur pere, l'affaire
 „ vint à tel point que le
 „ Roi d'Achem dénonça
 „ la guerre à son frere,
 „ & se la firent bien apre-
 „ ment. Leur Neveu com-
 „ mandoit les armées de
 „ Pedir; & dans plusieurs
 „ batailles, moururent
 „ plus de soixante mille
 „ hommes en un an de
 „ part & d'autre; tant
 „ qu'à la fin ceux de Pedir
 „ s'ennuierent & ne vou-
 „ lurent plus aller à la
 „ guerre; de sorte que
 „ leur Roi fut contraint de
 „ remettre entre les mains
 „ du Roi d'Achem leur
 „ Neveu, qui eut incont-
 „ nent les fers aux pieds
 „ avec bonne garde.

„ Quelque temps après,
 „ survint l'armée des Por-
 „ tugais, partis de Goa
 „ pour s'emparer d'A-
 „ chem; ce qu'ils eussent
 „ fait sans doute, s'ils
 „ eussent bien entendu
 „ leur fait. Mais se lais-
 „ sant paître de paroles,
 „ ils en perdirent l'occa-
 „ sion, avec plusieurs des
 „ leurs: joint le siege des
 „ Hollandois devant Ma-
 „ laca. Ayant fait descen-
 „ te à l'entrée de la ri-
 „ viere, ils emporterent
 „ le premier Fort de ga-
 „ sons; mais celui de
 „ pierre les arrêta. Le
 „ jeune Prince, alors aux

DESCRIPT.
DE L'ISLE DE
SUMATRA.

„ fers, demanda permis-
„ sion au Roi d'Achem
„ son Oncle, qui étoit
„ bien effrayé de la des-
„ cente des Chrétiens, de
„ combattre contre les Ca-
„ fires, (ainsi les Indiens
„ nous appellent-ils). Il
„ l'obtint, & se porta
„ vaillamment contre les
„ Portugais; tellement qu'il
„ acquit une grande ré-
„ putation en deux ou
„ trois rencontres. Sa me-
„ re, femme entreprenan-
„ te & ambitieuse, voyant
„ en quelle estime on avoit
„ son fils, entreprend de
„ le faire Roi d'Achem,
„ lui communique son
„ dessein & lui fournit de
„ grosses sommes. Il s'en-
„ va parmi les
„ Orançais, il se montre
„ familier avec le Peuple,
„ & très benin à l'égard
„ de tout le monde. Sur
„ ces entrefaites, le Roi
„ d'Achem étant mort su-
„ bitement, il eut l'adres-
„ se & le crédit de se faire
„ proc. ains. successeur, le
„ jour même du décès.
„ Comme il n'y a que
„ douze lieues d'Achem à
„ Pedir, & toute compa-
„ gne, le Roi fut bien-
„ tôt averti de la mort de
„ son frere; tellement que
„ le lendemain il fut à
„ Achem pour s'installer
„ dans son patrimoine.
„ Mais il ne trouva per-
„ sonne qui vînt au de-
„ vant de lui; & s'appro-
„ chant du Château sans
„ être bien accompagné,
„ il fut facile au nouveau
„ Roi d'Achem de le faire
„ entrer dedans, où il le
„ garda l'espace d'un mois.
„ Puis feignant de lui
„ vouloir permettre un
„ lieu hors de la ville,
„ de plus agréable séjour,
„ il le fit égorger en che-
„ min.
„ Ceux qui l'avoient fait
„ Roi ne s'en trouverent
„ gueres mieux, car dès la
„ première année on le
„ trouva bien changé.
„ D'humain, il devient
„ très cruel; de libéral,
„ très avare; d'un natu-
„ rel familier & benin,
„ très farouche & très ine-
„ xorable; & depuis il a
„ toujours augmenté; de
„ sorte qu'il a encore sans
„ comparaison plus épan-
„ du de sang que son grand-
„ Pere, & fait plus d'ex-
„ actions, en une année,
„ que l'autre en tout son
„ regne. Ibid. pages 114
„ & précédentes. Voyez les
„ cruautés de ce Prince, dans
„ le Journal de Beaulieu.

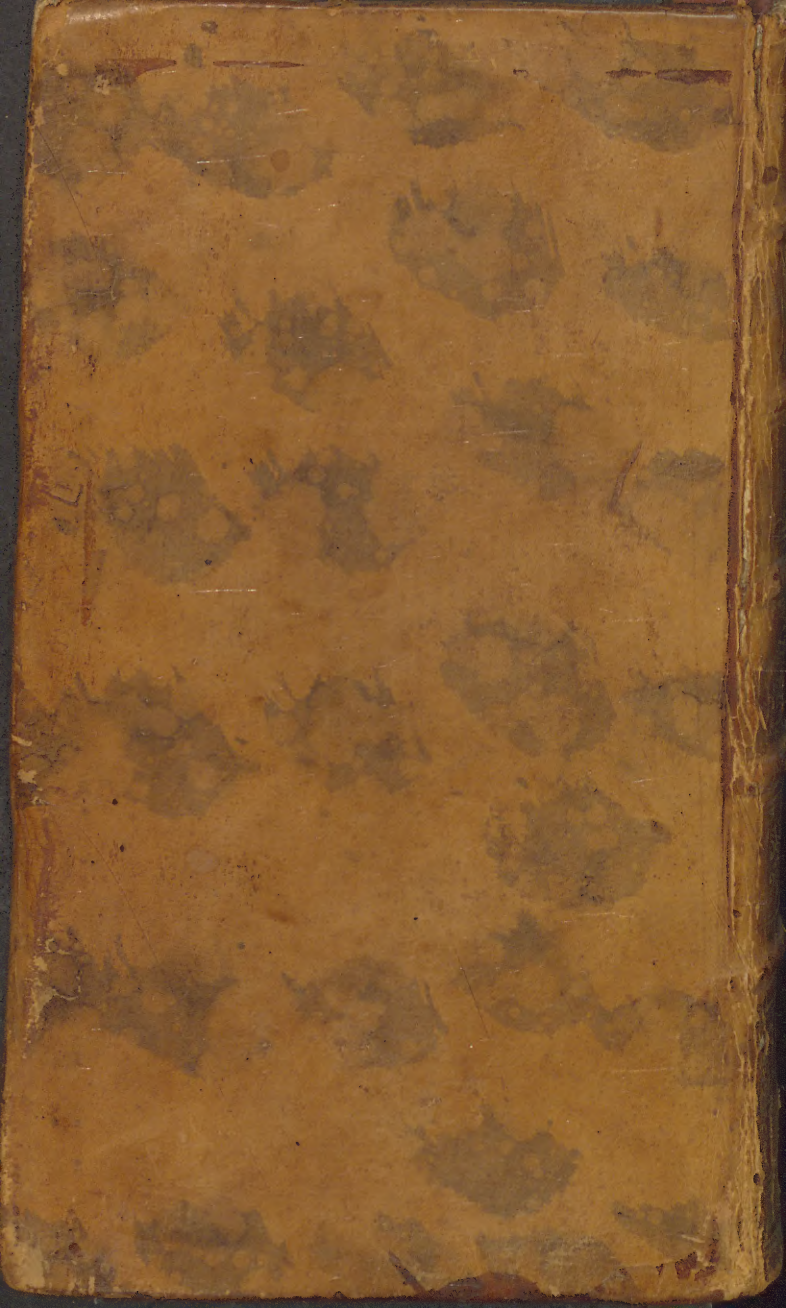
Fin du XXXIV^e Volume.











215

HISTOIRE
DES
VOYAG

COM 33



29

colorchecker classic



calibrite